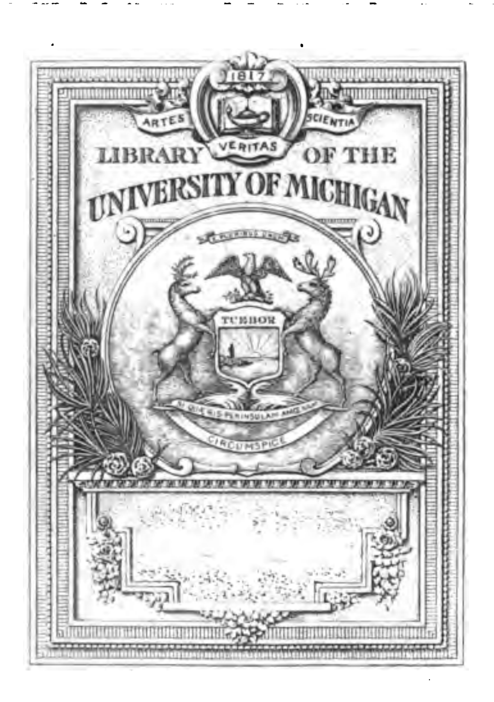

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Bertoux, Guillaume

ANECDOTES ESPAGNOLES ET PORTUGAISES,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA NATION JUSQU'A NOS JOURS.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



TABLE CHRONOLOGIQUE DES ROIS D'ESPAGNE.

ROIS GOTHS.

WALLIA,	*Tome I*, page	62
Théodorede ou Théodoriç I,		63
Thurisfmund ou Trasimund,		64
Théodoric II,		65
Euric,		67
Alaric,		68
Amalaric,		69
Leuvigilde,		74
Reccarede, pere du peuple,		81
Liuva,		86
Witeric,		87
Gundemar,		88
Sifebut,		89
Suinthila, Pere des Pauvres,		93
Sifenand,		97
Chintila,		99
Tulga,		101
Chindafuinthe,		102
Récefvinthe,		105
Wamba,		107
Ervige,		115
Egica,		117
Witiza,		119
Rodrigue,		122

ROIS DU SANG DES GOTHS.

Pélage, roi des Asturies, 138
Favila, 144
Alphonse I, le Catholique, 145
Froyla I, 149
Aurèle, 152
Silo, 153
Mauregat, 155
Barmude, le Diacre, 157
Alphonse II, le Chaste, 158
Ramiere I, roi d'Oviédo, 166
Ordogne I, 170
Alphonse III, le Grand, 173
Garcie I, 178
Ordogne II, roi de Léon, 179
Froyla II, 182
Alphonse IV, le Moine, 183
Ramire II, 185
Ordogne III, 188
Sanche I, le Gros, 189
Ramire III, 193
Vérémond I, 195
Alphonse V, 200
Vérémond II, 207

ROIS FRANÇOIS D'ORIGINE.

Ferdinand I, le Grand, roi de Castille & de Léon, 215
Sanche II, le Fort, 222
Alphonse VI, le Brave, 229
Alphonse VII, le Batailleur, 247

ROIS DU SANG DE FRANCE.

Alphonse VIII, l'Empereur, 254
Sanche III, le Désiré, 270

Alphonse IX, le Noble, 274
Henri I, 292
Ferdinand III, le Saint, 295
Alphonse X, le Sage, 329
Sanche IV, le Brave, 363
Ferdinand IV, l'Ajourné, 371
Alphonse XI, le Vengeur, 383
Pierre I, le Cruel, 419
Henri II, Transtamare, 451
Jean I, 461
Henri III, le Valétudinaire, 478
Jean II, 489
Henri IV, l'Impuissant, 527
Ferdinand V & Isabelle, les Catholiques, 588,
& *Tome II*, page 1

Rois de la maison d'Autriche.

Philippe I, le Beau, 30
Charles I, 52
Philippe II, 121
Philippe III, 174
Philippe IV, 196
Charles II, 249

Rois de la maison de Bourbon.

Philippe V, le Courageux, 277
reprend les rênes du gouvernement, 353
Louis I, le Bien-aimé, 350
Ferdinand VI, le Sage, 371
Charles III, 1





TABLE CHRONOLOGIQUE DES ROIS DE PORTUGAL.

Rois du sang de France.

Alphonse I, le Grand, *Tome II*, Page 385
Sanche I, le Fondateur, 401
Alphonse II, 404
Sanche II, Capello, 407
Alphonse III, 411
Denis I, Pere de la Patrie, 415
Alphonse IV, le Brave, 424
Pierre I, le Justicier, 428
Ferdinand I, 433
Jean I, 442
Edouard I, 453
Alphonse V, l'Africain, 457
Jean II, le Prince parfait, 469
Emmanuel I, le Grand, 483
Jean III, 493
Sébastien I, 507
Henri I, Prêtre-Roi, 519

Rois de la maison de Bragance.

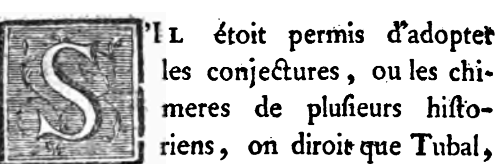
Jean IV, 535
Alphonse VI, 550
Pierre II, 566
Jean V, 579
Joseph I, 529

ANEC-



ANECDOTES ESPAGNOLES, DEPUIS L'ORIGINE DE LA NATION JUSQU'A NOS JOURS.

INTRODUCTION.



S'IL étoit permis d'adopter les conjectures, ou les chimeres de plusieurs historiens, on diroit que Tubal, cinquieme fils de Japhet, passa dans cette partie de l'Europe, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de Royaume d'Espagne, & que sa postérité

cultiva les terres de ce grand Continent, dont la fertilité piqua l'ambition de divers peuples qui tenterent successivement de s'y établir. En suivant les traditions fabuleuses, on ajoûteroit « qu'Hercule passa dans » cette contrée; que vainqueur des GÉ» RYONS, il leur substitua le roi HISPAS, » qui donna son nom à l'ESPAGNE. » Mais on ne veut donner ici, que des faits » attestés par les monumens les plus authen» tiques, & revêtus de toute la vérité de » l'histoire. »

Il est certain que les Carthaginois firent la conquête de l'Espagne, & que les Romains l'enleverent aux Carthaginois. Dans la suite, les Vandales & les Goths l'usurperent sur l'Empire Romain : ceux-ci demeurerent les maîtres, & furent subjugués, trois cens ans après, par les Arabes, Sarasins ou Maures. Les naturels du pays rassemblerent alors les débris de l'Empire des Goths; &, sous le nom d'Espagnols, ils formerent plusieurs petits États, indépendans les uns des autres. Ils étendirent peu-à-peu leurs limites; &, se réunissant enfin, « ils » donnerent commencement à cette vaste

» monarchie qui, par de grandes succes-
» sions, & de grandes conquêtes, a depuis
» étendu son Empire sur tant de nations
» différentes, » qu'on disoit, pour compliment à Philippe II, que le roi d'Espagne est le seul prince dont le soleil éclaire toujours les Etats. Ce qui releve de sa couronne, dans l'Amérique seule, a beaucoup plus d'étendue que toute l'Europe.

On a crû devoir fixer, sous quatre grandes Epoques, tout ce que les Annales Espagnoles nous présentent de plus vrai & de plus intéressant, soit dans une multitude d'évènemens arrivés parmi tant de nations différentes, qui ont habité l'Espagne, soit dans une longue suite de changemens, parmi tant de souverainetés qui ont partagé si long-tems ce royaume.

LA PREMIERE EPOQUE comprend la domination des Carthaginois & des Romains.

LA SECONDE EPOQUE comprend la domination des Goths & des autres Barbares.

LA TROISIEME EPOQUE comprend la

domination des Maures & des Princes Chrétiens, qui avoient secoué le joug des infidèles.

LA QUATRIEME EPOQUE comprend la domination des Princes Chrétiens, depuis la destruction de l'Empire des Maures.

L'origine des Espagnols est incertaine, comme celle de presque tous les anciens peuples. On peut la faire remonter jusqu'aux Ibériens, qui ont habité la région située au bas du mont Caucase, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, aujourd'hui la Georgie. Une colonie de ces Ibériens, conduite par le besoin, ou par le desir de faire des conquêtes, s'arrêta dans les vallées des monts Pyrénées, & y jouit longtems de la fertilité & des délices de cette contrée.

Dans les commencemens, toute la police de ces peuples étoit celle que la simple nature conseille & inspire pour la conservation d'une société paisible. Ignorans, sans arts & sans loix, ils vivoient des fruits que la terre leur prodiguoit, & ne tiroient de son sein, que le fer dont ils commer-

cerent long-tems avec les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Gaulois & les Carthaginois.

Ils étoient idolâtres, & adonnés à tous les vices consacrés par l'exemple de leurs Faux-Dieux. Quel fut leur langage? question difficile à résoudre. Les auteurs Espagnols prétendent que ce fut celui des anciens Biscayens.

Il est vraisemblable que ces peuples ne furent pas les seuls qui se répandirent dans l'Espagne, & que les Phéniciens s'y introduisirent du côté de l'Océan. L'affinité de plusieurs noms Espagnols avec des noms Phéniciens autorise cette conjecture. Tels sont les noms *Gaddir*, *Sepyla*, *Betis*, *Avila*, &c.

Il faut reconnoître que les nations qui peuplerent l'Espagne, dès les premiers tems, introduisirent leurs langues dans ces contrées. Si les plus anciens établissemens furent formés par les Phéniciens & les Grecs, comme on a lieu de le croire, les langues de ces peuples ont été reçues dans l'Espagne, avant toutes les autres; ou du moins le langage des anciens Espagnols a été

formé, en grande partie, du grec & du phénicien.

Des colonies de Celtes y passerent successivement. Il paroit même que Brigus, un des premiers chefs ou rois Espagnols, étoit de cette nation. On assure que les Celtibériens, dont nous parlerons bientôt, tiroient leur origine des Celtes & des Ibériens.

Parmi cette foule de rois ou de chefs, dont les noms seuls sont connus, on distingue TAGUS, qui donna son nom à la riviere du TAGE, & BETUS qui donna le sien à la riviere GUADALQUIVIR, autrefois nommée BÉTIS.

Ici commencent les fables des Grecs, qui font descendre en Espagne GÉRYON, sous le règne d'Osiris l'Egyptien. Celui-ci vengea la nature de la cruauté de ce monstre, donna des loix sages aux Espagnols, & ne laissa parmi eux qu'un petit nombre d'Arabes qui habiterent le pays situé autour du Cap S. Vincent. A ces tems rapportons encore les exploits si vantés d'Hercule l'Egyptien, les deux colonnes, terme de ses conquêtes, le règne d'Hispal qu'il

laissa aux Espagnols pour les gouverner; celui d'Hispas, ou Hispan, dont on veut faire dériver le nom d'Hespagne; Hesperus, de qui les Latins ont emprunté le nom d'HESPERIE qu'ils donnent à l'Espagne. Macrobe & Isidore pensent que ce nom vient de l'étoile du soir, que l'on nomme en latin *vesper*, qui se couche du côté de l'Espagne, & sur laquelle les marins se réglent, quand ils voguent sur ces parages. L'Espagne étoit encore nommée IBÉRIE, à cause de l'Ebre, en latin *Iberus*, l'un de ses fleuves principaux. Le nom d'Espagne, que lui donnerent les commerçans de Phénicie, a plus vraisemblablement sa source dans le mot Phénicien, SPANIA, qui signifie Lapin, parce que cette région nourrit une grande abondance de lapins: aussi croit-on que, dans les anciennes médailles, le lapin est le symbole de l'Espagne. C'est encore par allusion à ce nom, que le poëte Catule l'appelle *cuniculosa* féconde en lapins. Finissons par les règnes d'Atlas, de Sicoris ou Sicorus, de Sicanus, conquérant de la Sicile, & de Siceleus dont on fixe le règne au tems de Moyse.

Thucydide, & un historien (Philistius de Syracuse,) que Ciceron dit avoir été presqu'un autre Thucydide, placent sur le thrône d'Espagne Siculus, qui donna son nom à la Sicile, qu'on appelloit alors Trinacrie.

Nous ne parlerons de Jason, & des Argonautes, que pour dire un mot de la toison d'or qu'ils enleverent, « c'est-à-dire, » le sable d'or qui tomboit du mont Caucase, & que l'on pêchoit dans les ruisseaux avec des peaux garnies de leur poil : » c'étoit de ces peaux dont on se servoit, » comme de filets, pour arrêter le sable » que les torrens entraînoient. »

L'Espagne fut en proie aux différens aventuriers que la richesse du pays attiroit. Les Grecs en ont fait des dieux; & les vieux Espagnols les ont mis au rang des fondateurs de leurs villes les plus célébres. Mais la vérité de l'histoire empêche d'admettre toutes ces origines fabuleuses, & tous ces rois dont on ne trouve pas même les noms dans aucun auteur exact & judicieux.



PREMIERE ÉPOQUE.

Domination des Carthaginois & des Romains.

Année, depuis la fondation de Rome, 189; & , avant l'ère chretienne, 563.

LES Carthaginois viennent fondre sur les côtes d'Espagne, s'emparent de l'isle d'Iviça, y bâtissent une ville du même nom, & tâchent, par le moyen du commerce, de pénétrer dans les terres ; mais ils sont contraints de renoncer à cette entreprise, pour voler au secours de Carthage. Dix-huit ans après, Maharbal, général Carthaginois, vint assurer cette premiere conquête.

Pour bien connoître les anciens Espagnols, il faut remonter au tems des Carthaginois & des Romains. Les mœurs de la nation, semblables en plusieurs points, se ressentoient cependant de la différence des peuples qui la composoient.

Ceux de la Bétique étoient un peu plus policés, ou plutôt moins barbares. Ils devoient cet avantage à la situation du pays qu'ils habitoient, sur le bord de la mer, &

que comprend aujourd'hui l'Andalousie. Ils connoissoient le commerce, l'art de la guerre, & avoient même une legere teinture des lettres. Les habitans des montagnes étoient sauvages, ne vivoient que de rapine, mangeoient beaucoup, & ne cherchoient rien moins que les mets délicats. Prompts à la course, ils échappoient à l'ennemi avec la même vîtesse qu'ils le surprenoient. Ils n'avoient point d'autres armes que le poignard, & des targes, ou de petits javelots longs de deux pieds : un pourpoint de forte toile plusieurs fois redoublée ; de hauts chapeaux faits de nerfs repliés, & des bottines de poil, composoient tout leur habillement. Quelques nations étoient armées de dards & de longs javelots à pointes d'airain. On ne dit pas qu'ils eussent des armes défensives. L'escrime & la course, tant à pied qu'à cheval, & des combats simulés, étoient tout-à-la-fois leurs jeux & leurs exercices. Passionnés pour la liberté, ils la préféroient à la vie. Lorsque les Romains entreprirent de les subjuguer, on vit, parmi les Cantabres, des meres tuer leurs enfans, des filles égorger leurs peres, & s'empoisonner ensuite elles-mêmes, pour éviter d'être esclaves. Le mépris de la mort étoit une vertu digne de leur courage. Ils insultoient à leurs bourreaux, au milieu des tourmens,

& chantoient leur mort prochaine. On croit lire l'Histoire des Sauvages du Canada. S'ils n'étoient pas anthropophages, ils sacrifioient, comme eux, leurs prisonniers aux divinités qu'ils adoroient, & leur coupoient la main droite, qu'ils offroient en sacrifice. Les prêtres & les devins interrogeoient les entrailles des hommes & des animaux, pour connoître l'avenir, & tiroient surtout leurs conjectures de la maniere dont ils tomboient à terre, après avoir reçu le coup mortel.

Leur maniere de vivre étoit simple. Ils buvoient de l'eau, quelquefois mêlée d'un peu de miel, & mangeoient la chair des boucs qu'ils immoloient au dieu Mars. Ils faisoient des gâteaux de glands séchés & broyés, qu'ils dévoroient tout chauds. Souvent ils passoient les jours en festins avec leurs parens. L'âge régloit les rangs; & les vieillards occupoient les premieres places autour de leurs tables de pierre. La terre leur servoit de lit. Le commerce se faisoit de denrées à denrées. Ils se frotoient d'urine croupie, & prétendoient se préserver ainsi de plusieurs maladies. Cette maniere de se parfumer étoit commune à toute l'Espagne. Jusqu'au tems des empereurs Romains, leurs bateaux étoient des outres, alors l'usage des canots s'introduisit.

Ainsi vivoient les anciens habitans des

Pyrénées, & ceux des contrées voisines. Ces mœurs sauvages protégerent long-tems leur liberté. Sous Néron même, ils n'étoient pas encore réduits.

Les Ibériens & les Celtibériens étoient plus disciplinés, & connoissoient l'art de la guerre mieux qu'aucun autre peuple de l'Espagne. Ils avoient, pour armes offensives, l'épée, la fronde, les dards; & pour défensives, des boucliers, ou des écus ronds, faits de nerfs entrelacés. Dans les batailles, ils plaçoient parmi l'infanterie des pelotons de cavalerie, dont la maniere de combattre tenoit du service de nos dragons. Ils quittoient & reprenoient leurs chevaux, selon les circonstances. De fantassins devenus cavaliers, ils poursuivoient l'ennemi avec une vîtesse presqu'incroyable. Ils étoient habiles écuyers. Leurs chevaux, dressés à obéir au moindre signe, gravissoient sur les montagnes escarpées, & les descendoient au galop. Leurs habits étoient courts, & faits de laine noire. Pour préparer le fer de leurs armes & de leurs harnois, ils l'étendoient en lames, & les enterroient jusqu'à ce que la rouille eût rongé ce qui leur en étoit inutile. C'est ainsi qu'ils fabriquoient ces épées & ces autres armes qui souvent ont été la terreur des Romains & des Carthaginois.

Ces peuples exerçoient l'hospitalité, &

sçavoient en respecter les droits. Leurs mœurs étoient douces; mais cette douceur se changeoit en fureur, lorsqu'ils éprouvoient de l'ingratitude. Ils vivoient de chair, de fruits, d'eau mêlée de miel, & commerçoient avec une grande fidélité. Chaque année, ils faisoient un nouveau partage de leurs terres, avec le plus d'égalité qu'il étoit possible, & le sort décidoit de la portion que chacun devoit avoir. Ils méprisoient cependant l'agriculture, & la confioient à des mercénaires avec lesquels ils partageoient les fruits. On avoit porté la peine de mort contre tout ravisseur; & cette loi s'observoit avec une sévere exactitude. Le tems de la paix étoit pour eux un tems de festins, de jeux, & sur-tout de danses. Ils alloient à la guerre, au son mesuré d'instrumens & de chansons militaires. On dit que les Rhodiens leur apprirent à honorer la divinité, dont ils n'avoient qu'une idée fort confuse, & les accoutumerent à lui rendre un culte religieux. Ils bâtirent d'abord un temple à Diane. L'histoire dit seulement qu'ils établirent des sacrifices, & des cérémonies extraordinaires, en l'honneur de cette déesse. Le culte bizarre qu'ils rendoient à Hercule est plus détaillé. Pendant le sacrifice, il n'étoit pas permis de faire des prieres, ni de former des souhaits heureux. On s'en tenoit à des blasphêmes

& à des imprécations ; une ſeule parole honnête ſuffiſoit pour ſouiller le ſacrifice. Cette extravagance étoit fondée ſur un conte des plus abſurdes. Hercule, diſoient-ils, étant arrivé à Lyndo, ville de l'iſle de Rhodes, demanda à un laboureur un bœuf à acheter : celui-ci ne voulant pas le vendre, Hercule lui en prit deux. Le payſan, n'ayant pas d'autre moyen de ſe venger, eut recours aux injures & aux imprécations. Hercule ne fit qu'en rire. Les habitans de Lyndo, voulant éterniſer la mémoire de cette aventure, réglerent que, tous les ans, on offriroit un ſacrifice, pendant lequel on renouvelleroit les imprécations que le payſan avoit prononcées contre Hercule. Les Eſpagnols conſerverent long-tems la coutume d'honorer Hercule, à la maniere des Rhodiens.

En général, tous les anciens Eſpagnols étoient ſouples & adroits, actifs & entreprenans, d'une agilité de corps extraordinaire, & même ſurprenante. Ils parloient peu, & ſupportoient la faim, la ſoif, la fatigue & les autres incommodités, avec une patience invincible. Inexorables envers les criminels, ils étoient affables & humains à l'égard des étrangers. Ils puniſſoient ſévérement tous les crimes. Les parricides étoient lapidés ſur les frontieres du pays, ſuivant la coutume des Egyptiens. Ils pla-

çoient les malades sur les chemins & dans les carrefours, afin d'y recevoir les conseils, & les remèdes des passans, qui avoient eu les mêmes maladies. Quoiqu'ils fussent superstitieux & ennemis du sçavoir ; la trempe de leur esprit étoit excellente, & ils en donnoient la preuve, dès qu'ils sortoient de leur pays. Les deux Sénèques, l'orateur & le philosophe ; Quintilien, Lucain, Sénèque le Tragique, Martial, & plusieurs autres, ont fait beaucoup d'honneur à l'Espagne, leur patrie.

[210.]

La mort d'Argenton consterna l'Espagne, qui le regardoit comme son dieu tutelaire, & fut suivie de la perte d'une liberté pour laquelle on combattoit avec tant de valeur, depuis bien des années. Les peuples lui éleverent un tombeau, autour duquel ils placerent autant d'obélisques, que ce prince avoit tué d'ennemis de sa propre main. C'est ainsi que les Espagnols inhumoient les personnes illustres.

Peu de tems après, les Carthaginois prennent l'isle de Cadix, s'y fortifient, en font le centre de leur commerce, & le boulevard de l'Empire qu'ils se proposoient de fonder en Espagne.

[255.]

Les progrès des Carthaginois étoient lents : souvent même ils essuyoient des pertes considérables, parce qu'ils avoient affaire à une nation guerriere, & qui sacrifioit tout à l'amour de la liberté ; mais elle étoit trop simple pour ne pas donner quelquefois dans les piéges qu'on lui tendoit. Psapho eut recours à cette ruse. Il avoit accoutumé plusieurs oiseaux à prononcer ces mots: PSAPHO EST UN GRAND DIEU. Le peuple étonné de les entendre diviniser dans leur langue le général Carthaginois s'empressa d'accepter les propositions de commerce, d'alliance & d'amitié, qu'il leur faisoit depuis long-tems.

Les Espagnols ne formoient pas encore alors une seule & même nation. Chaque peuple vivoit dans l'indépendance de ses voisins, & se gouvernoit à son gré, avec les étrangers que le commerce, ou le desir des conquêtes, attiroit. L'unique intérêt commun étoit celui de défendre la liberté contre les entreprises des usurpateurs. Alors on indiquoit une assemblée générale, dans laquelle les chefs, ou princes des différens peuples, parloient suivant les circonstances. Quand il étoit nécessaire d'en venir à une guerre ouverte, on choisissoit un ou plusieurs

plusieurs capitaines d'une valeur & d'une prudence reconnues : on les chargeoit de lever une armée proportionnée au besoin ; ce qui se faisoit en peu de jours ; & eux seuls restoient chargés de l'entreprise.

Les femmes ne se « mignardoient nul» lement, » dit un ancien auteur. Elles disputoient aux hommes de courage & de patience. Elles se taisoient même aussi-bien qu'eux. Un jour suffisoit au travail & aux embarras de leurs couches. Dès que les enfans étoient nés, on alloit les laver au premier ruisseau, & on les enveloppoit de langes. On les accoutumoit de bonne heure aux fatigues, aux exercices violens, à souffrir la faim, la soif, & sur-tout à garder le secret avec une fidélité inviolable. L'Histoire rapporte une infinité de traits de leur discrétion. Les tourmens les plus affreux n'étoient pas capables de leur faire révéler une chose qu'on leur avoit confiée. Une telle nation annonçoit un peuple de héros.

Il est vrai que leurs mœurs & leurs manieres avoient quelque chose de grossier, & même d'un peu féroce ; mais, dans la suite des tems, elles s'adoucirent & changerent entiérement. Appliqués aux sciences, ils sçurent les cultiver & les mettre en honneur. Grands observateurs de la justice, ils en exerçoient toute la rigueur contre quiconque osoit violer les loix. Formés à la

discipline militaire, ils ont porté leurs armes victorieuses jusqu'aux extrémités de l'univers. Politiques dans le cabinet, braves dans l'action, amateurs de la gloire, rien ne leur a coûté pour immortaliser leur nom & le consacrer dans les Fastes de toutes les nations.

[307.]

Hannon, curieux & avide de gloire, obtient l'agrément du sénat de Carthage, pour l'entreprise la plus fameuse qui ait été formée dans ces anciens tems. Avec une flotte composée de soixante vaisseaux, & trente mille personnes de l'un & de l'autre sexe, destinées à établir des colonies dans les lieux les plus avantageux, il tourne l'Espagne entiere, qu'il vouloit absolument connoître; &, après un voyage de cinq ans pendant lesquels il avoit parcouru toutes les côtes de l'Afrique, il revient en Espagne. Dans son rapport au sénat de Carthage, il disoit avoir vu des hommes velus. C'étoient des singes, tels qu'on en trouve encore dans l'Afrique.

[321.]

Les Carthaginois s'étoient attiré la haine des Espagnols, au point que les femmes prirent les armes, pour seconder leurs maris, dans le dessein de tirer une vengeance

éclatante de toutes les perfidies qu'on reprochoit à ces prétendus alliés & amis. On en vint aux mains ; & les femmes donnerent des preuves de la plus grande intrépidité. On combattit un jour entier ; &, la victoire demeurant toujours incertaine, la nuit seule mit fin à un combat dans lequel il périt plus de quatre-vingt mille hommes.

Hannon fut condamné, par le sénat de Carthage, à un exil perpétuel pour n'avoir pas remporté, en cette occasion, une victoire complette sur les Espagnols. L'Histoire le représente comme un grand homme dont on craignoit le génie, l'habileté & la réputation. Il fut le premier qui osa prendre un lion & l'apprivoiser. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire que la liberté des citoyens courroit de grands risques entre les mains d'un homme qui sçavoit dompter les animaux même les plus féroces.

[324.]

La peste, qui se répandit dans toutes les parties de la terre (alors connues,) se fit sentir plus particuliérement en Espagne où elle enleva un nombre prodigieux d'hommes & d'animaux. On en attribuoit la cause à l'extrême sécheresse qui duroit depuis longtems.

Hippocrate, qui vivoit alors dans la Thessalie, rapporte qu'il arrêta le cours de

cette contagion universelle, en faisant mettre le feu aux forêts.

[344.]

Les Majorquins formerent une nouvelle espece de milice, & un nouveau genre de combat. Ils vinrent, au nombre de cinq cens, secourir les Carthaginois contre une partie des habitans de la Sicile. Ils combattoient presque nuds, n'ayant point d'autres armes que la fronde; se précipitoient au milieu des ennemis, aussi-tôt qu'on en venoit aux mains; &, dès que le combat étoit engagé, ils accabloient d'une grêle de pierres, tantôt l'aîle droite, & tantôt l'aîle gauche. Ils avoient souvent le plus de part à la victoire.

L'an 502, sans autre secours que leurs frondes, ils forcerent la flotte des Carthaginois à sortir du port, & à retourner enfin à Carthage.

On donnoit autrefois le nom de GYMNASES aux habitans des isles de Majorque & de Minorque, parce qu'ils étoient nuds. L'Histoire vante beaucoup leur adresse à tirer de l'arc, & à lancer des pierres. Ils avoient toujours avec eux trois frondes; de l'une, ils se bandoient la tête; de l'autre, ils se ceignoient les reins, & portoient la troisieme à la main. Cette arme étoit redoutable: rarement ils manquoient leur

coup. On les exerçoit, dès l'enfance, à la manier, en plaçant leur nourriture sur un poteau; &, s'ils ne l'abbatoient pas, ils jeûnoient.

Les calamités que les mines avoient attirées aux Espagnols firent prendre à ces insulaires la résolution de n'avoir jamais ni or ni argent.

[346.]

Premiere guerre contre les Espagnols & les Portugais qu'on appelloit alors Lusitaniens.

[350.]

Le desir de voir & d'habiter un pays dont la beauté & les richesses étoient excessivement vantées fut si vif parmi les Carthaginois, que le sénat, craignant de voir bientôt Carthage déserte, prit la résolution de faire périr tous ceux qui avoient voyagé en Espagne. Peut-on ne pas se rappeller ici, quelle a été la passion des Espagnols pour aller aux Indes & en Amérique?

Les anciens historiens ne parlent point de l'Espagne, sans en faire la peinture la plus séduisante. « Elle n'est point brûlée » par les ardeurs du soleil, comme l'Afri» que, (*Justin*, l. 44, c. 1,) ni exposée, » comme les Gaules, à la violence des » vents, à la rigueur du froid, à l'humi» dité de l'air; mais elle tient un milieu

» entre ces deux contrées. L'air y eſt tem-
» péré, dans l'été, par des pluies qui modè-
» rent la chaleur; &, pendant l'hiver, elles
» ne tombent ſur la terre, que pour la ren-
» dre plus féconde; ce qui met l'Eſpagne
» dans la facilité de partager ſon abondance
» avec les peuples voiſins. Ajoûtons à ces
» heureuſes productions les richeſſes qu'elle
» renferme dans ſon ſein. »

Cette terre fertile en toutes ſortes de biens abonde en métaux précieux. « Plutus, diſoient-ils, habite dans ces lieux où la nature a raſſemblé des montagnes d'or & d'argent. L'airain, le fer, l'étain, y ſont communs & mépriſés. On ne peut pas même remuer la ſuperficie de cette terre que l'or n'étincelle auſſi-tôt. Les ruiſſeaux roulent des paillettes d'or; les ſables en ſont mêlés, & les bords des rivieres en paroiſſent tout couverts. »

Les poëtes ſe ſont ſur-tout attachés à rendre la Bétique fameuſe. Ils louent à outrance ſa fécondité, ſa beauté, ſes richeſſes C'étoit-là qu'ils plaçoient les Champs Elyſées, & le ſéjour des bienheureux. *Strabon* ajoûte que les loix de ces peuples étoient écrites en vers, & qu'elles étoient faites depuis ſix mille ans: « Mais appa-
» remment que leur année étoit plus courte
» que l'année Romaine, & qu'elle n'avoit
» qu'un mois. »

S'il y a de l'excès dans ces descriptions, il faut avouer que la beauté du climat, & la fécondité de la terre, prêtoient beaucoup à ces exagérations. Nous aurons lieu, dans la suite de parler plus particuliérement des mines & des richesses qui ont attiré tant de guerres aux anciens Espagnols.

[430.]

Les Espagnols envoient une ambassade à Alexandre le Grand, (il étoit alors à Babylone,) pour le féliciter sur ses victoires, lui demander son amitié, & lui offrir leur alliance, comme le gage certain du succès que ses armes auroient dans l'Occident.

On sçait qu'Alexandre se proposoit de subjuguer l'Occident, parce qu'il étoit irrité contre les Carthaginois, & jaloux de la gloire des Romains. Il reçut les ambassadeurs Espagnols, avec la plus grande distinction; les questionna beaucoup sur leurs mœurs, leurs coutumes, leur génie, leur gouvernement, les richesses & la fertilité de leur pays, & les renvoya avec de magnifiques présens, après les avoir assurés de sa protection.

[489.]

La premiere guerre Punique lia les Romains avec une partie des Espagnols qui,

fatigués de la domination des Carthaginois, cherchoient le moyen de secouer un joug qu'ils regardoient comme insupportable; mais ils se diviserent entr'eux. Les uns tinrent pour les Carthaginois; & les autres pour les Romains, quoiqu'ils fussent toujours passionnés pour se conserver une liberté qu'ils préféroient à la vie. Lorsque les Romains descendirent en Espagne, ils virent, parmi les Cantabres, des meres tuer leurs propres enfans; des filles égorger leurs peres, & s'empoisonner ensuite elles-mêmes, plutôt que de subir un joug qu'elles appelloient Esclavage.

[512.]

Cette année, qui étoit la vingt-deuxieme depuis le commencement de la premiere guerre Punique, fut très-funeste à l'Espagne, par une sécheresse extraordinaire, & par des tremblemens de terre presque continuels. Une partie de la ville de Cadix fut engloutie dans un goufre que la mer ouvrit.

C'est à un de ces tremblemens de terre, qui étoient autrefois très-fréquens en Espagne, que plusieurs attribuent la découverte des mines qu'elle renfermoit dans son sein. Aristote, Strabon, Diodore de Sicile, & d'autres historiens, l'attribuent à un embrasement général, causé par le feu du ciel,

ou par l'imprudence des bergers qui ne purent éteindre le feu qu'ils avoient mis à des brouſſailles, ou par le feu que les habitans des monts Pyrénées allumerent eux-mêmes, à deſſein de détruire les forêts immenſes, dont ces montagnes étoient couvertes, afin de pouvoir défricher les terres, & ſe procurer des habitations plus commodes.

On veut que le nom de Pyrénées vienne de cet embraſement, ou de la foudre dont ces monts ſont fréquemment frapés. Tout ce qu'il y a de certain, à cet égard, c'eſt que *Pyr*, en langue grèque, ſignifie *du feu*.

» L'incendie des Pyrénées fut ſi long & » ſi violent, que les mines d'or & d'ar» gent, dont ces montagnes étoient rem» plies, ſe trouverent fondues par l'ardeur » du feu. Ces mines étoient ſi abondantes, » que l'on regardoit l'Eſpagne comme l'em» pire de Plutus, le dieu des richeſſes. Ces » mines fondues firent donc des ruiſſeaux » de riches métaux mêlés enſemble. Ainſi, » l'incendie fini, les peuples commence» rent à admirer l'éclat de l'or & de l'ar» gent qui étoient épars de tous côtés. » Mais, comme ils n'en connoiſſoient ni le » prix ni l'uſage, ils les mépriſerent. Les » nations étrangeres, plus éclairées que » nos peuples, accoururent en Eſpagne,

» de toutes parts, dans l'espérance que les
» Espagnols leur abandonneroient des thré-
» sors qui leur étoient inutiles, & dont
» ils ne connoissoient pas la valeur : cha-
» cun se flatoit au moins qu'il pourroit aisé-
» ment s'enrichir, & tirer des Espagnols
» leur or & leur argent, en leur donnant
» des bagatelles. »

Les Phéniciens furent des premiers à venir prendre part aux richesses des Espagnols. Ils leur donnerent de l'huile en échange, & emporterent une si grande quantité d'argent, que, leurs vaisseaux ne pouvant plus le contenir, ils employerent le reste à faire des ustensiles de vaisseaux, & même des ancres.

Il faut avouer que l'avarice & la cupidité ont bien épuisé cette contrée, puisqu'elle ne présente plus aujourd'hui que les restes des anciennes mines. Les Espagnols eux-mêmes ont renouvellé, pour s'emparer des thrésors du Nouveau-Monde, tout ce que les Grecs, les Rhodiens, les Phrygiens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures, & tant d'autres peuples, avoient entrepris pour se mettre en possession des thrésors de l'Espagne.

[516.]

Les Carthaginois reprennent le dessein

de subjuguer l'Espagne, persuadés que cette conquête répareroit leurs pertes, & leur faciliteroit le moyen d'étendre plus loin leur Empire. Amilcar fut chargé de la conduite de cette nouvelle guerre. « Ses soldats, dit Strabon, furent agréablement surpris de trouver d'abord un pays où les mangeoires des animaux étoient d'argent, aussi-bien que les tonneaux en usage pour garder le vin. »

[524.]

Après une longue suite de succès, Amilcar périt dans un combat livré par les peuples, (aujourd'hui de Valence & de Saragosse,) qui s'étoient ligués pour secouer le joug des Carthaginois. Ce général avoit bâti la ville de Barcelone, (capitale de la Catalogne.) Ce nom venoit de la famille Barchine, dont étoit Amilcar.

Carthagène, ou la nouvelle Carthage, fut bâtie, peu de tems après, par Asdrubal, gendre d'Amilcar. On n'y voit plus aujourd'hui que quelques traces de son ancienne splendeur.

[532.]

Asdrubal ayant fait mourir Tagus, d'une des plus illustres familles de l'Espagne, un esclave, pour venger la mort de son maître, attente à la vie d'Asdrubal, & le tue,

dans le tems qu'il offroit un sacrifice. L'assassin fut arrêté, & condamné aux supplices qu'il méritoit. Mais, au milieu des tourmens affreux qu'on lui fit souffrir, on n'apperçut sur son visage qu'une joie maligne, qui sembloit lui ôter le sentiment de ses maux.

[532.]

Annibal, âgé de vingt-six ans, prend le gouvernement de l'Espagne, & le commandement des troupes, que l'armée lui déféra, & qui lui fut confirmé par le sénat de Carthage. Aussi-tôt après, il épousa à Carthagène la princesse Himilcé qui lui apporta, pour dot, des richesses immenses, & l'attachement de tous les Espagnols ; ce qui le rendit incomparablement plus puissant que ne l'avoient été, avant lui, tous les autres Carthaginois.

Il fut cependant redevable de la plus grande partie de son autorité à la découverte de plusieurs mines d'or & d'argent, que l'on appella LES PUITS D'ANNIBAL. Il y fit travailler avec ardeur ; & on prétend qu'un seul de ces puits, nommé Bébélus, fournissoit, chaque jour, plus de trois cents livres d'argent raffiné, qu'on évalue à deux mille six cens quarante écus d'or.

[536.]

Sagunte, appellée depuis Monviédro, ville située vers le nord du royaume de Valence, étoit alors la plus considérable de l'Espagne, & la seule qui pût arrêter les projets ambitieux de Carthage. Annibal en forme le siége, avec une armée de cent cinquante mille hommes, & pousse les attaques avec cette vivacité qui caractérisa ce héros dans tous ses exploits. Les Saguntins se défendent avec une intelligence qui prouve que déja ils étoient civilisés. Forcés dans leurs premiers murs, ils forment de nouveaux retranchemens, & disputent le terrein, avec une opiniâtreté inconcevable : enfin, resserrés dans un coin de la place, réduits aux dernieres extrémités, ne pouvant accepter avec honneur, ni refuser avec sûreté des conditions dures & honteuses, ils ne prennent conseil que de leur désespoir. Ils rassemblent leurs thrésors, & tout ce qu'ils ont de plus précieux; y mettent le feu, & se jettent au milieu des flammes, avec leurs femmes & leurs enfans. Une tour que les batteries des Carthaginois avoient ébranlée, tombe tout-à-coup, ouvre un chemin aux assiégeans. Le fer égorge ceux que la flamme épargne : les loix les plus sacrées de la nature sont vio-

lées ; & Sagunte ne fut plus qu'un monceau de cendres.

[538.]

Les Celtibériens, nation belliqueuse & très-étendue, habitoient les terres qui forment actuellement les royaumes de Castille & d'Aragon. Sollicités par les Scipions, ils réunirent leurs forces contre les Carthaginois, & les défirent en bataille rangée. Ces peuples sçavoient déja rendre leurs armes respectables. Un trait de la politique la plus adroite fait honneur à la sagacité de leur esprit.

Les Carthaginois, après avoir rétabli la citadelle de Sagunte, y tenoient enfermés tous les ôtages qu'Annibal avoit tirés des différens peuples qu'il avoit subjugués par force ou par adresse. Acédux, Espagnol distingué par sa naissance, & qui n'avoit suivi le parti Carthaginois, que dans l'espérance de venger un jour sa patrie, va trouver Bostar ou Bostaris, gouverneur de la province. Il lui fait une vive peinture de la puissance des Romains, exagere leurs forces, & lui dit que le seul moyen de conserver ses conquêtes, c'est de s'attacher les peuples par une confiance entiere ; qu'il lui conseille de renvoyer les ôtages qu'il a sous sa garde ; que, rendus à leurs parens,

ils seront autant d'émissaires favorables aux Carthaginois. Bostar, assez simple pour donner dans ce piége, charge Acédux même de la conduite des ôtages. Les Romains avertis par Acédux marchent à sa rencontre, tombent sur l'escorte, la dissipent, s'emparent des ôtages, &, suivant toujours le plan d'Acédux, les rendent à leurs familles. Les Espagnols gagnés par cette générosité ne garderent plus de mesures avec les Carthaginois, se déciderent en faveur des Romains, & ne voulurent pas même ajoûter foi aux nouvelles qu'ils reçurent alors de la bataille de Cannes.

C'est à l'attachement & aux secours des Espagnols que Rome fut redevable de l'ascendant qu'elle reprit, peu de tems après, sur Carthage.

[544.]

La mort des deux Scipions avoit ruiné les affaires des Romains en Espagne. Le jeune Scipion (Publius Cornélius) les rétablit, bien plus encore par ses vertus que par ses victoires. Il rendit une jeune Espagnole à Lucéius, l'un des principaux Celtibériens, à qui elle étoit destinée en mariage; &, pour augmenter la dot, il lui fit présent d'une somme considérable, qui devoit servir de rançon. La beauté de cette prisonniere sembloit devoir faire craindre

à Lucéïus un rival âgé de vingt-cinq ans, vainqueur de Carthage la Neuve, & commandant des Romains. La vertu de Scipion lui parut plus qu'humaine. Il répandit qu'un dieu marchoit à la tête des Romains; & les chefs de la nation vinrent en foule offrir à ce jeune héros leurs places, leurs richesses, & leurs soldats. Lucéïus, pénétré de la plus vive reconnoissance, lui amena quatorze cens chevaux, & voulut toujours combattre à ses côtés.

[548.]

Jeux célèbres, à Carthage la Neuve, en l'honneur des victoires de Scipion. Les combats qui s'y livrerent n'offroient pas une vraie image de la guerre; c'étoient de vrais duels. Corbis & Orsua, deux princes Espagnols, & cousins germains, (Valere-Maxime dit qu'ils étoient freres) demanderent la permission de vuider un différend, les armes à la main. Il s'agissoit de la principauté de la ville d'Iba. En vain Scipion leur offrit sa médiation. Il répondirent que leur coutume n'étoit pas d'avoir pour juges ni les hommes ni les dieux, mais leur épée. Ils se battirent. Orsua fut vaincu: il étoit le plus jeune, & l'injuste aggresseur. On regarda sa mort comme la punition de son opiniâtreté.

Les habitans d'Astapa, ennemis mortels des Romains, & de leurs alliés, n'espérant plus

plus obtenir des conditions honorables, après plusieurs révoltes contre Scipion, prennent le parti de suivre l'exemple des Saguntins. Ils tracent un grand cercle au milieu de leur place d'armes, dressent sur un bûcher ce qu'ils ont de plus précieux, y font monter leurs femmes & leurs enfans, les environnent de matieres combustibles, & placent autour cinquante hommes armés. Ils s'engagent, par serment, de combattre tous jusqu'à la mort, & font jurer les cinquante gardes, par les dieux célestes & infernaux, que, si le sort du combat leur est fatal, ils ne se retireront qu'après avoir mis le feu au bûcher, & y avoir vu consumer ce qu'ils ont de plus cher. « Heureuses nos femmes, disoient-ils, de périr par des mains fidèles & amies, plutôt que d'éprouver l'insolence & les mépris d'un vainqueur irrité. » Ils prononcent une horrible imprécation contre ceux que la pitié empêcheroit d'exécuter cet ordre barbare. Aussitôt ils ouvrent leurs portes, tombent avec furie sur les Romains, bravent tous les dangers, cherchent & donnent la mort, jusqu'à ce qu'environnés de toutes parts, & refusant de quitter les armes, ils sont accablés sous une grêle de traits. Les cinquante hommes restés dans la ville remplissent leur serment. Chose incroyable ! quelques Romains poussés par une cupidité effrénée,

voyant briller l'or au milieu des flammes, s'y précipitent, & y trouvent la mort.

[548.]

Scipion quitte l'Espagne, après cinq ans de victoires par lesquelles il en avoit chassé les Carthaginois. Il y fonda Italique, près de Séville, & en fit une colonie Romaine. Cette ville a donné trois empereurs, Trajan, Adrien & Théodose.

Les Romains, malgré leurs victoires, ne pouvoient pas se flater d'avoir conquis l'Espagne. Ils se voyoient les maîtres des peuples que les Carthaginois avoient asservis avant eux; mais ces peuples, quoique nombreux, n'habitoient qu'une partie de l'Espagne, sur les bords de la Méditerranée, & au bas des Monts-Pyrennées. A peine les Romains étoient-ils avancés jusqu'au fleuve Bétis, (Guadalquivir.) Il leur restoit à subjuguer ceux que nous nommerions aujourd'hui Navarrois, Biscayens, Alavarois, Asturiens, Castillans, &c. Ceux-ci, tranquilles possesseurs de leur patrie, ne regardoient les Romains que comme un peuple de brigands, contre lesquels ils étoient bien résolus de défendre leur liberté. Mais ils ignoroient l'art de la guerre, & ils étoient désunis entr'eux. A ces deux principes de destruction, les historiens ajoûtent la vaine gloire qui les livroit à ceux qui louoient

leur valeur, & les armoit contre ceux qui sembloient en faire peu de cas. C'est ainsi qu'ils furent souvent les dupes de ces Romains qu'ils méprisoient.

[549.]

Mandonius & Indibilis, chefs des Ilergetes, peuples qui habitoient les bords de l'Ebre, sçachant que les Romains étoient fort occupés à éloigner Annibal de l'Italie, forment le projet d'une troisieme révolte; excitent un soulevement général dans leur canton; tiennent la campagne au nombre de trente mille hommes de pied & de quatre mille chevaux; attaquent Lentulus * & Manlius, & sont vaincus après un combat sanglant, qui leur coûta treize mille hommes. Indibilis est tué dans la mêlée, & Mandonius livré aux Romains par ses propres troupes qui espéroient par-là faire oublier leurs révoltes multipliées **.

* L. Cornélius Lentulus, de retour à Rome, mit dans les coffres de l'épagne cent quatre-vingt-huit mille marcs d'argent, & quatre mille quatre cens cinquante marcs d'or. Cinq ans auparavant, Scipion avoit remis à sa République une somme à-peu-près semblable.

** Quelle que soit l'ignorance de l'art militaire, dont les historiens accusent les Espagnols de ces tems-là, on remarque néanmoins que déja ils en avoient quelque notion. Si l'on s'en tenoit

[556.]

Pendant les trois dernieres années, les Romains tirerent de l'Espagne quatre mille marcs d'or, & plus de cent soixante mille d'argent. On assure qu'une seule mine leur produisoit, chaque jour, vingt-cinq mille drachmes.

[559.]

Depuis deux ans, les Espagnols avoient ouvert les yeux sur la conduite que Rome tenoit à leur égard, & s'étoient réunis par une Ligue secrette, afin de se défaire des nouveaux maîtres dont ils se repentoient d'avoir eux-mêmes favorisé les projets. Animés du desir de recouvrer leur ancienne gloire & leur premiere liberté, ils prennent les armes. Après quelques heureux succès, ils n'éprouvent plus que des pertes, & Caton,

au plan de cette derniere bataille, on jugeroit que cette accusation est fausse, ou du moins bien outrée. L'armée des révoltés se trouva disposée de façon que les Romains crurent qu'ils ne pouvoient pas mieux faire que d'imiter un si bel ordre de bataille. L'infanterie étoit divisée en bataillons soutenus chacun par un escadron de cavalerie. Ils donnerent sans confusion, se rallierent à propos; & Mandonius fit une belle retraite: sans doute que cet ordre se soutenoit peu pendant l'action, puisqu'ils étoient toujours vaincus.

par la rapidité de ses victoires, rétablit, en fort peu de tems, la tranquillité dans toute l'Espagne *.

Avant que de passer l'Ebre, il voulut désarmer les habitans des villes qu'il laissoit derriere lui. La consternation devint générale, plusieurs se tuoient de désespoir : tous préféroient leurs armes à la vie, & le consul jugea qu'il devoit s'en tenir à faire raser les murailles des villes ; ce qui fut exécuté par-tout, le même jour.

Caton fit ouvrir de nouvelles mines qu'il donna à cens, & se rendit à Rome, avec des richesses immenses. On lui décerna les

* Les Espagnols perdirent plus de cent mille hommes, pendant cette guerre dont les suites furent si funestes à leur liberté. On peut en juger par ces articles que leurs ambassadeurs obtinrent enfin du Sénat, comme un adoucissement au joug qui leur étoit imposé.

» Les Préteurs ne vendront plus eux-mêmes le bled.

Les Espagnols ne seront plus obligés de vendre leurs grains au prix que les Magistrats Romains auront taxé.

On ne les contraindra plus de racheter, au gré des Préteurs, ou des Gouverneurs, les droits qu'ils doivent payer aux Romains.

Les Fermiers publics ne mettront point à l'enchere les impôts que leve la République : les villes elles-mêmes se chargeront de lever ces impôts, & de les porter au thrésor public. »

honneurs du triomphe dont la pompe fut relevée par cinq cens quarante livres d'or d'Huesca, & cent quarante-huit mille livres pesant d'argent, tant en lingots qu'en monnoie.

On assure que les Rhodiens, long-tems même avant la fondation de Rome, introduisirent en Espagne l'usage de la monnoie de cuivre. Les Espagnols s'en moquoient d'abord, ne pouvant pas concevoir comment avec un morceau de cuivre qui leur paroissoit méprisable, on se procuroit toutes les choses dont on avoit besoin. Mais, bientôt après, cette invention leur parut fort commode, & ils ne tarderent pas à l'adopter. Il est au moins vraisemblable que la monnoie Romaine étoit en usage parmi les Espagnols; ils avoient même des piéces d'or & d'argent, qui leur étoient particulieres. Ils appelloient les unes BIGATS: elles portoient l'empreinte d'un char traîné par deux chevaux. Ils nommoient les autres OSCA. Elles portoient la figure d'une ville qui vraisemblablement avoit le même nom.

On peut juger de la richesse des Espagnols par la taxe que le consul Marcellus imposa sur une seule ville située dans le milieu des terres, & qui n'avoit pas l'avantage du commerce, comme les villes maritimes. C'étoit Ocilis qui, s'étant rendue

d'elle-même ſans attendre le ſiége, fut condamnée à payer aux Romains trente talens d'or.

Selon le ſentiment commun, un talent d'or feroit trente-ſix mille livres de notre monnoie. La taxe impoſée monteroit à un milion quatre-vingt mille livres.

[574.]

Titus Simp. Gracchus ſe préparoit à attaquer Certima, ville ſituée dans la Celtibérie. Dix députés vinrent le trouver, & le prierent d'abord de commander qu'on leur apportât à boire. Après avoir bu, le plus ancien d'entr'eux demande à Gracchus ſur quelle aſſurance il leur vient déclarer la guerre ? A ces mots, le Préteur fait défiler, en leur préſence, la belle armée qu'il commande. Les députés ſe levent & rendent les armes en diſant : « Il eſt juſte que le foi» ble ſe ſoumette au plus fort. »

Quand on n'envoyoit qu'un ſeul député, pendant la guerre, ce hérault étoit revêtu d'une peau de loup. S'ils étoient pluſieurs députés, ils portoient cette peau, au haut d'une lance. Les Eſpagnols conſerverent long-tems cet uſage, ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit de ſupplier un vainqueur, ou de propoſer un accommodement.

[604.]

Les Romains suivoient le plan qu'ils s'étoient proposé d'abord, d'étendre & d'affermir leur domination en Espagne, afin d'en faire une PROVINCE ROMAINE. Parmi les différens peuples qui composoient la nation Espagnole, les uns s'étoient soumis, en acceptant le titre d'Alliés: les autres avoient subi la loi du vainqueur; plusieurs combattoient pour la défense de leur liberté. Viriathus, Lusitanien de nation, (Portugais) d'une naissance obscure, mais brave jusqu'à l'intrépidité, & chef d'une petite troupe de brigands avec laquelle il s'etoit rendu la terreur de tout le pays, forme le projet d'attaquer les Romains. Ses premiers succès lui attirent des alliés: ses victoires se multiplient; &, pendant quatorze ans, il soutint avec avantage une guerre qui lui mérita le titre de LIBÉRATEUR. Trois de ses gens gagnés par les promesses & les présens de Servilius Cœpion, général des Romains, le surprennent pendant qu'il dormoit, & le poignardent. Son armée le pleura sincérement & lui fit de magnifiques funérailles.

L'Histoire nous a conservé la maniere dont les anciens Espagnols faisoient les funérailles de leurs chefs. Elle est assez

conforme à celle qui étoit en usage parmi les Romains. Ils lavoient le corps, l'enveloppoient ensuite des plus riches étoffes, & le plaçoient sur un bûcher fort élevé. Ils immoloient des animaux de plusieurs especes, mettoient le feu au bûcher; &, tandis que le corps se consumoit dans les flammes, une troupe de guerriers à cheval faisoit retentir l'air du nom du mort, en courant à toute bride autour du bûcher. Lorsque le corps étoit réduit en cendres, on célébroit en son honneur des jeux qui consistoient, comme nous l'avons déja dit, dans des combats à outrance, & qu'on appelloit Courses de Javelots & de Lances.

[616.]

Les Romains pénetrent dans la Galice qui étoit habitée par les Brécaires. Ces peuples alloient au combat, accompagnés de leurs femmes. Il étoit inouï qu'elles eussent jamais fui devant l'ennemi. Elles paroissoient insensibles aux blessures; &, quand elles se trouvoient au nombre des prisonniers de guerre, elles préféroient une mort volontaire à la servitude.

[617.]

Les habitans de Numance, unis aux Vaccéens, (peuples de la Vieille-Castille,)

assiégent le camp du consul Hostilius Mancinus, & le forcent à se rendre avec ses trente mille Romains, ou à signer un traité par lequel les Numantins seront maintenus dans une entiere liberté, avec le titre d'Amis & d'Alliés du Peuple Romain. Le Consul accepte le traité, c'étoit le seul moyen de sauver son armée; mais le sénat refuse de le ratifier, sous prétexte que c'étoit reconnoître la supériorité de Numance, & lui céder en quelque sorte l'Empire du Monde. La modération des Numantins ne servit qu'à rendre plus odieuse la mauvaise foi des Romains. Ceux-ci se contenterent de mettre, le matin aux portes de la ville, Mancinus, le corps nud & les mains liées le dos. Telle étoit la coutume de livrer aux ennemis un de leurs capitaines. Le soir, on le ramena au camp; les Numantins prétendant que, pour remplir le traité, il falloit livrer toute l'armée avec le Consul.

[621.]

Les Numantins assiégés par Scipion, & réduits à se nourrir des corps de ceux qui périssoient dans les attaques, se déterminent à demander des conditions que leur courage puisse accepter. On ne leur en offre point d'autres que celle de se rendre à discrétion. Ils sortent de la ville, se jettent en furieux dans le camp des Romains, égorgent tout ce qui

ſe préſente, & font un horrible carnage. Forcés de rentrer dans l'enceinte de leurs murs, ils ſe donnent mutellement la mort; & Scipion, entrant dans Numance, n'y trouva que des cadavres encore tout ſanglans.

[670.]

Sertorius, ſe voyant enveloppé dans les proſcriptions de Sylla, avoit pris le parti de ſe retirer en Eſpagne où les peuples & les ſoldats lui étoient fort attachés. Il gagna d'abord tous les cœurs, par ſa complaiſance, ſa douceur, ſon affabilité & par la diminution des impôts. Bientôt ſon habileté dans l'art de la guerre, & la fineſſe de ſa politique, le font regarder « comme un homme » né pour élever la nation Eſpagnole à un » degré de grandeur & de puiſſance, ca- » pable d'obſcurcir, & même d'effacer la » gloire des Romains, d'abaiſſer leur or- » gueil, & de réprimer leur tyrannie. » Afin de donner une haute idée du gouvernement qu'il ſe propoſoit d'établir, il forme une eſpece de république, ſur le modèle de la république Romaine. Il compoſe un ſénat, crée des charges & des magiſtrats qu'il appelle du même nom que les magiſtrats de Rome.

Il apprend aux troupes à combattre de pied ferme, à garder leurs rangs, à obéir

aux chefs ; les accoutume à ſuivre une exacte diſcipline ; & les victoires qu'il remporte à leur tête font voir que cette nation belliqueuſe n'avoit beſoin que d'un homme digne de commander. Les Eſpagnols l'appelloient communément l'ANNIBAL ROMAIN.

Les Eſpagnols étoient accoutumés à combattre par pelotons : chacun ſe jettoit ſans ordre ſur l'ennemi. Ils attaquoient avec vigueur ; mais ce n'étoit pas une choſe honteuſe parmi eux, que de prendre la fuite. Dès qu'on les pourſuivoit, ils ne faiſoient plus que voltiger.

Une des choſes, qui contribua ſur-tout à les aguerrir, fut l'uſage des armes des Romains, qu'ils enlevoient à ceux qui perdoient la vie dans les combats, & dont ils s'armoient enſuite eux-mêmes.

L'Eſpagne trouva le plus précieux de tous les avantages dans ce qui n'étoit qu'un trait de la politique de Sertorius. Afin d'avoir entre les mains des ôtages qui fuſſent de ſûrs garans de la fidélité d'un peuple qui l'adoroit, mais dont il craignoit la défiance & la jalouſie, il fait venir d'Italie des maîtres habiles dans toutes les ſciences, établit une académie, & s'occupe du ſoin d'y raſſembler les enfans des familles les plus puiſſantes & les plus diſtinguées, pour les appliquer à tous les genres d'étude pro-

pres de leur âge, de leur naiſſance & de leurs talens. « Les ſciences, diſoit-il, ne » contribuent pas moins à l'éclat & à la » gloire d'une nation, que la valeur & la » force des armes. Il ne convient pas que » l'Eſpagne le céde à Rome, en quelque » ſorte de connoiſſances que ce puiſſe être, » puiſqu'elle l'égale déja dans tout le » reſte. »

[675.]

Dans un combat où Sertorius eut le deſſous, les Eſpagnols l'enleverent ſur leurs épaules, le paſſerent par-deſſus leurs rangs, de main en main, & ne ſongerent à leur ſalut, qu'après l'avoir mis en ſûreté dans la ville la plus prochaine.

[681.]

Au ſiége de Calagurris, (Calahorra,) ſur les frontieres de Caſtille & de Navarre, les habitans manquoient de vivres; &, ne voyant aucun moyen d'en faire entrer dans la place, ils prirent la barbare & monſtrueuſe réſolution de ſe nourrir de leurs femmes & de leurs enfans dont ils ſalerent les corps. LA FAMINE DE CALAGURRIS a paſſé en proverbe.

Les habitans de Calahorra s'étoient toujours diſtingués par leur dévouement à Sertorius; c'eſt même à la mémoire de ce grand homme, & à la fidélité qu'ils lui

conservoient après sa mort, qu'on attribue l'opiniâtreté singuliere avec laquelle ils défendirent leur ville contre Pompée. Un d'entr'eux, nommer Brébicius, s'étoit cru obligé, par un devoir d'amitié & de religion, à mourir & à se dévouer aux manes de Sertorius, suivant la coutume des Grecs & des Romains, que les anciens Espagnols avoient adoptée, & qu'ils observoient scrupuleusement. On en jugera mieux par cette inscription antique, gravée sur une pierre trouvée dans la ville de Calahorra, & envoyée, en 1708, à M. de Baville, alors Intendant en Languedoc.

DIIS MANIBUS
QUINTI SERTORII,
Me, BREBICIUS Calaguritanus,
Devovi,
Arbitratus
Religionem esse,
Eo sublato,
Qui omnia
Cum Diis immortalibus
Communia habebat,
Me incolumem
Retinere animam.
Vale, viator, qui hæc legis;
Et meo disce exemplo
Fidem servare.
Ipsa fides
Etiam mortuis placet
Corpore humano exutis.

Ce qui signifie :

» Je, BRÉBICIUS, natif de Calahorra, » me suis immolé aux DIEUX MANES de » QUINTUS SERTORIUS; croyant, par » un motif de religion, que je ne devois » pas survivre à la perte d'un homme qui » étoit semblable en tout aux Dieux im» mortels. Adieu, Passant, qui lis ces mots. » Que mon exemple t'apprenne à garder » ta foi. Les morts, quoique dépouillés de » leurs corps, sont touchés de cette vertu. »

[683.]

Les Espagnols commençoient à se distinguer dans les sciences. Quelques poëtes de Cordouë se rendirent à Rome. Cicéron, en parlant d'eux, dit qu'ils étoient grossiers : » Mais, ajoûte un historien, cette grossiéreté » venoit moins du caractere de la nation, » & de leur esprit, que de la langue latine, » dont ils ne connoissoient pas encore toute » la délicatesse & tous les agrémens, & » dans laquelle cependant ils se perfection» nerent bientôt après. »

[693.]

Jules-César pénetre dans la Galice, & se rend maître du port de Brigantin, aujourd'hui la Corogne. Les habitans se soumettent sans résistance, surpris & effrayés de la grandeur des vaisseaux de César, de la

largeur des voiles & de la hauteur des mâts. Jamais ils n'avoient rien vu de semblable, n'ayant que de petites barques dont le fond étoit d'un bois fort leger, & les bords d'osier couvert de cuir.

On rapporte que César, en quittant l'Espagne, y prit « un jeune cheval dont la » corne des pieds étoit fendue & partagée » en plusieurs parties. » Tant que ce cheval vécut il ne put souffrir qu'un autre que César le montât. Quand il mourut, César lui fit dresser une statue.

[710.]

La mort de Jules-César ramena la guerre en Espagne qui s'étoit partagée d'abord entre César & Pompée, & qui seule auroit fait pencher la balance; si elle s'étoient réunie en faveur de l'un des deux partis.

Auguste eut la gloire de terminer la conquête de l'Espagne, & de la soumettre entiérement aux Romains, cent quatre-vingt-dix-huit ans depuis qu'ils avoient, pour la premiere fois, porté leurs armes dans cette contrée. On y établit plusieurs colonies Romaines, & les Espagnols prirent les coutumes des Romains, abandonnerent leurs loix, leurs usages, oublierent même peu-à-peu leur ancienne langue.

Les Asturiens & les Basques, ou Cantabres, inquiéterent long-tems Auguste, & secoue-

secouerent plusieurs fois le joug qu'il prétendoit leur imposer. Ces peuples, & particuliérement les Cantabres, avoient conservé l'ancien amour de la liberté, & les anciennes mœurs sauvages. Ils habitoient des montagnes inaccessibles, où ils vivoient sans gouvernement, sans loix & sans subordination. Ils dansoient au son des castagnettes, & de certains petits tambours auxquels on a donné leur nom. Ils portoient toujours sur eux du poison, pour s'en servir, dès qu'ils tomboient au pouvoir de leurs ennemis. Endurcis aux fatigues, ils supportoient les travaux de la guerre, avec une constance & une opiniâtreté qui tenoient du prodige.

Les femmes étoit aussi robustes & aussi courageuses que les hommes. Elles avoient en partage la culture des terres; aussi-tôt qu'elles étoient accouchées, on les voyoit servir leurs maris qui se mettoient au lit pour elles. Dans la suite des tems, les Espagnols trouverent cette même coutume établie au Bresil; & peut être y est-elle encore en usage aujourd'hui.

[716.]

Les Espagnols commencerent à compter leurs années du règne d'Octave César, (l'empereur Auguste,) successeur de Jules-César, ce qui dura jusqu'en 1383 de J. C.

Nous suivrons ici l'ère chrétienne, afin d'éviter la confusion que toute autre maniere de compter jetteroit nécessairement dans la chronologie.

On peut observer que l'ère espagnole doit son origine au tribut dont l'Espagne fut chargée sous la domination d'Auguste : *Era ab Ære.* Ère vient de la monnoie avec laquelle on payoit le tribut. Cette imposition commença, deux ans après le Triumvirat, c'est-à-dire en 716 de Rome. Les Triumvirs partagerent l'Empire Romain, en 714. Le Sénat n'ordonna les impositions qu'en 715, & elles ne furent levées qu'en 716. Ce qui fixe l'ère espagnole à la 38e année avant J. C.

[727.]

Auguste change le gouvernement de l'Espagne ; y fait bâtir plusieurs villes considérables, entr'autres Saragosse, (capitale de l'Aragon,) qui porta long-tems le nom de CÆSAR-AUGUSTA, & fit dresser des trophées en forme de pyramides, dont on trouve encore des vestiges près de Gison, à vingt milles d'Oviédo. Le monument le plus célèbre a été un grand chemin, depuis Cordouë jusqu'à l'Océan. La colomne de marbre verd, que l'on voit encore aujourd'hui à Cordouë, dans le cloître des Cordeliers, en est une preuve incontestable.

On lit dans l'inscription * le nom d'Auguste, son huitieme consulat, & le nombre de cent vingt-un milles, qui est la distance réelle de Cordouë à la mer.

L'année 752, depuis la fondation de Rome, étant celle de la naissance de Jesus-Christ, nous allons commencer à compter de la premiere année de l'ère chrétienne.

[1.]

Dion rapporte, sans déterminer ni le tems ni le lieu, que Corocotus, chef d'une troupe de brigands en Espagne, vint se présenter à Auguste qui avoit mis sa tête à prix. Par cette démarche hardie, il obtint sa grace de l'Empereur, & en reçut encore la somme d'argent qui avoit été promise pour récompense à celui qui apporteroit sa tête.

[15.]

Les Espagnols pleurerent sincérement la

---

* Voici cette inscription latine, telle que la rapportent les antiquaires.

IMP. CÆSAR. DIVI. F. AUGUSTUS.
COS. VIII. TRIB. POTEST. XXI.
PONT. MAX. A. BŒTE ET JANO.
AUGUSTO. AD OCEANUM. CXXI.
CONSTANTIÆ. ÆTERNITATIQUE AUGUSTÆ.

mort d'Auguste, qui arriva cette année : ils bâtirent à Tarragone un temple en son honneur ; &, peu de tems après, ayant appris que Germanicus, son petit-neveu, manquoit de tout, pendant la guerre qu'il faisoit dans les Gaules, ils lui envoyerent des armes, des chevaux & de l'argent. Le jeune Prince refusa l'argent.

[39.]

La Religion Chrétienne commence à s'établir en Espagne. On bâtit à Saragosse une église qu'on appelle aujourd'hui Notre-Dame du Pilier.

Tous les auteurs Espagnols assurent que l'Evangile fut annoncé à l'Espagne par l'apôtre S. Jacques, surnommé Le Grand, fils de Zébédée, qu'Hérode Agrippa fit mourir à Jérusalem, l'année quarante-deuxieme de J. C. que les disciples de cet apôtre enleverent son corps, & le mirent sur un vaisseau qui aborda, le 25 Juillet de la même année, à Iria-Flavia, aujourd'hui El-Padron ou Padrone, dans l'extrémité de la Galice, d'où on le transféra à Compostelle. De-là les pélerinages autrefois si fréquens à saint Jacques de Compostelle. On dit que cet apôtre ne fit qu'un très-petit nombre de disciples, dans le tems qu'il demeura en Espagne. (Voyez ci-après sous l'an 800.)

[82.]

A la mort de l'empereur Vespasien, l'Espagne jouissoit d'une paix qui la dédommageoit des maux qu'elle avoit soufferts pendant une longue suite de guerres. Elle étoit divisée en trois provinces, la Bétique, (l'Andaloufie;) la Lusitanie, (le Portugal;) & la Tarragonoise, ou l'Espagne citérieure, qui étoit la plus considérable par ses richesses, son étendue, & le nombre de ses villes *.

[97.]

L'empereur Domitien, très-peu de tems avant sa mort, porta un édit, par lequel il

* Quintilien, Espagnol, donna aux Romains des leçons de goût & d'éloquence. En vain il proscrivit le style des orateurs de son tems, & leur répéta les noms de Crassus, d'Antoine, d'Hortensius & de Cicéron; modèles dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. On préféra les vices séduisans de l'éloquence de Senèque & de Pline; & bientôt on vit prévaloir le goût pour les pensées décousues, mais brillantes & sententieuses.

L'Espagne auroit pu se policer & se distinguer par les grands hommes qui sortirent de son sein; mais la liberté, cette mere des sciences & des beaux-arts lui manquoit. Tous ceux qui se sentoient du génie cherchoient un grand théatre, & se rendoient à Rome.

défendoit de planter de nouvelles vignes en Eſpagne. Leur culture faiſoit négliger celle des terres ; ce qui donnoit lieu de craindre une famine dans ces vaſtes provinces.

[99.]

Trajan prend le gouvernement de l'Empire. Il étoit Eſpagnol, né à Italique, près de Séville, & s'étoit toujours diſtingué dans la paix & dans la guerre. Plutarque lui écrivit cette Lettre au commencement de ſon règne, il avoit été chargé de ſon éducation. « Le moyen le plus aſſuré pour bien » gouverner vos ſujets, & pour vous en » faire obéir avec joie, c'eſt de vous gouver- » ner vous-même ſelon les régles de la plus » exacte probité, & d'être maître abſolu » de vos paſſions & de votre eſprit. Les » fautes des Princes ne leur ſont pas ſeu- » lement honteuſes & préjudiciables à eux- » mêmes, elles le ſont encore plus à ceux » qui les ont inſtruits. Si vous ſuivez les » conſeils que je vous donne, je ſerai au » comble de mes vœux ; & ſi vous les » négligez, je ſuis bien-aiſe que toute la » terre ſçache que je n'ai nulle part aux » fautes de l'Empereur, puiſqu'il n'aura » écouté ni mes inſtructions ni mes con- » ſeils. »

[254.]

On ne sçait rien de ce qui se passa en Espagne, pendant le règne des derniers Empereurs Romains. Sous celui de Valérien, les Allemands, après avoir traversé les Gaules, vinrent inonder l'Espagne par leur multitude, la ravagerent impunément pendant douze ans, & laisserent par-tout des marques de leur barbarie.

[269.]

La Religion Chrétienne étoit déja très-répandue en Espagne; & on commença à diviser les diocèses en paroisses, comme on avoit fait à Rome.

[303.]

Dacien, gouverneur en Espagne, fait périr à Saragosse une foule innombrable de Chrétiens. Les Chroniques Espagnoles rapportent que S. Lambert ayant été décapité, à une lieue de distance des corps entassés de ces saints martyrs, « print sa tête à deux » mains, il chemina plus d'une grande lieue, » jusqu'à ce qu'il parvint au lieu où gisoient » les corps, à grands monceaux, des martyrs » susmentionnés, & que là il se print à » chanter, *exultabunt sancti in gloriâ*, & » qu'eux répondirent *lætabuntur in cubili-* » *bus suis*; & puis il tomba sur eux. » Ce

qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'un hiſtorien Proteſtant, (Louis de Mayerne Turquet, Lyonnois,) rapporte ce fait, ſur la foi d'une Légende, & que, ſur le témoignage des auteurs qu'il dit avoir conſultés, il n'oſe pas le révoquer en doute. Il eſt fort permis aux Catholiques d'en douter; & Mariana n'en dit rien.

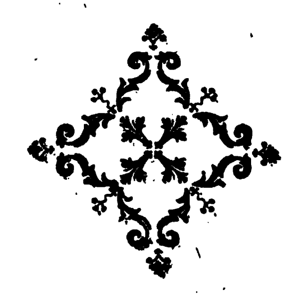
[313.]

Le célèbre concile d'Elvire, ville de l'Andalouſie, où eſt à préſent Grenade, fait mention de vierges conſacrées à Dieu; défend aux femmes d'écrire & de recevoir des Lettres, ſans la participation de leurs maris; exempte les filles de la loi du jeûne, pendant les mois de Juillet & d'Août. Les grandes chaleurs de l'été rendoient cette loi nuiſible aux jeunes perſonnes.

[361.]

Quelques enfans portoient de la lumiere, à l'entrée de la nuit, & diſoient entr'eux, ſuivant une ancienne coutume: VAINQUONS! VAINQUONS! Un Romain interpréta mal ces paroles, & poignarda ſon hôte avec toute ſa famille. De-là eſt venue la coutume, que les Eſpagnols ont toujours obſervée ſcrupuleuſement, de ſe ſaluer, quand ils ſe portent de la lumiere à l'entrée de la nuit.

Les Vandales, les Bourguignons, les Suèves, les Alains, les Silingiens & les Goths, peuples barbares & guerriers, sortis de l'Allemagne, de la Scythie, & des pays du Nord, voisins de la Suède, de la Norwège & de la Laponie, venoient se jetter dans les provinces de l'Empire Romain, & y portoient la désolation. L'Espagne ne fut pas à l'abri de leurs ravages, & défendit longtems sa liberté contre les Goths dont nous allons parler plus particuliérement.





SECONDE ÉPOQUE.

Domination des Goths & des autres Peuples barbares.

[412.]

LEs Goths, ſous prétexte de ſervir les Romains & de les aider à conſerver les Gaules & l'Eſpagne, s'établiſſent aux pieds des Monts-Pyrenées. Déja les Suèves poſſédoient la Galice qui comprenoit alors toute la Vieille-Caſtille : les Alains étoient maîtres de la Luſitanie (le Portugal;) les Vandales occupoient la Bétique, où ils ſe fixerent. Ils lui donnerent même leur nom. On l'appella d'abord VANDALOUSIE, &, dans la ſuite des tems, ANDALOUSIE. Ce qui avoit facilité l'établiſſement de ces différens peuples, c'eſt que l'Eſpagne ſe trouva preſqu'entiérement dépeuplée par les ravages de la famine & de la peſte. Le premier de ces fléaux fut d'autant plus cruel, que les animaux accoutumés au carnage, ſouffrant eux-mêmes de la faim, ſe jettoient ſur les hommes, & les dévoroient.

Ces nouveaux peuples contens de leurs conquêtes cultiverent les terres, releverent les villes ruinées, en bâtirent pluſieurs au-

tres, s'alliérent avec les naturels du pays *; & l'Espagne ne tarda pas à se repeupler, & à reprendre son ancien lustre.

Les Goths sont sortis de la Scandie, ou Scandinavie, que les anciens appelloient Basilie ou Balthie, & comprenoit tout le pays que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de Gothland, de Scandinavie, de Suède, de Norwège & de Laponie. La Gothie étoit autrefois divisée en deux. La partie orientale s'appelloit OSTROGOTHIE, & les peuples OSTROGOTHS, c'est-à-dire Goths Orientaux. On nommoit la partie Occidentale VISIGOTHIE; & ceux qui l'habitoient VISIGOTHS, Goths Occidentaux.

Les Goths avoient, presque tous, la barbe & les cheveux blonds, le teint blanc, & leur langue avoit beaucoup de rapport avec celle des peuples qui venoient de s'établir en Espagne. Il est certain qu'il s'est glissé plusieurs mots de la langue gothique dans la langue vulgaire, que l'on parle au-

* En Espagne, on appelloit Grecs, ou Romains, ceux qui étoient Espagnols naturels, & qui, dans la décadence de l'Empire, après que les Barbares se furent rendus maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, reconnoissoient encore la domination des empereurs de Constantinople, qui avoient succédé aux empereurs Romains. Comme on appelloit indifféremment ces princes, Empereurs Grecs ou Romains, on nommoit aussi indifféremment leurs sujets, Grecs ou Romains.

jourd'hui en Eſpagne, & qui s'eſt formée du mêlange de la plûpart des langues en uſage parmi les différens peuples qui y ont établi leur domination.

Ces peuples croyoient, d'après une tradition fort ancienne parmi eux, l'immortalité de l'ame, une autre vie, des récompenſes & des peines après la mort; mais leurs ſuperſtitions étoient auſſi horribles que nombreuſes. Mars étoit leur divinité tutelaire; ils égorgeoient les priſonniers de guerre, en ſon honneur, & lui offroient les prémices du butin, en attachant à des troncs d'arbres les dépouilles qu'ils deſtinoient à lui ſervir de trophée. Avant le combat, ils égorgeoient des chevaux, avec beaucoup de cérémonie. On portoit enſuite, au bout des lances, comme autant d'enſeignes, les têtes de ces chevaux dont la bouche étoit béante. Ils ne croyoient pas pouvoir entreprendre une guerre, ni la terminer heureuſement, s'ils ne purifioient leur armée, en l'arroſant de ſang humain. Ils décrivoient en vers les grandes actions de leurs ancêtres, & les chantoient au ſon de la lyre. Lorſqu'il tonnoit, ils jettoient en l'air des fléches pour ſecourir leurs dieux; s'imaginant que le bruit qu'ils entendoient étoit celui d'un combat dans le ciel. Dion aſſure que les Goths s'appliquerent particuliérement à l'étude de la philoſophie, & qu'ils eurent, parmi eux, de grands & d'il-

lustres philosophes entre lesquels on distinguoit *Zeuta*, *Dicénéus* & *Zamalxis*.

[415.]

L'Espagne se trouva divisée en plusieurs royaumes occupés par des peuples qui avoient des mœurs, des loix, & une religion différentes. Les Romains & les Espagnols étoient Catholiques; les Goths étoient infectés de l'Arianisme *; &, les autres nations qui n'avoient pas encore embrassé le Christianisme, étoient idolâtres.

Godigis ou Gunderic, roi des Vandales, (& non pas Giseric, comme le prétend Sornandès) fit un traité avec les Romains qui prouve bien la décadence de leur Empire. Sous la simple condition de ne pas inquiéter les anciens habitans, on le laisse tranquille possesseur des provinces dont il s'étoit emparé.

* Sous l'empire de Valens, les Visigoths s'étoient établis dans la Mœsie, à condition de payer un tribut aux Romains, de servir dans les armées de l'Empire, & d'embrasser la Religion Chrétienne; mais ils ne tarderent pas à s'engager dans l'Arianisme que Valens protégeoit, & que leur inspiroit Ulfilas, un de leurs évêques, pour lequel ils avoient beaucoup de considération, à cause de sa capacité. Il étoit l'inventeur des caracteres gothiques, & avoit traduit l'ancien & le nouveau Testament, en langue gothique.



WALLIA.

[416.]

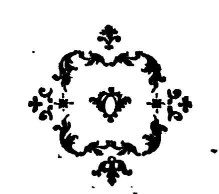
WALLIA, que l'on peut regarder comme la tige des rois Goths en Eſpagne, fait un traité avec Conſtantius, par lequel « les Goths feront la guerre aux » autres nations barbares, qui ſe ſont éta- » blies en Eſpagne. Tout ce que l'on pourra » reprendre ſur les ennemis, dans le cours » de cette guerre, ſera rendu à l'Empire » Romain. Ni dans les Gaules, ni dans » l'Eſpagne, les Goths ne paſſeront point » les bornes marquées, & s'en tiendront » aux anciens traités. » Ils ne poſſédoient alors en Eſpagne, que la Catalogne; mais ils étoient riches & puiſſans dans les Gaules. Cette guerre ſe fit au nom de l'empereur Honorius, & aux dépens des Goths qui, après l'avoir heureuſement terminée, reçurent pour récompenſe toute la Guienne. Cette grande province renfermée entre la Garonne, la mer, les Monts-Pyrenées, fut alors appellée la Gaule Gothique.



THÉODOREDE *ou* THÉODORIC I.

[451.]

DÉFAITE d'Attila, roi des Huns. Quatre rois ſoutenoient la querelle des Romains ; Théodorede, qui périt dans le combat ; Sangibanus, roi des Alains ; Ardaric, roi des Gépides, & Mérovée, roi des Francs. Cette journée fut à jamais mémorable, ſoit parce qu'il s'agiſſoit de combattre pour l'Empire du Monde, ſoit parce qu'il y périt au moins cent cinquante-mille hommes. Il y a des auteurs qui prétendent qu'Attila perdit, lui ſeul, deux cens mille hommes.





TURISMUND *ou* TRASIMUND.

[451.]

AËTIUS, général de l'armée Romaine, craignant que la puissance des Goths ne s'augmentât & ne devînt préjudiciable à l'Empire, eut l'adresse d'empêcher Turismund de poursuivre Attila. « Il vaut » mieux, disoit-il, commencer par affer» mir sur votre tête une couronne que vos » freres pouroient vous enlever, si vous » restiez ici plus long-tems, éloigné de » vos Etats. » Le nouveau Roi déféra d'abord à cet avis; mais bientôt, revenant sur ses pas, il joignit Attila sur les bords de la Loire; & la victoire qu'il remporta contraignit ce rival dangereux à se retirer entiérement des Gaules.



THÉO-



THÉODORIC II.

[452.]

THÉODORIC, ayant obtenu de l'Empereur, la permission d'unir à son royaume tout ce qu'il pourroit enlever aux Suèves, ne cherchoit plus que le moyen de rompre les traités qu'il avoit faits avec eux. Il n'en prit point d'autre, que d'envoyer dire à leur roi Ricciaire, « qu'il ne » devoit pas molester des voisins qui ne lui » faisoient aucun tort; que, par-là, il s'at- » tiroit la haine publique, & la jalousie des » autres nations; que les royaumes s'éta- » blissoient & s'affermissoient par l'équité » & la modération; que rien n'étoit plus » propre à renverser les États que l'ambi- » tion & la cruauté; en un mot, que, s'il » ne changeoit de conduite, Théodoric se » verroit indispensablement obligé de pren- » dre le parti de l'Empereur qui lui avoit » rendu des services considérables, & avec » lequel il venoit de conclure des traités » d'union & d'amitié. » Ricciaire répondit que, dans peu, il seroit à Toulouse, (cette ville étoit alors la capitale de l'empire des Goths;) qu'on y éprouveroit la valeur des

deux nations, & qu'une seule bataille suffiroit pour en décider. Théodoric n'attendoit que cette réponse. Il assemble une armée formidable. Les Francs & les Bourguignons lui fournissent des secours. Il passe les Pyrenées; attaque les Suèves; remporte sur eux une victoire complette; fait périr leur roi, & soumet, en peu de tems, la Galice, la Lusitanie & la Bétique, (le Portugal & l'Andalousie.)

Les Suèves, épars çà & là, députent leurs évêques vers le vainqueur, pour ménager une amnistie. Théodoric leur permet de se rassembler, & d'élire un roi de leur nation.

Les historiens reprochent à Théodoric son zèle pour l'Arianisme, & le meurtre de son frere; ce qui les empêche de l'égaler aux plus grands Princes. Il gouvernoit ses peuples avec une prudence & une modération singuliere. Sidonius Apollinaris, dans une Lettre à Agricole, décrit les belles qualités de ce Prince, & vante « la majesté & l'agrément de son visage, sans » avoir rien d'efféminé; la noblesse de sa » taille avantageuse; son air guerrier; son » adresse à lancer le javelot; sa tempérance » & sa sobriété. Il a coutume, après ses re» pas, pour relâcher son esprit, sans cesse » occupé au gouvernement de ses Etats, » de prendre quelques divertissemens hon» nêtes. Il écoute, avec une affabilité &

» une patience merveilleuse, ceux qui viennent lui présenter des requêtes. Il aime la » raillerie, & l'entend lui-même mieux que » personne; mais il veut qu'elle soit spiri» tuelle & innocente. »



EURIC.

[467.]

L'ESPAGNE étoit encore alors partagée en trois. Les Suèves occupoient la Galice & une partie du Portugal. Les Goths étoient maîtres de la Catalogne, & d'une partie de l'Andalousie: tout le reste étoit soumis aux Romains. Euric entreprit de conquérir toute l'Espagne, & en vint aisément à bout, à l'exception de la Galice dont les montagnes parurent alors opposer un rempart insurmontable. Les Romains furent absolument chassés de ces riches provinces qu'ils tenoient sous leur domination, depuis environ sept cents ans. Peu d'années après, (en 471), on vit finir l'Empire Romain, dont la puissance paroissoit devoir égaler la durée de l'univers.

ALARIC.

[485.]

TOLÈDE étoit alors la capitale de toute l'Espagne. Sous les règnes des rois précédens, les Visigoths & les Francs étoient amis. La rivalité arma Clovis contre Alaric qui perdit la bataille & la vie dans les plaines de Vouillé, près de Poitiers, l'an 507.

Alaric est le premier des rois Goths, qui donna des loix par écrit. Il fit rédiger un Abrégé du Code Théodosien, auquel il ajoûta quelques loix particulieres, & le publia, le 3 de Février 506. Jusqu'alors les Goths s'étoient gouvernés, suivant les coutumes & usages qu'ils avoient hérités de leurs peres, & qui se transmettoient d'âge en âge. Cet Abrégé du Code Théodosien, grossi peu-à-peu par de nouvelles loix, a formé enfin le volume appellé communément EL FUERO JUZGO, *le For des Juges* dont nous parlerons dans la suite.



AMALARIC.

[515.]

IL se tint un concile à Tarragone, le 6 de Novembre, dans lequel on régla que la solemnité du dimanche commenceroit dès le soir du samedi précédent. C'est la premiere fois qu'il est fait mention des moines dans les anciens monumens de l'Histoire ecclésiastique d'Espagne. Un autre concile tenu, peu d'années après, défend de donner le voile aux vierges, avant qu'elles n'aient l'âge de quarante ans.

[520.]

Amalaric établit sa demeure à Séville, & en fait la capitale de son royaume. La plûpart des historiens ne commencent à compter les années de son règne, que depuis 526, parce que Théodoric, son aïeul, roi des Ostrogoths, en Italie, avoit toujours gouverné l'Espagne, soit en son nom, soit au nom de son petit-fils.

[531.]

Amalaric, entêté de l'Arianisme jusqu'à la fureur, maltraitoit cruellement la reine Clotilde, son épouse, fille de Clovis, parce qu'elle étoit constamment attachée à

la Religion Catholique. Cette princesse, après avoir long-tems souffert avec une patience héroïque, la cruauté de son époux, & l'insolence d'une populace effrénée, envoya à ses fréres un mouchoir teint de son sang, en les conjurant de finir des maux qu'elle ne pouvoit plus souffrir. Elle écrivit, en ces termes, à Childebert : « Plût à » Dieu que la mort eût fini mes miseres, » plutôt que de voir mes freres en guerre » contre mon époux. J'avois long-tems es» péré que, touché de ma peine & de ma » patience, Amalaric changeroit de con» duite à mon égard, & me traiteroit avec » plus de douceur ; mais le contraire est » arrivé : les outrages redoublent ; &, cha» que jour, ma vie devient plus triste & » plus insupportable. Mes complaisances ne » sont récompensées que par des cruautés. » Plus je cherche à lui plaire, plus j'en suis » maltraitée. Ce qui apprivoise les bêtes les » plus farouches ne sert qu'à le rendre plus » furieux. Enfin je vois bien que la cause » d'une conduite si barbare vient unique» ment de ma persévérance dans la religion » de mes peres, dans laquelle la reine Clo» tilde, notre sainte mere, m'a élevée. Je » vous conjure donc, par tout ce que vous » avez de plus cher, de rompre mes chaî» nes, & de me délivrer du joug tyranni» que, que vous m'avez vous-même im-

» posé, en me liant par les nœuds du mariage. Amalaric n'est pas un homme : c'est » une bête féroce, qui n'a de l'homme que » la figure. C'est un monstre cruel, des » mains duquel vous devez m'arracher. Si » vous ne voulez pas ajoûter foi au triste » récit de mes malheurs, &, si vous doutez de ma sincérité, jettez les yeux sur » mon sang dont est teint le linge que je » vous envoie. Si les liens de la nature, & » le titre de Sœur vous touchent peu, écoutez du moins les sentimens de l'humanité. » Souvenez-vous, mon frere, que rien ne » rend les rois plus semblables à Dieu, que » de prendre la défense des malheureux que » l'on opprime, & particuliérement des » princesses qui, par leur naissance & par » leur rang, sont destinées à un sort moins » affreux que le mien. »

Les rois François, Childebert, Clotaire, Clodomir & Théodoric, assemblent une armée. Childebert passe en Espagne. Amalaric, effrayé, prend la fuite. Le desir de sauver un thrésor qu'il avoit à Barcelone, le ramene dans cette ville. Investi par les François, il cherche un asyle dans une église catholique; mais, comme il en approchoit, un soldat le perce d'un coup de lance, & le tue. Childebert, chargé de riches dépouilles, revient en France, avec la reine, sa sœur, qui mourut en chemin.

[531.]

On croit, ſur la foi de pluſieurs auteurs, qu'en ce tems-là, les prêtres d'Eſpagne étoient mariés. Ce ſentiment eſt appuyé ſur un décret du ſecond concile de Tolède. Il ſuffira de le rapporter ici, pour réfuter cette erreur. Il s'agit des enfans que, par dévotion, ou par quelqu'autre motif, on mettoit, dès l'âge le plus tendre, dans les ſéminaires & dans les colléges, pour y être formés aux ſciences & à la piété. Comme ils y portoient la tonſure & l'habit clérical, le concile ordonne que, « dès » qu'ils auront atteint l'âge de dix-huit ans, » ils ſoient interrogés publiquement, pour » examiner leur vocation, & ſur-tout qu'on » leur demande s'ils veulent faire voeu de » chaſteté ? S'ils y conſentent, qu'il ne leur » ſoit plus permis de ſe marier, & qu'on » regarde leur mariage, comme une eſpece » d'apoſtaſie ; que ſi, au contraire, ils le » refuſent, on leur permette de ſe marier, » quand ils le jugeront à propos ; que ſi, » arrivés à un âge plus avancé, ils veulent » ſe ſéparer pour toujours de leurs femmes, & le faſſent avec leur conſentement, on puiſſe alors les ordonner prêtres. »

[531.]

Saint Ildefonſe, dans ſon Livre des Hommes illuſtres d'Eſpagne, rapporte, comme un fait conſtant, que Montan, évêque de

Tolède, accusé d'un crime honteux, justifia son innocence, en portant dans son sein, pendant tout le tems qu'il disoit la messe, des charbons ardens, qui n'endommagerent pas seulement ses habits.

On croit que ce fut-là l'origine de l'épreuve du feu que les Goths établirent en Espagne, & qui se répandit presque généralement dans tous les Etats Chrétiens, quoiqu'elle soit contraire à la loi de Dieu. Voici comment elle s'est pratiquée en Espagne, jusqu'au concile de Latran, tenu, l'an 1215, qui abolit cet usage.

Ceux qu'on accusoit de vol, d'adultere, & d'autres crimes semblables, se justifioient, en touchant un fer brûlant, ou en buvant de l'eau bouillante. L'accusé commençoit par se confesser. Un prêtre, après avoir dit la Messe, bénissoit le fer chaud, ou l'eau destinée à être bue. Alors celui qui étoit soumis à cette épreuve, prenoit le fer chaud entre les mains, ou buvoit l'eau bouillante. S'il n'en ressentoit aucun mal, c'étoit une preuve de son innocence; & on le renvoyoit absous.

[547.]

Au siége de Ceuta, l'armée des Goths fut entiérement détruite, parce qu'ayant été attaquée un dimanche, elle n'osa pas se défendre, par respect pour ce jour qu'on observoit alors avec un scrupule égal à celui des Juifs pour le sabbat.

LEUVIGILDE.

[567.]

DEPUIS la mort d'Amalaric, le dernier de la prémiere race des rois Visigoths, la couronne passa sur la tête de Theudis qui fut assassiné, après un règne de dix-sept ans & demi. Theudisèle qui lui succéda fut poignardé par une troupe de conjurés, & ne régna que dix-huit mois. Agile fut tué par ses gens, après avoir été vaincu par Athanagilde qui lui succéda, en 554. Liuva, proclamé Roi à Narbonne, associa à son thrône Leuvigilde, son frere, & lui abandonna l'Espagne. Tous ces rois ne porterent point la couronne par le droit de succession, mais par le choix des Grands de la nation.

L'Espagne étoit alors en proie à différens partis que les Goths, divisés entr'eux, faisoient naître chaque jour; & d'ailleurs les Romains s'étoient rendus maîtres de plusieurs provinces. Les conquêtes de Leuvigilde lui soumirent toute l'Espagne. Elle eût été heureuse sous un Prince si digne du thrône, s'il n'avoit pas terni l'éclat de ses grandes qualités par la mort de son fils Her-

menegilde, par la guerre cruelle qu'il fit aux Catholiques, & par sa conduite à l'égard des Grands de son royaume. Il faisoit mourir, sous de faux prétextes, ceux dont le crédit, la puissance ou la probité pouvoient lui faire ombrage, & ceux dont les richesses piquoient son avarice. Le desir de perpétuer la couronne dans sa famille lui avoit inspiré l'affreux projet d'exterminer tous ceux qui pourroient être, un jour, en état de s'y opposer. Les approches de la mort le firent entiérement changer. (Voyez ci-après sous l'année 586.)

[569.]

On confirme, au concile de Lugo, le réglement qui avoit déja été fait, par lequel on déterminoit le district des diocèses, & la jurisdiction de chaque église. Ce réglement est célèbre en Espagne. On y remarque sur-tout que la maison du Roi avoit un évêque particulier; c'étoit celui de Dumio, voisin de l'évêché de Prague, & auquel on n'accordoit aucun district. Le roi Wamba, en confirmant ce réglement, quelques années après, rapportoit ainsi les paroles du concile: « Quant à l'évêque de Dumio, il aura pour diocésains la famille & la maison du Roi.» Les Goths même se conformerent à ce réglement, & établirent

parmi eux cette coutume qui avoit lieu dans la Galice où régnoient les Suèves.

[573.]

Les Espagnols célébrerent le jour de Pâques, le 21 de Mars; & les François, le 18 d'Avril. Les eaux des fonts baptismaux d'Offette, qui se remplissoient miraculeusement, tous les ans, pendant la Semaine-sainte, se trouverent vuides, le jour que les Espagnols célébrerent la Pâque, & le contraire arriva, le jour auquel les François l'avoient fixée; ce qui prouve qu'on avoit mal calculé en Espagne. Lorsque les deux nations n'étoient pas du même avis sur la célébration de la Pâque, ce miracle servoit de régle pour déterminer à quoi on devoit s'en tenir. Les paroles de Grégoire de Tours prouvent que les Espagnols n'étoient pas les seuls qui ajoûtoient foi à ce prodige: « *Sed fontes Hispaniæ qui* » *divinitùs implentur, in nostrum Pascha re-* » *pleti sunt.* Mais les fonts baptismaux d'Es- » pagne, qui se remplissent miraculeuse- » ment, ont été remplis, au tems de notre » Pâque. »

» On rapporte que, dans une église d'une » petite ville voisine de Séville, que l'on » nomme aujourd'hui communément *Of-* » *fetto*, & que Pline appelle *Osset*, il y

» avoit des fonts baptiſmaux pour les Ro» mains. (C'eſt ainſi que les Ariens appel» loient, en Eſpagne, les Catholiques.) » L'évêque les fermoit, tous les ans, le » jeudi de la Semaine-ſainte, en préſence du » peuple, & y faiſoit appoſer les ſçeaux » avec beaucoup de ſoin. Le Samedi-ſaint » ſuivant, les mêmes fonts ſe trouvoient » remplis d'eau, ſans que l'on pût com» prendre comment elle pouvoit y couler. » Le roi Theudisèle, qui monta ſur le » thrône, en 548, ayant oui parler de ce » prodige, & ne pouvant le croire, ſe per» ſuada que c'étoit une ſupercherie des Ca» tholiques, pour maintenir le peuple dans » leur religion : ce prince étoit Arien. Il fit » mettre des gardes autour des fonts ; & » on environna l'égliſe d'un foſſé large, & » profond de vingt-cinq pieds, afin que » l'eau ne pût jaillir par des canaux ſouter» reins. Malgré ces précautions, les fonts » ſe trouverent remplis d'eau. »

[574.]

Un moine, nommé *Donat*, paſſe d'Afrique en Eſpagne, avec ſoixante & dix compagnons ; & Minicia, dame de qualité, fort riche, fonde pour ces religieux le célèbre monaſtere des Servites. On fixe, à cette époque, l'établiſſement de la vie monaſtique en Eſpagne. Il eſt vrai que, long-

tems avant, les conciles font mention de moines; mais ils n'étoient pas alors engagés par des vœux. Ils se dispersoient dans les bois où ils menoient une vie solitaire. Donat, au contraire, leur donna des régles qui les obligeoient de vivre en communauté, sous la conduite d'un supérieur.

[580.]

Leuvigilde demandoit, un jour, à un évêque Arien, des plus attachés à sa secte, pourquoi les Catholiques faisoient tant de miracles pour confirmer la vérité de leur foi, & pourquoi eux Ariens n'en faisoient aucun? « Si vous voulez que je vous parle » ingénument, répondit l'évêque, je vous » dirai que j'ai fait, aussi bien que nos ad» versaires, plusieurs miracles; car j'ai rendu » l'ouie à des sourds, & la vue à plusieurs » aveugles; mais j'ai eu soin de les cacher, » & de les faire en secret. Si vous me l'or» donnez, je m'engage d'en faire opérer » publiquement, & à la face de tout votre » royaume: par-là, vous vous convaincrez » vous-même, par vos propres yeux, de » la vérité de mes paroles. » Peu de jours après, un Arien, aposté par l'évêque, & qui feignoit d'être aveugle, se trouva dans l'endroit par où le Prince devoit passer. Alors, élevant la voix, il demande, à grands cris, que l'évêque veuille bien, par ses prie-

res, lui rendre la vue. Le prélat s'avance hardiment, lui impose les mains; &, au même instant, ce malheureux devient réellement aveugle. La colere & la douleur l'emportant sur la honte, il découvre l'imposture; ce qui contribua fort à dégoûter le roi & les peuples de l'Arianisme.

[583.]

Le Roi avoit donné un village à l'abbé Nunctus. Les paysans, choqués de la mauvaise mine de leur nouveau seigneur, prirent le parti de le massacrer, pour éviter le deshonneur qu'ils trouvoient à lui obéir.

[586.]

Fin du royaume des Suèves, qui avoit subsisté, avec beaucoup d'éclat, dans la Galice, pendant cent soixante & quatorze ans, malgré les efforts des Goths. Depuis que la puissance formidable des Romains étoit tombée en décadence, l'Espagne se trouva, pour la premiere fois, réunie entièrement sous la domination d'un seul Prince.

Leuvigilde, après avoir vaincu & fait prisonnier Antéca, roi des Suèves, lui enleva ses thrésors, le confina dans un monastere, & lui fit couper les cheveux; c'étoit, pour un Prince, la marque qu'il étoit déchu de tout droit au thrône. Les

cheveux longs étoient, pour les sujets, une distinction réservée à la noblesse.

[586.]

Leuvigilde abjura l'Arianisme, peu de tems avant sa mort, & laissa à son fils Reccarede ces avis qu'il lui répéta souvent : » Vous trouverez mon royaume bien plus » étendu par mes conquêtes, & plus florissant que je ne l'ai reçu de mes prédécesseurs ; mais il deviendra plus illustre » encore, si vous avez soin d'y rétablir la » Religion Catholique. Faites tous vos efforts pour engager vos nouveaux sujets » à l'embrasser. Ils vous aiment : ils se laisseront aisément gagner par votre exemple. La foi orthodoxe est la seule capable de maintenir la paix dans vos Etats ; » d'entretenir une parfaite correspondance » entre les sujets & le souverain ; d'inspirer » aux peuples la soumission, & d'attirer la » protection divine sur votre règne. »

Leuvigilde fut le premier des rois Goths régnans en Espagne, qui porta une couronne avec le manteau de pourpre. Avant lui, l'habillement des Rois n'étoit pas distingué de celui des Nobles.



RECCAREDE, PERE DU PEUPLE.

[587.]

RECCAREDE avoit toujours été intérieurement disposé en faveur de la Religion Catholique. A peine fut-il monté sur le thrône de son pere, qu'il abjura publiquement l'Arianisme, & répara les maux que Leuvigilde avoit causés. Les peuples, comme de concert, suivirent cet exemple; & l'Espagne donna le titre glorieux de Pere du Peuple à un Prince qui étoit véritablement digne de le porter.

C'est sous ce règne que les noms de DUC & de COMTE commencerent d'être en usage. On appelloit COMTES, ceux qui avoient la principale autorité dans les provinces, & le gouvernement général. On donnoit encore ce titre à tous ceux qui avoient quelque charge considérable à l'armée, ou dans la maison du Roi, de-là vient qu'on trouve dans les anciennes Histoires, lorsqu'il est question de guerre & de troupes, LES COMTES DES ARBALÊTRIERS, LES COMTES DES ARCHERS, LES COMTES DES GENS-D'ARMES; &, lorsqu'il s'agit des principaux officiers de la

maison du Roi, LES COMTES DE L'ETABLE; LES COMTES DE LA CHAMBRE, &c.

On donnoit le nom de DUCS à ceux qui avoient le commandement des troupes dans une province ou dans une ville. Ils étoient chargés de la plus grande partie des affaires, sur-tout de celles de la guerre & du payement des troupes; ce qui leur avoit procuré le droit de faire battre monnoie, ou du moins l'intendance sur ceux qui la battoient, & c'est de-là que vient le nom de DUCAT qu'on donne à un écu d'Espagne.

Il paroît que ces charges & ces noms ont été Empruntés des empereurs qui les avoient introduits dans leurs maisons & dans leurs armées. Comme la puissance des rois Goths ne le cédoit point à celle des Empereurs, on croyoit qu'il étoit de la dignité d'imiter tout ce qui annonçoit la grandeur & l'éclat.

C'est sans doute à l'imitation des anciens Romains, que Reccarede prit le surnom de FLAVIUS, qui passa aux rois ses successeurs. Il donna le nom de ROYALE à la ville de Tolède, parce qu'on avoit donné celui d'IMPÉRIALE à Constantinople, capitale de l'Empire.

Les noms de Comtes & de Ducs étoient d'abord attachés seulement aux personnes

qui possédoient les grandes charges de l'Etat, & ne passoient point à leurs héritiers. Dans la suite, on les rendit héréditaires, en récompense de services importans; mais, en même tems, on diminua l'autorité qui y étoit attachée; & souvent on la borna à de petites villes & à un petit nombre de vassaux.

[588.]

Argimund, grand chambellan de Reccarede, forme le projet détestable d'assassiner son maître, & de monter sur le thrône. Parmi ses complices il se trouva des sujets fidèles qui découvrirent au Roi toute l'intrigue. Le traître, convaincu de son crime, fut condamné au supplice qui parut le plus capable d'arrêter le cours de semblables attentats. Il eut d'abord les cheveux coupés; ce qui étoit une dégradation de noblesse, & la marque d'une éternelle infamie. Ensuite on lui coupa la main, & on le promena sur un âne dans toute la ville de Tolède. Enfin on lui trancha la tête. Tolède étoit alors la capitale du royaume des Goths & le séjour ordinaire des Rois.

[589.]

Le concile de Tolède, assemblé cette année, pour la réformation des mœurs, & le rétablissement de la Religion Catho-

lique & de la Discipline ecclésiastique, défend « qu'aucun laïque ne soit reçu à la » communion, qu'il n'ait auparavant pro» noncé à voix haute & distincte, le Sym» bole de la Foi, tel qu'il a été arrêté par » le concile de Constantinople. » C'est d'après ce décret, que les Espagnols ont conservé la coutume de prononcer le Symbole de la Foi, avec le prêtre, avant que de communier. Plusieurs écrivains prétendent que le rit gothique étoit déja introduit dans plusieurs églises d'Espagne; & ce décret est une des preuves qu'ils en donnent.

[590.]

Reccarede envoya des présens au pape S. Grégoire le Grand, parmi lesquels il y avoit trois cents habits pour les pauvres que l'église de S. Pierre entretenoit. Il reçut du pape une croix d'or magnifique, dans laquelle étoit renfermée une portion considérable de la vraie Croix.

[601.]

Reccarede laissa en mourant, trois fils; Liuva, Suinthila & Geila. « Ce qu'il y a de » constant, & dont tous les historiens con» viennent, c'est que les rois d'Espagne des» cendent, sans interruption, de quelqu'un » de ces trois Princes, enfans de l'illustre

» Reccarede, comme il paroît par les an-
» ciennes chartes, & ſelon le témoignage
» de nos anciens hiſtoriens, &, en particu-
» lier, du roi Alphonſe le Grand, & d'Iſi-
» dore de Badajos, ſurnommé le Jeune. »

On peut obſerver ici, combien le ſang des premiers rois de France étoit mêlé avec celui des premiers princes Viſigoths, qui régnerent en Eſpagne. Athanagilde, prédéceſſeur de Leuvigilde, eut de Goſvinde ſon épouſe, deux filles, Galſvinde, & Brunehault. Clotaire, fils de Clovis I, roi des François, eut trois fils; Gontran, Chilpéric, & Sigebert. Chilpéric épouſa Galſvinde qui périt par les artifices & la perfidie de Frédegonde. Sigebert épouſa Brunehault, & en eut le roi Childebert, Ingunde & Clodoſinde. Hermenegilde & Reccarede, fils de Leuvigilde, épouſerent; le premier, Ingunde; & le ſecond Clodoſinde. Ces deux princeſſes étoient petites-filles de Goſvinde, veuve d'Athanagilde, & que Leuvigilde avoit épouſée après la mort de ſa premiere femme Théodoſia, dont il avoit eu Hermenegilde & Reccarede. Ces alliances ſi multipliées préſageoient bien moins la rivalité qui ſubſiſta ſi long-tems entre les deux nations, que le bonheur dont elles jouiſſent aujourd'hui ſous des Rois du même ſang & du même nom.



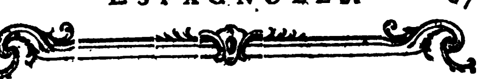
LIUVA.

[601.]

LIUVA donnoit les plus grandes espérances, en montant sur le thrône de son pere; &, malgré sa jeunesse, (il avoit à peine vingt ans,) on remarquoit en lui toutes les vertus qui font les grands Rois. Ce Prince périt misérablement par la trahison du perfide & de l'ambitieux Witeric à qui une troupe de factieux mit la couronne sur la tête.

On voit encore en Espagne des piéces de monnoie d'or, frapées au coin de ce Prince; on lit ces mots sur le revers: HISPALI PIUS; ce qui prouve qu'il avoit donné à Séville des marques particulieres de sa bonté, ou qu'il y avoit laissé des monumens de sa piété & de sa religion. Plusieurs prétendent que ces piéces de monnoie sont des médailles frapées sous Liuva, grand-oncle de celui-ci. Mais la courronne qu'on y voit sur la tête du Prince, doit résoudre la difficulté, puisqu'avant Leuvigilde cette marque de la dignité royale n'étoit pas en usage parmi les Goths.





WITERIC.

[603.]

WITERIC, malgré ſes défauts, avoit de grandes qualités. Il étoit brave, & entendoit la guerre, quoiqu'il n'y fût pas toujours heureux. Il fut aſſaſſiné, après un règne d'environ ſept ans, pendant leſquels il s'étoit rendu odieux, au point d'exciter contre lui un ſoulevement preſque général de toute la nation. On ſe perſuadoit qu'il vouloit rétablir l'Arianiſme en Eſpagne, parce qu'il devoit ſa couronne aux partiſans ſecrets de cette héréſie, qui étoient encore en grand nombre.





GUNDEMAR.

[610.]

GUNDEMAR avoit ſçu ménager la faveur des grands, & donner une haute idée des talens qui le rendoient digne du thrône. Il y monta, du conſentement unanime de toute la nation. Les François n'ont-ils pas contribué à lui mettre la couronne ſur la tête? C'eſt ce qu'on n'oſeroit aſſurer; mais il eſt certain que ce Prince s'étoit engagé à leur payer, tous les ans, une eſpece de tribut, comme on le voit « par les » Lettres du comte Bulgarano, gouverneur » des provinces que les Goths poſſédoient » dans les Gaules. Ces Lettres ſubſiſtent » encore aujourd'hui, & on les trouve » parmi les manuſcrits de la bibliotheque » de la fameuſe univerſité d'Alcala, & » dans la bibliotheque de l'égliſe d'O- » viédo. »





SISEBUT.

[612.]

Les historiens s'accordent à faire l'éloge de Sisebut qui ne le cédoit en rien à son prédécesseur. Ils ajoûtent, ce que l'on regardoit, en ce tems-là, comme une espece de prodige, qu'il sçavoit assez bien la langue latine, qu'il aimoit les Lettres, & qu'il étoit lui-même sçavant. On trouve encore quelques Lettres de ce Prince, qui donnent une idée avantageuse de la politesse de son esprit, & de son amour pour les sciences.

C'est sous le règne, & par les soins de ce Prince, que les Goths commencerent à équiper des flottes, & à se rendre redoutables sur la mer. Ils crurent que c'étoit le seul moyen d'accroître la réputation qu'ils avoient acquise, d'entretenir l'abondance dans leur pays & de l'enrichir par le commerce. Sisebut méditoit de nouvelles conquêtes, & vouloit se rendre maître de l'Afrique, ce qu'il ne pouvoit exécuter sans le secours d'une flotte considérable.

[614.]

Sisebut bannit les Juifs de ses Etats, à

cette occasion. Le patrice Césarius venoit de conclure un traité avec l'Espagne, & sollicitoit Héraclius, empereur de Constantinople, de le confirmer. L'Empereur commença par déclarer qu'il ratifieroit aveuglément le traité, à condition que Sisebut prendroit, à son exemple, la résolution de chasser les Juifs. Héraclius, entêté de l'Astrologie judiciaire, ajoûtoit foi aux prédictions des devins, quelqu'extravagantes qu'elles fussent. Ils lui avoient prédit que lui-même & tous les Princes Chrétiens devoient redouter infiniment une nation circonvoisine, qui leur feroit les plus grands maux. L'évènement appliqua cette prédiction aux Sarasins; mais alors on l'entendoit des Juifs; &, pendant que l'Empereur n'épargnoit rien pour les exterminer, Sisebut, peu content d'avoir porté contre eux un édit de bannissement, employoit les promesses, les menaces & les supplices pour les contraindre à recevoir le Baptême. S. Isidore assure qu'on condamnoit hautement une conduite si opposée à l'esprit du Christianisme, ce qui prouve que la nation étoit, sur ce point *, plus éclairée & mieux instruite que le Prince.

* L'Espagne étoit retombée dans son ancienne barbarie, par rapport aux sciences & aux beaux-arts que les Romains y avoient portés. Mais les

[619.]

Sisebut déposa, de son propre mouvement, Eusebe, évêque de Barcelone, & en fit élire un autre en sa place. On trouve dans les Lettres de ce Prince la cause de cette déposition. « Eusébe a permis à des » comédiens de représenter sur le théatre, » des comédies tirées des cérémonies im- » pies du paganisme; ce qui est une chose » scandaleuse & contraire à l'esprit du Chris- » tianisme & au caractere sacré de l'Episco- » pat. » Les évêques convenoient qu'Eusebe méritoit ce châtiment, mais ils représenterent au Prince qu'il ne devoit être déposé que suivant les règles de la discipline ecclésiastique.

[621.]

Les funérailles de Sisebut furent honorées par les larmes de tous ses sujets. Ce Prince avoit porté beaucoup de loix qui se

---

vertus chrétiennes étoient honorées; & l'état monastique s'y distinguoit, depuis un siécle. On en tiroit la plûpart des évêques. Il falloit employer l'autorité pour les empêcher de retourner dans leur solitude. On comptoit déja plusieurs monasteres de religieuses. Elles ne s'engageoient par des vœux, qu'à quarante ans, & il ne leur étoit permis de parler qu'à leurs supérieurs, & en présence de témoins.

trouvent dans le volume des anciennes Loix Gothiques. En général, elles ſont d'une ſévérité très-grande, quelquefois même un peu outrée. Ses ſucceſſeurs ſe crurent obligés d'adoucir la rigueur de ſes loix militaires. On y condamnoit à une éternelle infamie tout ſoldat qui fuiroit devant l'ennemi. C'étoit l'obliger de vaincre ou de périr. Mais ſa conduite envers les ennemis, rapprochée de cette loi, doit paroître ſinguliere. Il payoit à ſes ſoldats la rançon des priſonniers qu'ils faiſoient à la guerre, & les renvoyoit libres. On prétend qu'il épuiſa, plus d'une fois, ſes finances par cette ſorte de libéralité. Ce fut ſans doute, quand il entreprit de chaſſer les Romains des poſtes qu'ils occupoient encore ſur les côtes de l'Océan. Comme ils faiſoient tous profeſſion de la Religion Catholique, cette raiſon le déterminoit à leur procurer la liberté.

Ce Prince laiſſa un fils nommé Reccarede II, qui lui ſuccéda, quoiqu'à peine ſorti de l'enfance, & qui mourut trois mois après.





SUINTHILA, PERE DES PAUVRES.

[621.]

LES grands du royaume s'assemblerent pour se choisir un roi. Suinthila, fils de Reccarede I, fut élu tout d'une voix. Le nom de son pere, ses qualités personnelles, son courage, sa prudence, sa libéralité, la gloire qu'il avoit acquise dans les dernieres guerres, tout contribua à le placer sur un thrône que ses ancêtres avoient occupé.

Les Navarrois faisoient d'horribles ravages dans la province Tarragonoise: la seule présence de Suinthila arrêta leur fureur; & sa bonté leur fit trouver plus d'avantages sous le joug qu'il leur imposa, que dans la liberté dont ils faisoient depuis long-tems un mauvais usage.

[626.]

Suinthila eut la gloire de terminer une guerre qui avoit occupé long-tems ses prédécesseurs. Les Romains, ou plutôt les empereurs Grecs, tenoient toujours une partie de l'Andalousie & du Portugal. Il entreprit de les en chasser; &, pour assurer

l'exécution de ce projet, il commença par désunir les deux Patrices que les Empereurs y entretenoient en qualité de gouverneurs. Il ménagea l'esprit de l'un, par son adresse, & se l'attacha entiérement, à force de promesses, & de présens. L'autre, qui avoit pris les armes, n'éprouva que des pertes, & fut contraint d'abandonner un pays où il ne lui étoit plus possible de se défendre.

[626.]

Après avoir rétabli la tranquillité dans l'Espagne, Suinthila ne pensa plus qu'à ses propres intérêts & à exécuter le projet qu'il avoit conçu d'assurer le sceptre dans sa famille. Son habileté à gagner les esprits lui réussit d'abord ; & il commença par associer à sa couronne son fils Richimer qu'il déclara son collégue, en le faisant reconnoître pour son successeur. Les grands y avoient consenti ; mais ils ne tarderent pas à se repentir d'une complaisance qui les dépouilloit tout-à-la-fois du droit de se choisir un roi, & de l'espérance de le devenir. Il se fit une révolution générale dans les esprits. On oublia que Suinthila étoit digne du thrône, & que son fils donnoit les plus heureux présages. La révolte, la haine & l'insolence prirent la place du devoir, de l'amour & du respect. Les grands & le peuple ne penserent plus qu'à faire descendre du thrône ceux qu'ils

y avoient élevés. Le Roi s'oublioit lui-même, & abandonnoit les rênes du gouvernement à son frere Agiland, & à la reine Théodora.

[626.]

S. Isidore, évêque de Seville, qui a écrit l'Histoire des Goths, en est resté à l'année 626. Ne voulant pas transmettre à la postérité les malheurs d'un Roi, son parent, ni perpétuer le souvenir des guerres civiles, des trahisons & des perfidies dont il étoit le témoin. On raconte de ce grand homme qui a fait tant d'honneur à sa patrie, que, « dans sa jeunesse, on en avoit peu d'i-
» dée tant il avoit l'esprit lent, sombre &
» pesant ! Son peu de disposition & d'ouver-
» ture pour les sciences, joint à la crainte
» qu'il avoit d'un maître violent & sévere,
» lui fit quitter la maison de son pere. Ne
» sçachant où se retirer, il jetta les yeux
» sur un puits qu'il rencontra, & en remar-
» qua le bord creusé & mangé par la corde
» dont on se servoit pour puiser de l'eau.
» Tout enfant qu'il étoit, cette vue lui
» donna lieu de faire une réflexion judi-
» cieuse. Il rentre en lui-même, & conçoit
» que l'habitude & l'application, l'art, la
» constance & le travail peuvent, en quel-
» que façon, vaincre & même forcer la
» nature. Aussi-tôt il change de résolution, &

» retourne dans la maiſon paternelle. » On voit encore aujourd'hui à Séville, dans le monaſtere de S. Iſidore, la pierre de ce puits que l'on y conſerve comme un monument précieux.

[630.]

Siſenand que de grandes richeſſes mettoient en état de tout oſer, étoit brave, entreprenant, ambitieux; gagnoit le peuple par ſes libéralités, & les grands par ſes promeſſes; négocioit avec Dagobert I, roi de France, pour en obtenir des troupes. Il leve l'étendard de la révolte, dès qu'il apprend que Vénérandus & Abundance ſont arrivés en Eſpagne, à la tête d'une nombreuſe armée de Bourguignons. Suinthila n'eſt plus environné que de ſujets rebelles. Chaſſé de ſon thrône, obligé de fuir avec la reine ſon épouſe, & ſon fils Richimer, il a la douleur de voir Agiland, ſon frere, embraſſer le parti de Siſenand; & l'Hiſtoire ne dit plus rien de lui. Ses libéralités envers les pauvres lui avoient mérité d'en être appellé le Pere.



SISENAND.



SISENAND.

[634.]

SISENAND ne fut pas plutôt assis sur le thrône, que, craignant pour lui-même le sort qu'il avoit fait éprouver à son prédécesseur, il couvrit son ambition du voile de la religion, en faisant assembler un concile à Tolède. Le prétexte fut la nécessité de réformer les mœurs des ecclésiastiques, & la discipline de l'église; mais le véritable motif étoit d'engager les peres du concile à casser les Actes du roi Suinthila, & à le condamner comme indigne de porter la couronne, afin d'ôter aux mécontens l'envie de remuer en sa faveur.

Le Roi se trouva au concile, & s'y tint long-tems à genoux, priant les évêques d'attirer les bénédictions du ciel sur sa personne & sur son royaume, & les conjurant de remettre en vigueur l'ancienne discipline de l'église. Ce concile (le quatrieme de Tolède) finit par excommunier Suinthila, sa femme, ses enfans & son frere, pour l'abus qu'ils avoient fait de leur pouvoir, & pour les cruautés qu'ils avoient exercées sur leurs sujets. On lit, dans les canons de

ce concile, que « personne ne pourra être » élevé sur le thrône, que du consentement & du choix libre des évêques & des » grands du royaume... Il ne sera pas permis de violer le serment que l'on aura » fait au Roi... Personne ne sera ordonné » prêtre, ni sacré évêque, qu'il n'ait trente » ans, & qu'il ne soit d'une vertu reconnue & attestée par les suffrages des peu» ples. »

Le quatrieme concile de Tolède régla ainsi la maniere dont se tiendroient les conciles provinciaux, qu'il ordonnoit d'assembler tous les ans. 1° Les peres s'asséyeront dans le concile & diront leur avis, suivant l'ancienneté de leur ordination.

2° Les grands, dont on jugera la présence nécessaire ou utile, ne pourront entrer au concile, que de l'agrément & de la permission des peres.

3° On fermera, de grand matin, les portes de l'église où se tiendra le concile, excepté celles par où les peres devront entrer; & il y aura des gardes à cette porte.

4° Le métropolitain aura seul le droit de proposer aux peres du concile les matieres dont on devra traiter, & les affaires particulieres seront proposées par l'archidiacre.

CHINTILA.

[637.]

L'HISTOIRE n'a rien laissé du règne de ce Prince, que la convocation de deux conciles dans lesquels, à l'exemple de son prédécesseur, il fit confirmer son élection. Ces conciles ressembloient aux assemblées tenues sous les rois de France de la seconde race. Le Roi & les Grands y assistoient, donnoient les loix nécessaires au gouvernement du royaume; & les évêques régloient ce qui concernoit la discipline de l'église.

Dans le cinquieme concile de Tolède, » on défendit, sous peine d'excommunication, que personne ne fût assez téméraire pour prendre le nom & la qualité de Roi, à moins qu'il ne fût élu librement par les suffrages & le consentement des évêques & des grands. On régla même, que l'on ne pourroit elever personne sur le thrône, qu'il ne fût du sang & de la premiere noblesse des Goths. On déclara encore que celui qui oseroit briguer les voix des Grands, pour se faire Roi, avant la mort de celui qui le seroit

» alors, se déclareroit ennemi de l'Etat & » du Peuple; qu'on le regarderoit, & qu'on » le traiteroit comme tel, parce que ces » Ligues secrettes ou publiqués étoient une » source perpétuelle de troubles & de ré- » voltes. »

Dans le sixieme concile tenu en 638, on régla « qu'on ne couronneroit point » celui qui seroit élu Roi, qu'après qu'il » auroit fait serment de ne favoriser les » Juifs, en aucune maniere, & de ne per- » mettre jamais que personne pût faire » librement profession dans tout le royau- » me, d'une autre Religion que de la Chré- » tienne.

Branlio, évêque de Saragosse, jouissoit de la réputation d'un sçavant distingué. Ses Lettres au pape Honorius « furent admi- » rées à Rome, pour la beauté & l'élévation » des pensées, la politesse & l'élégance de » l'expression. »

L'Espagne jouissoit alors d'une paix profonde; & les Lettres y étoient en honneur.

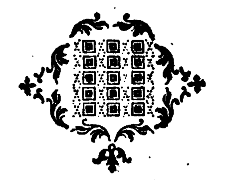




TULGA.

[639.]

TULGA, quoiqu'assez jeune encore, mérita, par ses rares qualités, la préférence sur tous ses concurrens. La mort l'enleva à l'Espagne, après deux ans d'un règne qui faisoit concevoir les plus grandes espérances. Il n'étoit sensible qu'au plaisir de faire du bien, & il régloit sa conduite sur ces maximes qu'il répétoit souvent : « La compassion pour les malheureux, » doit être la vertu & le caractere propre des Rois... Les thrésors que les Princes ont soin d'amasser, ne doivent servir » qu'à soulager leurs sujets, & à les rendre » heureux. »





CHINDASUINTHE.

[641.]

LA mort de Tulga venoit d'épargner à Chindasuinthe l'exécution d'un crime qu'il méditoit. Maître d'une armée dont il avoit sçu gagner l'affection, il s'occupoit du projet de déthrôner son Souverain. Il prit lui-même une couronne à laquelle la crainte empêchoit tous ses concurrens de prétendre, parce qu'ils n'étoient pas en état de la lui disputer. Mais il gouverna avec tant de prudence, de justice & de bonté, qu'on oublia bientôt son usurpation.

On prétend que, dans le septieme concile de Tolède, convoqué par le roi Chindasuinthe, les peres terminerent le différend qui étoit depuis long-tems entre l'évêque de Séville, & celui de Tolède, pour la primatie. On ajoûte que la chute & la déposition de Théodiscle, Grec de naissance, évêque de Séville, fut le prétexte dont le Roi se servit pour transporter la dignité de Primat au siége de Tolède, qui étoit la capitale du royaume, & le séjour des Rois. Il est vrai que le dernier canon de ce concile ordonne que les évêques voisins vien-

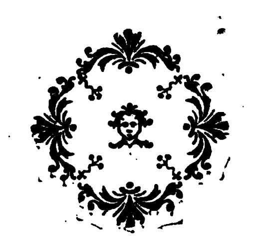
dront tour-à-tour passer chacun un mois à Tolède. On crut qu'il étoit de la grandeur, & de la majesté royale, qu'il y eût toujours quelques évêques à la cour, & que la dignité du métropolitain exigeoit qu'il fût accompagné de quelqu'un de ses confreres. Mais cette distinction ne décida rien alors en faveur de la primatie, puisqu'Eugene, évêque de Tolède, ne souscrivit qu'après Oronce, évêque de Mérida, & Antoine, évêque de Séville. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans ce concile, c'est que les vicaires des évêques absens, envoyés pour y assister en leur place, signerent comme juges, aussi-bien que les évêques.

[647.]

Le roi Chindasuinthe, qui aimoit les lettres & les sçavans, faisoit venir, de toutes parts, des hommes distingués par leur érudition, & rassembloit le plus de livres qu'il pouvoit, pour en former une bibliothèque royale. Il envoya à Rome Taïus, évêque de Saragosse, avec ordre de chercher tous les ouvrages du pape S. Grégoire, & particuliérement ses Morales sur Job ; ce qui fut exécuté, après beaucoup de peines & de recherches.

[648.]

Chindasuinthe prit la résolution d'abolir l'élection des Rois, & de rendre la couronne héréditaire dans sa famille. Plus heureux que Suinthila, (voyez ci-dessus, page 94,) il s'associa Recesvinthe, son fils, & se déchargea sur lui des soins du gouvernement, pendant les trois ans, & plus, qu'il vécut encore, après une entreprise si délicate, & qui avoit été si funeste à l'un de ses prédécesseurs. (Voyez ci-dessus, page 96.)





RÉCESVINTHE.

[652.]

CE Prince déclara d'abord qu'il étoit prêt de restituer à ses sujets les biens qu'ils prouveroient leur avoir été injustement enlevés par les Rois ses prédécesseurs; &, bientôt après, il renonça au droit de fixer & de lever les impôts : « Je ne veux » recevoir de mes peuples, disoit-il, que » les tributs qu'ils m'offriront volontaire» ment. » Telle fut l'origine du don gratuit.

[653.]

Les revenus du Roi consistoient, 1° dans les tributs qu'il levoit sur ses sujets, & qui étoient proportionnés aux biens-fonds que chacun possédoit; 2° dans les grandes terres unies au domaine de la couronne, & cultivées par des serfs, appellés *fiscalins*, parce qu'ils appartenoient au fisc; 3° dans les contributions qu'on exigeoit des Juifs qui faisoient tout le commerce, & rachetoient souvent, par des sommes énormes, la liberté de rester en Espagne; 4° dans les profits sur la monnoie que le Roi seul étoit en droit de faire fraper; 5° dans son patrimoine qui faisoit souvent une ressource

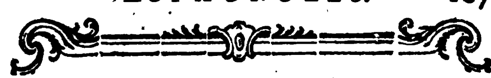
considérable, le Roi étant toujours choisi parmi les plus riches de la nation.

Le huitieme concile de Tolède ordonna que les domaines attachés à la couronne passeroient au Roi nouvellement élu, & que les héritiers ne pourroient succéder qu'aux biens possédés par le Prince avant son avénement au thrône. Récesvinthe ajoûte, par une loi expresse, que toutes les acquisitions, faites par les Rois, seroient inséparables du domaine de la couronne.

Les conciles tenoient lieu des Etats généraux. Les ducs, les comtes, & tous ceux qui avoient quelques charges dans l'Etat, y assistoient, & en signoient les actes, parce qu'outre les matieres ecclésiastiques, on y régloit tout ce qui pouvoit intéresser la police, le bon ordre & le gouvernement de l'Etat. Les Rois n'assistoient qu'à la premiere & à la derniere séance de ces assemblées. Ils présentoient leurs demandes par écrit; & on n'y répondoit qu'après une mûre délibération.

[656.]

Le dixieme concile de Tolède prescrit aux vierges consacrées à Dieu de porter sur la tête un voile noir ou rouge, pour leur servir de marque distinctive. On les qualifioit, dès ce tems-là, du nom de *béates*, encore en usage dans plusieurs provinces des Pays-bas, qui ont été long-tems sous la domination Espagnole.



WAMBA.

[672.]

RÉCESVINTHE n'avoit pas laissé d'enfans pour lui succéder; & les grands du royaume élurent, tout d'une voix, Wamba qui joignoit à une prudence consommée la gloire de passer pour le plus grand capitaine de son tems. Quelle fut leur surprise, quand ils le virent s'excuser sur son âge, déja avancé, & les supplier, avec larmes, de placer sur une autre tête la couronne qu'ils lui déféroient! L'opiniâtreté de son refus rendant inutiles les plus vives instances, un des principaux officiers met l'épée à la main, & jure d'en percer Wamba, sur le champ, s'il ne se rend pas aux vœux de toute sa nation. La crainte arrache un consentement que les prieres n'avoient pu obtenir, mais à condition que l'assemblée générale des Goths confirmera cette élection: « J'aime mieux vivre par» ticulier, disoit Wamba, & endurer la » mort, s'il le faut, que de régner, malgré » mes citoyens, & au prix de leur sang. »

Le choix des électeurs fut confirmé, avec joie, par toute la nation. Le nouveau Roi

se fit sacrer & couronner à Tolède, par Quiricus, archevêque de cette ville. Il jura, pendant la cérémonie de son couronnement, de maintenir la Religion Catholique, d'observer lui-même & de faire observer exactement les loix du royaume, & de n'avoir égard qu'au bien public, qu'il préféreroit à son repos & à sa propre vie.

Wamba fut le premier Souverain qui se fit sacrer, en Espagne, avec les cérémonies de l'église; mais il s'en faut que cet exemple y ait été suivi, comme celui de Pépin l'a été en France, depuis l'an 751.

[673.]

Toutes les circonstances de l'élection de Wamba sembloient lui promettre un règne tranquille; mais ces heureux présages ne furent pas de longue durée. A peine étoit-il monté sur le thrône, qu'on leva l'étendard de la révolte. Les Navarrois crurent pouvoir recommencer impunément leurs ravages : les Asturiens & les Catalans suivent ce dangereux exemple; &, tandis que l'Espagne est en combustion, Hilpéric ou Hildéric, comte de Nîmes, en France, entreprend de se faire roi de la Gaule Gothique. Jamais révolte ne fut plus tumultueuse; & jamais on ne s'embarrassa moins de garder des mesures, ni de sauver les apparences. Le Roi occupé, dans la Na-

varre, à ſoumettre les rebelles, confie au duc Paul le commandement de l'armée qu'il envoie dans les Gaules. Le perfide Paul ſéduit les troupes; engage dans le parti des mécontens, les ducs & les comtes qu'il trouve dans ſa marche, & vient à bout, en moins de deux mois, de ſe faire reconnoître pour Souverain dans le Languedoc & dans toute la Catalogne. Couronné à Narbonne, il a l'audace de défier ſon Souverain, & le bonheur de ſe fortifier d'un grand corps de troupes Françoiſes & Allemandes.

Wamba n'eſt point effrayé du danger, & montre encore plus d'activité, que ſon rival. Malgré l'avis de ſon conſeil, il ſe diſpoſe à aller lui-même étouffer la révolte. Tous les Goths, ſans en excepter les prêtres & les évêques, reçoivent l'ordre de prendre les armes, & de ſuivre le Roi. Une armée nombreuſe, partagée en quatre corps, pénetre dans la Gaule; y prévient la nouvelle de ſa marche; répand par-tout le trouble & la terreur, & ſe réunit ſous les murs de Narbonne où les rebelles avoient fait entrer leurs meilleures troupes.

Quand il s'agiſſoit de lever une armée, le Roi faiſoit publier *le ban;* & tous les Goths étoient obligés de ſe diſpoſer à marcher, chacun avec la dixieme partie de ſes eſclaves bien armés. Les Eſpagnols & les Romains

étoient seuls exempts du service militaire; soit par le mépris, soit par la défiance qu'on en avoit conçu. Ervige, successeur de Wamba, fils d'un Romain, répara cette injure, en leur imposant la nécessité de porter les armes. Des officiers appellés *compulsores militiæ*, parcouroient les provinces pour hâter la marche des troupes : elles arrivoient au rendez-vous, sous la conduite des Ducs, des Comtes & des Gardingues. On en faisoit la revue; &, s'il y manquoit un grand, c'est-à-dire, un évêque, un duc, un comte, &c. on le condamnoit à l'exil, & ses biens étoient confisqués : tout autre payoit une livre d'or, recevoit deux cens coups de fouet, & on lui arrachoit les cheveux; ce qui étoit un très-grand deshonneur.

Le Roi commandoit ordinairement l'armée en personne, & fournissoit à la subsistance du soldat qui recevoit en nature sa ration de bled, de vin, d'huile, de sel & de viande. Les ducs & les comtes faisoient le service de lieutenans-généraux; les Thiuphades, celui de maréchaux-de-camp, ou de brigadiers; & les autres officiers, appellés *millenarii, quingenarii; centenarii, denarii*, avoient, sous leurs ordres, mille ou cinq cens soldats; cent, ou dix seulement. La discipline militaire s'observoit très-rigoureusement. Un soldat, surpris en maraude, avoit

le choix de rendre quatre fois autant qu'il avoit pris, ou de recevoir, sur le champ, cent cinquante coups. (Le fouet n'étoit pas une peine deshonorante parmi les Goths.) Un munitionnaire infidèle étoit condamné à payer au soldat qui se plaignoit le quadruple de ce qui manquoit à la qualité ou à la quantité de la provision prescrite par la loi.

L'infanterie des Goths passoit pour la meilleure qui fût dans l'univers : elle étoit armée & disciplinée à la maniere des Romains dont on avoit aussi emprunté les machines de guerre, l'art des siéges & des campemens.

[673.]

Le Roi avoit commencé par rétablir l'ordre dans la Catalogne. Dès qu'il parut devant Gironne, l'évêque lui en présenta les clefs, avec une Lettre du perfide Paul qui, n'ayant pu engager cette ville dans la révolte, menaçoit d'en venir faire le siége, & promettoit d'en offrir les clefs à celui des deux Rois, qui paroîtroit le premier avec une armée. Wamba lut cette Lettre, & répondit, en souriant : « Je suis bien obligé » au général Paul. Il m'est plus fidèle qu'on » ne croit. Il avoit apparemment prévu » mon arrivée à Gironne : c'est pourquoi il » ordonne à l'évêque de m'en remettre les » clefs. »

[673.]

Narbonne investie, & sommée de se rendre, est aussi-tôt emportée, après un sanglant assaut qui dura trois heures. Toutes les villes rebelles subissent la loi du vainqueur. Paul est forcé dans Nîmes qui étoit sa place d'armes, & traîné, aux pieds du Roi, par deux officiers à cheval, qui le tenoient aux cheveux. Wamba usa de la victoire, de maniere à en relever la gloire. Il accorda la vie aux rebelles; donna des ordres pour réparer les maux que cette guerre avoit pu causer, & mit en liberté les François & les Allemands, qu'il renvoya, après les avoir comblés de présens.

Le Roi étoit sur son thrône, quand on lui amena les chefs des rebelles chargés de chaînes. Il leur mit d'abord le pied sur le cou, & demanda à Paul quels pouvoient être les motifs de la révolte dont il s'étoit rendu coupable? Il répondit que la mort & les supplices les plus horribles n'étoient pas capables d'effacer son crime, & de punir sa trahison, comme elle le méritoit. On lui fit aussi-tôt la lecture du serment de fidélité, qu'il avoit prêté avec les autres grands d'Espagne, & des loix portées contre ceux qui oseroient se révolter. Enfin, on prononça la peine de mort contre Paul & ses complices. Le Roi leur accorda la vie, & se contenta de

de leur faire ôter le baudrier, & couper les cheveux; ce qui étoit une note d'infamie, & une dégradation de noblesse. Les anciens nobles ayant seuls le droit de porter la chevelure longue.

Wamba avoit d'abord été tenté de faire une invasion dans la France, pour la punir d'avoir secouru les rebelles; mais on lui fit sentir la nécessité d'entretenir la paix avec un peuple qui ne demanderoit pas mieux, que de trouver l'occasion de s'emparer du Languedoc. Il reprit donc la route de ses Etats; & son entrée dans Tolède fut un véritable triomphe. Il ne mit que six mois à terminer une guerre qui menaçoit le royaume des Goths d'une ruine prochaine.

Cette marche triomphante étoit ouverte par des chameaux sur lesquels on avoit fait monter les chefs des rebelles, couverts de haillons, sans chaussure, & ayant la barbe, les sourcils & les cheveux rasés. Paul étoit distingué par une couronne de cuir noir, qu'on lui avoit mise par dérision. Les troupes de la Maison du Roi précédoient le monarque. Il étoit accompagné d'un cortége brillant, & suivi de son armée victorieuse. Le peuple, sorti hors de la ville, pour aller à sa rencontre, le suivit jusques dans son palais, avec mille acclamations, & des cris de VIVE LE ROI! Les rebelles furent condamnés à une prison perpétuelle.

[680.]

Tandis que Wamba ne s'occupoit que du soin de ramener l'abondance dans ses Etats, d'y maintenir la tranquillité, d'embellir & d'augmenter ses villes principales, de faire fleurir le commerce, les arts & les sciences, ce qu'il appelloit ses Délices, l'ambitieux Ervigius, ou Ervige, employoit la ruse & la perfidie, pour s'ouvrir vers le thrône un chemin qui lui étoit fermé. Les intelligences qu'il entretenoit avec les Maures ou Sarasins ne lui ayant pas réussi, comme il le prétendoit, il fit boire au Roi, dont il étoit le favori, une eau qui lui ôta tout sentiment. On crut que le monarque alloit expirer : on se hâta de lui couper la barbe & les cheveux ; & , suivant un usage établi, dès ce tems-là, de le revêtir d'un habit de religieux. Ervige profite des circonstances ; se fait reconnoître & couronner Roi, à la sollicitation même de Wamba qui ignoroit l'horrible trahison dont il étoit la victime. Ce Prince, revenu à lui, quitta le thrône, & se retira au monastere de Pampliéga, où il vécut encore plus de sept ans.

Le goût des lettres, des sciences & des arts, quoique fort affoibli, ne s'étoit conservé que parmi les Espagnols & les Romains ; car les Goths se faisoient gloire de les ignorer & de les mépriser. Ils ne cultivoient que l'art militaire, & n'aimoient que la guerre, les factions & la chasse.



ERVIGE.

[680.]

ERVIGE sçavoit que son prédécesseur étoit très-estimé pour ses grandes qualités, & que les Goths n'ignoroient pas la perfidie qu'on avoit employée pour le déthrôner. Il crut devoir se mettre à couvert de la jalousie des rivaux, & de la haine publique, en faisant confirmer son élection dans un concile.

[682.]

Les amis de Wamba s'intriguoient pour former un parti en sa faveur. Ervige fait épouser sa fille Cixilone à Egica, neveu de Wamba, & lui promet de le choisir pour son successeur. Il calme ainsi tous les esprits, les réunit, & prévient la guerre civile, qui le menaçoit.

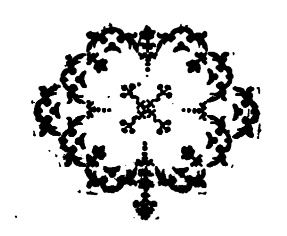
[683.]

Les Espagnols naturels avoient toujours été exclus, par les Goths, du service militaire: Ervige les admit dans ses armées, &

ſit ceſſer cette coutume qui devenoit une inſulte, de la part d'une nation toute guerriere.

[867.]

Ervige tomba malade à Tolède; &, la veille de ſa mort, il nomma Egica pour ſon ſucceſſeur, du conſentement des grands du royaume. Il les diſpenſa du ſerment de fidélité, qu'ils lui avoient prêté, afin qu'ils puſſent le prêter, ſur le champ, au nouveau Roi.



EGICA.

[687.]

A PEINE Egica est-il monté sur le thrône, qu'il fait éclater sa haine contre Ervige. Il répudia Cixilone, quoiqu'il lui fût redevable de la couronne, & qu'il en eût un fils. Il confina dans un monastere la Reine douairiere, & trouva le moyen de punir tous ceux qui s'étoient attachés au Roi, son prédécesseur. Pour venger l'injure faite à son oncle Wamba, il oublioit le bienfait par lequel on avoit tâché de l'adoucir. L'Histoire le condamne sur ce point, & lui rend justice, en louant sa valeur, sa prudence & son zèle pour le maintien des loix.

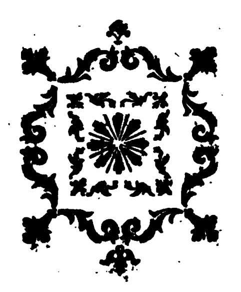
[694.]

Les Juifs s'étoient toujours conservés en Espagne, malgré les édits de bannissement, si souvent portés contre eux. D'intelligence avec ceux de leur nation, qui habitoient l'Afrique, ils avoient pris des mesures pour livrer le royaume aux Sarasins. La conspiration fut découverte : on confisqua tous les biens qui appartenoient aux Juifs. Les

uns furent chassés, & les autres déclarés esclaves.

[697.]

Egica associe à sa couronne son fils Witiza, & le fait reconnoître, par les Goths, pour Roi d'Espagne. On trouve encore aujourd'hui des médailles frapées au coin de ces deux Princes, & sur lesquelles on voit leurs portraits. Le jeune Roi fut envoyé dans la Galice, & gouverna cette province jusqu'à la mort de son pere.





WITIZA.

[701.]

LES premiers jours du règne de Witiza annoncent un Prince occupé du bonheur de ses sujets, & qui se propose d'effacer la gloire de tous ses prédécesseurs. Les impôts sont modérés; & on remet au peuple tout ce qu'il doit au thrésor royal: l'injustice est réprimée; l'innocence & la vertu trouvent des appuis auprès du thrône. On rétablit, dans tous leurs droits, les citoyens malheureux, qui avoient été entraînés dans la rebellion: les uns sont rappellés de l'exil; & les autres sont tirés de leurs prisons. On leur rend les biens, les charges, les dignités qu'ils possédoient; &, pour effacer la honte qui auroit pu rejaillir sur leurs familles, on fait brûler publiquement les registres & les papiers qui en auroient conservé le souvenir. Tant de vertus n'étoient que simulées, & cachoient le Prince le plus corrompu, qui ait jamais régné en Espagne.

[702.]

A peine Witiza se croit-il affermi sur le trhône, qu'il se précipite, en furieux, dans tous les crimes que lui inspirent des passions

violentes, un ministre scélérat, & des courtisans qui briguoient la gloire d'être ses complices. Son palais devient un serrail. Il traite en reines & en épouses légitimes un nombre prodigieux de femmes, & porte une loi par laquelle il donne à ses sujets la même liberté; permet aux ecclésiastiques, non-seulement de se marier, mais d'avoir encore autant de concubines qu'ils voudront. Il ouvre les cloîtres à la licence, & précipite, dans un libertinage affreux, tous les ordres de l'Etat. Son avarice & sa cruauté s'exercent contre les grands du royaume, dont la conduite condamne ses excès. Il bannit les uns, fait crever les yeux aux autres, & s'empare de leurs biens. Il rappelle les Juifs, si souvent proscrits, & leur donne toute sa confiance. Enfin, pour se mettre à l'abri des révoltes dont il se voit menacé, (ce qu'on croit, à peine, malgré le témoignage unanime des historiens Espagnols,) il fait démanteler toutes les villes, brûler & dissiper toutes les armes, & ne conserve, dans leur ancien état, que les villes de Tolède, de Léon & d'Astorga.

[703.]

Gunderic, archevêque de Tolède, & plusieurs grands du royaume, ont le courage d'aller trouver Witiza, & de l'exhorter à modérer au moins ses excès. Il ne leur répond qu'en les tournant en ridicule. Ils lui représentent combien son ministre est indi-

gne des marques de confiance & d'estime qu'il lui prodigue : « Moi ! dit-il, je ne le » garde que pour détromper les Goths qui » me croient le plus grand scélérat des hom- » mes, & pour leur en montrer un qui l'est » beaucoup plus que moi. »

[707.]

Sinderède, successeur de Gunderic, dans l'archevêché de Tolède, punit rigoureusement plusieurs ecclésiastiques, pour avoir reproché, en face, à Witiza, ses horreurs.

[710.]

Rodrigue, fils de Théodofrede, duc de Cordouë, à qui Witiza avoit fait crever les yeux, & petit-fils du roi Chindasvinthe, se met à la tête d'un grand nombre de mécontens; rassemble ceux qui étoient toujours demeurés attachés à sa maison; se fait proclamer Roi, & cause une guerre civile, où périssent les plus braves de la nation : c'étoit faciliter la conquête de l'Espagne, en lui ôtant ses meilleurs défenseurs.

[711.]

On n'a rien de certain sur le lieu, le tems, ou les circonstances de la mort de Witiza. Les uns disent qu'il mourut de maladie, à Tolède, la dixieme année de son règne; d'autres assurent que, vaincu & pris par le prince Rodrigue, il eut les yeux crévés, fut relégué à Cordoue, & y mourut, peu de tems après.



RODRIGUE.

[711.]

Rodrigue avoit toutes les qualités qui font les grands Rois, & tous les vices capables de flétrir & de souiller les plus belles vertus. Vindicatif jusqu'à la fureur, il punit, de la maniere la plus cruelle, ceux qui avoient favorisé le parti de ses concurrens, Evan & Sisebut, fils de Witiza. Son incontinence fut la premiere cause des maux qui accablerent sa nation. Le ressentiment d'un sujet irrité de ce que le Prince avoit deshonoré sa famille, en fut la cause prochaine : ainsi un crime, vengé par un autre crime, fut le principe de la ruine de l'Empire des Goths en Espagne.

Parmi les filles de la premiere qualité, qu'on élevoit dans le palais *, le comte Ju-

* C'étoit la coutume en Espagne d'élever dans le palais, & à la cour du Prince, les enfans des grands du royaume. Les garçons étoient destinés d'abord à garder la personne du Roi, à l'accompagner à la chasse, & à le suivre à la guerre. Dans la suite, on en faisoit des gouverneurs de villes ou de provinces; & ils remplissoient les premiers emplois. L'éducation qu'ils recevoient étoit

lien en avoit une, nommée *Cava*. Rodrigue, ayant inutilement tenté de la séduire, trouva le moyen de lui faire violence. « Ce » fut une nouvelle Lucrece, plus sage que » la Romaine, en ce qu'elle ne vengea pas, » comme celle-ci, le crime d'autrui sur soi-» même, mais aussi, moins heureuse en ce » qu'elle attira sur sa patrie, sur sa nation, » sur sa religion, une vengeance que Lucrece » ne fit ressentir qu'aux coupables. » Le comte Julien étoit en Afrique où il avoit le gouvernement de Ceuta. Sa fille lui écrivit, en ces termes : « Plût à Dieu que la terre » m'eût engloutie, & que je ne fusse pas » obligée de vous donner le cruel avis qui » va troubler votre repos ! Mais, si je me » tais, vous me croirez coupable, & je de-» meurerai accablée de tout le poids de mon » malheur. La peine que je sens à parler est » égale à la nécessité où je me trouve de ne » pas me taire. Votre fille, votre sang, ce-» lui de nos Rois, mêlé avec le vôtre, a souf-» fert la plus honteuse violence par leur in-» digne successeur. C'est à vous & à vos

---

propre à les rendre capables de bien servir l'Etat. Les filles étoient toujours sous les yeux de la Reine qui présidoit elle-même à leur éducation. Quand elles étoient en âge d'être mariées, on les faisoit épouser à des seigneurs d'une qualité, & d'un rang proportionné à leur naissance.

» amis, si leur courage les rend dignes de
» l'être, à expier un attentat qui ne peut
» demeurer impuni, sans rendre notre mai-
» son infâme à toute la postérité. »

Le comte Julien étoit intrigant, hardi, habile dans l'art de feindre, fier & vindicatif jusqu'à l'excès. Maître d'un grand pays en Espagne, gouverneur de Ceuta, place importante en Afrique, & déja assez puissant par lui-même pour se faire craindre, il associe sa vengeance à celle des fils de Witiza; tend les bras à une faction de mécontens, qui n'attendoit qu'une circonstance favorable pour se déclarer, & conclut un traité avec les Maures.

Les Sarasins s'étoient rendus redoutables à toutes les nations Chrétiennes, depuis qu'ils avoient conquis l'Egypte, la Numidie & la Mauritanie, d'où ils étoient appellés MAURES.

Cette nation, que l'Histoire désigne indifféremment sous les noms de Sarasins, Arabes, Maures & Musulmans, tiroit son origine de l'Arabie, reconnoissoit Mahomet pour son chef, & s'étoit d'abord prodigieusement augmentée par la rapidité de ses conquêtes dans l'Egypte, la Perse & la Syrie. Vers le commencement du huitieme siécle, Abdalla, Calife de Moabie, ou d'Aroër dans l'Arabie, & le quatrieme depuis le prophète Mahomet, fit la conquête de

l'Afrique, & jetta l'épouvante dans toute l'Espagne qui n'en est séparée, que par le détroit de Gibraltar.

Ce détroit n'étoit connu autrefois que sous le nom du Monr-Calpée, ou de la Ville d'Héraclée, située sur cette montagne. Lorsque les Maures, commandés par Tarif, aborderent en Espagne, ils prirent d'abord la ville d'Héraclée, & donnerent au Mont-Calpée le nom de Gibraltar, du mot Arabe *Gébal* qui signifie Mont, & de la premiere syllabe du nom de Tarif. Tartèse, ou Tartesso, autre ville sur la même côte, fut aussi prise alors, & nommée *Tariffa*, du nom même de son conquérant, qu'elle porte encore aujourd'hui.

[711.]

Muza gouvernoit alors l'Afrique, pour le Miramolin Ulit: c'est ainsi qu'on nommoit le prince de la nation Sarasine. Il tenoit sa cour à Damas. Miramolin signifie Chefs des croyans, ou des fidèles.

Le comte Julien, étant venu à bout, par ses artifices, de faire passer sa fille en Afrique, & d'éloigner toutes les troupes qui étoient dans le royaume, forme sa Ligue sur le Mont, appellé depuis CALDERINO, d'un mot Arabe, qui signifie montagne de trahison, & va représenter à Muza que le tems est venu d'ajoûter l'Espagne à l'empire des Sarasins. Le projet s'exécute, mais avec la

plus grande prudence de la part des Maures qui ne donnerent d'abord que cinq cents hommes, pour tenter l'entreprise, & la promesse d'un secours beaucoup plus considérable. Les premiers succès du Comte ne furent que trop conformes à ses espérances. Muza, qui en fut instruit, ne tarda pas à envoyer douze mille hommes de ses meilleures troupes, sous la conduite de Tarif Abenzarca. Une armée de Goths, taillée en pièces, abandonne l'Andalousie & l'Estramadure aux ravages du vainqueur.

[712.]

Le roi Rodrigue ordonne à tous ses sujets, en âge de porter les armes, de se rendre à Tolède. Plus de cent mille hommes se rassemblent; la plûpart n'ont pour armes que des frondes & des bâtons: peu sont en état de soutenir les fatigues de la guerre; mais tous sont animés du desir de sauver la patrie. Ils arrivent, à la vue de Xérès, dans une vaste plaine arrosée par la Guadalette. Rodrigue vêtu d'un habit tout brillant d'or, & monté sur un char d'yvoire, selon la coutume ancienne des rois Goths, lorsqu'ils combattoient à la tête de leurs armées, harangue ses troupes & les mene au combat. Les trompettes en donnent le signal du côté des Goths, & les tymbales du côté des Maures. On se charge avec une égale furie, & la victoire

sembloit se déclarer pour Rodrigue, lorsqu'une trahison le livre à ses ennemis. Les fils de Witiza, & Oppas leur oncle, qui ne s'étoient ranges du côté du Roi, que pour exercer la plus noire perfidie, chargent en flanc l'armée dont ils se détachent; le comte Julien, qui étoit du complot, vient les soutenir: la déroute est générale; & l'Empire des Goths en Espagne tombe sans ressource avec le dernier de ses rois. On trouve dans les narrations de cette sanglante bataille, que d'abord on se servit de la fronde: ensuite on lança des traits & des javelots; enfin on en vint à l'épée. Les deux armées étoient composées d'infanterie & de cavalerie,

[712.]

» Les plus célèbres écrivains, après bien » des recherches pour accorder l'ère romaine, l'hégire Sarasine & la chronologie Chrétienne, n'ont pu convenir de » l'année que se donna cette bataille si » funeste à l'Empire des Goths, & à toute » la Chrétienté. Les uns la marquent en » l'année sept cent douze; les autres, en » sept cent treize, & plusieurs en sept cent » quatorze. » En la plaçant sous l'an 712. Nous avons suivi le système de Ferreras.

L'origine de cette diversité d'opinions vient de la maniere dont les Arabes comp-

tent leurs années, & à laquelle la plûpart des historiens n'ont pas fait assez d'attention. L'HÉGIRE commence au tems que Mahomet fut reconnu & couronné Roi; ce mot signifie FUITE, JOURNÉE où EXPEDITION; &, depuis 592 jusqu'à 627. Il n'y a presque pas une année ou quelqu'auteur n'ait placé le commencement de l'hégire. Si l'on en croit les Annales de Tolède, & d'anciennes Inscriptions, on la placera l'an de Jesus-Christ 622, la nuit du 15 au 16 de Juillet. Il est surprenant qu'on n'ait pas observé d'abord que les Arabes, dans la supputation de leurs années, n'avoient eu égard qu'au seul mouvement de la lune, & qu'en composant chaque année des douze révolutions de cet astre dans le zodiaque, elle étoit plus courte que la nôtre de douze jours & six heures. De-là vient que trente-deux de nos années solaires, valent trente-trois de nos années lunaires, moins six jours. Les Maures ont bien senti l'inconvénient qui résultoit de ce calcul, quand l'hiver s'est rencontré dans les mois de l'été, & l'été dans les mois de l'hiver, mais ils étoient trop opiniâtrément attachés à leurs anciennes coutumes, pour corriger l'erreur, en combinant ensemble les mouvemens du soleil & de la lune.

Le roi Rodrigue ne parut plus après sa défaite. On crut qu'il avoit été tué en fuyant, ou

ou qu'il s'étoit noyé au passage de la riviere, sur les bords de laquelle on trouva sa couronne, son manteau royal, ses brodequins, & son cheval qui étoit demeuré dans un bourbier. L'auteur de la Chronique de Rodrigue le fait revivre pour le conduire dans un désert où il prétend que ce Prince passa le reste de ses jours dans les pratiques de la pénitence. Mais les aventures romanesques, répandues dans cet ouvrage, en décelent la supposition. On a trouvé, deux cents ans après, dans une église de Viseu, en Portugal, cette inscription latine, qui témoigne que Rodrigue se retira de ce côté-là, ou que son corps y fut porté après sa mort :

Hîc jacet RODERICUS, *ultimus Rex Gothorum.*

Maledictus furor impius Juliani quia pertinax, & indignatio quia dura, vesanus furiâ, animosus furore, oblitus fidelitatis, immemor religionis, contemptor divinitatis, crudelis in se, homicida in dominum, hostis in domesticos, vastator in patriam, reus in omnes. Memoria ejus in omni ore amarescet, & nomen ejus in æternum putrescet.

Ici repose RODRIGUE, dernier roi des Goths.

Maudite soit la fureur impie & opiniâtre de Julien, cruel objet d'indignation, méchant homme, violent, perfide, sans religion, sans crainte de Dieu, cruel à soi-même, homicide de son maître, l'ennemi des siens, le destructeur de sa patrie, coupable envers tout le genre humain. Sa mémoire sera en horreur, & son nom à jamais flétri.

[713.]

Tarif profita de sa victoire, avec une activité propre à ôter aux vaincus le tems de se reconnoître, la plûpart des villes se rendoient aux premieres approches de l'ennemi, parce qu'elles étoient dépourvues des moyens les plus nécessaires pour se défendre; & celles qui opposoient quelque résistance ne manquoient pas d'être emportées au premier assaut. (Voyez ci-dessus page 119.) Tolède, la capitale de l'Espagne, & la demeure de ses Rois, fut livrée par les Juifs qui en ouvrirent les portes aux assiégeans. Plusieurs historiens prétendent que les habitans soutinrent un long siége, & ne se rendirent qu'aux conditions suivantes, qui furent accordées à la plûpart des autres villes. 1° Ceux qui voudront sortir de la ville auront la liberté de se retirer avec tous leurs effets, où il leur plaira, & ne seront pas inquiétés dans leur retraite. 2° Ceux qui voudront demeurer dans la place auront la liberté de conscience, & on leur laissera sept églises pour y exercer librement la Religion Catholique. 3° On payera aux Sarasins les mêmes droits qu'on payoit aux Goths; & les anciens impôts subsisteront, sans qu'on puisse en ajoûter de nouveaux. 4° Les habitans se gouverneront

ſelon leurs loix & leur coutumes, & choiſiront parmi eux des juges pour l'adminiſtration de la juſtice.

C'eſt ainſi que les Maures paroiſſoient adoucir le joug qu'ils impoſoient; mais ils n'étoient pas fort exacts obſervateurs des traités; & comment auroit-on pu les y forcer? L'avidité, l'inſolence & la barbarie du ſoldat n'étoient pas réprimées; & le Général changeoit lui-même les égliſes en moſquées; les peuples conſternés, errans & fugitifs, cachoient dans les entrailles de la terre tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & ſe diſperſoient dans les lieux où ils eſpéroient trouver un aſyle aſſuré.

[714.]

Muza, gouverneur de l'Afrique, inſtruit de tant d'heureux ſuccès, & chagrin de n'en avoir pas ſeul toute la gloire, paſſe en Eſpagne avec une armée nombreuſe, ſe réſerve la conquête des provinces intérieures; confie au jeune Abdalaſſiz, ſon fils, le ſoin de ſubjuguer les régions baignées par l'Océan, & charge Tarif d'en réduire les côtes.

Muza n'éprouva de réſiſtance que devant Mérida. Cette ville étoit une colonie Romaine, & l'une des plus belles & des

plus riches de tout le pays compris sous le nom de Lusitanie. Elle conservoit encore des restes précieux de la magnificence Romaine; ce qui fit dire à Muza, en la voyant : « Il semble que tous les peuples » de l'univers ayent voulu concourir à bâ» tir & à embellir cette ville : heureux » celui qui peut en être le maître! » Aussi n'épargna-t-il rien pour la soumettre, malgré la résistance qu'il y trouva. La faim seule put contraindre les habitans à capituler : encore eurent-ils le courage de demander des conditions si avantageuses, que Muza crut ne pouvoir les accorder sans intéresser sa gloire. « Ils ne s'en relâcherent » point; & ce qui les rendit si fermes fut le » rapport que leurs députés firent de la ca» ducité du général Maure, disant qu'ils l'a» voient trouvé si cassé, qu'il mourroit de » défaillance, avant qu'ils ne mourussent de » faim. »

» On avoit recommencé les attaques; & » la défense continuoit avec la même opi» niâtreté, lorsque Muza en ayant appris la » cause, usa d'un stratagême qui lui réussit » Il se fit peindre en noir la barbe & les » cheveux, & rappella les députés, sous » prétexte que leur valeur l'engageoit à les » contenter. Ce spectacle les surprit en effet. » Ils crurent Muza véritablement rajeuni &

» se soumirent sans honte aux loix d'un » homme, en faveur duquel la nature sem- » bloit avoir changé les siennes. Il seroit » plus vraisemblable de dire que ne le trou- » vant pas si vieux que la premiere fois, & » croyant s'être trompés, la nécessité leur » fit accepter les conditions les moins dures » qu'il leur fut possible. »

En moins de trois ans, l'Espagne entiere fut asservie au joug des Sarasins, à la réserve de quelques lieux presqu'inconnus & inaccessibles, dans les montagnes d'Asturie, où un petit nombre de seigneurs Chrétiens rassembloient les Goths échappés à la fureur & aux fers des Arabes.

Depuis la bataille de Xérès, il n'est plus fait mention du comte Julien, ni des traîtres & des rebelles de son parti. On dit que, s'étant brouillé avec les Sarasins, ils l'enfermerent dans une forteresse où il finit misérablement ses jours; que sa femme fut lapidée & son fils précipité du haut d'une tour, & que les enfans de Witiza eurent le même sort que Julien.





TROISIEME ÉPOQUE.

Domination des Maures & des Princes Chrétiens, qui avoient secoué le joug des Infidèles.

[715.]

LEs chrétiens Espagnols, forcés d'obéir aux Sarasins, furent appellés MUZARABES, du nom de Muza leur vainqueur, & de celui d'Arabes, qu'on donnoit alors aux Mahométans Africains, pour désigner leur origine. Dans la suite, on donna aux Chrétiens issus de race Maure, le nom de MARANES, parce que ce même conquérant avoit pris le surnom de Marane, d'un oncle illustre dont on vantoit les exploits.

[715.]

Les Califes de Damas confierent toute leur autorité aux gouverneurs de l'Afrique, pour tout ce qui regardoit l'Espagne, & ordonnerent expressément de ne pas laisser en place, plus de trois ans, ceux qu'ils enverroient dans ce royaume, en qualité de gouverneurs ou de commandans. Ils prétendoient par-là s'assurer une conquête

dont ils connoiſſoient l'importance, & ôter à ces vice-rois ſubalternes le tems de s'y rendre abſolus, & les moyens de parvenir à la puiſſance ſuprême. Cette politique plongea l'Eſpagne dans un abîme de maux, ſes gouverneurs ne s'occupant qu'à ſatisfaire leur avarice, leur cruauté & leur paſſion effrénée pour les femmes. Egalement odieux aux Chrétiens & aux Infidéles qu'ils véxoient indifféremment, à peine y en eut-il un des quatre premiers, qui conſervât ce gouvernement une année entiere : à peine en trouve-t-on qui ſe ſoient comportés avec quelque modération; la plûpart ne s'étant rendus fameux que par leurs violences, leurs concuſſions & leurs brigandages.

Le nombre des Chrétiens étant beaucoup plus conſidérable que celui des Maures, on cherchoit tous les moyens de les opprimer & de les appauvrir, afin d'ôter le pouvoir de ſe révolter à ceux qui en conſervoient le deſir. On avoit diſtribué aux Maures qui paſſoient en foule de l'Afrique en Eſpagne, des terres incultes & celles des habitans ou morts les armes à la main, ou refugiés hors du royaume & dans les montagnes des Aſturies. Les villes priſes par force payoient au thréſor royal, la cinquieme partie de leurs revenus; & toutes les autres, la dixieme. A cette condition, les Eſpagnols conſerverent

leurs héritages, mais à titre de fiefs relevans de leurs vainqueurs. Les Maures ne tarderent pas à payer aussi la cinquieme partie de tous leurs biens, parce qu'on se défioit de leur fidélité, & qu'on vouloit leur ôter l'envie de se soulever.

Pélage & Alphonse, deux princes du sang des rois Goths, échappés du commun naufrage, après la bataille de Xérès, avoient rassemblé ceux qui avoient pu éviter le fer ou le joug des Sarasins, & s'étoient fortifiés dans les montagnes des Asturies. Muza ne crut pas devoir perdre son tems à réduire des gens que la famine forceroit à se rendre. Il se trompa. Une multitude de Navarrois, d'Aragonnois, de Catalans, passent les Pyrenées, s'établissent dans la Guienne & dans la Gascogne; & c'est des montagnes des Asturies que sont sortis les restaurateurs des monarchies chrétiennes d'Espagne.

[715.]

Abdalassiz, fils de Muza, se fait amener la reine Egilone, femme du dernier roi des Goths, qu'on avoit retenue captive à Tolède, depuis la mort de son mari. Il l'aima dès qu'il la vit, & l'épousa peu de tems après, à condition qu'elle auroit le libre exercice de sa religion; qu'elle seroit traitée en reine, & qu'Abdalassiz cher-

cheroit les moyens de prendre le titre & les marques de la royauté. L'exécution de ce dernier article causa la perte d'Abdalaſſiz; quelques officiers Arabes conjurerent contre lui, & le maſſacrerent dans une moſquée où il faiſoit ſa priere. Le Calife combla de bienfaits les aſſaſſins. Il avoit rappellé Muza à Damas où la récompenſe de ſes ſervices fut une étroite priſon dans laquelle il mourut de vieilleſſe & de chagrin.

[716.]

Alahor, gouverneur de l'Eſpagne, veut, par de nouvelles conquêtes, rendre ſon nom célèbre, & chaſſer les Goths des provinces qu'ils poſſédoient encore dans les Gaules. Il paſſe les Pyrenées, à la tête d'une armée formidable, s'empare du Rouſſillon, du Languedoc, & forme le projet d'envahir le reſte d'un royaume où les derniers deſcendans de Clovis, ſous la tutelle de leurs maires du palais, n'étoient plus Rois que de nom.

Les Eſpagnols refugiés dans la Cantabrie, la Biſcaye, la Galice & les Aſturies, profitent de l'éloignement des Maures, pour affermir leur liberté, & choiſiſſent Pélage pour leur ſouverain.



PÉLAGE, *Roi des Asturies.*

[718.]

» QUELQUES historiens Castillans di-
» sent qu'on donna à Pélage le titre
» de roi d'Espagne; mais s'il eût une fois
» pris cette qualité, lui & ses successeurs
» n'auroient pas manqué de la conserver, &
» il n'est pas croyable, qu'ils eussent dimi-
» nué leurs titres, lorsqu'ils augmentoient
» leur domination. » Quoi qu'il en soit, Pélage avoit toutes les qualités propres à relever le courage & les espérances des restes malheureux d'une nation qu'une seule guerre de deux ans avoit presqu'anéantie. Le nouveau Roi, qui ne comptoit pas plus de cinquante mille sujets, ne tarda pas à exercer des hostilités sur les terres des Maures, & ses premiers succès furent d'un heureux présage.

[718.]

Pélage, à la tête de mille soldats choisis, attend une armée nombreuse de Sarasins; se renferme dans une vaste caverne pour y soutenir le premier choc *; charge

* Toute l'histoire fait foi d'un évènement miraculeux, auquel on attribue la victoire de Pé-

à son tour les infidèles, en fait périr plus de vingt mille sur le champ de bataille, & disperse le reste. Une partie tombe sous les coups de ceux que Pélage avoit placés dans des postes avantageux, & l'autre s'étant

---

lage. « Les infidèles lancerent une grêle de pier- » res & de traits à l'entrée de la caverne où Pé- » lage s'étoit retranché avec mille soldats des » plus déterminés. Mais la protection visible de » Dieu, en faveur des Chrétiens, parut dans » cette rencontre ; car les pierres & les traits, au » lieu de blesser les Chrétiens, retournoient avec » impétuosité contre les Maures, comme si une » main invisible les eut lâncés : un grand nom- » bre périt de cette maniere. Ce miracle épou- » vanta les ennemis, & jetta la consternation » dans leurs troupes... Pélage sort hardiment » de sa caverne... Ce fut moins un combat qu'une » boucherie. » (Hist. d'Esp. de Mariana, Liv. VII, page 15.)

» Les historiens Espagnols, chez qui tout est » merveilleux, prétendent que le ciel fit un pro- » dige en faveur de Pélage... Si quelque mortel » mérite un miracle, c'est, sans contredit, un Prince » qui combat pour la religion & pour la patrie. » Mais Dieu a-t-il besoin de renverser les loix » de la nature, pour disposer de la victoire ? » Après tout, si les Espagnols veulent du mira- » cle, quoi de plus miraculeux qu'un Prince qui » inspire sa confiance & son audace à un petit » nombre de vaincus, & qui, à leur tête, triom- » phe d'une armée puissante & victorieuse ? » (Abrégé chronol. de l'Hist. d'Esp. tome 1, page 234.)

engagée dans le défilé d'un rocher escarpé, sur le bord de la Déva, fut engloutie dans les eaux, la terre & le rocher s'écroulant tout-à-coup. « Les armes & les ossemens » des Arabes, découverts long-tems après, » font foi de cet évènement. »

[722.]

Le roi des Asturies ne s'étoit occupé qu'à profiter de sa victoire, de maniere à réveiller le courage des Chrétiens, à augmenter le nombre de ses sujets, & à jetter les premiers fondemens de sa nouvelle monarchie. Secouru d'un corps de Galiciens & de Cantabres, il se fortifie dans ses montagnes, & descend dans la plaine pour y faire des conquêtes. Léon, Gyon & Astorga furent les premieres villes qu'il força : plusieurs autres se soumirent d'elles-mêmes ; & l'attachement des Sarasins à la conquête de la Gaule Gothique lui donna le tems d'étendre & d'affermir son royaume naissant.

[722.]

Pélage voulant s'attacher de plus en plus Alphonse, duc de Biscaye, lui fait épouser sa fille Ermisinde ; & c'est de ce mariage qu'est sortie cette longue suite de Rois qui ont régné en Espagne, & dont nous suivrons ici la chronologie.

Le titre de Duc n'étoit point encore

en Espagne une marque de souveraineté ni de propriété, mais seulement une charge & une dignité, comme en France, en Allemagne, & dans les autres Empires voisins, où les ducs étoient les gouverneurs des grandes provinces. Dans la suite des tems, les duchés ont été perpétués dans les familles, soit que, sous des règnes foibles, les ducs se soient emparés du domaine & de la propriété des gouvernemens qu'ils avoient à vie, & même d'une maniere subordonnée à la volonté du Prince, soit que les Souverains, voulant récompenser les ducs, ou se les attacher davantage, leur en ayent cédé le domaine & la propriété, à la charge de les tenir en fiefs relevans de la couronne.

[730.]

Munuz, gouverneur de la Catalogne & du Languedoc, espérant trouver du secours parmi les seigneurs François, forme le projet de se rendre indépendant, & détermine la Gaule Gothique à se déclarer en sa faveur. Eudes, duc d'Aquitaine, profitoit du désordre où étoit la Monarchie Françoise, sous les derniers rois de la premiere race, pour contenter l'ambition qu'il avoit d'être souverain. Ces deux gouverneurs portoient avec la même impatience le titre de Sujets, & ne tarderent pas à conclure ensemble

une paix qui les mit en état de commencer des guerres où ils avoient besoin l'un de l'autre. Le duc d'Aquitaine oblige sa fille d'épouser Munuz : c'étoit la plus belle femme de l'Europe. A la nouvelle de ce mariage, Abdéramène, qui venoit d'être nommé gouverneur d'Espagne, se propose d'arrêter le mal dans sa source. Il assiége & prend la ville de Cerdaña. Munuz s'étoit renfermé dans cette place; désespérant de pouvoir échapper, il se précipite du haut des murs : sa tête est envoyée en Afrique, avec sa femme, comme le présent le plus agréable qu'on pût faire au Miramolin.

[731.]

Abdéramène traverse les Pyrenées, entre dans les Gaules, fait main-basse sur tout ce qui se présente; & deux victoires qu'il remporte contre le duc d'Aquitaine lui assurent la conquête du Languedoc & de la Gaule Lyonnoise.

[732.]

Les Sarasins rentrent en France, au nombre de quatre cens mille hommes, à dessein de s'y établir, & d'ajoûter cette conquête à celle de l'Espagne. L'Angoumois, le Périgord, la Xaintonge, & le Poitou, plient sous le joug d'un vainqueur qui s'enrichit de leurs dépouilles. La France entiere & le reste de l'Europe, semblent toucher

au-moment de n'être plus qu'une partie de l'Empire Arabe. Charles Martel, ſuivi de trente mille hommes, préſente la bataille à Abdéramène, entre Tours & Poitiers. On combat un jour entier. Les François remportent une victoire ſi complette, qu'au rapport des Chrétiens, les infidèles perdirent plus de trois cents ſoixante & dix mille hommes laiſſés ſur le champ de bataille avec Abdéramène leur chef. Charles eût le bonheur de ne perdre que douze cents hommes en cette journée, l'une des plus importantes qu'il y ait eu & qui lui mérita le ſurnom de Martel, parce qu'on comparoit ſa valeur à un marteau qui avoit écraſé les Saraſins.

[737.]

Le roi Pélage retiroit mille avantages de la guerre que les Maures s'opiniâtroient à porter, chaque année, dans les Gaules. Il étendoit les limites de ſon royaume, formoit ſes ſoldats à la diſcipline militaire; augmentoit le nombre de ſes ſujets, les poliçoit, leur donnoit des loix, & les rendoit auſſi heureux que les circonſtances pouvoient le permettre.





FAVILA.

[737.]

FAVILA succéda à son pere, & se mit peu en peine de lui ressembler. S'il conserva sa couronne, pendant le peu de tems qu'il la porta, il en fut redevable à la foiblesse des Maures, aux embarras que leur donnoient des divisions intestines, & à la guerre qu'ils continuoient de faire aux François.

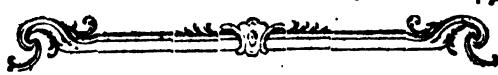
[739.]

Favila fut tué par un ours qu'il pressoit trop vivement à la chasse, & qui le mit en piéces.

Sous le règne de ce Prince, la langue arabe, en usage dans toute l'Espagne, étoit déja devenue la langue vulgaire, & avoit remplacé le latin que presque tout le monde ignoroit. Jean, archevêque de Séville, traduisit la Bible en arabe; & il s'est conservé des exemplaires de cette traduction, jusques dans ces derniers siécles.



ALPHONSE



ALPHONSE I, LE CATHOLIQUE.

[739.]

SUIVANT le testament de Pélage, Alphonse & Ermisinde son épouse, sœur de Favila, monterent sur le thrône. Alphonse en étoit digne, indépendamment de sa naissance : il ne le posséda cependant que « du chef de sa femme ; & ce fut le » premier exemple de la succession des femmes aux couronnes Espagnoles, qui s'est » perpétué dans la suite.

» Les restes des Goths refugiés dans les » Asturies conserverent le droit d'élire leur » Roi, si nous en croyons un autre historien. Ils choisirent Favila, fils de Pélage ; » mais leur choix tombant, pour l'ordinaire, » sur les plus proches parens du dernier » monarque, leur fit perdre peu-à-peu un » droit dont leurs ancêtres avoient toujours » été si jaloux ; la succession héréditaire s'établit si fortement, en moins de deux ou » trois siécles, que les filles, au défaut des » mâles, parvinrent à la couronne. »

[740.]

Alphonse avoit eu beaucoup de part aux

exploits de Pélage ; & , à son exemple , il sçut tirer avantage de toutes les circonstances , pour étendre les limites de son royaume qui étoit très-borné. Les Chrétiens fatigués de la cruelle domination des Maures ne cherchoient que les moyens de secouer le joug. La discorde augmentoit, chaque jour, de plus en plus parmi les infidéles ; les François faisoient de nouveaux progrès , du côté des Pyrenées. Alphonse entre dans les provinces voisines de son petit Etat ; & la victoire l'accompagne par-tout.

[742.]

Afin d'être toujours en état d'attaquer à propos , & de se défendre avec avantage , Alphonse se ménagea les alliances d'un grand nombre de villes ; & il établit des gouverneurs dont les conquêtes , divisées d'abord en plusieurs comtés, donnerent commencement au royaume de Castille.

[746.]

Alhosam , gouverneur de l'Espagne , fait sommer le roi des Asturies d'accepter la paix , en payant un tribut. Alphonse refuse d'entrer dans un accommodement si honteux ; & on le laisse gouverner en paix les Chrétiens qui lui étoient soumis. Cette conduite prouve combien les Sarasins étoient peu en état de soutenir la guerre. Alphonse

avoit le plus grand desir de réformer les mœurs de ses sujets qui n'avoient de Chrétien que le nom. La corruption étoit générale dans tous les lieux où les Maures avoient dominé. En prenant le langage, les coutumes & l'habillement des vainqueurs, on en avoit pris aussi les mœurs; l'ignorance y étoit extrême, ainsi que la superstition qui en est la compagne inséparable. La paix procura le remède à tant de maux; & bientôt la religion reprit une nouvelle face.

[753.]

On vit à Cordoue deux parélies; & ce phénomene jetta dans cette ville une consternation qui se répandit, bientôt après, dans toute l'Espagne. L'ignorance & la grossiéreté ne voyoit qu'un prodige effrayant dans l'apparition de trois soleils. Sans doute on ne sçavoit pas encore que le soleil peut se peindre dans un nuage, aussi aisément que tout autre objet se peint dans un miroir. Quoique cet évènement n'eût rien que de naturel, la frayeur représenta aux imaginations déja troublées mille spectres qu'on croyoit voir dans les airs; & l'épouvante fut à son comble, lorsque, peu de tems après, on souffrit une famine occasionnée par ces grandes sécheresses auxquelles l'Espagne est si souvent exposée.

[757.]

Alphonse mourut, à l'âge de soixante & quatorze ans, après avoir montré sur le thrône toutes les qualités qui forment les grands Rois. On observe que « le » nom d'Alphonse a été heureux pour » l'Espagne ? Presque tous les Rois qui le » porterent l'ont illustré par des actions » d'un grand éclat. » Celui-ci a été distingué des autres, par le surnom de Catholique, que lui mérita sa piété, & son zèle pour la religion qu'il rétablit dans son royaume. Le troisieme concile de Tolède avoit donné le nom de Catholique à Reccarede, lorsqu'il renonça publiquement à l'arianisme, & qu'il engagea tous les Goths, ses sujets, à suivre son exemple. Ce surnom ne s'est pas perpétué dans la personne des Rois successeurs d'Alphonse. Ferdinand d'Aragon le reçut du pape Alexandre VI, après avoir entiérement délivré l'Espagne des Sarasins, & les Rois ses successeurs l'ont toujours conservé.





FROYLA.

[757.]

FROYLA introduit le titre de DOM ou DON, qui, depuis ce tems-là a toujours été en usage dans toute l'Espagne. Personne n'ignore que DOM est une abbréviation du mot latin *Dominus*, *Seigneur*, comme DONNA ou DONA, en est une de *Domina*, *Madame*. Ces titres, réservés d'abord aux personnes de la premiere qualité, se donnent aujourd'hui indifféremment, & sans distinction.

[758.]

On abolit le mariage des prêtres qui, depuis le règne de Witiza, avoient secoué le joug du célibat, & suivoient la coutume des Grecs. (Voyez ci-dessus, page 120.)

[759.]

Les Sarasins entrent dans la Galice, & y mettent tout à feu & à sang. Froyla marche contre eux, les combat; &, si l'on en croit les historiens Espagnols, cinquante-quatre mille infidèles resterent sur le champ de bataille. Quoiqu'il en soit,

cette victoire devint doublement avantageuse * aux Chrétiens, par la nouvelle division qu'elle causa entre les Sarasins.

Depuis long-tems la nation Sarasine étoit agitée par les factions de deux familles issuës des deux filles de Mahomet. Celle des Huméyas ou Ommiades avoit d'abord régné, mais celle des Alaricins ou Abbassides, qui descendoit de Fatime, fille aînée du faux-Prophète, avoit pris le dessus, & fait égorger quatre-vingt princes de la famille des Ommiades. Abdéramme, échappé de cet horrible massacre, étoit venu en Espagne où il trouva d'abord un grand nombre de partisans. La victoire de Froyla fut pour lui une circonstance très-favorable à l'exécution du projet qu'il méditoit. Il secoua le joug de son Souverain, se fit proclamer Roi, & rendit son nouveau royaume indépendant du Calife

* Il s'éleva alors une nouvelle monarchie, » que la puissance d'Abdéramme, homme d'esprit, & grand guerrier, rendoit redoutable aux » Chrétiens. Mais aussi, d'un autre côté, les forces » des Sarasins en étoient beaucoup diminuées; » car, outre que ceux qui restoient en Espagne » se privoient, par leur rebellion, des secours de » ceux d'Afrique & d'Asie, plusieurs d'entr'eux, » suivant l'exemple d'Abdéramme, avoient érigé » leurs gouvernemens particuliers en autant de » principautés séparées. Ainsi l'Espagne Sarasine » s'étoit affoiblie en se divisant. »

& du gouverneur ou Miramolin d'Afrique. Cordouë fut choisie pour la capitale de ce nouvel Etat ; & cette ville, qui devint de jour en jour plus fameuse, donna longtems des loix à presque toute l'Espagne.

On reproche à Froyla de n'avoir pas sçu profiter de cette révolution. « Au lieu » d'entretenir la guerre civile chez ses en- » nemis, il faisoit bâtir Oviédo. Cette ville » devint la capitale de ses Etats ; & ses suc- » cesseurs prirent la qualité de Rois d'O- » viédo, jusqu'à Alphonse le Grand, qui » prit celle de Roi de Léon. »

[768.]

Froyla s'étoit déja rendu odieux à ses peuples, par son caractere naturellement dur & porté à la cruauté. Il acheva d'aliéner les esprits, en versant lui-même le sang de son frere qui, par mille qualités aimables, avoit gagné tous les coeurs. La jalousie fut le seul motif de cette action barbare ; elle fut punie par un autre attentat. Aurèle, frere ou cousin-germain de Froyla, à la tête d'une troupe de conjurés, fait périr le cruel monarque, & monte sur le thrône.



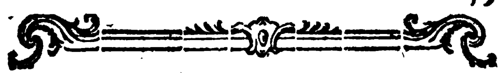


AURÈLE.

[769.]

Aurèle, ou Aurélio, renouvelle la trêve que son prédécesseur avoit faite avec les Arabes, & fut assez heureux pour appaiser la révolte des esclaves qui avoient pris les armes, dans le dessein de recouvrer leur liberté. Ces esclaves étoient plus nombreux que les citoyens : on n'en est point surpris, quand on se rappelle que les deux derniers Rois alloient, pour ainsi dire, à la chasse des hommes. Leur façon de faire la guerre étoit de surprendre une ville, de la démanteler & de l'abandonner, après en avoir enlevé les habitans dont ils massacroient une partie, & emmenoient l'autre en esclavage.





SILO.

[774.]

SILO associe à son thrône Dom Alphonse, fils du roi Froyla ; & la trève qu'il entretient avec les Maures devient funeste à la religion, & aux mœurs de ses sujets, parce qu'elle donnoit aux deux nations la facilité de se rapprocher insensiblement par des mariages. Abdéramme, de son côté, empêchoit qu'on ne remplît les évêchés vacans; écartoit les Chrétiens des charges & des emplois ; combloit de bienfaits les apostats, & travailloit peu-à-peu à l'anéantissement du Christianisme, par des voies indirectes, plus sûres que la violence & la persécution.

[778.]

Plusieurs des gouverneurs, qui n'avoient pas voulu se soumettre au roi de Cordouë, se mettent sous la protection de la France dont ils implorent le secours contre Abdéramme. Charlemagne passe en Espagne. Tout se soumet à son empire, depuis les Pyrenées jusqu'à l'Ebre. Il prend des ôtages, pourvoit aux affaires de la religion, établit des Comtes pour veiller sur les Sarasins, & revient en France, chargé des dépouilles de l'Espagne. Au passage des défilés de

Roncevaux *, les Basques tombent sur l'arriére-garde ; enlevent une partie du bagage, & se dispersent dans les montagnes. Quelques personnes de marque périssent dans cette occasion, entr'autres ce Roland, si célèbre dans les vieux Romans, qui n'étoit pas neveu de Charlémagne, comme on le dit communément, mais gouverneur des côtes de Bretagne.

* » Cette action que les Romanciers ont pris » plaisir à représenter avec des circonstances fa» buleuses, ne fut au fond qu'une rencontre for» tuite, où, de l'aveu d'Eginard, il ne se passa » rien de considérable. Quelques historiens Espa» gnols, fondés sur le Roman de l'archevêque » Turpin, en ont fait une victoire complette de » leur nation sur la Françoise, & ont soutenu » que leurs ancêtres avoient eu la gloire de vain» cre le plus grand de nos rois, & ses douze pairs, » qui ne furent pourtant institués que plus de » trois cents ans après.

» D'autres, ne pouvant soutenir un conte si » mal inventé, font faire à Charles, sur la fin de » ses jours, un voyage en Espagne, & préten» dent qu'alors se donna cette bataille où Ber» nard del Carpio, l'un des héros de leurs Ro» mans, fit des prodiges de valeur. » Le cardinal Baronius a si bien réfuté ces histoires, qu'on ne doit plus les regarder que comme autant de fictions.

Les habitans de Girone ont toujours conservé la plus vive reconnoissance pour Charlemagne qui avoit délivré leurs ancêtres du joug des Sarasins. Un de leurs évêques institua, l'an 1345, une fête solemnelle, en son honneur, & qui se célèbre, chaque année, avec beaucoup d'appareil.



MAUREGAT.

[783.]

AUSSI-TÔT après la mort de Silo, Alphonse fut proclamé Roi; mais son oncle Mauregat, fils naturel d'Alphonse le Catholique, traite avec Abdéramme; en obtient une armée, à condition de lui envoyer, tous les ans, cinquante jeunes filles de qualité, & cinquante autres d'une naissance inférieure. A la faveur de ce traité infâme & sacrilége, Mauregat monte sur un thrône qu'Alphonse aima mieux quitter, que de le défendre contre un rival trop supérieur en forces, & au risque de voir tomber son royaume sous la domination des Sarasins.

» L'ouvrage du grand Pélage étoit ruiné; » & l'Espagne alloit rentrer dans ses pre» miers fers, d'autant plus difficiles à rom» pre, qu'Abdéramme profitoit du désor» dre des Asturiens, pour augmenter, tous » les jours, son Empire. Mais la Providence » fit naître, en assez peu d'années, un en» chaînement de conjonctures si favora» bles aux Espagnols, qu'ils recouvrerent » leur liberté. La premiere fut le peu de du-

» rée du règne de Mauregat qui ne gou-
» verna que cinq ans; la seconde fut la mort
» d'Abdéramme, à-peu-près dans le même
» tems que celle de son tributaire, dont les
» crimes n'avoient pas été un des moindres
» appuis de la Monarchie Sarasine; la troi-
» sieme fut la justice que se fit à soi-même
» Bermude le Diacre. Ne se sentant pas les
» talens nécessaires pour bien régner, il eut
» l'équité de rappeller Alphonse, de se l'as-
» socier, & de se reposer sur lui de tout
» le soin du gouvernement. Cette action
» fut le salut du royaume. »

[788.]

Mort d'Abdérame, le plus grand Prince qu'ait eu l'Espagne Sarasine, & qui n'avoit rien de la barbarie, ni de la grossiereté de sa nation. « Le courage, l'industrie, la pru-
» dence, l'activité, la douceur formoient
» son caractere. » Après quelques tentatives inutiles, pour s'emparer des Asturies, il renonça aux conquêtes, & mit tous ses soins à embellir Cordouë; à faire fleurir le commerce & les arts; à remplir l'Espagne de bâtimens magnifiques, & à peupler les villes qu'il faisoit réparer, orner & fortifier.





BERMUDE LE DIACRE.

[788.]

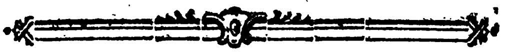
AU lieu de rappeller Alphonſe ſur un thrône qu'il avoit déja occupé, & dont il étoit digne, les Aſturiens y placent Bermude, quoique diacre, & preſqu'incapable de régner. Le nouveau monarque aſſocie Alphonſe à ſa couronne qu'il abdique, après l'avoir portée, trois ans & demi, & ſe ſépare de ſa femme, pour s'en tenir aux engagemens qu'il avoit pris, en recevant les ordres ſacrés.

[788.]

Zuléyman, l'aîné des onze fils qu'Abdéramme avoit laiſſés, en mourant, vaincu pluſieurs fois par ſon frere Hiſcem, lui vend ſon droit à la couronne ſoixante mille écus, & ſe retire en Afrique.







ALPHONSE II, LE CHASTE.

[791.]

ALPHONSE, écarté trois fois du thrône, depuis la mort de ſon pere, y monte enfin, mais pour ſe voir encore au moment de le perdre. C'eſt à la valeur, à la prudence, & aux heureux ſuccès de ce Prince, que le royaume d'Oviédo fut redevable de l'éclat & de la grandeur qu'il eut dans la ſuite. Le refus de payer le tribut déteſtable, auquel Mauregat s'étoit ſoumis, attire ſur les terres des Chrétiens une nombreuſe armée de Saraſins. La perte d'une bataille, qui leur coûta ſoixante & dix mille hommes, leur apprit à reſpecter un héros qui ne ſçavoit pas les craindre, & qui devoit, pendant plus de cinquante ans, les faire plier par-tout ſous ſes armes.

[795.]

» Les François s'emparent de preſque » toute la Catalogne. Ils en rétabliſſent les » villes, & les peuplent de colonies Fran» çoiſes. La campagne précédente, ils en » avoient emmené tous les habitans: ainſi

» les Catalans d'aujourd'hui ſont d'origine » Françoiſe.

» Vers la fin de ce ſiécle, quatre nations » différentes rempliſſoient l'Eſpagne, ſça- » voir les naturels du pays, qui, du tems des » Goths, étoient appellés Romains; les » Goths qui, confondus ſous le nom géné- » ral de Chrétiens, s'étoient preſque tous » refugiés dans les Aſturies & dans la Na- » varre, pour conſerver leur religion & leur » liberté. Les Arabes & les Africains qui » avoient inondé l'Eſpagne, & que nous » appellons indifféremment Saraſins, Ara- » bes, Maures, Muſulmans; & enfin les » François qui peuploient de leurs colonies » la Catalogne, les Pyrenées, & la Navarre; » chacune de ces nations porta en Eſpagne » ſon génie, ſes mœurs & ſes loix : auſſi » les habitans de ce royaume ont-ils con- » ſervé pluſieurs choſes de tous ces différens » peuples. C'eſt des Arabes qu'ils tiennent » les jeux, les divertiſſemens, certains ſpec- » tacles particuliers à la nation, le penchant » à la galanterie, le goût pour les titres faſ- » tueux, pour les métaphores & pour les » expreſſions emphatiques. Leur langue y » a, ſans doute, gagné de la pompe & de » la majeſté; mais ils y ont perdu du côté » de la ſimplicité. Les Goths leur ont tranſ- » mis la valeur & la probité; les Francs, » l'attachement pour leur Souverain; & les

» Africains enfin, la pareſſe, la vie retirée ;
» & la gêne dans laquelle on tient les fem-
» mes. Indépendamment de tous ces peu-
» ples, les flottes des Miramolins enlevoient,
» chaque année, ſur les côtes d'Italie, de
» Sicile, de Sardaigne, des iſles de l'Archi-
» pel & de la Grèce, une infinité de Chré-
» tiens qu'on mettoit à la chaîne, & qu'on
» tranſportoit en Eſpagne. Après les avoir
» tenus, quelque tems, dans l'eſclavage, &
» les avoir employés aux travaux publics,
» on leur rendoit la liberté ; & on en for-
» moit des citoyens. »

[798.]

Un capitaine Saraſin, nommé *Mahomet*, voulant éviter le reſſentiment de ſon Souverain, le roi de Cordouë, s'étoit refugié avec quelques troupes, auprès d'Alphonſe qui lui avoit accordé un aſyle, & des terres dans la Galice. Pluſieurs années après, Mahomet entretient des intelligences ſecrettes avec d'autres chefs de ſa nation, & s'engage à prendre les armes contre ſon bienfaiteur, auſſi-tôt qu'une armée de Maures paroîtra ſur la frontiere. Le projet s'exécute ; & déja le perfide Mahométan s'eſt emparé d'un poſte avantageux. Alphonſe marche à ſa rencontre, le combat ; « &, ayant couvert la
» campagne de plus de cinquante mille
» morts, il apprit aux Saraſins qu'on ne l'at-
taquoit

» taquoit point impunément ; & aux Rois, » qu'on ne se fie jamais prudemment aux » traîtres. »

[798.]

Une guerre civile, ou un soulevement général, arrête Alphonse au milieu de ses conquêtes contre les Sarasins. Obligé de fuir devant ses sujets, il se réfugie dans le célèbre monastere d'Abélia, situé dans la Galice, entre des rochets escarpés, & des montagnes presqu'inaccessibles. Theudis, homme puissant & accrédité, entreprend de remettre son Roi sur le thrône ; en vient heureusement à bout ; & cette étrange révolution, dont les historiens nous laissent ignorer la cause & les circonstances, ne servit qu'à relever la gloire d'Alphonse, & à le rendre plus puissant que jamais.

[800.]

Cette année est célèbre, dans les Annales Espagnoles, par la découverte du corps de l'apôtre S. Jacques, au milieu d'un bois où est aujourd'hui la ville de Compostelle. Sans examiner si S. Jacques, fils de Zébédée, vint jamais en Espagne, & si son tombeau étoit véritablement dans une grotte de marbre, que l'on découvrit dans ce tems-là, il est certain que cet apôtre fut particuliérement honoré en ce lieu, & « qu'il protégea » des peuples qui ont livré tant de combats

» pour y conſerver la vraie Foi. L'hiſtoire de
» Ramire qui monta ſur le thrône, après
» Alphonſe, en eſt une preuve authenti-
» que. »

[805.]

La dureté avec laquelle on levoit les impôts dans la ville de Tolède y excite une révolte générale. Alhaca, roi de Cordouë, de concert avec un perfide Tolétain, nommé *Ambroz*, envoie ſon fils, ſous prétexte d'examiner les plaintes, & de rendre juſtice aux habitans. Ceux-ci admettent le jeune Prince dans leur ville, à condition qu'il feroit peu accompagné, & ſe rendent au château où ils étoient invités à une conférence ſuivie d'un grand ſouper. A meſure qu'ils entrent, on les égorge, & on les jette dans des puits. Cinq mille hommes périſſent, avant que la fourbe ne ſoit découverte. La conſternation devient générale; & la préſence d'une armée, qui campoit ſous les murs de la ville, détermine les habitans à ſe ſoumettre.

Trois ans après, le traître Ambroz ſe révolta contre ſon Roi, & rendit hommage à Charlemagne, pour les villes de Saragoſſe & d'Hueſca, dont il étoit gouverneur.

Les gouverneurs, ſoit Chrétiens, ſoit Mahométans, qui vouloient ſe rendre ſouverains, rendoient hommage aux Princes

qu'ils trouvoient disposés à les protéger; mais cette vassalité ne duroit pas plus long-tems que le danger ou le besoin. Souvent même ils se déclaroient contre ceux qui venoient de les secourir; & alors ils se mettoient sous la protection d'un autre Prince plus puissant. « Il n'étoit pas rare d'en voir » qui, pour éviter le danger, reconnois-» soient pour leurs seigneurs différens » Souverains. Il est vrai que ces hommages » étoient purement illusoires : il est encore » plus vrai que les Princes à qui on les » rendoit sçavoient jusqu'à quel point ils » devoient compter sur de pareils vassaux. »

[824.]

» Les François, établis à Jacca, secon-» dés de leurs femmes, battent un corps » de troupes infidèles. Toutes les posses-» sions des François en Espagne étoient » annexées au royaume d'Aquitaine, » & gouvernées par des Comtes qui trouverent, dans la suite, le moyen de se rendre indépendans, & d'établir ces petites souverainetés qui formerent enfin le royaume de Castille.

[835.]

Le règne tumultueux de Louis le Débonnaire privoit Alphonse des secours qu'il avoit reçus de la France; & cette circons-

tance jointe à son grand âge le détermina à convoquer les Grands de son royaume, à Oviédo. Il y fait reconnoître successeur de sa couronne le prince Ramire, son cousin, qui descendoit, comme lui, du roi Reccarede. « On dit qu'il avoit offert à Charlemagne de l'adopter, & que les Grands » de ses Etats furent assez heureux pour l'en » empêcher, ne voulant point que le » royaume devînt une misérable province » de l'Empire François. »

[840.]

Le royaume de Navarre * se forma des conquêtes abandonnées par Louis le Débonnaire, au-delà des Monts. Les Navarrois, exposés aux incursions des Sarasins, résolurent de se choisir un Roi, & vinrent le chercher en France. Les suffrages se réunirent en faveur d'Inigo, comte de Bigorre, qui possédoit des terres considérables au-delà des Pyrenées & devoit s'intéresser plus que personne à la défense du pays. On élut,

* Les rois de Navarre ne prirent ce titre, qu'après avoir chassé les Maures de toutes ces contrées, & ne porterent que le nom de Rois de Sobrarbe ou Sobrarvé, qui faisoit partie de l'Aragon. D'autres assurent que Fortune fut le premier qui prit la qualité de Roi, en 880, & que ses prédécesseurs n'eurent jamais que celle de Comte.

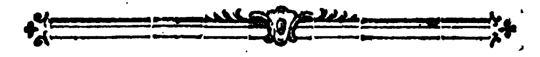
en même tems, Aznar, comte héréditaire d'Aragon, sous la souveraineté du royaume de Navarre. On y fit aussi des loix qui, sous prétexte de tempérer l'autorité des Souverains, ne devoient servir qu'à l'anéantir.

Le Code de ces loix fut également composé pour la Navarre & l'Aragon, & n'est devenu propre aux Aragonnois que par leur opiniâtreté à ne se point relâcher sur ce qu'ils appelloient les Priviléges de la Nation, quoiqu'ils en reconnussent les inconvéniens. Ces loix ne comprenoient que peu d'articles, dont les principaux étoient :

1° Le Roi ne pourra rien faire, ni pour la paix, ni pour la guerre, ni pour aucune autre chose qui concerne le public, sans le consentement d'un conseil composé de douze Ricombres, c'est-à-dire douze Seigneurs des plus riches & des plus considérables du pays.

2° Les Ricombres feront serment de veiller à la conservation du Roi, & de l'aider en tout ce qui regarde la défense & le gouvernement de l'Etat.

Ce Code de loix a été grossi, dans la suite, particuliérement de celles qui furent empruntées des François & des Lombards.



RAMIRE I, *Roi d'Oviédo.*

[844.]

ALPHONSE II s'étoit occupé du soin d'embellir la ville d'Oviédo, & n'avoit rien épargné pour la rendre digne d'être la capitale de son royaume. Le palais qu'il s'étoit bâti étoit aussi beau que pouvoit le permettre la barbarie de ce siécle. Ramire est le premier qui prit le titre de Roi d'Oviédo, & qui humilia l'orgueil des Sarasins, de maniere à conserver aux Rois ses successeurs un ascendant dont ils tirerent le plus grand avantage contre une nation naturellement insolente.

[844.]

Abdéramme II envoie une ambassade à Ramire pour lui demander le tribut de cent jeunes filles Chrétiennes, suivant le traité que Mauregat avoit fait avec les rois de Cordouë. Peu s'en fallut que les Asturiens ne violassent le droit des gens dans la personne de ces ambassadeurs. Ramire leve en diligence une armée, où les prêtres, & même les évêques, furent obligés de se trouver. De tous ses sujets en état de porter les armes, il n'exempta que ceux qu'il falloit nécessairement laisser pour la

culture des terres. Sa marche prévint celle de l'ennemi; &, en l'attendant, il porta le ravage sur les frontieres. Les armées se trouverent en présence, près d'Alvéda. On combattit, pendant deux jours, avec un égal acharnement. Le succès de la premiere journée ne fut pas heureux pour les Chrétiens. Ils n'éviterent une défaite entiere, qu'à la faveur de la nuit. Le lendemain, Ramire dit qu'il avoit vu en songe l'apôtre S. Jacques, & qu'il lui avoit promis la victoire. Ses soldats animés d'un nouveau courage ne respirent que le combat. On retourne aux ennemis, & on les charge en criant : SAINT JACQUES ! nom qui, depuis ce tems-là, a été le cri de guerre des Espagnols, comme SAINT DENIS, celui des François. Les Sarasins effrayés de voir tant de résolution en des troupes qu'ils croyoient vaincues, & dispersées, soutiennent à peine le premier choc; leur déroute devient générale : ce n'est plus qu'un horrible carnage qui leur coûte soixante mille hommes. Ramire couronna sa victoire par la prise de plusieurs villes qui reculerent considérablement les frontieres de ses Etats.

Ce fut à cette occasion que le Roi avec son armée, obligea, par un vœu public, toute l'Espagne, quoique la plus grande partie se trouvât sous la domination des Maures, à payer,

tous les ans, à l'église de Compostelle, un tribut de bled & de vin, proportionné à ce que chacun possédoit de terre. Cette coutume, souvent interrompue, & renouvellée, s'observoit encore, il y a cent ans, en plusieurs provinces d'Espagne. On dit que ce tribut est encore aujourd'hui en usage dans certains cantons.

Il étoit encore ordonné que, dans toutes les guerres, lorsqu'après une action les soldats partageroient entr'eux les dépouilles des vaincus, on réserveroit la part d'un cavalier pour l'église de S. Jacques à Compostelle. Le tems a entiérement aboli cet usage.

[845.]

Des troupes de voleurs infestoient les Asturiens, au point que le Roi fut obligé de marcher contre eux. Il porta une loi qui les condamnoit à avoir les yeux arrachés : « peine, en quelque maniere, pro» portionnée à la qualité de leurs crimes, » dit Mariana; car c'étoit leur ôter l'occa» sion de desirer le bien d'autrui, & le » moyen de l'enlever. » Mais ce supplice étoit le plus en usage dans ce tems-là. On l'employoit contre la plûpart des criminels, même ceux de lèse-majesté. Ramire est le premier qui condamna les magiciens & les sorciers à être brûlés vifs.

[846.]

» Un Allemand, de Chrétien devenu
» Juif, passe à Cordouë, & détermine Ab-
» déramme à persécuter les Chrétiens, &
» à les contraindre d'embrasser la loi de
» Mahomet, ou celle de Moïse. La Religion
» Chrétienne n'a jamais reçu de coups plus
» dangereux que de la part de ses apostats. »

Les Normands, après avoir ravagé l'Angleterre, & une partie de la France, abordent en Galice. Vaincus par Ramire, ils se jettent sur les terres des Sarasins, depuis Lisbonne jusqu'à la mer Méditerranée; y portent la désolation, pendant deux années; gagnent trois batailles; font une multitude infinie d'esclaves, & emportent avec eux un immense butin.





ORDOGNE I.

[851.]

QUATRE esclaves de l'église de Compostelle accusent Ataulphe, leur évêque, d'un crime exécrable. Le prélat, cité pour être jugé, tarde à se rendre, & paroît à la Cour, revêtu de ses habits pontificaux. Le Roi, sans l'entendre, fait lâcher sur lui un taureau indompté. On croyoit Ataulphe perdu, « lorsqu'on vit à ses pieds l'animal » doux & traitable, comme un agneau, dans » une posture où l'on eût dit qu'il révéroit » en lui la vertu & l'innocence calomniée. » Le Roi & la Cour en furent touchés. Le » juge se prosterna devant l'accusé, & lui » fit une réparation publique. »

[851.]

Le roi de Cordoue embellissoit cette ville, la capitale de son royaume; en faisoit paver les rues; (celles de Paris ne furent pavées qu'en 1183;) ornoit les places publiques de fontaines d'où l'eau se distribuoit, par une infinité de canaux, dans chaque maison particuliere; &, tandis qu'en rappellant les arts & les sciences, il vouloit adoucir les mœurs de ses sujets, un édit qu'il avoit porté, leur permettoit de tuer sur le champ tout Chrétien qui parleroit mal de Mahomet, ou de l'Alcoran. La persécution dura dix ans, pendant

lesquels on répandit des fleuves de sang, & on renouvella tous les supplices inventés par les Nérons, les Domitiens, & les Dioclétiens.

Après la conquête de l'Espagne, les Maures avoient accordé aux anciens habitans le libre exercice de leur religion. Les prêtres & les religieux conserverent les marques de leur caractere & de leur profession. Outre les sept églises conservées dans Cordouë, parmi lesquelles on comptoit trois monasteres, il y en avoit huit autres dans les environs de la ville, qui étoient autant de maisons religieuses, & où le tems de l'Office divin s'annonçoit par le son des cloches. A mesure que la puissance des Maures s'affermissoit, leur tyrannie augmentoit; & ils ne cherchoient que les occasions de faire éclater la haine qu'ils portoient aux Chrétiens. Ils les railloient, les insultoient, & les chargeoient d'injures, en toutes rencontres. Ceux-ci ne souffroient pas toujours ces outrages avec une égale patience; &, dès qu'un Maure proféroit quelque blasphême contre la Religion Chrétienne, ils ne manquoient pas d'attaquer Mahomet, & sa secte. Leur zèle s'anima, quand la persécution fut ouvertement déclarée. Ils s'attroupoient dans les places publiques. Ils couroient en foule chez les magistrats; déclaroient hautement qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils avoient en horreur la secte de Mahomet. Le concile de Cordouë ra-

lentit ce zèle, & défendit de regarder, comme martyrs, ceux qui, sans nécessité, s'exposeroient ainsi à la mort.

[857.]

Les Normands ravagent, une seconde fois, toutes les côtes d'Espagne; passent le détroit; entrent dans la Méditerranée, & mettent tout à feu & à sang dans les isles Baléares, (Majorque & Minorque.) Ils en vouloient sur-tout aux Maures, & ne faisoient quartier à aucun. Leurs maisons étoient pillées; les mosquées renversées; & le feu consumoit les richesses qu'on ne pouvoit pas emporter.

Le roi d'Oviédo profitoit du tems où ses ennemis étoient occupés ailleurs, pour régler les affaires de son royaume, entretenir l'union parmi ses sujets, rebâtir, accroître & repeupler les principales villes qui étoient, pour la plûpart, désertes ou ruinés. Le plus leger échec étoit pour lui une perte considérable, parce que livrer une bataille, c'étoit se battre en désespérés, & s'acharner au massacre des vaincus; prendre une ville, c'étoit la démanteler; en passer les défenseurs au fil de l'épée, & emmener en esclavage le reste des habitans; faire la guerre, c'étoit tomber à l'improviste sur le pays ennemi, & porter par-tout la désolation, jusqu'à ce qu'une armée pût être rassemblée, & vînt en arrêter le cours par une victoire.



ALPHONSE III, LE GRAND *.

[862.]

ALPHONSE III, déja associé à la couronne de son pere, lui succede, à l'âge de quatorze ans. Sa jeunesse enhardit plusieurs Grands à se révolter. Froïla, comte de Galice, se fait proclamer Roi, & prend les rênes du gouvernement, après avoir obligé Alphonse de s'éloigner; mais bientôt son avarice & ses violences excitent une conjuration qui le fait périr dans la premiere année de son règne.

* Les historiens se plaisent à comparer ce prince avec Alphonse II; & en effet le parallele ne laisse rien à desirer. « Deux hommes ne peuvent être plus semblables par les moeurs, par » les actions, par les aventures de leur vie, que » le dernier Alphonse & lui. L'un auroit pu être » pris aisément pour l'autre... Ils eurent un » même commencement de règne; la longueur » n'en fut guères inégale, la fin fort semblable; » les mêmes ennemis, les mêmes succès à la » guerre, les mêmes occupations durant la paix; » tout fut pareil, jusqu'à une faute qu'ils firent » également tout deux, & dont ils porterent » aussi tous deux également la peine. »

[863.]

A l'exemple de la plûpart des Rois ses prédécesseurs, Alphonse est occupé d'abord de guerres domestiques ; &, après avoir vaincu des sujets rebelles, il tourne ses armes contre les Sarasins. Une alliance avec les François & les Navarrois lui procure des secours considérables ; & deux grandes victoires, remportées coup sur coup, sont le prélude des succès qu'il eut toute sa vie, & qui lui mériterent le surnom de Grand.

[870.]

Alphonse, ne trouvant point d'armée qui pût s'opposer à ses desseins, pénetre jusques dans la Lusitanie, (le Portugal ;) en ramene ses soldats chargés d'un riche butin ; ajoûte à ses Etats un grand nombre de ville, qu'il peuple de colonies Chrétiennes, après en avoir chassé les Sarasins.

Telle étoit alors la politique d'Alphonse, que ses successeurs eurent toujours dans la suite. Dès qu'on prenoit une ville, on y faisoit venir des Chrétiens, pour remplacer les Maures qu'on en chassoit. « Il arrivoit » de-là, que les Sarasins, se retirant peu-à- » peu dans les provinces qui leur restoient, » multiplioient considérablement le nom- » bre des citoyens qui s'y trouvoient déja.

» Mais les Rois Chrétiens, en dégarniſ-
» ſant les anciennes contrées de leurs ha-
» bitans pour peupler les nouvelles co-
» lonies, étendoient davantage leur do-
» mination, ſans que le nombre de leurs
» ſujets augmentât. En effet, on remar-
» qua, dans la ſuite, que l'Andalouſie &
» le royaume de Grenade, qui, de toutes
» les provinces, furent celles où les Sara-
» ſins ſe maintinrent plus long-tems, quoi-
» qu'elles fiſſent à peine le quart de l'Eſ-
» pagne, renfermoient plus de monde
» que le reſte du pays. »

[874.]

Une multitude de prêtres & de religieux, chaſſés par le roi de Cordouë, ſe refugient auprès d'Alphonſe. Ce Prince leur donne des égliſes où ils vivent en communauté : telle eſt l'origine des monaſteres répandus dans les Aſturies, la Galice, & le royaume de Léon.

[877.]

Un concile d'Oviédo, le cent dixieme qui ſe ſoit tenu en Eſpagne, régla que les évêques, dont les diocèſes étoient ſous la puiſſance des Maures, ſerviroient de grands-vicaires à l'archevêque d'Oviédo, qui conſacra une partie de ſes revenus à leur ſubſiſtance, & leur aſſi-

gna douze églises : c'est ce qui fit appeller, dans ce tems-là, Oviédo, la Ville des Evêques.

[881.]

Il y eut, dans presque toute l'Espagne, des tremblemens, de terre très-violens, qui renverserent un grand nombre d'édifices, & causerent des dommages considérables dans la plûpart des villes.

[882.]

Alphonse marche contre les Maures qui menaçoient la ville de Léon. Abuhalit, un des principaux chefs de l'armée ennemie, fait prisonnier dans les dernieres guerres, envoie redemander son fils qu'il avoit laissé en ôtage, quand on lui donna la liberté. Alphonse a la générosité d'acquiescer à cette demande ; & deux victoires, remportées sur l'armée qu'il étoit venu combattre, obligent les Sarasins à lui payer une somme considérable, pour obtenir une trève dont il avoit autant de besoin que ses ennemis.

[883.]

Mahomet, roi de Cordouë, admiroit la beauté de ses jardins. Un officier lui dit que ce séjour des Rois seroit délicieux, si l'on pouvoit espérer d'en jouir toujours.

Le

Le Prince répondit : « Si l'on ne devoit » jamais mourir, je ne serois pas Roi. »

[906.]

Alphonse, tant de fois exposé aux conjurations, & toujours heureux contre ses ennemis domestiques, succombe enfin sous les efforts réunis de ses enfans, de la reine Ximène, son épouse, & de tous les Grands de son royaume. Don Garcie, l'aîné de ses fils, qu'il avoit vaincu & mis aux fers, passe de la prison sur le thrône.

[910.]

Alphonse se proposoit de faire un voyage de dévotion à l'église de S. Jacques, à Compostelle. Il demanda en grace à son fils de lui laisser faire encore une irruption sur les terres des Maures. « Vraisemblable- » ment on prit garde quelles troupes on lui » donnoit, & en quel nombre; mais on » ne crut pas qu'il fût bienséant de lui ré- » fuser le plaisir de se signaler encore une » fois. Il fit l'irruption, & revint chargé » des dépouilles des infidèles. » Il mourut, au retour de cette entreprise qui fut le dernier de ses exploits.



GARCIE I.

[910.]

GARCIE avoit un royaume qui comprenoit les Asturies, la Galice, une partie du Portugal & de la Vieille-Castille, & ce qui fut connu, dans la suite, sous le nom de Royaume de Léon; sous le règne de Pélage, il étoit borné à quelques rochers. Alphonse le Grand avoit fait lui seul plus de conquêtes que tous ses prédécesseurs ensemble. Le roi de Navarre & le comte de Barcelone possédoient aussi une étendue de pays fort considérable. On peut juger des progrès que les Chrétiens avoient faits en deux cents ans. Il est vrai que leurs divisions & leurs guerres civiles y mirent souvent de grands obstacles, & les empêcherent, plus d'une fois, de profiter de la mésintelligence qui régnoit parmi les Maures.

[913.]

Le règne de ce Prince ne fut recommandable que par une victoire complette, remportée sur les Sarasins, & par quelques irruptions faites sur leurs terres, avec beaucoup de succès. Il ne laissa point d'enfans

& son frere lui succéda, sans qu'il fût question, parmi les grands, de réclamer le droit d'élire, d'où on peut conclure que la succession à la couronne étoit bien établie dans la famille des rois d'Oviédo.



ORDOGNE II, *Roi de Léon.*

[913.]

ABDÉRAMÈNE III, roi de Cordouë, voulant réparer les pertes de sa nation, fait alliance avec les Sarasins d'Afrique, & avec un prince Mahométan, de la Mauritanie Tingitane. Les secours qu'il en reçoit lui fournissent une armée formidable, qu'il mene contre les Chrétiens. Le combat est des plus opiniâtres, Ordogne remporte la victoire, & dissipe la crainte que la réunion de tant d'ennemis donnoit à un peuple qui pouvoit à peine résister aux seuls Maures de Cordouë.

Ordogne, revenant couvert de gloire dans ses Etats, fut reçu, comme en triomphe, dans la ville de Léon. Elle étoit située agréablement, & se trouvoit presqu'au centre de tout ce que les Princes Chrétiens possédoient alors; ce qui le détermina à y

fixer son séjour, & à la choisir pour sa ville capitale. Alors le titre d'Oviédo fut changé en celui de Léon. Il paroît cependant, par d'anciens monumens, que ce Prince ne laissa pas de porter encore le nom de Roi d'Oviédo.

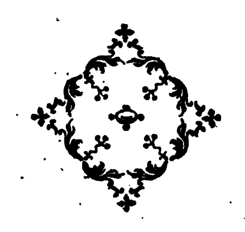
[919.]

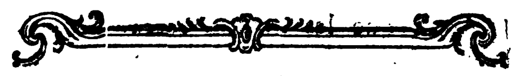
Les Sarasins vainqueurs dans la Navarre passent les Pyrenées, & ravagent la Gascogne. Obligés de voler au secours de Cordouë que le roi de Léon menaçoit, ils sont attaqués & battus par Sanche, roi de Navarre. Une femme Navaroise eut la gloire de tuer le général ennemi de sa propre main.

[923.]

Ordogne, soupçonnant les comtes de Castille d'aspirer à l'indépendance, les mande à sa cour, sous prétexte qu'il a des affaires importantes à leur communiquer. Ils s'y rendent au nombre de quatre. On les met en prison; &, peu de jours après on leur ôte la vie. Le Roi avoit prévu combien cette trahison révoltetoit toutes les villes de Castille, & s'étoit mis en état de se servir de cette circonstance pour les soumettre & les réunir à sa couronne. Une mort imprévue renversa ses projets.

Après que les Maures eurent conquis l'Espagne, quelques seigneurs particuliers se maintinrent dans la Castille, & augmentant peu-à-peu leur puissance, leur autorité, leurs richesses, ils se mirent sous la protection des rois d'Oviédo, dont ils se rendirent feudataires, & furent bientôt en état d'étendre les limites de leurs domaines, par les excursions continuelles qu'ils faisoient sur les terres des infidèles. Ces seigneurs s'appelloient Comtes, & leur dépendance de la couronne d'Oviédo se bornoit à fournir des troupes, en tems de guerre, sur-tout quand le danger étoit pressant, & à se trouver aux assemblées générales du royaume.





FROYLA II.

[923.]

FROYLA, frere d'Ordogne, ne porta que quatorze mois la couronne qu'il avoit enlevée à ses neveux. Les Castillans profitent de la circonstance, pour se déclarer affranchis de toute domination. Ils levent des troupes, en cas d'attaque, & se choisissent deux chefs, sous le nom de Juges. D. Lain Calvo est chargé de la guerre ; & D. Nugnez Rasura, de l'administration des affaires. On rédige un code de loix, qui a été long-tems en usage ; & la liberté fut bientôt affermie par les talens de D. Fernand Gonzalve qu'on déclara seul comte héréditaire de la nation Castillane, du vivant de son pere D. Nugnez. C'étoit jetter les fondemens de la monarchie ; dans le tems même où l'on ne vouloit établir qu'une république.





ALPHONSE IV, LE MOINE.

[924.]

LE roi de Cordouë renouvelle la persécution contre lès Chrétiens, « non » par politique, ou par zèle pour sa religion, » mais par orgueil, par caprice, pour satisfaire son avarice, sa cruauté & des passions plus infâmes. »

[926.]

Après la mort de Jean, archevêque de Tolède, les Maures ne voulurent par permettre qu'on procédât à l'élection de son successeur. Ils craignoient que dans la confusion où étoient leurs affaires, un nouvel évêque n'employât son crédit pour relever le courage des Chrétiens, & les animer à secouer le joug. Les ecclésiastiques convinrent entr'eux de donner la premiere place au curé de S. Juste, & de le reconnoître pour supérieur, cette convention eut toujours lieu, dans la suite, jusqu'au tems où les Chrétiens se rendirent maîtres de Tolède.

[928.]

Sanche, roi de Navarre, autorisoit, par

son exemple les courses de ses sujets dans la Castille, & maltraita les ambassadeurs qui lui demandoient la réparation de plusieurs dommages injustement causés. Gonzalve rassemble ses troupes. Les Navarrois & les Castillans en viennent aux mains. Dans la chaleur de la mêlée, le roi de Navarre & le comte de Castille se rencontrent. La bataille qui alloit couter bien du sang, se change en un combat singulier. Les armées se séparent, les deux guerriers, les plus célèbres de leurs tems mettent la la lance en arrêt, poussent leurs chevaux, & se heurtent avec tant de violence, qu'ls sont tous deux désarçonnés, portés par terre, & couverts du sang de leurs blessures. Mais le Comte se releve, quoique dangereusement blessé, & le Roi qui avoit reçu un coup mortel ne survit à sa chute, que pour voir la fuite de ses troupes tant de fois victorieuses.

[931.]

Alphonse IV, ennuyé d'une vie qui demandoit des soins & du travail, renonce à la couronne, & la céde à Ramire, son frere. Il laisse Ordogne son fils, sans secours, sans apanage, sans protection, & se fait moine pour être oisif. Il ne tarda point à prouver qu'il avoit reçu l'habit religieux, sans en prendre l'esprit.

RAMIRE II.

[932.]

RAMIRE n'ignoroit pas que le ſeul moyen de gagner le cœur de ſes ſujets, c'étoit de faire la guerre aux Maures, & d'augmenter ſon royaume par de nouvelles conquêtes. Il aſſemble une armée, & ſe diſpoſe à tomber ſur les Sarafins; il eſt lui-même attaqué par Alphonſe qui avoit quitté ſon monaſtere pour remonter ſur le thrône, & ſe fortifioit dans la ville de Léon, en attendant que ſa faction fût en état de tenir la campagne. Ramire n'ayant à faire qu'à un mauvais guerrier, ne veut le réduire que par la faim. La ville mal pourvue de munitions eſt à peine inveſtie, qu'elle eſt obligée de ſe rendre à diſcrétion. Alphonſe y fut renfermé dans une étroite priſon, où les enfans de Froyla II ne tarderent pas d'être confinés, pour avoir excité les Aſturiens à la révolte.

Les motifs de cette révolte étoient, de la part des chefs, l'injuſtice qu'on leur avoit faite, en ne les appellant pas à l'aſſemblée des grands du royaume, lorſque

le roi Alphonſe avoit abdiqué la couronne en faveur de ſon frere. Les Aſturiens prétendoient que l'abdication d'Alphonſe n'étoit pas volontaire, & que Ramire l'y avoit contraint.

[933.]

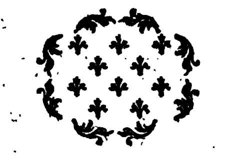
La priſe de Madrid, aujourd'hui la capitale de l'Eſpagne, & qui n'étoit alors qu'une ville peu conſidérable; deux victoire complettes, qui coûterent aux Maures l'élite de leurs troupes; Saragoſſe rendue tributaire de la couronne de Léon; la Caſtille ſecourue & délivrée du danger preſqu'inévitable de tomber ſous la puiſſance des Saraſins : tels furent les premiers ſuccès d'un Roi qui n'éprouva jamais le moindre revers.

[938.]

Le roi de Cordouë, honteux des pertes que les Chrétiens lui faiſoient éprouver, forme le hardi projet de les chaſſer entiérement de l'Eſpagne; &, pour ménager ſes ſujets, il tire de l'Afrique une armée de cent cinquante mille combattans. Défait à Simancas, le 6 d'Août, &, peu de tems après, vaincu & bleſſé à Salamanque, il s'enfuit preſque ſeul à Cordouë.

Des ſuccès ſi éclatans donnent lieu de penſer que Ramire va ſe voir maître de la

capitale des Sarasins. D'ailleurs, si l'on ajoûte foi aux Espagnols, « la perte du vainqueur » ne fut pas considérable : ainsi il devoit » lui rester encore une armée en état d'a- » gir. Mais les Chrétiens libres, quoique » gouvernés par des Rois, ne se rendoient » à l'armée, que quand le royaume étoit » dans un danger évident, ou quand ils » avoient espérance de faire un grand butin. » Le péril étoit-il passé, ou l'armée s'étoit- » elle enrichie par le pillage, chaque parti- » culier quittoit le Roi, soit qu'il y con- » sentit ou non. » Ne peut-on pas dire que le sort des rois d'Espagne ressembloit à celui des rois de France, qui, dans ce tems-là même, ne pouvoient avoir des troupes, que par le moyen des grands vassaux, encore n'étoient-ils obligés de servir, que pendant quarante jours, après lesquels ils quittoient l'armée, sans se mettre en peine des suites fâcheuses que pouvoit avoir leur retraite précipitée.





ORDOGNE III.

[950.]

ORDOGNE III n'eut pas le tems de faire éclater les grandes qualités qui le rendoient digne de ſuccéder à ſon pere. Il lui fallut d'abord défendre ſa couronne, contre un parti formé en faveur de Don Sanche ſon frere, & qui étoit appuyé de toutes les forces de la Caſtille & de la Navarre. Ordogne évite l'occaſion de combattre; & tout-à-coup il n'a plus d'ennemis, les Navarrois & les Caſtillans s'étant retirés chez eux, ſans qu'on ait pu découvrir le motif d'une conduite ſi bizarre; le roi de Léon ſe vengea du comte de Caſtille, en lui renvoyant ſa fille qu'il avoit épouſée.

[954.]

Les Maures n'avoient pas perdu de vue le projet d'accabler les Princes Chrétiens, & de les chaſſer de toute l'Eſpagne. Une armée formidable vient fondre ſur la Caſtille; deux fois vaincue, elle eſt enfin taillée en piéces. Le danger commun avoit réuni les rois de Léon & de Navarre avec le comte de Caſtille.

[955.]

Le roi de Léon se disposoit à profiter de cette bonne intelligence pour avancer ses conquêtes, quand il mourut, laissant un fils en si bas âge, qu'il fut aisé à Don Sanche de monter sur le thrône.



SANCHE I, LE GROS.

[955.]

UN fils d'Alphonse IV, secondé du comte de Castille, oblige Sanche à se réfugier dans la Navarre. L'excessif embonpoint qui avoit fait donner à ce Prince le surnom de Gros, l'appesantissoit chaque jour, de plus en plus, & le mettoit hors d'état d'agir. Les médecins Arabes passoient alors pour les plus habiles qui fussent au monde. Sanche se rendit à Cordouë où Abdéramène le reçut avec beaucoup de générosité, lui envoya ses propres médecins dont les remèdes eurent un succès surprenant, & lui donna une armée avec laquelle il n'eut qu'à paroître pour écarter un lâche concurrent chargé de la haine publique.

[958.]

Les Caſtillans apprennent que le roi de Navarre, par une inſigne trahiſon, retient priſonnier leur Comte qu'il avoit attiré à ſa cour, ſous prétexte de lui faire épouſer ſa ſœur. Ils prennent les armes, & font ſerment de ne les quitter, & de ne revenir chez eux, qu'après avoir ouvert la priſon du Comte. Ils ſont agréablement ſurpris de le rencontrer avec la ſœur du roi de Navarre, qui avoit eu l'adreſſe de mettre ſon amant en liberté. Tout cet appareil de guerre ſe change en une ſorte de triomphe; & on ſe rend à Burgos où le Comte célèbre ſon mariage avec beaucoup de magnificence.

[960.]

Le roi de Léon invite le comte de Caſtille à une aſſemblée générale de ſes Etats, &, pour plaire au roi de Navarre, il le fait arrêter & conduire dans une étroite priſon. Les Caſtillans ne reſpirent que la vengeance. Leur courageuſe comteſſe modere ces tranſports, & ſe charge du ſoin de procurer, une ſeconde fois, la liberté à ſon époux. Sous prétexte d'un voyage de dévotion à l'égliſe de S. Jacques en Galice, elle prend ſon chemin par Léon, & ſe rend à la cour, en habit de pélerine. Le Roi, ſon neveu, la reçoit de maniere à adoucir

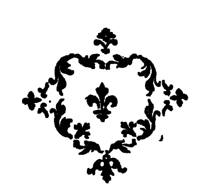
ſes chagrins ; cherche à ſe juſtifier, & lui accorde la permiſſion de paſſer quelque tems avec ſon mari. Elle avoit donné tous les ordres néceſſaires au ſuccès du projet qu'elle méditoit. C'étoit de changer d'habit avec le comte, & de demeurer priſonniere en ſa place, le reſpect qu'on avoit pour elle devant empêcher qu'on ne l'obſervât d'aſſez près pour découvrir le ſtratagême. Tout réuſſit à ſouhait ; & la comteſſe fut la premiere qui en apprit la nouvelle au Roi. L'admiration ayant ſuccédé à la colere, Sanche ne put refuſer à ſa tante les louanges qu'elle méritoit, il la fit reconduire en Caſtille avec appareil, & comme en triomphe.

Un grand nombre d'écrivains Eſpagnols ajoûtent une circonſtance qui ſemble tenir beaucoup du fabuleux de ces tems-là, & qui paroîtra bien peu vraiſemblable, quoiqu'elle ſoit autoriſée de leur témoignage. » Dans le premier voyage que Gonzalve, » comte de Caſtille, fit à la cour de Léon, » il avoit vendu au Roi un cheval de grand » prix, & un oiſeau de proie, fort rare : » il les lui avoit offerts en pur don ; mais, » le Roi n'ayant pas voulu les recevoir en » préſent, le Comte les lui avoit vendus » fort cher, & avec cette condition que, » s'il n'etoit pas payé dans un tems marqué, » la ſomme doubleroit, tous les jours, juſ-

» qu'au payement. Soit par oubli, soit par
» négligence, le payement n'avoit point été
» fait. Gonzalve, étant sorti de prison, le
» demanda, les armes à la main, & obligea
» le roi de Léon à faire supputer la somme
» qui se trouva si excessive, depuis qu'elle
» avoit commencé à doubler, que le mo-
» narque, étant insolvable, ne put satisfaire
» le Comte, qu'en lui abandonnant, pour
» être quitte, tout ce qu'il prétendoit en-
» core de souveraineté sur ses Etats. Ainsi,
» selon ces historiens, la Castille cessa de
» relever du royaume de Léon. »

[965.]

La Galice est attaquée par les Normands. L'évêque de Compostelle, S. Rosende, rassemble quelques troupes; marche contre eux; les taille en piéces, & sauve la Galice de leurs brigandages.





RAMIRE III.

[967.]

RAMIRE, âgé de cinq ans, ſuccede à ſon pere. La reine Thérèſe ſa mere, & la princeſſe Elvire ſa tante, furent chargées de la tutelle du jeune Roi, & du gouvernement de ſes Etats. C'eſt le premier exemple que l'on trouve dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, non-ſeulement d'une régence accordée à des femmes, mais encore d'un Roi en tutelle. C'eſt une erreur de dire que la princeſſe Elvire étoit alors religieuſe : elle ne le fut qu'après la majorité & le mariage du Roi ſon neveu.

[968.]

Le comte Gonzalve fut ſi touché des ravages que les Maures venoient de faire dans la Caſtille, ſans qu'il eût pu les arrêter, qu'il en mourut de douleur. La fortune de l'Eſpagne Chrétienne ſembla tomber avec ce grand homme, quoique ſon fils Garcie Fernandez fût l'héritier de ſes vertus, comme de ſon autorité.

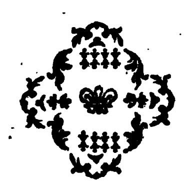
[976.]

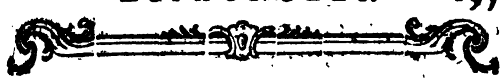
Un Maure, nommé *Ragis*, envoya au

Miramolin d'Afrique l'Histoire d'Espagne, qu'il avoit composée en arabe, par les ordres de ce prince Musulman. Les sciences & les arts étoient en honneur à la cour de Cordouë. Abdéramène III leur avoit accordé une protection toute particuliere ; & les Maures les cultivoient avec succès.

[982.]

Les Princes Chrétiens, divisés entr'eux, après avoir perdu l'occasion d'attaquer les Maures avec avantage, pendant les troubles d'une minorité, sont eux-mêmes attaqués, & font des pertes considérables. Ramire, accoutumé à se laisser dominer, en prince foible, abandonnoit les rênes du gouvernement à une épouse qui s'étoit rendue maîtresse absolue ; & le mécontentement des sujets alla jusqu'à la révolte. Il mourut de regret d'avoir été vaincu.





VÉRÉMOND II.

[982.]

VÉRÉMOND portoit déja le titre de Roi, & régnoit dans la Galice qu'il avoit enlevée à Ramire. Dès son avénement à la couronne de Léon, il fit publier un Edit par lequel il confirmoit les anciennes loix des Goths, & ordonnoit que, dans toutes les affaires, même civiles, on se réglât sur les canons des conciles.

[984.]

Une nombreuse armée de Maures vient camper à la vue de la ville de Léon. Le roi Vérémond rassemble ses troupes, surprend les ennemis dans leur camp, & y fait un carnage horrible. Le général Mahométan conserve tout son sang froid, au milieu de cette étrange confusion. Il rassemble ce qu'il peut de ses soldats épars & consternés; ranime leur courage; charge vigoureusement les Chrétiens qu'il surprend à son tour, & leur fait payer cher la victoire qu'il leur arrache.

[985.]

Léon & Barcelone tombent au pouvoir

des Sarasins, deviennent la proie des flammes; leurs citoyens sont faits esclaves; & vendus à Cordouë. Le général Maure ne laisse qu'une tour dans la ville de Léon, pour être le monument de sa vengeance & de sa victoire.

[986.]

Les rois Maures, toujours attentifs à ménager leurs sujets, levoient des soldats en Afrique, & jusques dans la Mauritanie. On s'avisa de promettre double paye aux Chrétiens qui s'enrolleroient dans les troupes du roi de Cordouë; & cette adresse en attira une foule prodigieuse, quoiqu'ils ne dussent pas ignorer qu'on alloit leur faire porter les armes contre des Chrétiens.

[987.]

Les royaumes de Léon & de Navarre, la Castille, & les petits Etats que les Comtes s'étoient formés, éprouvoient tout-à-tour la cruauté des infidèles qui étendoient leurs conquêtes avec une rapidité égale à leur barbarie. Ils pilloient, brûloient, saccageoient toutes les villes où ils éprouvoient quelque résistance. Les Princes Chrétiens, occupés de leurs haines & de leurs querelles particulieres, se refusoient un secours mutuel, qui seul auroit pu retarder au moins les progrès des Sarasins.

[993.]

Mahomet Alagil, surnommé Almansor, premier ministre d'Hissem, roi de Cordouë, continuant toujours ses conquêtes sur les Princes Chrétiens, après avoir traversé le Portugal, comme un torrent, passe dans la Galice, entre dans Compostelle, & pille l'église de S. Jacques, où il y avoit de grandes richesses. Il en fait conduire à Cordouë, sur les épaules des Chrétiens esclaves, jusqu'aux cloches & aux portes de cette église. Ces cloches servirent long-temps de lampes dans la grande mosquée de Cordouë.

[993.]

Toute l'Espagne Chrétienne alloit retomber sous le joug des Sarasins, s'ils avoient pu forcer le roi de Léon qui, à l'exemple de Pélage, s'étoit réfugié dans les Asturies où il se défendoit avec courage, & si la dyssenterie, répandue tout-à-coup dans l'armée des infidèles, n'avoit pas arrêté le cours de leurs conquêtes. Les Espagnols attribuerent à la protection de S. Jacques ce fléau qui les délivra d'un joug inévitable. Les Maures furent harcelés, & battus, dans leur retraite, par les Chretiens; & Almansor eut peine à échapper au roi de Léon, qui le poursuivoit vivement.

[998.]

Ce premier avantage, & les malheurs des Chrétiens, firent enfin sentir la nécessité de se réunir contre l'ennemi commun, qui, avec une armée plus puissante que la premiere, se promettoit de les réduire aux dernieres extrémités. Le roi de Navarre envoie ses troupes au rendez-vous général. Le roi de Léon, attaqué de la goutte, se fait porter dans une litiere, & se met à la tête des troupes, avec le comte de Castille. Les deux armées se trouvent en présence, près de Calatagnasor, petite ville sur les frontieres de Castille & de Léon. Les Espagnols commencent l'attaque avec une confiance, & une ardeur qui étonna les Maures. On s'acharne au combat : la nuit seule en interrompt l'ardeur. Chacun se retire dans son camp, laissant la victoire incertaine. Les Espagnols se disposoient, le lendemain, à recommencer le combat, quand ils s'apperçurent qu'ils n'avoient plus d'ennemis en tête. On dit qu'Almanzor, effrayé d'une perte de cent mille hommes, licentia le reste de son armée, & se sauva seul à Médina-Céli, où il se laissa mourir de faim. Ce Général étoit véritablement un grand homme. Il s'étoit rendu très-célèbre pour avoir attaqué cinquante-deux fois les Chrétiens, &, le plus souvent, avec succès. Sa

mort fut l'époque de la décadence de l'Empire des Sarasins, & de la supériorité que reprit l'Espagne Chrétienne.

[998.]

Le jour que se donna la bataille de Calatagnazor, (si l'on en croit même quelques auteurs Maures,) on vit à Cordoue, sur les bords du Guadalquivir, un pêcheur qui chantoit, d'une voix lamentable, tantôt en arabe, & tantôt en espagnol : ALMANZOR A PERDU SON TAMBOUR A CALATAGNASOR ! La curiosité rassemble les habitans autour de cet homme. Il leur échappe des mains, & disparoît, comme une ombre, au moment qu'ils alloient s'en saisir. On reçut, quelques jours après, des nouvelles du combat.

[999.]

Les Espagnols trouverent, dans la mésintelligence qui régnoit parmi les Sarasins, la facilité de rentrer dans leurs biens, & de racheter les domaines qu'on leur avoit enlevés. Si l'on en croit une Charte qui existe encore, un Maure vendit la ville de Botam au monastere de Lorvan, pour une jument pleine.

ALPHONSE V.

[999.]

LE jeune Roi, âgé de cinq ans, fut confié, avec la régence du royaume, au comte de Galice, D. Melando Gonzales. Le Régent commença par inviter tous les sujets de son Prince, qui avoient pris parti dans l'armée des Maures, à revenir chez eux, sur la promesse qu'ils rentreroient dans leurs biens qu'on avoit confisqués lors de leur désertion. (Voyez ci-dessus, page 196.) Le comte de Castille en fit autant, de son côté; & bientôt les Maures furent abandonnés par cette multitude de Chrétiens que l'appas du gain avoit attirés, & qui formoient la meilleure partie de leurs troupes, moins encore par le nombre & le courage, que par la connoissance qu'ils avoient des lieux où l'on portoit la guerre.

[1000.]

Le comte de Castille, D. Garcie, donne de grands biens à un monastere de filles, qu'il avoit fait bâtir, à condition que, si, dans la suite des tems, quelque Princesse de son sang ne vouloit pas se marier, elle au-

voit la liberté de se retiret dans ce monastere où on lui fourniroit tout ce qui seroit nécessaire pour y vivre d'une maniere conforme à la grandeur de sa naissance.

[1007.]

L'Espagne Sarasine étoit déchirée par des divisions intestines, sous le règne d'Hissem, qui s'évanouissoit à la vue d'une épée nuë. Mahomet Almahadi, chef d'une conjuration, renferme ce Prince dans une étroite prison; poignarde un Chrétien qui ressembloit parfaitement au Roi, & le montre au peuple qui croit reconnoître Hissem. A l'aide de cette surpercherie, il s'empare du thrône. Cette révolution causa plusieurs guerres dont les Princes Chrétiens profiterent, moins pour faire de nouvelles conquêtes, que pour rebâtir, fortifier, repeupler leurs villes, rétablir le bon ordre dans leurs Etats, & policer des sujets, parmi lesquels le tumulte des armes entretenoit l'ignorance & la barbarie.

[1008.]

L'Empire des Maures perdoit son éclat, & s'affoiblissoit insensiblement, en se divisant. Les gouverneurs des villes pricipales secouoient le joug des rois de Cordouë, se rendoient indépendans & souverains. Plusieurs oserent prendre le titre de Roi,

& personne ne s'y opposa. De-là vient le grand nombre de royaumes que l'on compta dans l'Espagne, parmi les Maures, & dont les principaux étoient ceux de Cordouë, de Saragosse, de Valence, de Séville & de Tolède. Ce dernier est plus ancien, si l'on en croit quelques auteurs. Il est vrai que cette ville se révolta fréquemment, & donna le titre de Rois à ceux qu'elle mettoit à la tête de ses troupes. Les habitans se regardoient comme les plus riches & les plus puissans de toute l'Espagne, & ne pouvoient souffrir que Tolède, qui en avoit été la capitale sous les rois Goths, dépendît de Cordouë. Dès que les gouverneurs Maures donnoient quelque sujet de plaintes, le peuple prenoit les armes & se choisissoit un chef.

On peut observer ici, que « le démembrement du royaume de Courdouë est » l'origine des seize ou dix-sept provinces honorées, en Espagne, du nom de » Royaume. A mesure que les rois de Castille ou d'Aragon dépouilloient un prince » infidèle de sa province, il ne manquoit » pas de prendre le titre qu'avoit porté le » vaincu : de-là cette multitude de titres » que le roi d'Espagne conserve encore » aujourd'hui, » indépendamment de ceux qui y ont été ajoûtés depuis les conquêtes dans le Nouveau-Monde.

[1010.]

Un capitaine Maure, nommé Humeya, entre dans le palais, avec une troupe de mutins, & demande aux ſoldats de le reconnoître pour Roi. Ceux-ci lui repréſentent le danger auquel il s'expoſe, en voulant porter une couronne qui, depuis quelque tems, occaſionnoit tant de ſcènes tragiques. « Reconnoiſſez-moi Roi aujourd'hui, leur dit-il, & me poignardez demain, ſi vous le voulez. » Les ſoldats étonnés de cette intrepidité le proclament ſur le champ. Ce nouveau Roi en fut quitte pour être chaſſé de Cordouë, peu de jours après.

[1013.]

Le royaume de Cordouë étoit ſi dépeuplé par les guerres civiles, qu'il ne ſe trouvoit preſque plus d'hommes pour cultiver les terres; ce qui cauſa une famine générale. Elle ſe fit ſentir ſur-tout dans la ville de Cordouë, qui étoit alors aſſiégée. Un pain y coûtoit trente piéces d'or.

[1014.]

Hiſſem, roi de Cordouë, échappé au carnage qui ſuivit la priſe de ſa capitale, ſe retira en Afrique, l'aſyle des rois Sarraſins déthrônés, & y mourut dans la miſere. Ce Prince fut le dernier roi de la

famille d'Aldéramme, fondateur de l'Empire de Cordouë, & dont les descendans avoient occupé le thrône, pendant deux cens cinquante-quatre ans. « Au reste, il » en fut de cette monarchie, comme de » toutes les autres : un grand homme la » forma ; & un Prince foible & lâche fut » cause de sa destruction. »

[1016.]

Sanche Garcie, comte de Castille, est informé que sa mere, résolue de l'empoisonner, lui a préparé un breuvage. Le motif de cette cruelle résolution étoit de lever le seul obstacle qu'elle craignoit à son mariage avec un Prince Maure. Le comte n'écoute que sa fureur ; étouffe les sentimens de la nature, & force sa mere, sous prétexte de lui faire honneur, à boire la premiere dans la coupe qu'elle lui présente. Malgré toutes ses résistances, elle ne peut s'en dispenser, & meurt empoisonnée. Le fils parricide ne tarda pas à pleurer son crime, & fonda le monastere d'Ogna, auquel il donna le nom de sa mere. Il y choisit sa sépulture qu'on y montre encore aujourd'hui.

Plusieurs écrivains rapportent à cette scène tragique l'origine de la coutume, établie en différens cantons de l'Espagne,

de faire boire les femmes à table, avant leurs maris.

D'autres prétendent que Don Sanche Delvalle d'Espinosa avoit averti le comte de Castille du danger qu'il couroit d'être empoisonné, & qu'en récompense de ce service, le Comte accorda aux vassaux de Don Sanche, c'est-à-dire aux chasseurs d'Espinosa, le privilége de faire la garde, pendant la nuit, dans le palais, & auprès de la personne du Prince. « Les habitans de la » ville regardent ce fait comme une tradi- » tion ancienne, constante, & dont il n'est » pas permis de douter. »

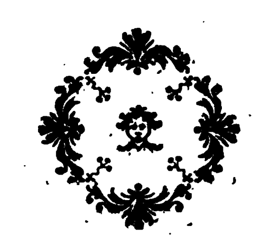
[1019.]

Richard, duc de Normandie, vole au secours de la comtesse de Barcelone, sa belle-mere, & la délivre des Sarasins qui l'attaquoient. Il prétendoit faire passer ses Normands pour anthropophages; & cette manie fut pour lui une nouvelle façon de combattre les Maures. « Il faisoit couper » par morceaux, & jetter dans de grandes » chaudieres, plusieurs prisonniers, à la vue » de leurs camarades. Ensuite il laissoit » échapper quelques-uns de ces malheu- » reux, qui ne manquoient pas de publier » par-tout les préparatifs des repas de leurs » ennemis. On ne peut exprimer jusqu'où » alla le découragement & la terreur des

» villes instruites de ces inhumanités. Sara-
» gosse aima mieux payer un tribut aux
» comtes de Barçelone, que d'avoir à com-
» battre de si barbares ennemis. »

[1028.]

Le roi de Léon se propose de profiter des divisions qui causoient parmi les Maures les scènes les plus tragiques, & veut ajoûter à ses Etats une partie de la Lusitanie, (du Portugal.) Il assiége Visée, place importante, qu'il va reconnoître. Il est atteint d'une fléche; & sa mort termine la premiere entreprise qu'il avoit formée contre les Maures.





VÉRÉMOND III.

[1028.]

LE jeune roi Vérémond effrayé de la mort de ſon pere, conçut tant d'horreur pour la guerre, qu'il prit & garda la réſolution d'entretenir la paix avec ſes voiſins, à quelque prix que ce pût être. Tout occupé du ſoin de rendre ſes ſujets heureux, il fit des loix très-ſages, & en procura l'exécution. Il ramena l'abondance dans ſes Etats, & les purgea des brigands que la réforme des troupes avoit multipliés.

Pour éviter d'en venir aux mains avec D. Sanche, roi de Navarre, il conclut un traité, par lequel, 1° Doña Sancha, ſa ſœur, épouſeroit D. Ferdinand, ſecond fils du roi de Navarre. 2° La princeſſe auroit pour dot toutes les places que l'on venoit d'enlever au Roi ſon frere. 3° Elle ſeroit déclarée héritiere préſomptive de la couronne de Léon, & de tous les Etats qui y étoient unis.

Le roi de Léon avoit perdu ſon fils. Le comte de Caſtille venoit d'être aſſaſſiné, au moment qu'il alloit épouſer une Princeſſe de Léon: ainſi les deux plus puiſſans Etats que les Chrétiens poſſédaſſent en

Espagne, tomberent, dans le même tems, en quenouille, & furent soumis à des princes de Navarre, qui en épouserent les héritieres. Cet exemple n'étoit pas nouveau dans le royaume de Léon.

[1028.]

Le jeune comte de Castille, Don Garcie, se rendoit à Léon avec le roi de Navarre, son oncle, une suite nombreuse de courtisans, & une armée considérable. Il venoit épouser la sœur du roi de Léon. Impatient de voir l'épouse qu'on lui destinoit, il prend les devants avec quelques cavaliers. Les trois fils du comte de Vélas, héritiers de la perfidie de leur pere, & de sa haine contre ses souverains, apprennent, par hazard, que le comte de Castille, leur maître, arrive mal accompagné. Sous prétexte d'aller au-devant de lui, & de se concilier sa bienveillance, ils se mettent en chemin, avec une troupe de traîtres & d'assassins. Ils abordent le Prince avec respect; &, selon la coutume, mettant un genouil en terre, ils lui baisent la main. Don Rodrigue, qui étoit son parrein, lui porte le premier coup. Les autres redoublent; &, l'ayant laissé mort sur la place, ils prennent la fuite. La princesse de Léon voulut voir le cadavre de celui qui alloit être son époux. Elle en pensa expirer de douleur. Le roi de

de Navarre ne s'occupa d'abord que du foin de venger cette mort. On trouva les assassins ; & il les fit brûler vifs.

Les loix des Goths portoient la peine du feu contre d'autres crimes, moins grands encore que ceux de lèse-majesté.

[1030.]

Le roi de Navarre attaquoit les Maures avec les plus grands succès ; & le royaume de Cordoue étoit à deux doigts de sa perte ; lorsqu'un démêlé domestique rappella le monarque dans ses Etats. D. Garcie, l'aîné de ses fils, avoit demandé à la Reine un cheval, que le Roi aimoit & qui lui fut refusé, d'après les représentations de l'écuyer. Le jeune Prince s'en vengea, en répandant le bruit que la Reine déféroit aux avis de l'écuyer, parce qu'il étoit son amant ; & il eut l'audace de faire parvenir au Roi cette accusation : toute la vertu de la Reine ne la mit pas à couvert de la calomnie. Le Monarque douta, &, pour s'éclaircir, remit l'affaire à la délibération des grands du royaume. On conclut que le duel, selon la coutume de ces tems-là, décideroit de l'innocence ou du crime de la Princesse qui étoit déja prisonniere dans le château de Najare, & que, si aucun champion ne se présentoit pour la défendre, elle seroit brûlée comme criminelle. Ramire, fils na-

turel du Roi, se présenta pour combattre quiconque oseroit soutenir l'accusation. Un sage vieillard remontra fortement au Roi » le tort qu'il se faisoit à lui-même, en ex» posant la réputation & le sang de sa fa» mille au hazard d'un duel qui peut-être » ne sauveroit pas la Reine d'un supplice » qu'elle n'avoit pas mérité; que sa con» duite répondoit de son innocence, & » qu'une femme, dont on avoit toujours » respecté la vertu, étoit au-dessus de tous » les soupçons. »

Après avoir fléchi le courroux du pere, il alla parler aux enfans, & leur fit connoître l'énormité du crime qu'ils commettoient, à l'égard d'une mere, & d'une mere vertueuse. D. Garcie condamna sa malice, & D. Ferdinand sa facilité à suivre la neutralité qu'il avoit promise à son frere. Le Roi s'engagea de tout oublier en faveur de leur repentir, pourvu que la Reine n'y mît point d'opposition. Elle eut de la peine à se rendre; mais elle pardonna, à condition que D. Garcie ne prétendroit jamais à rien en Castille qu'elle avoit héritée de son chef, & que D. Ramire auroit l'Aragon, avec le titre de Roi, pour récompense du service qu'il lui avoit rendu.

[1031.]

Le roi de Navarre, charmé de ce qu'il ap-

prenoit des religieux François de l'abbaye de Clugni, en Bourgogne, résolut de les employer à la réforme des monasteres qui étoient dans ses Etats. Il en écrivit au roi Robert, fils & successeur de Hugues Capet, qui lui envoya une colonie de ces saints religieux. Un titre de l'an 1032 donne à ceux qui furent établis dans l'abbaye de S. Sauveur de Leyre « le pou» voir & l'autorité d'élire dans leur monas» tere l'évêque de Pampelune. »

[1035.]

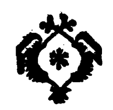
D. Sanche, roi de Navarre, surnommé le Grand, fut assassiné, en allant à Oviédo. On voit encore à Léon son épitaphe, qui est conçu, en ces termes: « Ci gît D. SAN» CHE, Roi des Monts-Pyrenées, & de » Toulouse, Prince Catholique & fidèle » Enfant de l'Eglise. »

Par un testament que D. Sanche avoit rendu public avant sa mort, il donnoit à D. Garcie la Navarre; à D. Ferdinand, la Castille; à D. Gonzalve, Sobrarbe & Ripargorce; à D. Ramire, l'Aragon. Chacun de ces Princes devoit avoir le titre de Roi, sans dépendance les uns des autres, & avec une égale souveraineté. Un partage si contraire aux régles de la politique, fut bientôt une source de divisions pour les freres, & de malheurs pour les peuples.

[1037.]

Le roi de Léon aigri, par une troupe de flateurs, contre le roi de Castille, son beau-frere, leve une armée qu'il conduit lui-même: on en vient aux mains. Dans la chaleur de la mêlée, le roi de Léon cherche son rival, perce les escadrons les plus épais; lui seul jette l'effroi parmi les Castillans: un simple soldat lui porte un coup de lance, & lui fait perdre la vie avec la victoire.

Dans ce Prince finit la postérité masculine des rois d'Espagne, originaires du pays. Il descendoit de Reccarede, premier roi Catholique des Goths. Sa famille avoit donné onze rois, depuis Alphonse I. La maison des comtes de Bigorre, Françoise d'origine, dont étoit Sanche, roi de Navarre, occupoit alors tous les thrônes de l'Espagne chrétienne.





FERDINAND I, LE GRAND, *Roi de Castille & de Léon.*

[1037.]

Les peuples de Léon cherchoient les moyens d'empêcher que leur monarchie ne fût réduite en province de Castille; mais la présence de Ferdinand, à la tête d'une armée victorieuse, dissipa tous leurs projets. On vit cependant un grand nombre de seigneurs se réfugier chez les Sarasins, plutôt que de reconnoître un Prince à qui ils imputoient la mort de leur dernier roi.

[1040.]

Le fameux Rodrigue, Diez de Bivar, si connu sous le nom de CID, qui en langue mauresque signifie SEIGNEUR, fit ses premieres armes au siége de Conimbre, & y promit tout ce qu'il exécuta depuis. Il étoit de Burgos, d'une naissance illustre, & fut le plus grand guerrier de son tems. Ferdinand l'arma chevalier dans la grande mosquée de Conimbre, qu'il avoit fait changer en église, & le regarda dès lors, quoi-

qu'encore tout jeune, comme le plus ferme appui de ses Etats.

[1045.]

Ferdinand exécute avec le plus grand succès le projet qu'il avoit conçu d'humilier la puissance des Maures, & de les chasser, s'il étoit possible, de toute l'Espagne. Mais Alménon, roi de Tolède, effrayé du danger qui le menaçoit, fit des offres si avantageuses, qu'on ne crut pas devoir les refuser. Outre une grande somme d'argent, qu'il donna sur le champ, il promit de payer, chaque année, un tribut, & de tenir son royaume de la couronne de Castille. Il vint lui-même en rendre hommage à Ferdinand qui étoit au milieu de son armée campée sous les murs de Madrid. Le roi de Saragosse, déja tributaire de l'Aragon, le devint encore de Castille. Ainsi l'Empire des Maures s'affoiblissoit peu-à-peu; & les Chrétiens d'Espagne concevoient l'espérance d'une révolution prochaine, qui leur promettoit les plus grands avantages; mais l'ambition divisa les rois de Castille & de Navarre, & les obligea bientôt de tourner contre eux-mêmes des armes qu'ils avoient rendues si redoutables aux infidèles.

[1046.]

D. Rodrigue Diaz de Bivar, avoit tué en duel D. Gomez, comte de Gormaz. Chimène, fille de ce comte, aimoit depuis long-tems Rodrigue. Elle alla se jetter aux pieds du roi Ferdinand, pour lui demander justice, & le supplia de punir Rodrigue dans toute la rigueur des loix, ou de le lui donner pour époux. Le Roi accorda la derniere partie de cette demande; & le mariage se fit avec un applaudissement universel.

Il est certain que les loix de la bienséance sont moins observées dans l'Histoire que dans la Tragédie de Pierre Corneille, qui a cependant été critiquée à cet égard, & avec raison. C'est ici Chimène qui demande le Cid en mariage. Dans le Poëme c'est le Roi qui déclare à Chimène qu'elle doit épouser le Cid. Mais l'Histoire ne se régle pas sur les bienséances : elle ne consulte que les auteurs contemporains. Sandoval révoque en doute ce mariage, « qui » ne pourroit, en effet, être vrai, à moins » que Rodrigue n'ait été marié deux fois. » Il est certain que ce seigneur se maria, » sous le règne d'Alphonse VI, avec Chi» mène Diaz, niéce d'Alphonse V, con» fondue, sous le même nom, avec la pre» miere femme du Cid, par des écrivains

» peu soigneux de consulter les anciens
» monumens. »

C'est le grand Corneille qui a rendu immortels les noms de Rodrigue & de Chimène, par sa fameuse tragédie qui fut traduite en toutes les langues de l'Europe, excepte l'esclavonne & la turque.

[1047.]

Les richesses que Chimène apporta en dot à Rodrigue, qui possédoit déja de grands biens, le rendirent le plus puissant seigneur de toute la Castille. Souvent il se mettoit à la tête d'une partie de ses vassaux, faisoit des incursions sur les terres des Musulmans, & revenoit chargé de leurs dépouilles. Il mit le comble à sa gloire, par la victoire qu'il remporta sur cinq rois Maures, qui s'étoient ligués ensemble pour ravager la Rioja. Il les fit prisonniers, & ne leur rendit la liberté, qu'à condition qu'ils lui payeroient, tous les ans, un tribut qu'il leur imposa.

Rodrigue reçut un jour ce tribut, en présence du Roi & de toute la Cour. Les députés chargés de le payer l'appellerent CID, SEIGNEUR. Les courtisans jaloux en prirent occasion de faire suspecter la fidélité d'un sujet si puissant & si honoré. Le Prince, pour venger la gloire de Rodri-

gue, ordonna, que dans la suite, il porteroit le nom de CID.

[1048.]

Le Roi assistoit au service divin, dans l'église cathédrale de Léon, & s'apperçut que les ecclésiastiques étoient pieds nuds, tant par leur extrême pauvreté que par la disette où l'on étoit alors des choses les plus nécessaires. Le Prince assigna sur le champ un fonds d'un revenu suffisant pour fournir à la chaussure des ministres attachés au service de cette église. Il ordonna aussi que, de son épargne on tireroit, tous les ans, mille ducats pour les religieux qu'il avoit fait venir de Clugni.

Etant un jour au monastere de Sahagun en Castille, l'abbé lui présenta un vase de crystal. Il le laissa tomber, le vase se cassà. Il en fit faire un d'or, de la même grandeur, & le laissa au monastere.

[1050.]

On fit ces réglemens, au concile de Coyança, où se trouverent le Roi & les Grands du royaume, selon l'ancienne coutume usitée sous la domination des Goths. » Toutes les abbayes d'hommes & de filles » suivront la régle de S. Benoît. Les cali» ces de bois & de terre ne serviront plus » au saint Sacrifice. Les ecclésiastiques ne

» porteront plus les armes, & se feront ra-
» ser sur-tout la barbe. On ne voyagera
» point les fêtes ni les dimanches. La pres-
» cription n'aura jamais lieu, par rapport
» aux biens des églises; & elles serviront
» d'asyle, même à trente pas aux envi-
» rons. »

[1063.]

Tandis que Ferdinand faisoit une incursion dans le royaume de Séville, D. Sanche combattoit pour le roi de Saragosse, vassal de son pere, contre son oncle Ramire, roi d'Aragon: telle étoit la politique de ce tems-là: Ramire fut tué dans une action. Les Maures écorcherent son cadavre; & l'Histoire ne dit pas que D. Sanche entreprît seulement de s'opposer à cette barbarie.

[1064.]

Ferdinand avoit trois fils, & deux filles. Malgré l'avis de la plus saine partie de son conseil, il voulut partager entr'eux ses Etats, plutôt en bon pere qu'en grand roi. Il donna la Castille à Sanche, son aîné; le royaume de Léon & les Asturies, à Alphonse; la Galice & le Portugal, à Garcie. Il assigna à Urraque, l'aînée de ses filles, Zamora avec ses dépendances; à Elvire, sa cadette, Toro, & le territoire

qui en dépendoit. On donna à ces villes le nom d'INFANTADO ; mot usité alors pour marquer l'apanage destiné à l'entretien des Princes-Infans, c'est-à-dire des fils puînés des rois. D. Sanche ne dissimula pas le chagrin que lui causoit ce partage, & dit au Roi son pere, « qu'il pouvoit faire, de son vivant, tout ce qui lui » sembleroit bon, mais que le tems lui feroit justice sur ce qui lui étoit dû. » Ferdinand, quoique touché de ce discours, ne crut pas devoir rien changer à des dispositions autorisées par l'exemple des Rois ses prédécesseurs, & par la coutume du tems où il vivoit.

[1064.]

Le roi de Castille se retiroit souvent dans le célèbre monastere de Sahagun, pour s'occuper plus tranquillement du soin de son salut. Il se trouvoit presque toujours au chœur, même la nuit, & chantoit les pseaumes avec les religieux. Il mangeoit au réfectoire commun, & ne vouloit pas qu'on lui servît rien que ce qui étoit préparé pour la communauté.

[1064.]

Les Etats de Catalogne, assemblés à Barcelone, reçoivent les cérémonies Romaines, dans la célébration de l'Office di-

vin, au lieu du rit ancien, appellé Mozarabe. C'étoit par déférence pour leur Comtesse qui, née en France, & accoutumée aux cérémonies Romaines, « ne se sentoit » point de dévotion à assister à des Messes » Gothiques. »

Ce changement attira l'abrogation des loix des Goths, qui jusques-là étoient demeurées en vigueur; & on en publia de nouvelles, sous le nom d'USAGES DI CATALUNNA, Usages de Catalogne. C'est la premiere partie du Code de cette province. La seconde est composée des loix portées, dans la suite des tems, selon les différentes occurrences.

[1065.]

Les rois de Tolède & de Saragosse refusoient de payer le tribut. Les Maures de Valence faisoient des courses sur les terres des Castillans. Ferdinand avancé en âge, fatigué des guerres qu'il avoit soutenues pendant le cours de son règne, & voyant ses finances épuisées, ne vouloit pas faire contribuer ses peuples aux frais d'une nouvelle guerre. La Reine offrit ses pierreries, & les grands biens qu'elle possédoit en propre. Avec ce secours, on leve une armée nombreuse. Le Roi marche contre les Maures, les taille en piéces, donne par-tout la loi, revient chargé de gloire & de riches

dépouilles, arrive à Léon la veille de Noël, & y meurt trois jours après.

On lit dans le texte Espagnol, la troisieme fête après Pâques. Mais on donnoit le nom de Pâques aux principales fêtes; LA PASENTE DE LA NATIVIDAD, *la Pâque de la Nativité*, & ainsi des autres. On trouve, dans plusieurs auteurs François, qui ne sont pas même fort anciens, qu'ils appelloient Pâques toutes les fêtes solemnelles, où ils communioient. Rien n'étoit si commun, il n'y a pas encore long-tems, que d'entendre dire, sur-tout dans les provinces: « J'ai » fait mes Pâques le jour de Noël, le jour » de la Pentecôte, &c. »

Une vie glorieuse a fait donner à Ferdinand le surnom de Grand; & une mort chrétienne, celui de Saint. L'église de Léon en célèbre encore, chaque année, la mémoire, comme d'un de ces Saints à qui la voix du peuple tient lieu de canonisation.





SANCHE II, LE FORT.

[1065.]

LE roi de Navarre avoit regardé la mort de Ferdinand, comme une occasion favorable de reprendre les terres dont ce Prince l'avoit dépouillé. Le jeune roi de Castille ne soupiroit qu'après le moment de signaler sa force extraordinaire, & son adresse à manier les armes. Il fut bientôt en état de paroître en campagne; & c'est à cette occasion, que le Cid parvint aux plus grands honneurs. Deux charges réunies sur sa tête, celle d'Alférez ou de Porte Enseigne du Roi; & celle de Campéador, ou de maréchal-général des camps, lui donnerent toutes les prérogatives dont les Connétables jouissoient en France. Il réduisit, en peu de tems, le roi de Navarre à demander la paix, aux conditions qu'on voudroit lui imposer.

[1066.]

Sanche II, impatient d'augmenter ses Etats, assemble son conseil, & y fait valoir un prétexte de porter la guerre dans le royaume de Galice. Le comte Ordogno

s'oppose à un dessein qui alloit mettre en feu l'Espagne chrétienne, & relever les espérances des Sarasins. Le Roi se leve brusquement, tire à part le Cid, & lui dit : » Rodrigue, c'est de vous que je veux pren» dre conseil en cette occasion. Je vous » charge de la conduite de cette guerre, » & je me repose du succès de mes armes » sur votre zèle & sur votre valeur. » Le Cid lui répondit : « Je suis sujet ; & il me » convient d'obéir. Mais, Prince, avez» vous considéré les suites d'une telle en» treprise ? & vous rappellez-vous votre » serment d'exécuter les dernieres volon» tés d'un pere respectable ? » ... Mon frere » don Garcie, reprend le Roi, a violé » le premier son serment en dépouillant » ma sœur Urraque de son apanage. » Il envoya, selon la coutume, ses hérauts d'armes au roi de Galice lui faire le défi solemnel, après s'être assuré que le roi de Léon garderoit la neutralité entre ses deux freres.

[1068.]

Le roi de Galice, après la perte de deux armées, est fait prisonnier & renfermé dans le château de Luna, où il mourut. Les historiens Espagnols ajoûtent aux détails de cette guerre des aventures romanesques, contre lesquelles Sandoval n'a pas été assez

en garde. « Mais ce n'eſt pas le ſeul en-
» droit où cet auteur fait voir qu'il eſt
» meilleur critique dans la connoiſſance
» des tems, que dans la diſcuſſion des faits
» & que ſa chronologie eſt plus ſûre à ſui-
» vre que ſa narration. »

[1068.]

Guignard, comte de Rouſſillon, fit bâtir ſur les frontieres de France la ville de Perpignan. Ce nom lui fut donné, à cauſe de deux maiſons placées dans l'endroit où on bâtit cette ville, & dont le propriétaire s'appelloit Bernard de Perpignan.

[1070.]

Sanche entre dans le royaume de Léon, avec une puiſſante armée que le Cid commandoit, ſous ſes ordres. Le prétexte de cette guerre étoit que, ce royaume étant le bien propre de la Reine-mere, Sanche devoit en être le ſeul héritier, par ſa qualité d'aîné. Il gagne la premiere bataille : il eſt fait priſonnier à la ſeconde, & dégagée par le Cid qui le retira des mains de ceux qui l'emmenoient. A la troiſieme, on lui amena Alphonſe, ſon frere, auquel il n'accorda la vie, qu'à condition de ſe faire moine dans l'abbaye de Sahagun.

[1070.]

Alphonſe ne cherchoit que le moyen de quitter ſon monaſtere pour remonter ſur le thrône, ou du moins pour ſe mettre à l'abri des fureurs de ſon frere. La princeſſe Urraque favoriſa ſa fuite; & il alla chercher un aſyle chez les Saraſins de Tolède. Alménon, ſouverain de cette ville, le reçut en Roi, & le traita avec toute la généroſité poſſible.

[1072.]

Les dépouilles de deux Rois n'avoient pas rempli l'avidité de Sanche. Il forma le projet d'envahir l'héritage de ſes ſœurs. Elvire perdit la ville de Toro. Urraque avoit mis celle de Zamóra en état de ſoutenir un long ſiége, & y avoit raſſemblé un grand nombre de guerriers. Dans ce ſiécle fécond en chevaliers errans, cette Princeſſe, eſtimée généralement dans toute l'Eſpagne, ne manqua pas de défenſeurs.

[1073.]

Le roi de Caſtille n'ayant pu ſe ménager des intelligences dans la ville de Zamora, ni faire écouter les propoſitions qu'il adreſſoit aux habitans, pour les engager à trahir leur Souveraine, met le ſiége devant

la place, & le presse avec une extrême vigueur. Un chevalier Castillan, nommé Vellidez, sortit de la ville, sous prétexte d'être mécontent d'Urraque, & de D. Arias Gonzalve, ministre de cette Princesse. Ce traître engagea le Roi, qui l'avoit reçu à son service, à aller reconnoître avec lui un endroit foible de la muraille qu'il promettoit de découvrir, & l'assassina en chemin.

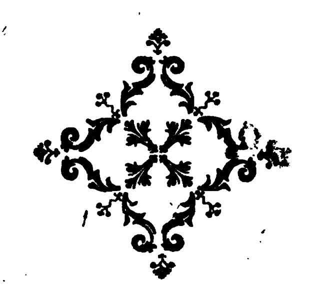
Cet attentat fut également détesté dans la ville & dans le camp. L'armée Castillane se débanda aussi-tôt, & le Cid ne put retenir auprès de lui assez de troupes pour continuer le siége, & venger la mort de son Roi. On se contenta d'envoyer des hérauts dans la ville, pour accuser les habitans, comme complices de l'exécrable parricide, & pour les défier à un combat entre quelques particuliers. Mais Don Diegue Ordogno de Lara se croit obligé de tirer une vengeance plus éclatante & plus conforme à la coutume de ce tems là. Il monte à cheval, armé de toutes pièces, se présente devant la ville ; &, d'une hauteur d'où il pouvoit être entendu, il remplit l'air de ses cris ; menace les habitans de réduire leur ville en cendres, & de ne faire quartier à personne. Il les somme d'envoyer cinq cavaliers pour se battre, l'un après l'autre,

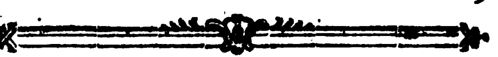
contre lui ſeul, en champ clos, ſuivant l'ancien uſage établi dans la Caſtille.

La Princeſſe vouloit empêcher qu'aucun de ſes ſujets ne ſe rendît à cette ſommation; mais Don Arias Gonzalve envoya ſes trois fils pour entrer dans la lice, & ſoutenir l'honneur de ſon parti. Les deux premiers qui combattirent expirerent ſur le champ de bataille. Le troiſieme avoit été bleſſé à mort, au moment qu'il portoit à ſon adverſaire un coup qui donna ſur les rênes du cheval, & les coupa. Don Diégue Ordogno fut emporté hors du champ. Suivant toutes les loix de la chevalerie & de ces ſortes de combats, celui qui ſortoit hors de la barriere paſſoit pour vaincu. On eut recours aux juges nommés pour décider auquel des tenans on devoit attribuer la victoire. Les habitans de Zamora alléguoient les loix & la coutume. Ordogno répondoit qu'il n'étoit ſorti que malgré lui, & emporté par ſon cheval qu'il ne pouvoit plus gouverner. Les juges ne prononcerent rien; & ainſi finit ce combat fameux dans les Hiſtoires Eſpagnoles. Il a fourni aux anciens Romanciers, des traits qui embelliſſent leurs contes de chevaleries; & aux poëtes, des ſujets de chanſons dont on s'amuſoit encore il n'y a pas cent ans.

[1073.]

Le pape Grégoire VII exhortoit les ſeigneurs François à reconquerir les provinces que les Maures poſſédoient encore en Eſpagne. Ebole, comte de Rouci, devoit être à la tête de cette expédition, & le pape lui avoit permis de ſe faire un Etat en Eſpagne, moyennant un tribut qu'il payeroit à S. Pierre. Il ne paroît pas qu'on ait ſeulement tenté l'exécution de ce projet.





ALPHONSE VI, LE BRAVE.

[1073.]

LA princesse Urraque n'eut rien de plus pressé que de dépêcher un courier à Tolède, pour donner avis à Don Alphonse, son frere, de la mort du roi de Castille, & l'engager à venir au plutôt reprendre la couronne qu'on lui avoit enlevée, & celle dont il étoit héritier légitime. Alphonse fit part de cette nouvelle à Alménon qui, ne se démentant point de sa premiere générosité, lui fit de riches présens, & le laissa partir, sans autre condition qu'un nouveau serment d'être constamment son ami, & celui de son fils Hissem.

[1073.]

Les peuples de Léon reçurent avec mille acclamations leur ancien Roi, Prince aimable, bienfaisant, & d'une valeur qui lui mérita le surnom de BRAVE. Les Castillans étoient résolus de le reconnoître, mais à condition qu'il jurât de n'avoir eu aucune part à la mort du Roi son frere. Alphonse fit ce serment entre les mains du Cid, mais avec des circonstances, & en des termes

dont il marqua, dans la suite, son ressentiment. Le Cid ne tarda pas à payer la hardiesse qu'il avoit eu d'exiger & de recevoir ce serment.

Les rois d'Aragon étoient obligés de prêter serment à genoux, & la tête nue, entre les mains du grand justicier, qui étoit assis sur un thrône, & environné des Grands du royaume. Tandis que le Roi prononçoit à haute voix la formule du serment, ce premier magistrat lui tenoit sur le cœur une épée nue, & disoit: « Nous » qui valons autant que vous, nous vous » faisons notre Roi & Seigneur, à condi» tion que vous maintiendrez nos Privilé» ges & nos Libertés; sinon, non. »

Nos que valemos tanto como vos, os hasemos nuestro Rey y Señor, con tal que guardeis nuestros Fueros y Libertades; sino, no.

[1074.]

La guerre s'allume entre les rois de Tolède & de Cordouë. Alphonse leve une puissante armée & paroît sur les terres des Sarasins. Alménon qui ne l'avoit pas appellé craignit d'abord que quelqu'intrigue ne lui eût fait un ennemi d'un Prince qu'il avoit obligé; mais Alphonse le rassure, & lui marque sa reconnoissance par les avantages qu'il remporte sur le roi de Cordouë.

Au retour de cette expédition, Alphonse épousa, en secondes nôces, une princesse de la maison royale de France, Constance fille de Robert, duc de Bourgogne, & d'Ermeraberge de Sémur. Elle avoit été mariée d'abord à Hugues II, comte de Châlons-sur-Saone, dont elle n'avoit point eu d'enfans.

[1075.]

Une princesse Sarasine, fille d'Alménon, roi de Tolède, embrasse le Christianisme. Cachée sous un habit d'hermite, elle traverse toute la Castille, & se fixe dans une solitude près de Bibierca, où elle finit ses jours.

[1076.]

Le Cid exilé de la cour par les intrigues de ceux auxquels sa gloire faisoit ombrage, signaloit sa valeur par de nouvelles conquêtes sur les Sarasins. Avec une troupe de guerriers attachés à sa fortune, il prenoit des villes, gagnoit des batailles, jettoit l'épouvante parmi les Maures & s'enrichissoit de leurs dépouilles dont il envoyoit souvent la meilleure partie au roi de Castille. Ses présens étoient toujours bien reçus; mais il ne rentra en faveur, que lorsqu'on eut besoin de lui pour une entreprise de la derniere importance.

[1079.]

Alménon, roi de Tolède, étoit mort. Hissem, son fils aîné, ne lui avoit survécu que d'un an. Hiaya, le cadet, commençoit son règne par se rendre également odieux aux Maures, & aux Chrétiens, ses sujets. Ceux-ci s'adressent au roi de Castille, & ceux-là à celui de Badajox, pour les solliciter sous main à se rendre maîtres de la ville.

Alphonse rappelle le Cid, le charge de la guerre qu'il méditoit contre les Maures d'Andalousie, & conduit son armée sous les murs de Tolède. Sa présence écarte le roi de Badajox, qui venoit d'arriver, & fait rentrer les Maures de Tolède dans les intérêts de leur mauvais Roi. La ville étoit en état de soutenir un long siége. Alphonse se contente de la bloquer, de faire le degât aux environs, & d'annoncer qu'il en formera le siége, aussi-tôt qu'il pourra se promettre d'heureux succès.

[1082.]

Le bruit de cette expédition mit tout en mouvement dans l'Espagne chrétienne ; chacun voulant avoir part à une conquête si utile à la patrie, & si glorieuse à la nation. Il vint du fond même de l'Italie, & de l'Allemagne, une multitude presqu'in-

finie de volontaires. Les François passerent les Monts-Pyrenées, & se rendirent auprès d'Alphonse, avec le zèle qui peu d'années après, leur fit traverser les mers, & suivre Godefroi de Bouillon à la conquête de la Terre-sainte. Trois princes de la maison royale de France, Raymond, comte de Toulouse, Raimond & Henri de Bourgogne, vinrent offrir leurs troupes & leurs services au roi de Castille, & partager avec lui la gloire d'une conquête si importante.

On lit dans l'Histoire de Mariana, que » les François se rendirent auprès d'Alphonse, en plus grand nombre que les » autres. Le voisinage de la France & de » l'Espagne, & leur inclination guerriere » les avoit attirés jusqu'à Tolède. Ils rendirent, dans cette guerre & dans les au» tres qu'on eut à soutenir contres les Mau» res, des services si considérables à l'Espa» gne, que les Rois accorderent de grands » priviléges, pour eux & pour leur des» cendans. C'est, selon toutes les apparen» ces, la raison pour laquelle on appelle » communément en espagnol FRANCS, » les soldats & les gentilshommes qui ne » payent point d'impôt, comme en font » foi les anciens monumens, & les titres » d'immunités, qui furent alors accordés aux

» habitans de Tolède. » Hist. d'Esp. liv. IX, an. 1075 & suiv.

Raimond & Henri de Bourgogne s'établirent en Espagne. Le premier épousa la princesse Urraque, fille d'Alphonse, & qui fut, dans la suite, l'héritiere de ses Etats. Le second épousa Thérèse, fille naturelle d'Alphonse; &, en faveur de ce mariage, on lui donna tout ce que les Chrétiens avoient conquis sur les Maures du Portugal. Elvire, sœur de Thérèse, fut mariée à Raimond, comte de Toulouse, qui étoit trop riche en France pour s'établir ailleurs. Il y mena son épouse qui le suivit ensuite à la conquête de la Terre-sainte.

[1085.]

Il y avoit quatre ans que duroit le blocus de Tolède, quand on en commença le siége. L'attaque fut vigoureuse, & la défense opiniâtre. Les Maures combattoient pour leur liberté, leurs biens, leur religion &aimoient encore mieux souffrir un mauvais roi Mahométan, que de se soumettre à un Prince Chrétien, quelque bon qu'il fût. On souffroit dans le camp presque les mêmes incommodités que dans la place; les maladies & la disette des vivres avoient ralenti la premiere ardeur. Déja on paroissoit ne

chercher qu'un prétexte pour lever le siége avec honneur, lorsqu'on vit sortir de la ville des députés qui consentirent, après plusieurs conférences, à ouvrir leurs portes au vainqueur. Les conditions furent les mêmes que Tarif avoit imposées aux Chrétiens, lorsqu'il s'empara de cette ville, en 713. (Voyez ci-dessus, page 130.)

Le siége de Tolède se fit dans les formes, c'est-à-dire qu'on élevoit de grandes tours de bois, à l'aide desquelles on s'approchoit des murs de la ville, pour y lancer des traits & des pierres. On dressoit les béliers pour battre en brèche: on alloit à la sappe en creusant sous la muraille & en étançonnant à mesure qu'on ôtoit la maçonnerie. Quand ce travail étoit achevé, on mettoit le feu aux étançons. Dès qu'ils venoient à manquer, la muraille s'écrouloit dans le fossé & laissoit une brèche plus ou moins praticable. On observe que les Maures furent surpris à l'aspect de tant de différentes machines de guerre, qui leur étoient inconnues, mais que ce fut, pour ainsi dire, le seul effet qu'elles produisirent, Tolède étant située sur une hauteur environnée, de tous côtés, de rochers fort escarpés, au milieu desquels passe la riviere du Tage, qui environne presque toute la ville, & ne laisse qu'une entrée fort étroite, qui étoit alors fermée, &

défendue par une double muraille garnie de tours.

[1086.]

Plusieurs places des environs de Tolède subirent le joug des Castillans, & donnerent commencement à une nouvelle province qu'on nomma la Nouvelle-Castille. Alphonse ne négligea rien pour affermir sa conquête, & la peupla de familles Chrétiennes, afin de tenir en respect les Maures qui n'avoient pas voulu suivre la fortune d'Hiaya. Bernard, abbé de Sahagun, François de nation, né auprès d'Agen, & religieux de Clugni, fut élu archevêque de Tolède.

Les priviléges accordés à cette ville y attirerent un grand nombre de nouveaux habitans, & firent connoître combien il étoit important de la conserver.

1° Les femmes & les enfans des criminels, s'ils ne sont pas complices, sont exemptés des peines, amendes & confiscations portées contre tous excès quelconques, notamment pour crime de lèse-majesté & de trahison, contre ladite ville & le château de Tolède.

2° Ne seront lesdits habitans saisis au corps, ni enfermés ès prisons, en cas d'homicide non volontaire, s'ils donnent caution.

3° Tous procès entre Chrétiens, Juifs ou Maures, seront jugés par des Chrétiens.

4° Les gens d'église seront exempts de dixmes; & les gens de guerre, exempts de tout péage.

5° Les laboureurs & vignerons seront exempts du service militaire, si ce n'est pour secourir la ville de Tolède, & payeront seulement, pour tout tribut, la dixieme portion de leurs bleds ou vins.

6° Ladite ville ne pourra jamais être distraite du domaine royal, ni forcée de recevoir gouverneur, & juges Maures ou Juifs.

7° Il ne sera permis qu'aux seuls habitans de posséder des héritages dans l'enclos des murs.

Ces priviléges furent confirmés, cent ans après, par Alphonse IX.

Alphonse perd une grande bataille contre les Maures. Aigri par sa défaite & sa blessure, il fait de vifs reproches aux guerriers qui l'avoient suivi. Ceux-ci ne lui répondent qu'en se retirant parmi les infidèles. « Tel étoit le point d'honneur des che-
» valiers de ce siécle, qu'ils aimoient mieux
» servir les ennemis de leur religion &
» de leur patrie, que de combattre pour
» un Prince qui avoit déprimé leur cou-
» rage. »

[1088.]

Les Princes Chrétiens avoient déja commencé à substituer le rit Romain au Muzarabe ou Gothique, institué par S. Isidore vers l'an 633. Alphonse, après la réduction de Tolède, voulut y établir, comme dans le reste de ses Etats, la liturgie Romaine, qu'on appelloit aussi Gallicane, parce qu'on la suivoit en France. Les Muzarabes s'y opposerent opiniâtrément. Le Roi insista; « & » les guerriers opinerent que la querelle » devoit être finie à la pointe de l'épée. » Deux champions se présenterent, l'un » pour conserver l'office Muzarabe, l'autre » pour lui substituer l'office Romain. L'ex» pédient fut jugé raisonnable. Telle étoit » la bizarrerie de ces tems-là, que l'éduca» tion, & un long usage, avoient autorisée. » Il fut conclu que, selon l'avantage des » combattans, une des deux liturgies se» roit reçue à l'exclusion de l'autre. Jean » Ruys de Matanca combattoit pour la » Muzarabe; & le bonheur qu'il eut de » vaincre alloit décider contre la Romaine, » si la Reine n'eut représenté qu'il étoit hon» teux que la décision d'une affaire de » cette nature dépendît du succès d'un com» bat... On eut donc recours à l'épreuve » du feu, & il fut arrêté que de deux Li» vres qui contenoient les deux liturgies,

» celui qui résisteroit aux flammes auroit la » préférence dans la célébration de l'Office » divin. » Mariana prétend que le Livre Romain sauta hors du brasier, quoiqu'un peu endommagé par l'impression du feu. Rodrigue de Tolède rapporte ce prodige à l'avantage du Livre Muzarabe qui, non-seulement demeura entier, mais qui s'éleva au-dessus des flammes, tandis que l'office Romain se réduisit en cendres. Quoi qu'il en soit, le Roi ordonna que, dans les six églises abandonnées par les Sarasins aux Muzarabes de Tolède, on conserveroit l'ancienne maniere de célébrer l'Office divin, & que par-tout ailleurs on suivroit la liturgie Romaine. Quelques monasteres retinrent cependant le rit gothique; mais le tems peu-à-peu en abolit par-tout l'usage jusqu'a ce que, pour en conserver la mémoire, le cardinal Ximénès fonda dans sa cathédrale de Tolède une chapelle où il le fit renouveller, & où il subsiste encore aujourd'hui.

Les Muzarabes se soumirent aux ordres du Roi, malgré toutes leurs répugnances; & c'est de-là qu'est venu ce proverbe Espagnol: LES LOIX SONT A LA DISCRÉTION DES ROIS.

On a déja pu remarquer le goût des Espagnols pour les proverbes qui font allusion aux traits les plus frapans de leur

Histoire. On peut observer ici, qu'ils excellent en ce genre. Leurs proverbes sont presque tous nobles, & d'un caractère singulier. Ils ont dans le sens & dans l'expression un certain agrément, une finesse qui leur est propre, & qui ne se trouvent point dans les nôtres. On en peut juger par ceux-ci, quoiqu'ils soient dépouillés des graces piquantes de leur langue naturelle.... « Dans les conseils, les murailles ont des oreilles... La guerre, la chasse, la galanterie; pour un plaisir mille peines... La diligence est la mere de la bonne fortune... Les aîles ne croissent à la fourmi, que pour son son malheur. »

[1090.]

L'écriture commence à changer en Espagne. On y substitua les caracteres françois aux caracteres gothiques, dont jusqu'alors on avoit toujours fait usage.

[1092.]

Le Cid, toujours en armes & toujours heureux, continuoit ses progrès sur les Sarasins. Il entretenoit la guerre civile parmi leurs Rois, & se liguoit avec les uns contre les autres, afin de les détruire par eux-mêmes. Rien ne résistoit aux armes du roi d'Aragon. Tout sembloit favoriser les entreprises des Chrétiens, lorsqu'une armée

d'Almo-

d'Almoravides parut en Eſpagne, & changea la face des affaires.

Alphonſe, devenu veuf pendant la guerre qu'il faiſoit à Bénabet, roi de Séville, en épouſa la fille Zaïde, qui ſe fit Chrétienne, & eut en dot pluſieurs villes conſidérables. Le Prince Maure, voulant profiter de l'alliance qu'il contractoit par ce mariage, forma le deſſein de réunir à ſa couronne tout ce que les Saraſins poſſédoient encore en Eſpagne. Il n'étoit pas aſſez puiſſant, par lui-même, pour exécuter ce projet. Son gendre ne pouvoit, avec bienſéance, le favoriſer ouvertement. Ils firent enſemble un traité ſecret, dont l'Hiſtoire ne rapporte pas les conditions, & inviterent les Almoravides à paſſer en Eſpagne. Ceux-ci ne ſe firent pas long-tems attendre; &, après avoir trompé Bénabet qui perdit la vie dans un combat, leur chef Abénaxa s'empara du thrône de Séville; étendit ſes conquêtes, & prit l'ancien titre de Miramolin. Les Princes Maures, tributaires des Rois Chrétiens, changerent volontiers de ſervitude, en diſant « qu'ils aimoient encore mieux garder les chameaux des Almoravides, que les pourceaux des Eſpanols. »

On donnoit le nom d'Almoravides aux peuples ſoumis à un roi Maure, qui s'étoit établi à Maroc, où ſes ſucceſſeurs règnent

encore aujourd'hui. C'étoit une nouvelle famille, qui avoit renversé toutes les petites dynasties d'Afrique, & fondé l'Empire de Maroc. Les Almoravides, ou Morabites, (ce mot signifie, *attaché à l'observation de la loi*,) formoient une secte particuliere, qui regardoit les autres Mahométans comme des hérétiques, & ne leur portoit pas moins de haine qu'aux Chrétiens.

[1093.]

Abénaxa, après avoir soumis les Maures, déclare la guerre au roi de Castille, & remporte sur lui deux grandes victoires. Alphonse, dont le courage brilloit sur-tout dans l'adversité, ramasse les débris de son armée; livre un nouveau combat, pousse l'ennemi jusqu'aux portes de Cordouë, l'y tient assiégé, & le force à proposer un accommodement. Le Miramolin rend hommage de ses conquêtes à la couronne de Castille, dont il se reconnoît tributaire, & paye sur le champ une somme d'argent très-considérable.

[1095.]

La nouvelle de la premiere croisade publiée en France se répand en Espagne; & un grand nombre de chevaliers passent en Italie, pour aller prendre part à la conquête de Jérusalem, qui étoit la premiere expé-

dition importante, que l'on se proposoit. Bernard, archevêque de Tolède, avoit pris la croix. A peine eut-il quitté l'Espagne, que les chanoines de sa cathédrale lui nommerent un successeur. Il revint sur ses pas; rétablit l'ordre dans son église, en mettant des religieux du monastere de Sahagun, à la place des chanoines, & se rendit à Rome. Le pape Urbain II le renvoya en Espagne, avec les chevaliers qui l'avoient suivi, & le déchargea de son vœu d'aller dans la Palestine, à condition qu'il emploieroit l'argent destiné aux frais de cette guerre à rebâtir la ville & l'église de Terragonne.

L'archevêque, en revenant de Rome, passa par la France, «& emmena avec lui, à » Tolède, des hommes d'une piété reconnue, » d'une érudition profonde & d'une pru» dence consommée. Afin de se les attacher » pour toujours, il leur donna des emplois » considérables, & les premieres dignités » de son église... Gérard de Moissac » passa à l'archevêché de Brague; & Pierre » de Bourges, à l'évêché d'Osma. L'un & » l'autre ont été mis au nombre des saints » dont l'Eglise honore la mémoire. On » nomme encore Bernard & Pierre d'A» gen; le premier, évêque de Siguença, » ensuite archevêque de Compostelle; & » le second, évêque de Ségovie; un au-

» tre Pierre d'Agen, évêque de Palence; » Jérôme de Périgueux, évêque de Va» lence; & Bernard, premier évêque de » Zamora. Parmi ces grands hommes, il » s'en trouva deux autres, d'un caractere » bien différent; Raimond, qui fut successi» vement évêque d'Osma, & archevêque » de Tolède; Maurice Bourdin ou Bur» din, natif de Limoges, qui passa de l'ar» chidiaconé de Tolède à l'évêché de Co» nimbre, ensuite à l'archevêché de Bra» gue, fut anti-pape, sous le nom de Gré» goire VIII, & mourut en Italie, dans le » monastere de la Trinité, où il avoit été » renfermé. »

[1098.]

Le Cid meurt dans la ville de Valence, qu'il avoit conquise sur les Maures, & où, depuis cinq ans, il bravoit tous les efforts de l'Espagne Sarasine. « Le roi de Perse, » touché de la haute réputation de ce grand » homme, & des merveilles que la re» nommée en publioit, lui avoit envoyé » des ambassadeurs pour le féliciter de ses » conquêtes. »

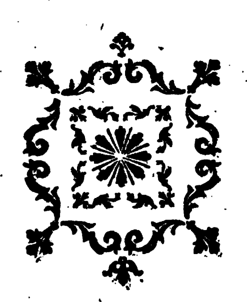
[1106.]

Le Miramolin, Joseph Téphin, qui avoit établi dans l'Andalousie la domination des Almoravides, content de se précau-

tionner contre les surprises, n'avoit pas jugé à propos d'attaquer directement le royaume de Castille. Mais, à sa mort, vers l'an 1100, Hali, son fils & son successeur, entreprit de se signaler par des conquêtes. Il passe en Afrique pour y lever des troupes, & reparoît en Espagne, à la tête d'une armée formidable. Tolède est assiégée. Alphonse étoit malade; & les comtes de Castille déclarent qu'ils ne peuvent être commandés que par le Roi ou par l'Infant. C'étoit un jeune Prince, âgé de dix ans, & fils unique. L'armée Castillane marche à l'ennemi, sous la conduite du comte de Cabra, gouverneur de l'Infant, & de six autres Comtes qui devoient agir sous ses ordres. Elle est mise en déroute. Le jeune Prince périt dans la mêlée, avec son gouverneur; & le mauvais succès de cette bataille, qu'on nomma la Journée des sept Comtes, fit craindre les plus grands malheurs. Alphonse infirme, & âgé de soixante-quinze ans, leve une nouvelle armée; arrête un vainqueur qui sembloit devoir envahir la Castille, & va l'insulter, à son tour, jusques sous les murs de Séville. Il revint à Tolède, chargé de gloire, enrichi de dépouilles, & y mourut, le premier jour de Juillet 1109.

[1109.]

Après la mort du roi de Caſtille, les habitans de Tolède, ne ſe croyant plus en ſûreté, ſe diſpoſoient à abandonner la ville. Mais on raſſura les eſprits, en expoſant aux yeux du public le corps du Roi dont la ſeule préſence avoit ſi ſouvent maintenu les peuples dans le devoir & dans le reſpect. On le laiſſa, pendant vingt jours, ſur un lit de parade; & on lui fit des funérailles dignes d'un Prince « qui avoit » élevé la nation Eſpagnole au plus haut » degré de gloire, où elle fût encore mon- » tée depuis la décadence des Goths. »





ALPHONSE LE BATAILLEUR*, *&* URRAQUE *son épouse, héritiere d'*ALPHONSE VI.

[1109.]

URRAQUE, fille unique & héritiere du roi de Castille, & que l'Histoire ne craint pas de comparer à Messaline, avoit épousé le roi d'Aragon, après la mort du comte Raimond de Bourgogne, dont il lui restoit un fils. Cette Princesse, aussi fiere dans ses discours, & aussi ambitieuse dans ses projets, que déréglée dans sa conduite, entretint des guerres intestines, pendant sept ans, plutôt que de partager son thrône avec un Roi déja puissant, & qui ne l'avoit épousée, que dans

* On donna ce surnom à Alphonse, parce qu'il s'étoit trouvé à vingt-neuf batailles rangées. Louis VI, dit le Gros, qui étoit alors sur le thrône de France, avoit long-tems porté le surnom de Batailleur; expression qui caractérisoit bien la multitude & le genre de petites guerres, qu'il faisoit sans relâche, à un grand nombre de vassaux, toujours prêts à se révolter contre leur Souverain.

l'espérance de voir l'Espagne Chrétienne soumise à un seul maître. A l'exemple de son beau-pere, il prit le nom d'Empereur d'Espagne.

[1110.]

La Reine s'échape du château de Castellar, où Alphonse l'avoit renfermée. Elle comptoit trouver ses sujets prêts à la venger. Mais les Grands du royaume, honteux de la vie licentieuse de leur Souveraine, la renvoyerent au Roi, son époux, qui la fit renfermer à Soria, & garder avec plus de précaution. Ses amans continuerent de tenir la campagne, & de prendre des villes.

[1111.]

D. Pédre Ansurez * à qui la Reine avoit ôté la place de premier ministre, & tous les biens qu'il possédoit, regardoit toujours Urraque comme sa légitime Souveraine, & lui remit plusieurs villes dont il avoit la garde. Il va rendre compte de sa conduite à Alphonse qui ordonne de lui trancher la tête; mais ce Prince révoque aussi-tôt cet arrêt, & admire avec toute sa Cour la vertu & la grandeur d'ame de ce ministre.

* On rapporte que D. Pédre avoit été gouverneur de l'infante Urraque. Si ce fait est incontestable, il n'en doit paroître que plus extraordinaire.

[1111.]

Le jeune Alphonse, fils de la reine Urraque & de Raimond de Bourgogne, étoit élevé, dans la Galice que son aïeul lui avoit laissée pour apanage, avec le seul titre de Comte. Les Grands de cette province se liguerent pour assurer à ce Prince le droit de succéder au royaume de Castille, dont sa mere étoit seule héritiere, & dont son aïeul ne l'avoit exclus, que parce qu'il n'avoit pu connoître les belles qualités qui devoient lui frayer un jour le chemin du thrône. L'Infant, reconnu pour Souverain, & couronné à Compostelle, eut bientôt un parti capable d'en imposer.

A cette nouvelle, Alphonse, roi d'Aragon, se rendit à Soria, où étoit Urraque, & la répudia publiquement, avec toutes les formalités propres à lui faire sentir le mépris qu'il avoit pour elle. C'étoit un coup de politique, de la part de ce Prince. Il prévoyoit que la mere & le fils en viendroient bientôt à une guerre ouverte; & il comptoit trouver dans leurs divisions un moyen facile de les opprimer l'un & l'autre. Il s'en fallut peu que l'événement ne justifiât cette conduite; mais la modération & l'équité firent enfin préférer à ce Prince la gloire de renoncer à un royaume qu'il pouvoit encore disputer par les armes.

[1114.]

Le roi d'Aragon, après avoir pourvu à la sûreté des places qu'il tenoit en Castille, accepte les offres des Princes François qui n'avoient pu suivre Godefroi de Bouillon dans la Palestine, & qui se proposoient de concourir à de nouvelles conquêtes sur les Maures d'Espagne. Gaston de Béarn, Rotrou, comte du Perche, Centulle, comte de Bigorre, le seigneur de Lavedan, plusieurs évêques arriverent avec des troupes choisies, & assez nombreuses pour se faire craindre des infidèles.

Après huit mois d'un siége poussé avec vigueur, & deux victoires remportées sur deux armées Sarasines, Saragosse fut obligée de se rendre. La réduction de cette ville, une des plus riches & des plus considérables de l'Espagne, fut suivie de celle de tant d'autres, que Saragosse se trouva au centre du royaume d'Aragon, dont elle étoit devenue la capitale, après avoir été, pendant quatre siécles, sous la puissance des Sarasins.

[1116.]

Premier établissement des Templiers en Espagne. Le roi d'Aragon leur donna la ville de Mont-réal, qu'il venoit de bâtir pour tenir en respect les Maures du royaume de Valence; &, afin de les mettre en état de

soutenir la guerre contre ces Barbares, il leur accorda des terres considérables, & la cinquieme partie du butin qu'ils feroient sur les infidèles : telle fut l'origine des grands biens que les Chevaliers du Temple possédoient en Espagne, & qui devinrent, dans la suite, une des causes de leur ruine.

[1117.]

Les habitans de Compostelle se révoltent contre la reine Urraque, l'assiégent dans son palais; le forcent, & massacrent tous ceux qu'ils rencontrent. La Reine se réfugie dans l'église de S. Jacques : on y met le feu. Elle en sort : on l'insulte; & on la charge de coups. Elle pardonne aux habitans qui portent encore l'audace jusqu'à la féliciter de ce qu'elle n'a pas été la proie des flammes.

[1120.]

Les Dominicains publient dans le Portugal un Code de loix, civil & criminel. Le Roi en défendit l'exécution, par un édit.

[1121.]

La Reine reparoît en Galice, à la tête d'une armée, pour s'opposer aux Portugais

qui vouloient s'emparer de cette province. Thérèse, comtesse de Portugal, & sa sœur naturelle, conduisoit elle-même cette expédition. Les deux sœurs en viennent aux mains, sur les bords du Minho, & combattent avec une ardeur égale. Thérèse est vaincue; & Urraque met le Portugal à feu & à sang.

Pendant ce tems-là le Roi d'Arragon remportoit la victoire, à Alcaraz, sur quelques puissans vassaux du Miramolin, & ravageoit leurs Etats. Le parti du jeune roi de Castille se fortifioit, au point d'être en état de se faire craindre, & de l'emporter sur celui de sa mere; & les Maures levoient le siége de Tolède, pour la quatrieme fois, depuis le règne d'Alphonse VI. Ces sortes d'entreprises leur étoient toujours malheureuses; ce qui donne lieu de croire qu'ils ignoroient l'art d'assiéger & de prendre des villes.

[1122.]

La reine Urraque meurt, soit d'une fausse-couche, soit de mort subite, en sortant de l'église de S. Isidore, dont elle enlevoit le thrésor. Callixte II, très-proche parent du jeune roi de Castille, occupoit la chaire de S. Pierre. Ces deux circonstances réunies finirent les maux qui affligeoient l'Es-

pagne Chrétienne *. Le pape vint heureusement à bout de faire conclure un traité de paix, à condition, 1° que le roi de Castille céderoit le pays de la Rioja, appartenant à la Navarre, & qu'on avoit autrefois usurpé; 2° que le roi d'Aragon restitueroit toutes les places qu'il occupoit encore dans la Castille. Les deux Rois se virent, & n'eurent plus, dans la suite, que de legers démêlés, toujours inévitables entre des Princes voisins.

* Il est étonnant que, malgré tant de troubles, on n'ait jamais assemblé en Espagne un si grand nombre de conciles. Tous avoient pour objet principal de rétablir la tranquillité dans l'Etat, & le bon ordre dans le clergé. On défendoit d'inquiéter ou d'attaquer les pélerins & les laboureurs : on s'opposoit à la licence qui rendoit alors le divorce très-fréquent. On renouvelloit les loix contre le mariage des prêtres : on ordonnoit d'observer une trève, les fêtes & les dimanches; ce qui ressemble aux canons des conciles tenus en France, un siécle auparavant, & qui prescrivoient ce qu'on nomma LA PAIX DE DIEU, & LA TRÈVE DE DIEU.





ALPHONSE VII, L'EMPEREUR.

[1122.]

ALPHONSE VII porta ſur le thrône de Caſtille le ſang & la maiſon de France. Il étoit fils de Raimond de Bourgogne, dont le biſaïeul, Otte-Guillaume, avoit été la tige des comtes de Bourgogne dans la Franche-Comté.

Dans le même tems, un autre Alphonſe, fils de Henri, comte de Portugal, jettoit les fondemens d'une nouvelle monarchie où ce même ſang règne encore. Pluſieurs hiſtoriens ont nommé le comte de Portugal, Henri de Lorraine, parce qu'ils l'ont cru en effet de cette maiſon. Mais il eſt très-certain, d'après les monumens cités par MM. de Sainte-Marthe, qu'il étoit originaire de celle de Bourgogne, & qu'il deſcendoit de Robert, roi de France, fils de Hugues-Capet.

Nous finirons ici de confondre la Luſitanie, ou le Portugal, avec le reſte de l'Eſpagne; & le règne d'Alphonſe I ſera la premiere époque des ANECDOTES PORTUGAISES.

[1124.]

Le roi d'Aragon ne s'occupoit qu'à faire des conquêtes sur les rois Maures, ses voisins. Il en défit onze, qui s'étoient joints pour s'opposer à ses progrès, & revint chargé de leurs dépouilles. « Il fit bâtir un » nouveau fauxbourg dans la capitale de » Navarre, & le donna, avec le droit de » naturalité, aux François qui l'avoient » suivi dans ses expéditions militaires, » n'obmettant aucune occasion de récom- » penser les services d'une nation qu'il ai- » moit, & à la valeur de laquelle il se re- » connoissoit redevable d'une grande par- » tie de ses exploits. »

Ces onze Rois étoient du nombre de ceux qu'on pourroit appeller les Grands Vassaux du Miramolin, & qui occupoient une certaine étendue de pays qu'ils gouvernoient avec une autorité absolue. Souvent ils se faisoient mutuellement la guerre, & se croyoient trop heureux de n'être pas attaqués par les Espagnols, contre lesquels ils ne prenoient jamais les armes que pour se défendre.

A proprement parler, on ne comptoit alors que trois Rois en Espagne; celui de Castille, qui possédoit l'ancienne & la nouvelle Castille, le royaume Léon, les Asturies, & la Galice; le roi d'Aragon, qui

étoit aussi maître de la Navarre ; le Miramolin, ou le roi de Maroc, qui avoit, outre ses Etats d'Afrique, l'Andalousie, les Algarves, la Murcie, les royaumes de Cordoue, de Grenade, de Valence, & une partie du Portugal. Il y avoit encore en Espagne deux Comtes souverains ; celui de Portugal, vassal du roi de Castille ; & celui de Barcelone, qui étoit feudataire de la France, & possédoit la Catalogne avec le Roussillon.

[1127.]

Après une bataille, qui termina le premier démêlé entre la Castille & le Portugal, Alphonse VII tourna ses armes victorieuses contre les villes Sarasines, frontieres du royaume de Tolède. Ses conquêtes, avec celles que le roi d'Aragon continuoit, & que le comte de Portugal se préparoit à faire, auroient, en peu de tems, dépouillé les Maures de ce qu'ils possédoient encore dans l'Espagne, si la guerre ne s'étoit pas allumée de nouveau entre les Rois Chrétiens, comme il n'étoit arrivé déja que trop souvent, & dans des circonstances presqu'aussi favorables ; mais l'instant marqué pour cette grande révolution étoit encore éloigné ; &, contre toutes les régles de la prudence humaine, & d'une sage politique, les Infidèles, ainsi que

que les Chrétiens, manquoient constamment l'occasion d'accabler leurs ennemis.

[1128.]

D'après une coutume fort ancienne, l'héritage des évêques morts passoit au fisc. Le roi de Castille renonce à ce droit, par un diplôme ; ce qui acheve de lui gagner le clergé de ses Etats.

[1129.]

La Castille, déchirée par les guerres civiles, & en proie à la tyrannie des Grands, avoit besoin d'une réforme générale. On assemble un concile, à l'exemple des Goths, (le IVe de Palence.) Le Roi, les évêques, & les RICOS-HOMBRES s'y trouverent. On défendit, sous peine d'être rasé, d'attaquer sur les grands-chemins les ecclésiastiques, les moines, les pélerins, les voyageurs, les marchands, & les femmes. On porta la peine d'excommunication contre les seigneurs qui, sans des raisons légitimes, usurperoient le bien de leurs vassaux. Tout faux-monnoyeur fut condamné à la même peine, & à avoir les yeux crevés. On défendit de donner asyle aux traîtres, aux voleurs, aux parjures, & aux excommuniés.

RICOS-HOMBRES, signifient HAUTS & PUISSANS. On donnoit ce nom aux

principaux de la nation, qu'on appelloit en latin *Magnates*, ou *Optimates*, & qui avoient eu autrefois, conjointement avec les évêques, le droit d'élire les Rois. Le titre de HAUTS convenoit à leur origine qui remontoit à la fondation de la monarchie des Goths : celui de PUISSANS n'étoit pas moins conforme à leur opulence, puisqu'on leur laissoit en toute propriété les terres, les bourgs, & même les villes dont ils s'emparoient dans les petites guerres qu'ils faisoient, avec leurs vassaux, contre les infidèles. L'expulsion des Maures, étant depuis long-tems l'objet principal du gouvernement, on engageoit les Grands à y contribuer de tout leur pouvoir.

[1130.]

Le Miramolin se laissa surprendre dans son camp par une poignée d'Espagnols ; & la meilleure partie de son armée fut égorgée, avant que d'avoir pu songer à se défendre.

[1131.]

Le roi de Castille prend Calatrava, malgré la vigoureuse résistance qu'on lui oppose, & cède à l'archevêque de Tolède le domaine de cette place, à condition de la conserver & de la défendre contre les entreprises des Maures. L'archevêque céda

aux Templiers cette place importante, & les droits qu'il y avoit. Dans la suite, Calatrava fut remise au pouvoir des Chevaliers qui portent encore aujourd'hui le nom de cette ville. (Voyez ci-après, sous l'année 1158.)

Ces Chevaliers, à l'exemple des Hospitaliers & des Templiers, avoient pris la croix en Espagne, & suivoient les armées Chrétiennes à leurs dépens. La fin principale de cet ordre étoit de faire toujours la guerre aux infidèles.

[1132.]

L'infant D. Sanche, fils aîné du roi de Castille, reçoit l'ordre de chevalerie à Valladolid. Lorsqu'on faisoit un jeune Prince chevalier, on l'émancipoit, & on le déclaroit majeur. Cette cérémonie se fit selon la coutume, avec toute la pompe possible. Le Roi, qui voulut s'en charger, arma son fils de toutes piéces; lui ceignit l'épée avec le baudrier, & lui dit qu'il venoit de contracter « l'obligation de marcher sur les » traces de ses peres, d'imiter leur valeur, » d'avoir une noble ambition, de ne cher» cher que la gloire, de sacrifier sa per» sonne & sa vie pour le service de Dieu, » & le bien de sa patrie. »

[1134.]

Le roi d'Aragon s'opiniâtre au siége de Fraga, refuse la capitulation qu'on lui demande, va lui-même assembler une nouvelle armée pour s'opposer aux Maures qui venoient de toutes parts au secours de cette place importante. Au retour, il suivoit ses troupes, à la tête d'une escorte de trois cents chevaux. Il se voit coupé par la cavalerie ennemie, qui l'attaque brusquement. Il se précipite, dans le dessein de percer avec son escadron, & de rejoindre ses troupes. Il combat en héros, succombe enfin sous les traits qu'on lui lance; & sa mort cause le plus grand embarras, par les dispositions bizarres de son testament.

Ce Prince n'avoit pas d'enfans; & un zèle imprudent le porta à instituer les chevaliers du Temple, & ceux de S. Jean de Jérusalem, héritiers de tous ses Etats. Les Grands des royaumes de Navarre & d'Aragon s'assemblent pour délibérer sur le choix d'un successeur. On leur conteste ce droit. Les Chevaliers légataires, demandent l'exécution du testament. Le roi de Castille se prétend héritier légitime : on se sépare, sans rien conclure. La Navarre mécontente, depuis long-tems, de n'être plus qu'une

ſimple province, ſe donne un Roi dans la perſonne de D. Garcie, petit-fils de Sanche IV. A cette nouvelle, les Aragonnois ſe preſſent de fixer leur choix. Ils éliſent & couronnent, à Hueſca, Ramire, frere des deux derniers Rois, & qui, pendant quarante ans, avoit été ſucceſſivement ſimple religieux de Tomer, abbé du monaſtere de Sahagun, évêque de Burgos, de Pampelune, de Roda, & de Balbaſtro. Depuis la mort de ſon dernier frere, il prenoit le titre de PRÊTRE-ROI. Surita dit « que ce fut quelque choſe de nouveau » & d'extraordinaire, de voir un moine » monter ſur le thrône, après quarante ans » de profeſſion religieuſe. Pour achever le » merveilleux dans ce Roi, on l'obligea » de ſe marier. Ce fut le pape Innocent II » qui lui en donna la diſpenſe. »

[1135.]

Le roi de Caſtille profite de la foibleſſe de D. Garcie, & de la vieilleſſe de Don Ramire, pour aggrandir ſes Etats, & ſe fait proclamer Empereur des Eſpagnes. Trois de ſes prédéceſſeurs avoient déja pris ce titre, qui ne fut porté par aucun de ſes ſucceſſeurs. Le Roi de Navarre fit un traité par lequel il ne perdit que ce qu'il poſſédoit au-delà de l'Ebre : celui d'Aragon eſſuya des pertes bien plus conſidérables.

Alphonse VII se fit couronner Empereur à Tolède ; & c'est par ce titre qu'il est particuliérement distingué dans les Annales Espagnoles, parce qu'il le porta plus constamment qu'aucun de ses trois prédécesseurs. On fixe à cette époque les armoiries que la ville de Tolède porte encore aujourd'hui. Elles représentent un Empereur assis sur son thrône, revêtu des habits impériaux, soutenant un globe dans la main gauche, & tenant de la main droite une épée nue.

[1136.]

Le roi d'Aragon s'attiroit un mépris général. La noblesse le jugeoit indigne de porter la couronne, & refusoit de lui obéir. Le peuple qu'il ne défendoit pas, ne lui donnoit que le nom de ROI DÉFROQUÉ, & deshonoroit publiquement la Majesté royale. Ce Prince foible crut relever son autorité, en devenant terrible. Il assemble les Etats généraux de son royaume, &, sans autre forme de procès, fait couper la tête à quinze des plus grands seigneurs du pays, parmi lesquels on en compte quatre de la seule maison de Luna. Cette cruelle exécution fit succéder la haine au mépris ; & le Prince, fatigué du poids d'une couronne qu'il ne pouvoit plus soutenir, descendit lui-même du thrône, pour aller finir

ses jours dans un monastere qu'il avoit fait bâtir à Huesca.

[1137.]

Raimond Bérenger, comte de Barcelone, obtient la couronne d'Aragon, en épousant une Princesse, âgée de deux ans, que Ramire avoit eue de la reine Agnès, sœur d'Eléonore d'Aquitaine, répudiée par Louis le Jeune, roi de France, & qui épousa Henri II, roi d'Angleterre. Raimond étoit frere de la reine de Castille. Cette alliance; ses attentions, & les marques de respect qu'il affectoit de donner à Alphonse, lui procurerent plus d'avantages qu'il n'auroit pu en espérer de la guerre la plus heureuse.

[1138.]

Toute l'Afrique étoit en trouble par les entreprises des Almohades, famille nouvelle, qui prétendoit s'élever sur les ruines des Almoravides, famille ancienne & illustre parmi les Sarasins. Le Miramolin, voulant conserver sa supériorité, transporte en Afrique le reste des Chrétiens Muzarabes, parce qu'ils étoient plus aguerris, plus braves, & plus adroits que ses Maures.

[1139.]

Les Maures viennent investir le château

d'Azéca, où la reine de Castille s'étoit retirée, pendant qu'Alphonse assiégeoit Oréja. Cette Princesse fait dire aux généraux qu'elle « trouve étrange que des Che» valiers, élevés au-dessus du vulgaire, » par la naissance, la valeur & les senti» mens, n'ayent pas honte d'attaquer une » femme & une reine. Elle ajoûte que » c'est à Oréja, & contre un Roi, qu'ils » doivent aller se signaler. » Les Maures levent aussi-tôt le siége, & ne demandent à la Reine que l'honneur de la voir. Elle paroît sur les murs; & les ennemis défilent en sa présence, en donnant mille louanges à la fermeté, aux graces, & à la beauté de la reine de Castille. Ce trait de galanterie détruit bien l'idée que présente une armée de Maures, de Sarasins, d'Almoravides ou de Mahométans.

[1141.]

Les Chevaliers du Temple & de S. Jean de Jérusalem renouvellent leurs prétentions sur le royaume d'Aragon, en vertu du testament d'Alphonse le Batailleur. On leur répondit par de bonnes raisons : on y ajoûta de l'argent, de nouveaux établissemens; & il ne fut plus question de cette affaire.

[1142.]

Deux mille Castillans défont une armée

de vingt mille Maures, ravagent toute l'Andalousie ; sont vaincus à leur tour, & perdent en un jour tous les fruits d'une campagne glorieuse.

[1144.]

Le roi de Navarre épouse Ebraque, fille naturelle du roi de Castille. Les nôces se firent dans la ville, où il y eut des joûtes, des tournois, des courses de taureaux, & un divertissement qui peint bien les mœurs de ce siécle. On forma une enceinte au milieu de la place publique. On y fit entrer un porc, & deux aveugles armés chacun d'un gros bâton & d'un casque sur la tête. Ces deux aveugles devoient poursuivre l'animal qui étoit le prix destiné à celui qui le tueroit avec son bâton. Les spectateurs s'amuserent beaucoup de voir les aveugles courir vainement après leur proie, recevoir & se donner mutuellement les coups qu'ils croyoient lui porter.

[1146.]

Alphonse veut profiter des divisions qui régnoient parmi les Maures d'Espagne, partagés alors en trois dynasties ; celles de Grenade, de Cordouë, & de Valence. Il forme une ligue avec l'Aragon, la Navarre, & les républiques de Gênes & de Pise, qui devoient fournir des vaisseaux,

sans lesquels il n'étoit pas possible d'attaquer les villes maritimes. Cette Ligue dura dix ans; & chaque campagne fut signalée par de grands combats, & des conquêtes importantes, dont le cours se trouva ralenti trop souvent par des évènemens imprévus. Après la prise d'Almérie, ville maritime dans le royaume de Grenade, & qui servoit de retraite aux Corsaires Mahométans, les vainqueurs en partagerent le butin. Les Génois eurent un vase d'émeraude, d'une grandeur extraordinaire, & qu'ils conservent encore aujourd'hui.

[1148.]

Un gentilhomme de Galice s'étoit emparé de l'héritage d'un paysan, & le retenoit, quoiqu'il eût été condamné par le gouverneur de la province à le restituer. Le roi de Castille, informé de cette violence, part de Tolède, avec quelques troupes; investit sécrettement la maison de l'usurpateur, & le fait pendre sur le champ.

[1153.]

La jeune reine d'Aragon, étant sur le point d'accoucher, fait un testament par lequel le royaume qu'elle avoit hérité de ses peres appartenoit à l'enfant qu'elle portoit, si c'étoit un garçon; mais, si c'étoit une fille, D. Raimond, son époux, de-

voit hériter seul de la couronne qu'elle déclaroit laisser entiérement libre, & de la maniere dont Alphonse le Batailleur l'avoit portée. C'étoit prétendre qu'un simple testament pouvoit annuller tous les traités avec la Castille, & vouloir priver sa fille d'un droit qui lui avoit été à elle-même si avantageux.

[1155.]

Le roi de France, Louis le Jeune, accomplit en personne le pélerinage qu'il avoit voué à S. Jacques en Galice. L'année précédente, il avoit épousé Constance, fille d'Alphonse, roi de Castille; & quelques Historiens Espagnols en ont pris occasion de prêter à ce voyage un motif * qui ne mérite pas d'être réfuté sérieusement. Alphonse n'épargne rien pour détromper les François du peu d'idée qu'ils avoient

* « Louis le Jeune, après avoir répudié la fameuse Eléonore d'Aquitaine, avoit épousé » Constance de Castille, fille d'Alphonse, surnommé l'Empereur. L'Histoire d'Espagne assure » qu'un bruit, qui s'étoit répandu en France, » que cette Princesse n'étoit pas légitime, fit » prendre la résolution à Louis d'aller s'en éclaircir lui-même, sous prétexte d'acquitter un » vœu. Il est assez peu vraisemblable qu'un » grand Roi pût douter d'un tel fait, & encore » moins qu'il eût pris le parti d'aller lui-même » sur les lieux en faire les informations. »

alors de la magnificence Espagnole ; & Louis avoua qu'il n'avoit pas vu de Cour si brillante & si nombreuse, dans ses voyages en Europe & en Asie. De tous les présens qu'on lui offrit, il n'accepta qu'une grande escarboucle de la main de son beau-pere, qui lui demanda le corps de S. Eugene, martyr, premier évêque de Tolède, dont le tombeau avoit été reconnu, en 1148, à S. Denis en France, par Raimond, archevêque de Tolède.

[1156.]

Le roi de France envoie en Espagne une » solemnelle ambassade, dont le chef étoit » l'abbé de S. Denis, chargé de remettre » le bras droit de S. Eugene. Le roi de » Castille, & ses deux fils, accompagnés » du clergé & des grands de la ville, vont » recevoir ce dépôt hors des murs de Tolède, & le portent eux-mêmes sur leurs » épaules jusques dans l'église cathédrale. » En 1565, Philippe II envoya une ambassade en France, pour obtenir de Charles IX ce qui restoit à S. Denis des reliques de S. Eugene ; & on les reçut en Espagne, avec la même solemnité que la premiere fois.

[1156.]

Deux gentilshommes de Salamanque forment un corps de religieux militaires, sem-

blable à celui des Templiers. On appella d'abord ce nouvel établissement L'ORDRE DE S. JULIEN DU POIRIER. Dans la suite, on lui donna le nom d'ALCANTARA, qu'il porte encore aujourd'hui.

[1157.]

Alphonse VII entre dans l'Andaloufie, à la tête d'une puissante armée, & y fait plusieurs conquêtes importantes. Se sentant incommodé des chaleurs excessives de l'été, il reprend le chemin de Castille, & meurt, avant que d'y arriver. Ce Prince signoit ainsi : *Ildefonsus, pius, felix, augustus, totius Hispaniæ imperator*; Alphonse pieux, heureux, auguste, empereur de toute l'Espagne. « La division de ses Etats entre » Sanche, son fils aîné, à qui il donna » les deux Castilles, & Ferdinand qui » eut pour partage le royaume de Léon & » de Galice, fut une faute héréditaire, » dont il falloit encore que quelques ex- » périences des malheurs qu'elle traînoit à » sa suite corrigeassent sa postérité. » L'Espagne Chrétienne se trouva dans une situation presque semblable à celle où Sanche le Grand l'avoit laissée en 1035. C'étoit perdre en un seul jour les avantages acquis avec tant de peines, pendant plus d'un siécle.



SANCHE II, LE DESIRÉ.

[1157.]

LE roi de Castille signala le commencement de son règne par deux victoires sur le roi de Navarre. Don Ponce, comte de Minerva, général des Castillans, traita les prisonniers avec les plus grands égards, & les renvoya tous sans rançon, en disant : « Je n'ai pris le commandement » de l'armée, que pour réprimer la témé- » rité du roi de Navarre, & nullement » pour maltraiter des malheureux. »

[1157.]

Sanche conduit lui-même son armée contre Ferdinand, son frere, pour le forcer à rendre les biens dont il avoit dépouillé plusieurs Grands du royaume de Léon, qu'il venoit de sacrifier à la jalousie de quelques courtisans. Le roi de Léon, pris au dépourvu, va trouver son frere, sans autre suite que celle de quelques officiers nécessaires à son service. Il se présente, avant que d'avoir été annoncé, & au moment où le roi de Castille se mettoit à table. L'accueil répondit à la confiance qu'annonçoit une telle démarche : le repas fut fort gai ; & les deux freres y montrerent une égale disposition de vivre en bonne intelligence. L'Histoire Espagnole entre dans

le plus grand détail sur cette entrevue, pour montrer ce que peut la franchise sur un cœur droit & généreux. Sanche ne demanda que le rétablissement des exilés: Ferdinand y consentit de bonne grace. Jamais l'Espagne n'avoit vu conclure une paix plus à propos. Aben-Jacob, roi des Almoades, étoit sur les frontieres de l'Andalousie, avec une armée formidable.

[1158.]

Les préparatifs de la guerre dont les Maures menaçoient la Castille jetterent tant d'épouvante, que les Templiers, désespérant de pouvoir défendre Calatrava, la remirent entre les mains du Roi. Il ne se trouva personne qui voulût se charger de la défense de cette ville, quoiqu'on fit des offres bien capables de tenter l'audace de quelque Chevalier. Deux religieux de l'ordre de Cîteaux se présenterent. L'un, nommé Raimond, étoit abbé de Fitero, non pas en Navarre, mais proche la riviere de Puiserga. L'autre s'appelloit Diégo Vélasquez, & avoit servi long-tems, avec beaucoup de distinction, sous Alphonse VII. Plus hardis que les guerriers, ils s'offrirent de pourvoir la ville de toutes les munitions nécessaires, & d'un nombre de soldats suffisans pour en soutenir le siége. Le Roi accepta ces offres, & transporta à l'ordre de Cîteaux le don de cette place qui avoit été fait autrefois aux Templiers, & dont la perte auroit en-

traîné la ruine de toute l'Eſpagne chrétienne. Le ſuccès juſtifia pleinement la hardieſſe de l'entrepriſe ; & les Maures, informés de l'état où ſe trouvoit cette ville, n'oſerent pas même ſe préſenter devant elle.

L'abbé Raimond forma le plan d'un nouvel ordre militaire, dont il donna l'habit à un grand nombre de ceux qui s'étoient enfermés avec lui dans la place. Le pape Alexandre III le confirma dans la ſuite ; & il eſt encore aujourd'hui au nombre des établiſſemens que l'ordre de Cîteaux peut compter dans le Monde Chrétien : ainſi prit naiſſance l'ordre des Chevaliers de Calatrava. On y inſtitua un Grand-Maître, des Commandans, & des Officiers, qui devinrent puiſſans par les bienfaits des Rois, & des particuliers zélés pour la défenſe de l'Etat & de la Religion, à laquelle ces Chevaliers ont conſtamment contribué de tout leur pouvoir. Ils porterent d'abord une eſpece de ſcapulaire blanc, auquel étoit attaché un petit capuchon qui tomboit ſur leurs épaules. Ils obtinrent, en 1397, de quitter cet habillement, & de ne porter qu'une croix rouge, terminée par quatre fleurs-de-lys.

L'ordre de Cîteaux s'étoit répandu en Eſpagne, ſous le règne d'Alphonſe VII. Les monaſteres fondés par ce Prince ſont preſque les mêmes qu'on y voit encore au-

jourd'hui, & que S. Bernard alla visiter. L'Ordre en fut redevable à l'attachement particulier, que le roi de Castille avoit pour le saint abbé de Clairvaux. Celui-ci étoit Bourguignon : le Prince l'étoit aussi du côté de son pere ; & ce rapport contribua beaucoup au premier établissement de l'ordre de Cîteaux.

Il est surprenant que les écrivains de la Vie de S. Bernard ne parlent pas du voyage qu'il fit en Espagne. Il n'est cependant pas permis d'en douter, puisqu'il le dit positivement dans sa Lettre à Pierre le Vénérable, abbé de Clugni.

[1158.]

Le roi de Castille assembloit ses troupes à Tolède, pour les mener contre les Maures, lorsqu'il tomba malade, & mourut de douleur d'avoir perdu la reine, son épouse. Rodrigue de Tolède dit qu'on l'appelloit » le Bouclier de la Noblesse, le Pere des » Pauvres, le Défenseur des Veuves, l'Ap» pui des Orphelins, l'Ami des Ordres reli» gieux, l'Arbitre de tous les différends ; » tant il étoit bienfaisant envers tout le » monde ! » On lui donna le surnom de DÉSIRÉ, par l'espérance qu'il donnoit de faire un jour le bonheur de ses peuples, & par la douleur publique dont sa mort fut suivie.



ALPHONSE VIII, LE NOBLE.

[1158.]

ALPHONSE VIII n'avoit que quatre ans, lorsqu'il hérita du thrône de son pere; & les maux inévitables d'une longue minorité se joignoient à ceux dont on étoit menacé de la part des Sarasins. Cependant de braves guerriers se mettent à la tête des troupes que le feu Roi avoit assemblées; présentent la bataille au Miramolin, & le forcent à s'éloigner des frontieres de la Castille.

[1158.]

Il n'y avoit pas encore de loi sur la majorité des rois de Castille; mais Sanche II la fixoit à quinze ans, dans une disposition de son testament, par laquelle il laissoit les Alcaydes maîtres des villes dont ils avoient le gouvernement, & leur recommandoit expressément de ne s'en dessaisir pour personne, avant que le Roi son fils n'eût atteint l'âge de quinze ans. Alphonse II fut déclaré majeur, en 1166, & gouverna l'Aragon, par lui-même, dès qu'il eut treize ans.

[1158.]

Les maisons de Lara & de Castro, les plus anciennes & les plus illustres de la Castille, se disputent la tutelle du jeune Roi, & la régence du royaume. Don Guttiere-Fernand de Castro, qui en avoit été chargé par le feu Roi, eut la grandeur d'ame de renoncer à un emploi si honorable, par amour pour la paix.

[1159.]

Ferdinand, roi de Léon, paroît dans la Castille, avec une puissante armée; demande la tutelle de son neveu; fait des conquêtes qui le mettent en état de donner la loi. On alloit lui confier le jeune Prince: D. Nugnez l'enleve adroitement des mains de celui qui le portoit, l'enveloppe dans son manteau; monte à cheval, & le mene à S. Etienne de Gormaz. Toute la Castille applaudit à cette action; mais le roi de Léon se dédommagea, en s'emparant de tout le royaume, à la réserve de quelques villes. Avila fut de ce nombre. On y avoit transféré le jeune Alphonse; & les habitans flatés de cette marque de confiance, défendirent courageusement leur Souverain, & le garderent fidélement jusqu'à l'âge de douze ans. C'est alors, &

à cette occasion, que les habitans d'Avila commencerent à s'appeller LES FIDÈLES.

[1159.]

Le roi de Léon avoit envoyé un hérault à Manrique, chef de la maison de Lara, pour l'accuser de trahison, parce qu'il avoit suivi le jeune Alphonse, sous prétexte de courir après le ravisseur. Suivant la coutume de ce tems-là, il falloit se justifier d'une pareille accusation, par un duel avec quelque champion choisi. Manrique répondit que sa conscience ne lui reprochoit rien; qu'il méprisoit les discours des aventuriers & des paladins; qu'il se réservoit à combattre pour assurer la couronne sur la tête de son Roi, & préserver sa patrie du joug qu'on lui préparoit.

[1162.]

La reine d'Aragon, après la mort de son mari, ne gouverna qu'au nom de son fils mineur, quoique le royaume lui appartînt de son chef. Elle établit une loi qui excluoit les femmes de la couronne, de façon cependant que leurs héritiers mâles pouvoient y parvenir. La loi Salique ne reconnoît pas le droit des enfans mâles, issus des femmes, parce qu'une mere ne peut donner à son fils un droit qu'elle n'a

pas : autrement l'accessoire l'emporteroit sur le principal.

[1162.]

Un imposteur entreprend de se faire passer pour Alphonse I, mort depuis vingt-neuf ans. (Voyez ci-dessus, page 261.) La crédulité du peuple favorise le début du fourbe. Déja on lui rend des honneurs ; & le Roi véritable alloit être en danger. Mais l'imposteur a la témérité de se rendre à Saragosse, avec peu de précaution. Il y est pris & condamné à la potence.

[1165.]

La maison de Lara, impatiente d'humilier celle de Castro, & de s'élever sur ses ruines, conduit le jeune roi de Castille devant plusieurs villes importantes, dans l'espérance qu'elles lui ouvriront leurs portes. On surprend Tolède ; & Ferdinand de Castro, qui en étoit le gouverneur, se réfugie chez les Maures. C'étoit, depuis long-tems, le parti que prenoient les mécontens, & les exilés. Suivant un principe que l'ignorance & l'esprit de révolte avoient accrédité, on se croyoit libre & indépendant de toute autorité, en renonçant aux biens qu'on possédoit dans sa patrie ; & on n'avoit pas honte de chercher parmi les Sarasins un asyle qu'ils accordoient toujours volontiers ; de

porter les armes avec eux, même contre le Souverain légitime, qu'on avoit abandonné.

[1169.]

Les Etats généraux du royaume de Castille s'assemblent à Burgos. Le Roi qui avoit atteint sa quinzieme année est déclaré majeur; & les gouverneurs lui remettent les villes qui leur avoient été confiées comme en dépôt.

Les Etats généraux étoient composés des évêques, des grands du royaume, & des députés de toutes les villes. On y traitoit des moyens de réformer les abus que les troubles introduisoient & multiplioient sans cesse: on régloit l'administration des finances & de la justice; on y décidoit toutes les affaires qui concernoient la paix, la guerre, les alliances, & le bon ordre de l'Etat.

[1169.]

On ressentit à Tolède de violentes secousses d'un tremblement de terre, qui jetta tout le pays dans une consternation d'autant plus grande, qu'on n'avoit pas encore entendu parler d'un pareil évènement. On ne manqua pas de le regarder comme un présage des plus grands malheurs; & on observa qu'il y avoit précisément un an que le Tage étant sorti de

son lit, s'étoit debordé sur toutes les campagnes des environs de Tolède.

[1170.]

Le roi de Castille épouse Léonor, fille de Henri II, roi d'Angleterre, & lui assigne pour douaire plusieurs villes très-considérables, outre la part qu'il lui promit dans toutes les conquêtes qu'il feroit sur les Maures.

[1172.]

Les Chevaliers de S. Jacques commencent à porter ce nom. Il y avoit déja longtems que les chanoines de S. Eloi, voulant mettre les pélerins à couvert des insultes des Maures, avoient fait bâtir des hôpitaux sur toute la route, depuis les frontieres de France jusqu'à Compostelle. Quelques gentilshommes de Castille s'unirent aux chanoines de S. Eloi, & formerent un nouvel Ordre militaire, qui parvint, dans la suite, « à un si haut point de grandeur, » qu'il sembloit le disputer même avec la » puissance royale, à laquelle il se rendit » plus d'une fois redoutable. » Les nouveaux Chevaliers embrasserent la régle de S. Augustin, que suivoient les chanoines, & prirent pour habillement un manteau blanc sur lequel on appliquoit une croix rouge, faite en forme d'épée. La bulle d'érection

leur permet de se marier, mais avec l'agrément du Grand-Maître.

[1176.]

Les rois de Castille & d'Aragon forment le projet de chasser les Maures d'Espagne, & commencent leur expédition par le siége de Cuença, qui étoit le rempart des Infidèles. Les deux Rois ne tardent pas à manquer d'argent. Celui de Castille se rend à Burgos, y assemble les Etats généraux, & propose de nouveaux impôts, non pas sur le peuple qui étoit épuisé, mais sur la Noblesse, dont chacun des EXEMPTS, qu'on appelle HIDALGOS, devoit payer cinq maravedis d'or. Le comte de Lara s'oppose à cette demande : toute la Noblesse se joint à lui, quitte brusquement l'assemblée, & décide que, tous les ans, on donnera au Comte, & à ses successeurs, un superbe festin, pour conserver la mémoire du service que D. Pédre de Lara venoit de rendre, & pour engager leurs descendans à défendre les immunités & les droits de leur naissance.

Nous observerons, à cette occasion, que les Maravedis n'ont pas toujours eu la même valeur. Le prix en augmentoit ou diminuoit, selon la volonté des Princes. On assure qu'un Maravedis de ce tems en valoit à-peu-près dix-sept aujourd'hui.

Le Maravedis est une petite monnoie de cuivre, dont on trouve aujourd'hui peu de piéces. Les Espagnols s'en servent pour leurs comptes, soit de finance, soit de commerce. Le Maravedis vaut quatre Cornados, qui sont de petites monnoies de compte, comme les pites & demi-pites en France. Les Quartas, autre monnoie de cuivre, valent quatre Maravedis; les doubles Quartas en valent huit, & les Octavos n'en valent que deux. Il y a aussi des Octavos de quatre & de huit Maravedis.

Il faut trente-quatre Maravedis de Vellon, pour une Réale de Vellon, & soixante-trois pour une Réale d'argent; une Piastre, ou piéce de huit Réaux emporte cent dix Maravedis d'argent; & il en faut deux mille quarante de Vellon, pour une Pistole qui vaut quatre Piastres; ce qui, dans les calculs un peu considérables, monte à des produits si extraordinaires, qu'on en seroit effrayé, si l'on ne sçavoit pas qu'un nombre prodigieux de Maravedis compose à peine quelques centaines de livres Tournois.

[1178.]

Ferdinand de Castro, qui avoit quitté les Maures, pour s'attacher au roi de Léon, (Voyez ci-dessus page 277.) gagne une victoire complette sur les Castillans. Le comte de Lara se trouve parmi les prison-

niers; Castro oublie qu'il est son ennemi personnel, & lui rend la liberté, à condition de se jurer mutuellement une amitié fidèle.

[1180.]

Depuis le règne de Charlemagne, on datoit les actes publics, qui se faisoient en Catalogne, du règne des monarques François, pour reconnoître que cet Etat étoit un fief mouvant de leur couronne. Il fut décidé au concile, qu'on suivroit l'ère chrétienne. « Cette innovation servit de prétexte à la résolution qu'on avoit prise, depuis quelque tems en Espagne, de substituer à l'ère d'Auguste, dont on se servoit dans ces royaumes, celle des années de Jesus-Christ. »

[1181.]

Le pape Luce III envoie en Espagne un légat qui réussit enfin à conclure la paix entre les Princes Chrétiens. Le point le plus difficile fut de régler les limites, & de marquer les frontieres que chaque Souverain devoit avoir dans les Etats qui étoient encore sous la domination des Maures. Il fallut décider de quel côté chacun pourroit les attaquer, & jusqu'où il lui seroit permis de pousser ses conquêtes. Cet article avoit souvent jetté la division entre les Rois, & arrêté le progrès de leurs armes.

[1184.]

Le Miramolin battu successivement par l'évêque de Gama, & par l'archevêque de Tolède, trouve encore son armée supérieure à celle des rois de Léon & de Portugal, & se dispose à les combattre. « Mais dans le » tems même que, comptant sur la victoire, » il rangeoit ses troupes en bataille, & leur » inspiroit son courage, il tombe mort de » dessus son cheval. Cet accident étonne » tellement les Almohades, qu'ils fuient sans » tirer l'épée : les deux Rois en font un » horrible carnage. On prétend qu'avant » l'action, les infidèles avoient massacré, » par ordre de leur Roi, dix mille femmes » ou enfans Chrétiens. »

[1191.]

Les rois d'Aragon, de Navarre & de Léon se liguent contre celui de Castille, dont la puissance faisoit ombrage aux deux premiers. Le dernier s'étoit fait armer Chevalier par ce Prince, &, après la cérémonie lui avoit baisé la main ; ce qui étoit une espece d'hommage que ses sujets n'approuvoient pas, & dont lui-même avoit honte. Le desir d'effacer cette tache le fit consentir à la Ligue ; & il y a apparence que le roi de Portugal, dont il avoit épousé la sœur, prit le même parti, à sa sollicitation.

Alphonse ne veut pas donner aux infidèles une occasion de reprendre les places qu'il venoit de leur enlever, & croit que le dessein d'une guerre contre les Maures, est une raison honnête de demander la paix aux Princes ligués. Il la négocie, la conclut, & change la Ligue en une espece de Croisade dont il se déclare le chef.

[1194]

Martin de Pisuerga, archevêque de Tolède, pénetre dans l'Andalousie, à la tête d'une armée de Castillans; y fait les plus grands ravages, & un nombre prodigieux d'esclaves. Après avoir ruiné la campagne, rasé plusieurs forteresses, & brûlé des villages, sans trouver la moindre résistance, il revient en Castille, chargé d'un riche butin. Le roi de Maroc, ou le Miramolin, informé de cette incursion, la regarde comme le prélude d'une plus grande entreprise, & fait publier LA GACIE dans ses vastes Etats d'Afrique. Les Ethiopiens & les Arabes se joignent aux Maures, dans l'espérance de conquérir l'Espagne tout de nouveau, & d'en exterminer les Chrétiens.

Publier LA GACIE, c'étoit annoncer que la guerre intéressoit la religion mahométane, & que tout Musulman tué par les Chrétiens, ou qui en tueroit plusieurs, se-

soit absous de ses crimes, & assuré d'être parfaitement heureux dans l'autre vie.

[1195.]

Le Miramolin s'avance vers Alarcos. Son armée couvroit la campagne, & toutes les collines opposées, jusqu'où la vue pouvoit s'étendre. Alphonse, au lieu d'attendre les secours que lui amenoient les rois de Navarre & de Léon, prend les devants pour arrêter ce torrent. Soit témérité, soit aveuglement, il engage le combat. Vingt mille hommes & tous ses chevaliers restent sur le champ de bataille. Obligé de fuir, il se voit enlever la Nouvelle-Castille, excepté Tolède. La peste, la famine, les armes des Maures, celles des rois de Navarre & de Léon ravagent en même tems ses Etats; & la Castille n'est plus qu'un théâtre d'horreurs.

[1196.]

Alphonse, roi d'Aragon, ordonne, en mourant, que le plus jeune de ses fils prenne « l'habit religieux, dans le célèbre » monastere de Poblete, de l'ordre de Cî- » teaux, & qu'il s'y consacre au service de » Dieu, afin de le prier pour le repos de » l'ame de son pere, & de ses ancêtres. » Il déclaroit encore dans son testament, que ses trois filles, les infantes Constance, Léo-

nore & Douce, pourroient succéder à la couronne, si leurs freres D. Pédre & D. Alphonse mouroient sans enfans. C'étoit réformer & changer les dispositions du testament de la reine Pétronille sa mere. (Voyez ci-dessus, page 276.

[1197.]

Le roi de Castille, ne pouvant tenir tête aux Maures, attaque le roi de Léon. Leurs armées sont en présence; mais les troupes refusent d'en venir aux mains, & demandent la paix. Les deux Princes forcés d'en conclure les articles, la cimentent par le mariage du roi de Léon avec l'infante Bérengere, héritiere de la couronne de Castille.

[1200.]

Blanche de Castille épouse l'héritier présomptif de la couronne de France, Louis VIII, qui régna en 1223. Elle étoit sœur de Bérengere, « & ce qui doit être remarqué, » c'est que les deux fils de ces Princesses, » Louis IX, roi de France, & Ferdinand III, » roi de Castille & de Léon, furent tous » deux mis par l'Eglise au nombre des » saints. »

[1204.]

Pierre II, roi d'Aragon, se fait sacrer à Rome. Le pape lui mit la couronne, & les autres marques de la royauté. Le Prince témoigne sa reconnoissance, en s'obligeant

de payer, chaque année, à la chambre Apostolique, un tribut de deux cents cinquante écus d'or. Les Aragonnois protesterent contre ce tribut, & refuserent de payer les premieres impositions que le roi voulut exiger.

Les rois d'Arragon ne portoient ni le sceptre, ni la couronne, & ne prenoient pas même le nom de Rois, aussi-tôt après la mort de leur pere. Ils étoient obligés d'attendre qu'ils fussent mariés ou armés chevaliers : alors ils prenoient les ornemens de la royauté, & on leur donnoit le nom de Rois.

[1206.]

Le roi de Castille fonde l'université de Palence ; c'est la plus ancienne d'Espagne. Les chaires furent remplies par des sçavans qu'il fallut chercher en France, & en Italie. Les sciences n'étoient plus cultivées que par les Maures de Cordoue, à peine étoient-elles connues de nom parmi les Chrétiens. On aimoit mieux les laisser dans l'ignorance, que de les confier à des maîtres Mahométans.

[1208.]

D. Diégue de Haro, réfugié chez les Maures de Valence, se trouvoit à une action où le roi d'Arragon ayant eu son cheval tué sous lui, couroit le plus grand ris-

que d'être fait prisonnier. D. Diégue, oubliant les sujets de mécontentement qu'il avoit de ce Prince, lui donne un cheval, le tire de la mêlée, & le laisse à portée de rejoindre ses gens.

[1211.]

La trève conclue avec les Maures alloit expirer. Le roi de Castille, tout décidé à la rompre le premier, obtient du pape les mêmes indulgences pour les Croisés d'Espagne, que pour ceux qui alloient combattre en Palestine, & sollicite des secours en France, en Italie & dans toute la Germanie.

[1212.]

Deux des plus nombreuses armées, dont on ait jamais oui parler, se trouvent sur les frontieres du royaume de Tolède & de l'Andalousie. On comptoit dans celle des Maures cent cinquante mille hommes de cavalerie; l'infanterie étoit innombrable. L'armée Chrétienne étoit d'environ deux cents mille combattans. Le Miramolin dépêche des couriers, pour annoncer à ses peuples qu'il tient les Chrétiens dans ses filets, & qu'il leur fera voir les rois de Castille, de Navarre & d'Aragon, qu'il traînera à sa suite dans toute l'Espagne. Il menaçoit le pape de faire de S. Pierre de Rome une écurie pour ses chevaux, & d'arborer ses étendards sur les tours de la métro-

métropole du Monde Chrétien. Cependant on en vient aux mains ; &, après avoir combattu presqu'un jour entier, les Chrétiens remportent une victoire, de laquelle dépendoit le salut de l'Espagne. Aussi les historiens Espagnols ne manquent-ils pas d'en attribuer le succès à une foule de miracles. Cent mille hommes perdirent la vie dans cette journée. Il en coûta aux Chrétiens, selon Rodrigue de Tolède, environ vingt-cinq soldats. La relation du roi de Castille en marque trente au plus ; & ceux qui en font monter le nombre plus haut n'en comptent que cent quinze : « Chose tout-à-fait » hors de vraisemblance, dit le même Roi, dans sa lettre au Pape, » si on ne la regarde » comme un miracle ! » Afin de perpétuer la mémoire de ce succès, on institua une fête qui se célèbre encore, tous les ans, à Tolède, sous le titre du TRIOMPHE DE LA CROIX. Le roi de Castille céda aux Princes croisés toute la part qu'il pouvoit prétendre au butin.

[1212.]

Après la journée de Marandal, ou d'Ubéda, dont on vient de parler ci-dessus, les maladies empêcherent l'armée Chrétienne de faire main-basse sur les Maures, & de les chasser de l'Espagne, suivant la résolution qui en étoit prise. Il fallut se sé-

parer, après avoir emporté d'emblée plusieurs villes, & conclu une trève que la famine rendoit néceſſaire.

[1213.]

D. Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède, qui a écrit l'hiſtoire de ſon tems, diſtribue tous ſes revenus aux pauvres, pendant la cruelle famine qui déſoloit alors l'Eſpagne. Le Roi, pour le récompenſer, lui donna, & à ſes ſucceſſeurs, la charge de grand chancelier de Caſtille, & ajoûta au domaine de ſon égliſe vingt villages avec leurs dépendances.

La charge de grand chancelier eſt la premiere du royaume, pour le rang & pour l'autorité. Ses fonctions embraſſent toutes les affaires qui regardent le gouvernement de l'Etat. C'eſt à lui d'en expédier & de ſigner les dépêches. Les archevêques de Tolède exerçoient cette charge, par eux-mêmes, lorſqu'ils ſe trouvoient à la cour; &, quand ils étoient obligés de s'en abſenter, ils ſe faiſoient remplacer par quelqu'un de confiance, mais avec l'agrément du Roi. Dans la ſuite, les Rois commencerent par nommer eux-mêmes, ſans la participation de l'archevêque, ceux qui devoient remplir ſa charge, & finirent par la donner en chef. Les archevêques de Tolède n'en ont pas moins continué de prendre le titre de Grand-Chancelier de Caſtille.

[1213.]

Le roi de Léon prend la ville d'Alcantara, & la donne aux Chevaliers de Calatrava. Cette donation étoit une charge réelle, puisqu'il s'agissoit de défendre la ville contre les Maures qui la regardoient comme leur plus forte barriere contre les entreprises des Princes Chrétiens.

Les Chevaliers mirent dans la place une forte garnison qui ne tarda pas à former un nouvel ordre militaire, soumis d'abord à celui de Calatrava, dont il est aujourd'hui indépendant, quoique toujours uni à l'ordre de Cîteaux. Tels furent les commencemens de l'ordre des Chevaliers d'Alcantara, qui s'est rendu si célèbre. Ils porterent d'abord un petit capuchon attaché à une espece de scapulaire rouge, large de quatre doigts. Ils changerent cet habillement, en 1411, & prirent un manteau blanc sur lequel est attachée une croix verte, terminée par quatre fleurs-de-lys.

[1214.]

Alphonse VIII ne laisse en mourant qu'un jeune Prince âgé de dix ans. Pierre II, roi d'Aragon, mort l'année précédente, avoit eu pour successeur un enfant de quatre ans. Ces deux minorités furent la source de bien des maux.



HENRI I.

[1214.]

LE royaume d'Aragon étoit divisé en trois partis; celui du Roi, & ceux de D. Sanche, & D. Ferdinand, ses oncles, qui prétendoient avoir des droits à la couronne.

Eléonore d'Angleterre, reine de Castille, étoit en état de bien gouverner, pendant la minorité de son fils; mais elle suivit de près son mari, & le règne du jeune Roi se passa en contestations parmi les Grands qui vouloient régner sous son nom.

On assembla les Etats généraux d'Aragon, afin de trouver quelque voie d'accommodement, & de ménager les esprits en faveur du jeune Roi. Les trois Ordres lui prêterent serment de fidélité; ce qui n'avoit pas encore été observé à l'avenement des Rois à la couronne. Depuis cette époque, la coutume en a été établie, & on l'a suivie constamment.

[1215.]

D. Alvar de Lara, qui avoit extorqué

par adresse la régence du royaume de Castille, confisque l'apanage de Bérengère, sœur du Roi, & la bannit du royaume. Cette Princesse assemble des troupes pour se défendre; mais les Chevaliers qui lui offrent leurs biens, refusent de combattre contre un homme qui a pour lui la présence & le nom du Roi.

[1217.]

Henri étoit logé chez l'évêque de Palence, & jouoit dans une cour du palais, avec de jeunes seigneurs de son âge, lorsqu'une tuile, qui s'étoit détachée du toît, lui tomba sur la tête, & lui fit une large blessure, dont il mourut l'onzieme jour. Aussi-tôt Bérengère, fut reconnue & déclarée Reine. Son mariage avec le roi de Léon avoit été déclaré nul, après la naissance d'un fils nommé Ferdinand. Elle résolut de transmettre à ce fils la couronne dont elle venoit d'hériter.

Les auteurs Espagnols sont partagés sur le droit d'aînesse, que Bérengère pouvoit avoir, à l'exclusion de Blanche, reine de France. Quand même il seroit difficile de décider la question en faveur de la reine Blanche, il n'en faudroit pas conclure que S. Louis son fils n'eût pas eu à la couronne de Castille un droit qu'on pût raisonnablement opposer à celui de S. Ferdi-

nand. Alphonſe le Noble avoit eu peine à conſentit au mariage de Bérengère avec le roi de Léon ; à cauſe de l'empêchement qu'y mettoit la proximité du ſang. Ce mariage avoit été déclaré nul ; & les époux s'étoient ſéparés. Suivant des Lettres conſervées à S. Denis en France, le teſtament d'Alphonſe appelloit à ſa ſucceſſion, en cas que ſon fils mourût ſans poſtérité, les enfans de Blanche, à l'excluſion de Ferdinand, fils de Bérengère. Il eſt vrai que la France ne fit alors aucune démarche. Mais, pour prévenir toutes conteſtations à ce ſujet, Blanche de France, fille de S. Louis, épouſa Ferdinand, fils aîné d'Alphonſe X.



FERDINAND III, SAINT.

[1217.]

BÉRENGÈRE fut assez heureuse pour retirer son fils des mains du roi de Léon. Elle fit la démission solemnelle des droits qu'elle avoit à la couronne de Castille ; & Ferdinand, reconnu légitime héritier du roi Henri, son oncle, reçut l'hommage de ses nouveaux sujets. Cette cérémonie se fit à Najare, sous un grand chêne, à la vue d'une multitude innombrable de peuple. Peu de mois après, les Etats généraux s'assemblerent à Valladolid. La Reine y renonça, pour la seconde fois, au royaume de Castille, en faveur de son fils qui fut proclamé de nouveau, & couronné dans une grande place du fauxbourg, d'où on le conduisit à l'église. Il y jura, selon la coutume, la conservation des priviléges, accordés par les Rois, ses prédécesseurs, & reçut le serment de fidélité du clergé, de la noblesse, & du tiers-état représenté par les députés des villes principales honorées du nom de Cités.

[1218.]

L'Eſpagne voit un pere armé contre ſon fils, dans le deſſein de lui enlever la couronne. Le roi de Léon n'a pas en Caſtille tout le ſuccès qu'il ſe promettoit. « Il porte » l'ambition & la haine juſqu'à ſolliciter le » prince Louis, fils du roi de France, époux » de Blanche de Caſtille, d'entreprendre » avec lui la conquête du royaume de Fer» dinand, ſous prétexte que ce Prince, né » d'un mariage illégitime, ne pouvant par» venir au thrône, la couronne étoit dé» volue à Blanche. » Cette propoſition eſt rejettée à la cour de France.

[1218.]

Le jeune roi d'Aragon reçoit le ſerment de ſes ſujets qui lui font jurer de ne point altérer la monnoie. Les Rois ſes prédéceſſeurs avoient eu ſouvent recours à cet expédient, parce qu'ils ne pouvoient lever aucun impôt, ſans le conſentement des Etats qui ſe contentoient d'accorder, une ſeule fois, ſous chaque règne, un tribut conſidérable, appellé BOVATICO. C'étoit un impôt ſur toutes les bêtes à cornes, & à laine, qui ne ſe levoit que dans les grands beſoins de l'Etat.

[1219.]

Les Maures sont attaqués, de toutes parts, par des Croisades qui se multiplioient contre eux; mais le succès de ces différentes expéditions ne répondoit pas aux espérances qu'elles faisoient concevoir. Il n'en résulta, cette année, qu'une famine cruelle, suivie d'une mortalité qui désola toute l'Espagne.

[1220.]

Ferdinand s'arma lui-même Chevalier, la veille de son mariage, « parce qu'il n'y » avoit alors personne plus digne que lui » de faire cette cérémonie. »

Suivant les loix de la Chevalerie, on ne pouvoit être armé que par un Chevalier qui fût supérieur en dignité. Etoit-ce enfreindre ces loix que de choisir des Chevaliers fameux par leurs hauts faits d'armes? Plusieurs Rois, sur-tout en France, ont fait cet honneur à des sujets distingués.

[1222.]

Les Maures assiégés par une armée de Croisés, que commandoit le roi de Léon, promettent une somme d'argent qu'ils attendoient d'Afrique, à condition qu'on levera le siége. Le Roi y consent. Les Maures refusent la somme promise. L'armée

n'étoit plus en état de recommencer le siége, ni de se faire payer.

[1222.]

L'infant de Castille, à peine âgé d'un an, est reconnu par les Etats du royaume, en qualité d'héritier de la couronne. « La » coutume de rendre hommage aux fils » aînés des Rois, même au berceau, s'est » conservée jusqu'à présent en Espagne. »

[1224.]

Le roi de Castille termine heureusement les troubles de son royaume, & commence les conquêtes qu'il se proposoit de faire, chaque année, sur les Maures. Les rois de Léon, de Portugal & d'Aragon, suivent son exemple; & les Chrétiens triomphent par-tout. Pendant les expéditions de Ferdinand, la Reine-mere étoit chargée de la régence de Castille, où elle faisoit paroître autant de prudence & de fermeté, que Blanche en montroit à la France. Jamais sœurs n'eurent des traits de ressemblance, plus marqués ni plus frapans. Elles présentent même un rapport qui est sans exemple dans l'Histoire, « celui de deux sœurs, » toutes deux meres de deux Saints, tou» tes deux tutrices de leurs fils; leurs maî» tresses & leurs modèles dans la science » des Saints, & dans l'art de régner; toutes

» deux Régentes de leurs Etats, pendant » qu'ils étoient occupés à faire la guerre » aux Infidèles, & leurs coopératrices dans » tout ce qu'ils ont fait de vertueux & de » grand. »

[1225.]

Ferdinand accorde la paix aux Maures de Grenade, qui lui faifoient des offres très-avantageufes, entr'autres de rendre la liberté à treize cents efclaves Chrétiens. Quelque tems après, il conclut auffi la paix avec le roi de Séville, qui l'obligea de payer, tous les ans, un tribut de trois cents mille Maravedis d'or, qui feroient aujourd'hui environ trente mille livres.

[1227.]

Abdalla, roi de Baëza, remet la citadelle de fa capitale à Ferdinand dont il s'étoit rendu vaffal, & va fixer fa demèure à Cordouë qui lui appartenoit. Les habitans de cette ville l'arrêtent comme un traître, inftruifent fon procès, & lui font trancher la tête.

[1227.]

On jette les fondemens de l'églife cathédrale de Tolède, un des plus beaux édifices de l'Efpagne. Les riches dépouilles de l'Andaloufie furent confacrées à élever ce monument de la piété & de la magnificence des

Rois Catholiques. Ferdinand voulut en poser la premiere pierre, « sous laquelle on » mit des médailles d'or & d'argent, qu'on » avoit fait fraper exprès, suivant la cou» tume des anciens Romains. »

Les médailles frapées, pendant la domination des Goths, sont d'une gravure grossiere, & véritablement barbare, en comparaison de celles qui avoient été frapées, pendant la domination des Romains, & prouvent combien il étoit nécessaire d'en fabriquer de plus parfaites. Tout ce qu'on peut y apprendre se réduit à la véritable orthographe des noms des rois, ou des villes qui avoient le droit de battre monnoie. La suite de ces médailles gothiques, la plus nombreuse qu'on connoisse, & qui est en or, se trouve à Paris, dans le cabinet du Roi.

On n'a pas lieu d'assûrer, ni même de croire qu'avant l'époque de la domination des Goths, on eût fabriqué des médailles d'or. On n'en trouve qu'en argent & en cuivre. Le titre des premieres est assez fin, & du même poids que le denier Romain, qui se rapporte à notre gros.

[1228.]

Sanche VI, roi de Navarre, étoit devenu si gros, qu'il ne pouvoit plus se remuer; & les Grands de Castille en profitoient pour

faire valoir leurs prétentions. Il appelle son neveu, Thibaud, comte de Champagne, à la défense d'une couronne qui lui appartenoit par le droit de la naissance. Le jeune Prince montre par sa conduite le desir qu'il a de régner. Sanche le renvoie en France, & invite le roi d'Aragon, son voisin, à une conférence secrette. Le résultat fut un traité bizarre, par lequel les deux Rois s'adoptoient réciproquement, & se reconnoissoient pour les seuls héritiers de leurs couronnes. Les Grands de Navarre & d'Aragon avoient signé & ratifié ce traité qui n'eut point d'exécution.

[1229.]

Le roi d'Aragon envoie redemander quelques navires Catalans, pris par les Maures des isles Baléares, (Majorque, Minorque, & les autres isles qui les environnent.) Le roi de Majorque demande avec mépris : « Quel est ce roi d'Aragon ?...
» C'est, répond l'envoyé, celui qui a dé-
» fait les Maures à la bataille de Murandal.»
Peu s'en fallut que ce mot piquant ne coûtât la vie à son auteur. Le roi d'Aragon se détermine à chasser les Maures de ces isles dont il s'empara.

[1229.]

A la prise de Majorque, le roi Maho-

métan se cacha pour se soustraire à la fureur des soldats; mais il fut découvert & conduit au roi d'Aragon, qui le prit par la barbe. C'étoit la plus grande insulte qu'on pût lui faire. Le vainqueur avoit juré d'en agir ainsi, afin de venger l'outrage dont nous avons parlé ci dessus. Du reste, il le traita avec beaucoup de générosité.

[1230.]

Alphonse, roi de Léon, meurt, au retour d'une campagne glorieuse, pendant laquelle il avoit fait plusieurs conquêtes importantes, & remporté sur les Maures une victoire complette. Par une suite de l'aversion qu'il conservoit toujours pour son fils, le roi de Castille, il le déclaroit, dans son testament, inhabile à lui succéder, & laissoit la couronne, par indivis, aux deux infantes Sanche & Douce, nées de son premier mariage avec Thérèse de Portugal, qu'il avoit répudiée. Ferdinand prévient tous les troubles par son autorité; assure à chacune des Infantes trente mille ducats de pension, & réunit pour toujours le royaume de Léon à celui de Castille.

Le DUCAT est une monnoie d'or, qui valoit autrefois 6 livres 4 sols, argent de France. Le double Ducat, ou Ducat à deux têtes valoit, sous le règne de Louis XIII, 10 livres, monnoie de France;

mais ensuite il fut mis un peu plus haut que la Pistole d'Espagne. Il n'y a plus actuellement de Ducats d'or ; & on se sert, pour les comptes, du Ducat d'argent, comme on fait, en France, de la Pistole de 10 livres, qui n'est pas une espece courante.

Le Ducat de compte est de deux sortes ; l'un appellé Ducat de Plata ou d'Argent ; & l'autre, Ducat de Vellon ou de Cuivre. Le premier vaut onze Réaux d'argent ; & le second, onze Réaux de cuivre ; ce qui forme une différence d'environ la moitié. Le Réal d'argent s'estime 7 sols 6 deniers ; & celui de cuivre, 5 sols, monnoie de France.

Le Ducat de change vaut toujours un Maravedis de plus que le Ducat de compte : cette différence vient de l'usage des banquiers qui ont jugé à propos de l'établir ainsi.

Le change avec les villes du Nord se fait par Ducats ; & avec l'Angleterre, par Piastres ou Piéces de huit.

[1231.]

Alphonse porta une loi qui ordonnoit de rendre gratuitement la justice à ses sujets, & défendoit aux magistrats, sous des peines très-séveres, de recevoir aucun présent ; mais, en même tems, il leur assi-

gnoit, sur les revenus publics, des gages considérables.

[1232.]

Aben-Zaën, Sarasin puissant dans le royaume de Valence, découvre que son Roi entretient une correspondance avec la cour d'Aragon. Il ne lui en fallut pas davantage pour trouver le moyen d'envahir son thrône. Le roi d'Aragon donna des terres au Prince fugitif, qui, peu de tems après, embrassa la Religion Chrétienne; le maria richement; &, lui ayant assuré une fortune considérable, il entreprit de joindre le royaume de Valence à celui d'Aragon; ce qu'il exécuta heureusement.

[1233.]

Tandis que l'archevêque de Tolède, & l'évêque de Placencia, conduisoient des siéges en Andalousie, & y faisoient les fonctions de généraux d'armée, l'infant Alphonse de Castille pénètre avec six mille hommes jusqu'aux portes de Séville, & remporte, en moins d'une heure, une victoire complette sur quarante mille Maures. Le roi de Séville, qui commandoit cette armée, s'étoit flaté que sa seule présence feroit fuir l'ennemi; & il attaqua brusquement, & sans ordre, des gens déterminés à vaincre ou à mourir.

Le

Le roi Ferdinand faisoit aussi la guerre en personne, & procuroit à ses sujets tous les avantages qu'ils auroient pu se promettre d'une paix profonde. Ce Prince visitoit souvent son royaume de Léon, afin d'y maintenir le bon ordre par sa présence. Il établit, dans toutes les provinces, des ADELANTADOS; dignité qui répond à celle de vice-rois. En tems de paix, ils administroient la justice; &, en tems de guerre, ils commandoient les troupes de la province confiée à leurs soins. Charles-Quint a ôté les fonctions, & les revenus attachés à ces charges, & le titre d'Adelantado ne donne aujourd'hui aucun pouvoir.

La charge d'AMIRANTE fut instituée en faveur de Raymond Boniface, le seul homme qui entendît alors la marine. Il n'est pas surprenant que les Espagnols ayent tardé si long-tems à équiper des flottes. Occupés, dans le centre de leur continent, à soutenir des guerres qui exigeoient toutes leurs forces, ils n'eurent besoin de vaisseaux, & ne penserent à s'en procurer, que lorsqu'ils attaquerent les villes maritimes.

Leurs forces de mer se réduisoient à quelques bâtimens de charge, plus ou moins gros, à des galeres & à des barques de pêcheurs, que les villes voisines de la mer, ou de riches habitans, équi-

poient à leurs frais. Des médailles antiques présentent la figure d'un gros navire, de deux ponts & demi, à grand mât soutenu par ses cordages, équipé de ses échelles & de ses voiles, sur la proue duquel est une guérite qui, dans nos bâtimens, seroit sur la pouppe. On en trouve un autre qui ne paroît être que d'un pont & demi, & qui a quelque rapport avec nos tartanes. On distingue parfaitement un pavillon arboré au-dessus de son mât, & une branche qui semble être d'olivier, dépeinte au milieu de ce pavillon. Le revers d'une autre médaille donne l'idée de la manœuvre des petites galeres à un seul rang de cinq rames de chaque côté, au mât de laquelle est attachée une voile quarrée.

La forme des vaisseaux de la ville de Valence étoit différente. On voit une tour à plusieurs étages sur la pouppe d'un de ses bâtimens, & une pyramide sur la pouppe d'une de ses galeres. La tête de Mercure, ou son caducée, annonce que tous ces navires étoient entretenus pour le commerce.

La marine des Espagnols ne tarda pas à se rendre formidable ; & la charge d'Amirante en devint plus importante. Elle paroît n'avoir été d'abord qu'une simple commission, puisqu'on en donnoit le titre à quiconque commandoit une flotte. Dans

la suite, le commandement souverain des armées navales fut confié à un seul. On lui attribua le septieme de toutes les prises, & de tous les vaisseaux qui faisoient naufrage sur les côtes du royaume ; & cette dignité pouvoit passer pour la premiere de l'Etat. Charles-Quint la réduisit à un simple titre honorifique.

La charge d'ALFEREZ-MAYOR, ou de Grand-Enseigne du Royaume, étoit déja fort ancienne. Les Princes Chrétiens l'avoient établie, à l'exemple des rois Maures de Cordoue. Ferdinand lui donna un nouvel éclat, en ajoûtant à l'office de porter l'étendard de Castille, devant le Roi, dans les combats, le droit de commander l'armée, quand le Monarque ne s'y trouvoit pas. La qualité de Chef des Chevaliers, soumettoit à cet officier toutes les affaires qui concernoient la chevalerie, & l'établissoit protecteur-né des femmes, des veuves & des orphelins. On sçait que tout Chevalier juroit de prendre leur défense, envers & contre tous, & que c'étoit le point capital de la Chevalerie. La charge d'Alferez-Mayor ayant été réunie, en 1382, à celle de Connétable, ne fut plus qu'un titre sans aucune fonction.

Le Grand-Maître de la maison du Roi, qu'on appella MAYORDOME-MAYOR, exerçoit aussi des fonctions qui ont quel-

que rapport avec celle de Grand-Chambellan. Il jouissoit d'une prérogative bien honorable ; c'étoit de confirmer tous les bienfaits qu'il plaisoit au Roi d'accorder ; & , sans cette espece d'attache, nulle grace ne pouvoit avoir son effet.

La charge de Grand ALGUAZIL est d'épée ; & les plus grands seigneurs du royaume se trouvent honorés d'en être revêtus. Il n'y en a point en France qui réponde parfaitement à celle-là , à moins qu'on n'y comprenne tout-à-la-fois les charges de Prévôt des Marchands, de Lieutenant de Police, & de Grand-Prévôt.

C'est ainsi que les grands officiers de la couronne étoient installés. On mettoit trois soupes dans une coupe de vin. Le Roi & le nouvel Officier s'invitoient, trois fois à en manger. Le Roi en prenoit enfin une; l'Officier, une autre ; & les assistans crioient trois fois : VIVE LE GRAND-MAÎTRE, ou L'AMIRANTE, &c. Aussi-tôt après cette cérémonie, le grand Officier prenoit toutes les marques de distinction, attachées à sa dignité, comme d'avoir une banniere particuliere, son cri de guerre, ses armes, sa devise, &c.

[1234.]

L'Inquisition est reçue dans la Catalogne, & dans le royaume d'Aragon : elle dé-

pendoit alors de la jurisdiction des évêques.

[1234.]

Thibaut, comte de Champagne, prend possession du royaume de Navarre, après la mort de son oncle, Sanche VI. (Voyez ci-dessus, page 300.) On observe que, depuis Bermude III, en qui finit la postérité des anciens rois Goths, & qui mourut l'an 1037, l'Espagne n'eut point de Roi qui ne fût d'origine Françoise.

[1236.]

La ville de Cordouë se rend au roi de Castille, après avoir été sous la puissance des Maures, pendant cinq cents vingt-cinq ans. On accorde aux habitans la liberté de se retirer où il leur plairoit. Mais, le Roi se rappellant que les Maures, après la prise de Compostelle, avoient fait apporter les cloches de l'église de S. Jacques sur les épaules des Chrétiens pour être placées dans la grande mosquée de Cordouë, voulut user de représailles; & força les infidèles à reporter ces cloches sur leurs épaules, au même lieu d'où on les avoit tirées deux cents soixante ans auparavant. Cette mosquée étoit, sans contredit, le plus beau monument de toute l'Espagne: c'est aujourd'hui l'église cathédrale. Elle a

six cents pieds de longueur sur deux cents cinquante de largeur. Elle est soutenue par trois cents soixante-cinq colomnes de jaspe & de marbre noir.

[1236.]

La prise de Cordouë étoit si importante, que Ferdinand ajoûta à ses autres qualités le titre de Roi de Cordouë & de Baëça, & obtint du pape la permission de lever un subside sur le clergé de ses Etats, ce qui étoit encore sans exemple en Espagne.

[1237.]

Thibaut I, roi de Navarre, ordonne un Droit commun pour tous ses Etats. Ce royaume séparé, depuis plusieurs siécles, du reste de l'Espagne, avoit ses loix particulieres; & elles étoient presqu'aussi différentes, & aussi nombreuses que les villes.

[1237.]

Le roi d'Aragon s'occupoit uniquement du projet de faire passer sur sa tête la couronne de Valence. Il attaquoit les Maures, se trouvoit par-tout, & bravoit les dangers avec une ardeur qu'on taxoit de témérité. Souvent même il marchoit en aventurier, mais toujours avec un bonheur égal à son intrépidité. Il apprend que la forteresse d'Enèse est ménacée d'un siége.

Aussi-tôt il part avec un camp volant de cavalerie, d'environ cent maîtres, faisant conduire devant lui un convoi de vivres, & passe devant l'armée ennemie, qui n'ose l'attaquer. Un gentilhomme Aragonnois, le voyant si peu accompagné, prit la liberté de lui demander où il alloit, & ce qu'il prétendoit faire? Le Roi répondit en riant: » Je vais séparer le son d'avec la farine; » voulant dire qu'il alloit reconnoître les braves d'avec les poltrons.

Peu de tems après, ce Prince revenoit à Burriana, avec dix-huit cavaliers. Un Officier, qui marchoit en avant, apperçoit un parti de cent trente cavaliers Sarasins; le charge avec quelques soldats seulement, & porte la peine de son imprudence. On presse le Roi de se retirer, pendant que son petit escadron soutiendra l'effort des ennemis: « Je mourrai & ne fuirai point, répond le Monarque intrépide. » Atten-» dons-les: il arrivera de nous ce qu'il » plaira à Dieu d'ordonner. » Une contenance fiere & hardie tint d'abord les Sarasins en suspens. Bientôt après, on les voit tourner bride, soit par la crainte d'une embuscade, soit par la vue d'un secours qui parut fort à propos.

Les auteurs Espagnols font les plus belles descriptions du royaume de Valence, & sur-tout de la capitale. Ils conviennent

qu'il n'y croît pas de bled ; mais on en tire abondamment par la Méditerranée & par l'Océan. Du reste, on y trouve tout ce qui peut rendre la vie non-seulement aisée, mais agréable & délicieuse. « Valence est » très peuplée ; & les hommes y naissent » naturellement guerriers. Le ciel & la » terre concourent également à rendre son » climat un des plus charmans de l'Europe. » On n'y ressent point les rigueurs de l'hi» ver ; & les chaleurs de l'été y sont tem» pérées par les vents de mer. La fécondité » de ses campagnes, la somptuosité de ses » édifices, & la politesse de ses habitans, » ont fait dire que les étrangers y oublient » aisément leur patrie. Des arbres de toute » espece croissent dans ses jardins, parti» culierement les citronniers, les orangers » & les limoniers qu'on y plante en quin» conce, & qui conservent une verdure per» pétuelle que les frimats de l'hiver, & les » ardeurs de l'été ne flétrissent point. Les » murailles sont revêtues de ces arbres, en » forme de palissades que l'on dispose de » maniere qu'elles forment de grands cabi» nets où les branches sont enlacées les » unes dans les autres, avec tant d'art, » que les rayons du soleil ne peuvent les » pénétrer, & qu'on y est à couvert de la » pluie. De ces branches diversement pliées » on compose des figures d'oiseaux, d'ani-

» maux, de toutes ſortes de vaſes, qu'on
» prendroit pour des ouvrages de marque-
» terie dans la ſaiſon des fleurs & des
» fruits... Le Guadalquivir paſſe à l'orient
» de la ville, & y eſt joint par un pont,
» d'où, ſe diviſant en pluſieurs ruiſſeaux,
» d'un côté il arroſe la campagne, & de
» l'autre il porte l'eau dans les places publi-
» ques, & juſques dans les maiſons des
» particuliers, par différens canaux. Dans
» le voiſinage de la mer, eſt un vaſte étang
» qui fournit une multitude prodigieuſe
» d'excellens poiſſons. Enfin rien ne man-
» que à cette contrée, pour être une des
» plus belles provinces de l'Europe.»

[1238.]

Le roi d'Aragon inveſtit Valence; &, en attendant l'arrivée des troupes qu'on levoit dans ſes Etats, & celles qui lui venoient de France & d'Angleterre, il eut la hardieſſe de ſe préſenter, avec un corps de deux mille hommes, devant une ville qui comptoit plus de cinquante mille défenſeurs. Il ſçut tenir les aſſiégés en échec, & donner aux troupes le tems de venir le joindre. « Nul particulier ne lui en amena
» de plus leſtes, & en plus grand nombre,
» que Pierre Amel, archevêque de Nar-
» bonne; & aucunes ne firent mieux leur
» devoir.» L'armée des aſſiégeans ſe trouva

enfin composée d'environ soixante mille hommes.

[1238.]

On dit qu'au siége de Valence, on se servit d'une espece de bombes appellées Cohètes. Elles étoient « faites de quatre » parchemins, & pleines de matieres pro- » pres à mettre le feu, quand la méche ve- » noit à y prendre, & à les faire éclater » dans les endroits de la ville, où elles » étoient lancées. »

[1238.]

La reine d'Aragon, Yolande de Hongrie, s'étoit rendue au camp ; montoit à cheval, & accompagnoit souvent son époux, avec une intrépidité qui charmoit le Monarque, & donnoit de l'admiration aux troupes. Le Prince exposa mille fois sa vie, & ne reçut qu'un coup de flèche au front. Il en fut quitte pour l'ennui & le chagrin de se voir enfermé dans sa tente, pendant cinq jours.

[1238.]

Les assiégés réduits aux dernieres extrémités par la disette des vivres, & par les fatigues d'un siége opiniâtre, qui duroit depuis six mois, firent des propositions si avantageuses, que le roi d'Aragon ne balança point à les accepter. Tandis que les députés se rendoient au camp, pour con-

clure le traité, deux champions Maures, bien montés, & la lance en arrêt, vinrent jusqu'à la tente du Roi, & demanderent deux Chevaliers qui voulussent entrer en lice avec eux, pour défendre la gloire de la nation. Plusieurs guerriers se présenterent. D. Simon Tarassone, Aragonnois, & D. Pédre Clariana, Catalan, obtinrent la préférence. Au premier coup de lance, le Sarasin fit quitter l'arçon à Tarassone, & le renversa de cheval. Clariana répara l'honneur de la nation par la fierté avec laquelle il s'avança contre son adversaire. Au milieu de la course, le Maure eut peur, prit tout à coup la fuite, & se retira dans la ville.

Les principaux articles de la capitulation portoient que non-seulement Valence, mais encore toutes les places situées en-deçà du Xucar, seroient rendues au roi d'Aragon; &, à l'égard de celles qui sont au delà, il y auroit une trêve pour huit ans; que ceux qui voudroient abandonner Valence se retireroient dans les villes de Dénia & de Cullera, où ils seroient sous la protection du Roi vainqueur; qu'ils pourroient sortir avec leurs équipages, leur argent, leurs meubles, & tout ce qui étoit de nature à être transporté, sans que personne les inquiétât; qu'on emploieroit à ce transport

cinq jours consécutifs, avant que de rendre la ville.

[1238.]

Cinquante mille Maures, tant hommes que femmes & enfans, sortirent de Valence, & traverserent le camp des Chrétiens, où l'armée formoit deux haies. Des colonies d'Aragonnois & de Catalans repeuplerent la nouvelle conquête : on leur distribua les terres que les Maures venoient d'abandonner ; & Valence devint, en peu de tems, plus belle & plus grande qu'elle n'avoit jamais été. Le Roi donna des loix particulieres à ce nouveau peuple, & les fit écrire en Catalan, qu'un historien appelle la Langue Limousine : c'étoit la Romance dont on se servoit en France, depuis le neuvieme siécle, & qui avoit passé d'abord en Catalogne, & peu-à-peu dans presque tous les Etats du roi d'Aragon.

[1239.]

La plûpart des Princes Chrétiens envoient des ambassadeurs aux rois de Castille & d'Aragon, pour les féliciter sur le succès de leurs armes, & les exhorter à profiter de leurs avantages. Il est vrai que la domination Sarasine étoit ébranlée jusques dans ses fondemens, & qu'elle commençoit à se trouver sur le penchant de sa ruine ;

mais les deux Rois jugerent à propos d'accorder aux Maures la trève qu'ils demandoient, & dont ils avoient eux-mêmes un besoin pressant, afin de rafraîchir leurs troupes, de rétablir l'ordre dans leurs Etats, & de laisser respirer des peuples qui, depuis long-tems, supportoient les frais de la guerre.

Le roi de Castille profita de la trève, pour visiter tous ses Etats. Il jugeoit lui-même les procès, écoutoit les plaintes des foibles, & défendoit les petits contre l'oppression des grands. Son palais étoit toujours ouvert; & il suffisoit d'être du nombre de ses sujets, pour avoir un libre accès auprès de sa personne. Dans ses audiences ordinaires, chacun pouvoit passer dans son cabinet, & lui parler en particulier.

[1239.]

Mahomet Alhamar qui, de simple berger, ayant passé par tous les grades militaires, s'étoit élevé aux premieres dignités parmi les Maures, ajoûta la ville de Grenade aux autres places qu'il possédoit en souveraineté, & fonda une nouvelle monarchie qui a subsisté près de trois siécles, sous le nom de Royaume de Grenade. Ce Prince Maure apprend que D. Alvare de Castro, gouverneur de Martos, a quitté la ville, & qu'une bonne partie de la gar-

nison en est sortie. Il investit la place & dispose ses attaques. La gouvernante dépêche un courier au roi de Castille; &, joignant le stratagême au courage, elle rassemble toutes les femmes; leur distribue des armes avec des habits d'hommes; les conduit sur la muraille, & affecte de les montrer aux ennemis. Sa contenance en impose & donne aux troupes le tems de venir la délivrer. Alhamar est contraint de lever honteusement le siége d'une ville qu'il comptoit emporter d'emblée.

[1240.]

Les habitans de Murcie secouent le joug d'Alhamar qu'ils haïssoient, & se choisissent un Roi. Cette démarche fut la source de la rivalité, ou plutôt de la haine qui dura, tant d'années, entre Grenade & Murcie, & qui fut si funeste à ces deux villes.

[1240.]

Etablissement de l'université de Salamanque, l'une des plus célèbres de l'Europe. Ferdinand y transféra celle qu'Alphonse son aïeul avoit fondée à Palence, & lui donna un nouvel éclat par ses soins & sa libéralité.

[1241.]

Hudiel, roi de Murcie, n'étant pas en état de résister à Alhamar, roi de Grenade, se met sous la protection de la couronne

de Castille, & livre toutes ses places, à condition qu'on le maintiendra sur le thrône, & qu'on lui laissera la moitié des revenus du royaume. On conserve encore aujourd'hui les Actes de Souverain que Ferdinand fit alors à Murcie, en faveur de la Religion Chrétienne.

Deux années après, Alhamar inquiété par une faction puissante, qui menaçoit de le déthrôner, se rendit feudataire du roi de Castille, & s'obligea « de le suivre à la » guerre, de combattre sous ses ordres, » de se trouver aux Etats généraux du » royaume, de partager avec lui les tributs » qu'il levoit dans toute l'étendue de sa do» mination, pourvu qu'il en assurât la pos» session paisible à lui-même, à ses enfans, » & à ses successeurs. »

[1242.]

Le cardinal Hugues, Dominicain, né à Barcelone, fameux par l'étendue de son génie, & sa profonde érudition, entreprend de faire les Concordances de la Bible, & y réussit, à l'aide de cinq cents religieux de l'ordre de S. Dominique. Long-tems après, les Juifs & les Grecs imiterent ce travail, sur leurs textes de l'Ecriture sainte.

[1245.]

Rodrigue Ximenès, archevêque de To-

lède, meurt à Huerta, en revenant du concile de Lyon. On voit encore aujourd'hui son tombeau, avec une inscription latine, en deux especes de mauvais vers dont voici le sens :

LA NAVARRE EST MA MERE,
LA CASTILLE MA NOURRICE,
PARIS MON ÉCOLE,
TOLÈDE MA DEMEURE,
HUERTA MON SÉPULCRE,
LE CIEL MON REPOS.

Les Lettres, & particuliérement l'Histoire, lui doivent de la reconnoissance. Il a mêlé, dans ses Annales Espagnoles, des éloges, & même des fables qu'on voudroit excuser, en les attribuant à sa gratitude envers une monarchie où il avoit été comblé d'honneurs & de richesses.

[1247.]

Le roi de Castille avoit formé le grand projet d'achever la conquête de l'Espagne Sarasine, & de passer ensuite en Afrique, afin de punir les Maures, par de justes représailles, des maux qu'ils faisoient souffrir, depuis si long-tems, aux Espagnols. Dans ce dessein, il entreprend le siége de Séville, la capitale de l'Empire des rois de Maroc en Espagne, & l'une des plus belles villes qu'il y eut alors en Europe. On

y

y voyoit une tour de brique, « large de
» soixante verges, & quatre fois plus
» haute. »

On peut observer ici, que la verge est de trois pieds de Tolède, & que le pied est de onze pouces. Cette tour avoit donc cent soixante-cinq pieds de large, & six cents soixante de haut : elle étoit, par conséquent, plus haute de quatre-vingt-six pieds que la flèche de la cathédrale de Strasbourg, dont la hauteur passe pour une chose des plus extraordinaires.

Séville est au milieu de vastes campagnes, aussi fertiles qu'elles sont agréables. Dès le tems même, dont nous parlons, elle se trouvoit environnée de forêts d'oliviers dont le produit étoit immense. « On
» comptoit plus de cent mille, tant fermes
» que moulins à huile, & magasins. Ce
» nombre est excessif, & paroîtroit incroya-
» ble, si nous n'avions pas d'autres garans
» que les Maures, sur le rapport desquels
» on ne peut guères compter. » Aujourd'hui cette ville est enrichie par le commerce des deux mers, & par l'arrivée des flottes qu'on y voit aborder, chaque année, depuis la découverte des Indes. « On y
» compte plus de vingt-sept mille feux
» divisés en vingt-huit paroisses ou quar-
» tiers. . . . La fabrique de l'église cathédrale
» a trente mille ducats de rente : l'arche-

» vêque en a six vingt mille. Les canonicats, » les dignités, & les autres prébendes, qui » sont en grand nombre, ont des revenus » à proportion. » La cathédrale de Séville est surnommée LA GRANDE ; comme celle de Tolède, LA RICHE ; celle de Salamanque, LA FORTE ; & celle de Léon, LA BELLE.

[1247.]

D. Garcie Perez de Vargas, cavalier célèbre par sa valeur, rencontra, lui second, sept Maures qu'il se mit en devoir d'attaquer. Son compagnon refusa de tenter l'aventure, & se retira avec précipitation. Vargas ne crut pas devoir se mesurer seul contre sept ; mais il les attendit avec fierté, bien résolu de les combattre s'ils venoient l'attaquer. On dit que, l'ayant reconnu, ils n'oserent passer outre. Quand il leur eut donné le tems de se décider, il reprit, au petit pas, le chemin du camp. Il en étoit déja assez près, lorsqu'il s'apperçut qu'il avoit perdu l'agrafe qui fermoit son casque. Il retourne sur ses pas, & va la chercher jusqu'au lieu où les cavaliers Sarasins paroissoient encore. Il la ramasse, & s'en revient avec la même gravité que la premiere fois. » Cette bravoure Espagnole fut fort ap» plaudie ; &, ce qui doit être du goût de » toutes les nations, on ne put jamais le

» forcer à dire le nom du timide guerrier
» qui l'avoit abandonné dans le péril. »

Peu de tems après, un Espagnol reprocha au même D. Garcie de Vargas, que les armoiries qu'il portoit sur son bouclier étoient empruntées d'une famille différente de la sienne, & beaucoup plus illustre. Vargas dissimula son ressentiment; mais, à un assaut qui se donna au fauxbourg de Séville, il se battit si bien, & son bouclier reçut tant de coups, qu'il n'étoit plus reconnoissable. De retour au camp, il va trouver celui qui lui avoit fait un indigne reproche, & qui ne s'étoit pas fort exposé pendant l'assaut:
» Vous avez raison, lui dit-il, de vouloir
» m'enlever les armes de ma maison; car
» je les expose à de trop grands dangers:
» elles seroient beaucoup mieux entre vos
» mains. Comme vous êtes sage, vous avez
» plus de précaution à conserver les vô-
» tres. » Celui-ci, tout confus, reconnut sa faute; & une réconciliation sincere suivit de près cette leçon.

[1248.]

Le roi de France, S. Louis, envoie à Tolède un grand nombre de reliques précieuses, pour être placées dans l'église cathédrale, où on les garde encore aujourd'hui, avec la Lettre de ce saint Roi,

écrite de sa main, & qui porte en substance:
» Louis par la grace de Dieu, roi de France.
» A nos très-chers & amés en Jesus-Christ,
» les chanoines & tout le clergé de l'église
» de Tolède, salut & dilection. Ayant le
» dessein d'enrichir votre église d'un ex-
» cellent thrésor, en considération de notre
» très-cher & très-amé le vénérable D.
» Juan, archevêque de Tolède, qui nous
» a fait de très-humbles & de très-instan-
» tes prieres, nous vous envoyons avec plai-
» sir quelques parties considérables des sain-
» tes reliques que nous avons eues du thrésor
» de l'Empire de Constantinople, & tirées
» de nos sacrés & précieux sanctuaires. Ces
» reliques sont une partie du bois de la croix
» de Notre-Seigneur... Nous prions donc
» votre charité, & nous vous demandons,
» au nom de Notre-Seigneur, que vous re-
» ceviez & gardiez, avec le respect qui
» est dû, ces susdites saintes reliques: nous
» vous conjurons encore de vouloir bien
» vous souvenir de nous dans vos Messes
» & dans vos prieres. Donné à Etampes, au
» mois de Mai de l'année mil deux cens
» quarante-huit. »

[1248.]

Après seize mois d'un siége le plus célèbre qu'il y ait eu en Espagne, depuis celui de Nu-

mance, Séville, quoique toujours bien défendue, mais réduite par la famine aux dernieres extrémités, demanda enfin à capituler, Le traité fut long à conclure. Les Maures offrirent d'abord un tribut; ensuite le tiers, puis la moitié de la ville, & finirent par la céder toute entiere avec son territoire qui contenoit plusieurs places importantes. Cent mille habitans en sortirent, ou pour passer en Afrique, ou pour aller s'établir dans les villes de la domination Sarasine, & emporterent avec eux des richesses immenses. Le roi de Castille en fit une métropole, telle qu'elle étoit sous les rois Goths, & proposa de si grands priviléges à ceux qui viendroient s'y établir, qu'en peu de tems elle fut plus peuplée, plus magnifique en édifices, & plus opulente qu'elle n'avoit été depuis cinq cents trente-quatre ans que les Maures s'en étoient rendus maîtres.

[1249.]

Le roi d'Aragon chasse les Maures de la province de Valence; & les Grands du royaume s'y opposent en vain. Le motif de leur résistance étoit de se conserver d'utiles cultivateurs des terres dont on avoit récompensé leurs services. Les Maures, plus adroits & plus laborieux que les naturels du pays, devoient occasionner par leur retraite une diminution considérable

dans le produit des terres; mais le Roi avoit intérêt de ne pas souffrir dans une province nouvellement conquise des esprits inquiets, legers, & toujours disposés à la révolte.

[1252.]

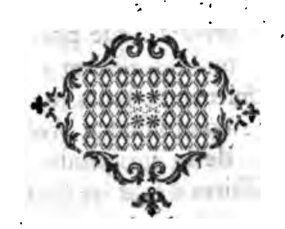
Ferdinand se disposoit à passer en Afrique, afin d'y combattre les Maures, tandis que le roi de France les attaquoit du côté de l'Egypte où il avoit pris Damiette. Son projet étoit de faire tomber, d'un même coup, cette puissance qui avoit été trop long-tems formidable aux Chrétiens. Mais la mort le prévint, après un règne d'environ trente-cinq ans, pendant lequel il augmenta ses Etats des deux tiers. Ce fut un Prince au-dessus de tout éloge, & qui ne peut-être mis en parallele qu'avec S. Louis, son cousin germain, tous deux grands Rois, grands guerriers, d'un zèle égal pour la religion, & pleins de fermeté à soutenir les droits de leur couronne. « Louis hazarda » plus que Ferdinand; & il y eut dans ses » entreprises quelque chose de plus héroï» que. Mais Ferdinand gagna plus que » Louis; & sa conduite plus mesurée, plus » heureuse, eut des succès plus utiles & » plus durables. La sainteté du monarque » François fut plus éclatatante, mérita plu» tôt les honneurs publics. Celle du roi

» de Castille, moins éprouvée par l'adver-
» sité, n'a eu le suffrage de l'Eglise qu'en
» 1671, & il n'est même encore permis
» qu'aux sujets d'Espagne d'en faire la fête ;
» en vertu du bref de Clément X. »

On attribue à ce saint Roi l'établissement du conseil royal de Castille, avec une autorité souveraine, & sans appel, pour juger les procès qui s'élevent entre les Espagnols ; & pour connoître, en dernier ressort, des plus importantes affaires.

La justice étoit administré par des juges établis dans chaque ville ; & on pouvoit appeller de leur sentence au jugement du Roi. S. Ferdinand, accablé par la multitude des affaires, établit le conseil souverain de Castille, autant pour juger les appels des tribunaux inférieurs, que pour l'aider dans l'administration des affaires du gouvernement ; ce qui exigeoit des membres de ce tribunal une connoissance profonde de la politique & de la jurisprudence. Aujourd'hui les affaires d'Etat ne sont plus de son ressort ; mais il est toujours le dépositaire des loix fondamentales du royaume. La haute police de l'Etat, & l'exercice souverain de la justice contentieuse lui sont confiés. Le conseil de Castille est en Espagne ce que sont en France, le parlement, le grand-conseil, la chambre des comptes,

la cour des aides, & même le conseil-privé, en ce qu'on appelle « se pourvoir » par la voie de la requête civile. » Ce tribunal souverain est composé d'un président, de seize conseillers, d'un procureur général, & de quelques officiers subalternes. Il est divisé en quatres chambres qui partagent les affaires entr'elles. On doit remettre dans ses archives un exemplaire de tous les Livres qui s'impriment. Il pourvoit aux chaires des universités de Salamanque, de Valladolid & d'Alcala. Il examine les avocats, & nomme à toutes les places de la magistrature. Aucune charge n'est vénale en Espagne.





ALPHONSE X, LE SAGE.

[1252.]

ALPHONSE X, en montant ſur le thrône, fit un changement dans les monnoies, afin de remplir ſon épargne épuiſée par les longues guerres du feu Roi. Il lui en revint des ſommes conſidérables ; mais le déſordre ſe mit dans le commerce : les eſprits s'aigrirent, & les murmures éclaterent ouvertement. Le Roi fixa le prix des denrées ; & le remède aigrit le mal. « Cette voie d'en» richir les Princes, dit Mariana, quoique » ſouvent miſe en uſage, a été rarement » heureuſe, & a preſque toujours eu des ſui» tes funeſtes à ceux-mêmes qui en ont » profité. »

Alphonſe fut ſurnommé le Sage, « au » ſens qu'on appelloit de ce nom les ſça» vans dans l'ancienne Grèce, & perſonne » ne l'a mieux mérité que lui ; mais il ne » fut rien moins que ſage de cette ſageſſe » qui convient aux Rois. » On l'accuſoit de donner à l'étude, le tems & l'application qu'il devoit aux affaires de ſon royaume. Il avoit cependant tout ce qu'il falloit pour être un grand philoſophe, un aſtronome

& un grand Roi. Il manquoit seulement de cette prudence politique, qui fait le Monarque accompli. D'ailleurs il entendoit bien la guerre, & l'avoit faite avec succès, sous le règne du Roi son pere, qui l'avoit souvent chargé d'entreprises importantes & périlleuses. En approfondissant le caractere de ce Prince, on trouvera qu'un bizarre assemblage de bonnes & de mauvaises qualités lui attira la haine de la plus grande partie de ses sujets, & le fit échouer dans les entreprises qu'il forma contre les étrangers.

[1253.]

Alphonse commence la guerre contre le roi d'Aragon, & ne tarde pas à faire les premieres démarches pour conclure la paix. Les deux Princes furent également dupes d'un Maure nommé Alazarach, homme de beaucoup d'esprit, plein de qualités agréables, mais fourbe, intrigant, & capable des trahisons les plus noires. Le roi de Castille lui demandant un jour s'il étoit chasseur? » Je ne sçais point d'autre chasse que celle » des hommes, répondit-il; &, quand il » vous plaira, je chasserai pour vous prendre les places du roi d'Aragon. » Ce Prince informé de la réponse, résolut d'employer la ruse contre un traître qui avoit déja tenté de le perdre par une insigne perfidie. Il gagne un confident d'Alazarach

pour lui persuader de vendre une grande provision de bled qu'il avoit faite, & qui étoit alors fort cher, & pour lui insinuer que, la tréve finie, il en obtiendroit aisément une autre, pendant laquelle il rempliroit ses magasins à bon marché. Le Maure donne dans le piége, vend son bled, ne ménage rien pour prolonger la suspension d'armes; mais ce fut inutilement. La trève expirée, il est pris au dépourvu, & se croit trop heureux d'en être quitte pour un bannissement perpétuel. Le roi d'Aragon s'empare des places qu'occupoit le rebelle, sur quoi il écrivit d'un style ironique au roi de Castille : « Je me suis adonné à la chasse; » & j'ai pris en huit jours seize châteaux. »

[1254.]

Le roi de Castille signala son zèle pour les sciences, en accordant des priviléges immenses à l'université de Salamanque. Il y fonda huit chaires & une autre de musique. Ce Prince ne négligeoit rien pour tirer son royaume de l'ignorance dans laquelle il étoit plongé; mais ses exemples & ses discours furent inutiles. « Les chevaliers de ce siécle auroient cru s'avilir, en » faisant autre chose que se battre & courtiser les dames. »

[1256.]

Alphonse avoit perdu, en Espagne, l'amour de ses sujets, & l'estime de ses voisins; mais il jouissoit de la plus haute considération chez les étrangers qui le regardoient comme un génie supérieur, un sçavant du premier ordre, un grand politique, & le plus éloquent, le plus adroit, le plus brave des Princes de l'Europe. Cette réputation lui mérita les suffrages de quelques Electeurs; & il fut élu Roi des Romains. Le mauvais état de ses affaires ne lui permettant pas de quitter l'Espagne pour se rendre en Allemagne, il n'eut pas d'autre moyen de soutenir son parti dans l'Empire, que la foiblesse de son compétiteur Richard, comte de Cornouailles, frere de Henri III, roi d'Angleterre.

[1259.]

On fixe, en Aragon, la valeur de la monnoie qui jusqu'alors n'avoit eu de prix que celui qu'il plaisoit à chaque Roi d'y mettre, au commencement de son règne. Ces variations successives avoient toujours occasionné la ruine du commerce.

[1260.]

La langue espagnole, ou plutôt le cas-

tillan, succede au latin qui, de tout tems, avoit été d'usage dans les Actes publics. Le titre le plus ancien qu'on ait en ce genre, est la charte du roi Alphonse X, qui change l'ancien nom d'Arrasata, ville de Biscaye, en celui de Mondragon. Le Prince vouloit perfectionner sa langue naturelle ; mais il ouvrit en même tems la porte « à une igno» rance profonde des lettres humaines, & » des autres sciences que les ecclésiastiques, » aussi-bien que les laïques, ne cultiverent » plus, par l'oubli de la langue latine. »

[1260.]

Le roi de Castille, qui possédoit supérieurement la physique & l'astronomie, obtient du Soudan d'Égypte des hommes versés dans ces sortes de sciences, & leur procure des établissemens avantageux dans ses Etats.

[1261.]

La famille des Mérins de Bucar venoit de s'élever sur le thrône des Maures d'Afrique, après en avoir chassé celle des Almoades ; &, pour se distinguer par une entreprise éclatante, elle méditoit de porter la guerre en Espagne, d'y relever la gloire & l'empire des Maures, dont il n'existoit plus que de foibles restes. Les rois de Grenade & de Murcie, les seuls Princes Ma-

hométans, qui fussent alors en Espagne, secouent le joug de la Castille, & commencent la guerre avec les plus grands succès. Ils s'emparent d'une infinité de places; &, tandis que les Espagnols sont menacés d'un nouveau déluge de Sarasins prêts à fondre sur eux, ils disputent aux rois de Castille, & sur-tout à celui d'Aragon, le droit de lever certains tributs; demandent le rétablissement de quelques anciens priviléges; refusent les secours nécessaires pour combattre un ennemi formidable, ne les accordent qu'à demi, & à la derniere extrémité.

[1262.]

D. Garcie Gomez, gouverneur de Xérès, defend cette ville avec tant de valeur & de prudence, que les assiégeans même s'intéressent à sa gloire & à sa conservation. Résolu de périr ou de conserver la place, il ne répondoit, que par des sorties vigoureuses, aux offres d'une capitulation honorable, qu'on ne se lassoit pas de lui faire. Dans la chaleur du combat, il se précipite du haut des murailles dans le fossé. Les Maures, oubliant que le brave Gomez est leur ennemi, volent à son secours, & le font panser avec tant de soin, qu'ils lui conservent la vie.

[1263.]

Alphonse entre dans l'Andalousie, pousse les Maures à son tour, & reprend ses places. Il avoit grossi son armée d'un nombre prodigieux de volontaires, en promettant d'exempter d'un impôt, appellé MARTINIÉGA, tous ceux qui serviroient à leurs frais dans cette guerre, & se rendroient, tous les ans, au camp du Roi, avec des armes & un cheval, pour y servir pendant trois mois.

[1266.]

Tandis que le roi de Castille portoit la désolation dans le royaume de Grenade, le roi d'Aragon faisoit la conquête du royaume de Murcie, qu'il remit entre les mains d'Alphonse, conformément aux anciens traités. Il sçut faciliter le succès de cette entreprise, par le moyen des émissaires qu'il s'étoit attachés parmi les Maures, afin d'aller solliciter les habitans à lui ouvrir leurs portes, & par le soin qu'il prenoit de conserver les maisons de campagne, & les meuriers qui fournissoient la nourriture des vers à soie, & qui sont encore aujourd'hui la richesse de ce pays. Le roi de Grenade, le seul Prince Mahométan, qui restât sur le thrône en Espagne, obtint la paix, à condition de payer un tribut annuel de cinquante mille ducats. . . . .

[1266.]

Un Chevalier, nommé Lizana, offensé par le roi d'Aragon, a la témérité de le défier à un combat singulier. Le Prince assiége le Chevalier dans son château, & le fait périr avec sa garnison.

[1269.]

D. Ferdinand, fils aîné du roi de Castille, épouse Blanche de France, fille de S. Louis. Les nôces furent célébrées à Burgos, avec une magnificence dont on trouve peu d'exemples. Les rois de Castille & d'Aragon en faisoient les honneurs avec leurs familles. Philippe le Hardi, héritier présomptif de la couronne de France, avoit accompagné sa sœur; Edouard, fils aîné du roi d'Angleterre, gendre d'Alphonse; le roi de Grenade; plusieurs Princes du sang de France, honoroient la fête de leur présence; &, tandis que cette cour jeune & brillante se livroit aux divertissemens qu'on lui avoit préparés, les deux rois Espagnols s'occupoient d'entretiens fort sérieux, dans lesquels l'Aragonnois, moins docte que le Castillan, mais plus habile dans l'art de gouverner, lui donnoit des conseils bien capables de prévenir les malheurs qui ne tarderent pas à empoisonner ses jours. Alphonse sçut les écouter, & ne fut pas assez sage pour en profiter.

Tous

Tous les historiens conviennent qu'à l'occasion de ce mariage, on termina un différend qui pouvoit avoir de grandes suites, par le droit que S. Louis prétendoit sur la couronne de Castille, dont sa mere étoit héritiere; mais la plûpart se sont trompés, touchant le fondement de ce droit, qu'ils établissent sur l'aînesse de la reine Blanche, & qui est au moins très-douteux: l'opinion contraire mérite de prévaloir. Ce droit avoit une autre source. Il étoit fondé sur la succession de la cadette à l'aînée; & le mariage de celle-ci avec le roi de Léon, ayant été déclaré nul, Ferdinand III, qui en étoit issu, ne pouvoit pas succéder à sa mere Bérengere, au préjudice de Blanche, sa tante, reconnue, même par le testament du pere de ces deux Princesses, pour héritiere de ses Etats. Il est vrai que la possession, & une espece de coutume introduite en Espagne, en faveur des enfans nés de ces mariages contractés de bonne foi, sembloient assurer le droit de Ferdinand; mais S. Louis crut devoir étouffer une semence de guerres pour des successeurs ambitieux, & renoncer, en faveur de son gendre & de ses descendans, à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur la couronne de Castille. (Voyez ci-dessus, p. 293.)

[1268.]

Le roi d'Aragon se rend aux sollicitations des ambassadeurs de l'empereur de Constantinople, & du grand Kan des Tartares. Malgré son grand âge, ses infirmités, les représentations de sa famille & de ses sujets, il forme le dessein de passer dans la Terre-sainte. « Si je meurs, disoit-il, » j'aurai du moins la gloire d'avoir » sacrifié un reste de vie, qui finira bientôt, » aux intérêts & à l'honneur de la Religion. » Mais à peine se fut-il embarqué, qu'une furieuse tempête dispersa ses vaisseaux, & jetta sur les côtes de Marseille le navire qui le portoit. De nouvelles réflexions lui firent abandonner son entreprise, & le ramenerent dans ses Etats, tandis que Don Ferdinand-Sanche d'Aragon abordoit heureusement en Palestine, & menoit contre les Sarasins d'Egypte des troupes qui auroient combattu ceux d'Espagne, avec beaucoup plus d'avantages & de succès.

[1270.]

D. Pedre & D. Sanche, fils du roi d'Aragon, se font une guerre ouverte, qui fut terminée par un crime horrible. D. Sanche assiégé dans Pomar, & réduit aux dernieres extrémités, fait prendre ses armes à son écuyer. Pendant que celui-ci amusoit les

ennemis dans une sortie où on le prenoit pour son maître, Sanche déguisé en berger échappoit, d'un autre côté de la ville. Il cherchoit à mettre sa personne en sûreté. Mais l'écuyer fut pris, & eut la foiblesse de découvrir le déguisement du Prince fugitif. On mit des gens en campagne. On trouva Sanche sur la rive du Cinga, qu'il ne pouvoit passer. Son frere le fit enfermer dans un sac, & jetter dans la riviere. Le roi d'Aragon avoue lui-même, dans ses Mémoires, qu'il sentit de la joie, à la nouvelle de cette mort. D. Sanche n'étoit cependant pas l'aggresseur, ni le plus coupable ; & sans doute que la joie du monarque fut troublée par l'horreur d'un crime qui ternissoit la réputation de celui de ses enfans qu'il aimoit de préférence à tous les autres, quoiqu'il n'en parût jamais le plus aimable.

[1270.]

Le prétexte du bien public, qui fut presque toujours celui des rebelles, fait lever dans la Castille l'étendard de la révolte. Le Roi ne modéroit en aucune occasion, son penchant pour la raillerie, & les mots piquans. Les Grands, peu dociles à l'autorité, & incapables de souffrir un mauvais traitement, étoient aigris par la dureté, l'inconstance, la fierté, l'avarice

& les profusions du Monarque. L'infant D. Philippe, frere du Roi, irrité de ce qu'on ne payoit pas ses pensions, ni celles de ses partisans, prend le parti des mécontens. Au risque de livrer l'Espagne à ses ennemis les plus dangereux & les plus implacables, on implore le secours des rois de Navarre, de Grenade & de Maroc. Alphonse est assez heureux pour déconcerter ces projets. Il en fut redevable à Fernand Pérez dont on n'avoit pu corrompre la fidélité. Les Révoltés désolent la Castille, en se retirant auprès du roi de Grenade; font avec lui un traité dans lequel ils se réservent la liberté de ne point porter les armes contre leur patrie, &, par une autre contradiction de conduite, le suivent contre les Maures de Cadix & de Malaga, qui étoient sous la protection de la Castille.

[1273.]

Le roi d'Aragon invite les Chevaliers Catalans à le suivre dans une expédition qu'il médite contre le royaume de Valence. Ils refusent d'y prendre part: « Attendu que, » par leurs priviléges, ils n'étoient obligés » de combattre que pour leur patrie, & » dans leur patrie. »

[1274.]

Le roi de Castille, toujours occupé du

desir de porter la couronne impériale, malgré l'élection du comte de Hapsbourg, fait une tentative inutile auprès des Electeurs, & quitte ses Etats pour se rendre à Lyon où le pape tenoit un concile pour réformer la discipline de l'Eglise, renouveller la guerre contre les Sarasins, & travailler à la réunion de l'Eglise Grèque avec la Latine. Alphonse harangua le souverain pontife, avec une éloquence peu commune, & que l'éclat de la couronne relevoit encore. Grégoire X répondit en peu de mots, détermina le Prince à se désister d'une prétention ruineuse, dont il ne devoit recueillir jamais aucun fruit, & lui accorda la troisieme partie des dixmes destinées à l'entretien des églises, pour lui faciliter les moyens de soutenir la guerre contre les Maures qui venoient tout récemment de la déclarer aux Chrétiens de l'Espagne. Ce fut la premiere origine du droit appellé LES TIERCES OU LE TIERS, que les rois de Castille ont continué de lever sur les revenus des églises.

[1275.]

Sanche d'Aragon; archevêque de Tolède, leve une armée, & la conduit contre les Maures qui ravageoient l'Andalousie. Séduit par l'ambition qu'on lui inspira de remporter seul une victoire qui devoit être

le salut de l'Etat, il livre le combat, sans attendre la jonction des troupes que conduisoit D. Lope de Haro; perd la bataille, & tombe au pouvoir des ennemis. Quelques officiers se disputent un prisonnier de cette importance, & se disposent à en venir aux mains. Le gouverneur de Malaga les met d'accord, en perçant l'archevêque de son épée: « Il ne faut pas, dit-il, que la » tête d'un chien soit la cause d'une division » entre d'honnêtes gens, au préjudice du » bien commun. »

[1275.]

D. Ferdinand, régent du royaume de Castille, pendant l'absence du Roi son pere, meurt à Villaréal où il avoit marqué le rendez-vous général de l'armée qu'il alloit conduire dans l'Andalousie. Il laissoit de son mariage avec Blanche de France deux fils en bas-âge, Alphonse & Ferdinand, appellés De la Cerda, du nom donné à leur pere, à cause d'une espece de croix au dos, qu'il avoit apportée en naissant. D. Sanche, second fils d'Alphonse, prend la conduite des troupes, sauve l'Andalousie, flatte le peuple, gagne les Grands, & se porte ouvertement pour héritier de la couronne, au préjudice de ses neveux. Les Etats généraux de Castille prononcerent en faveur de la ligne collatérale, & déciderent

rent que la représentation ne devoit pas l'emporter sur la succession immédiate, tandis que les Etats généraux d'Aragon, assemblés à Lérida, « déclaroient que le sceptre ne sortiroit jamais de la ligne directe, » pour passer à la collatérale, tant qu'il y » auroit des mâles de cette premiere ligne. »

On dit que S. Louis, en accordant sa fille à Ferdinand auquel il cédoit tous ses droits à la couronne de Castille, avoit expressément stipulé que les enfans issus de ce mariage succéderoient au thrône, préférablement à leurs oncles. Il est vrai que la représentation n'avoit pas lieu chez les Goths dont les loix seules étoient suivies en Espagne; mais elles n'avoient pu rien décider, par rapport à la couronne qui étoit alors élective. Il n'est pas moins vrai que D. Sanche ne négligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à lui procurer un jugement favorable, de la part de la nation assemblée à Ségovie.

[1275.]

Isabelle de France, reine douairiere de Navarre, fatiguée des persécutions que les Grands lui faisoient éprouver, se réfugie auprès de Philippe le Hardi, avec sa fille unique, la princesse Jeanne qui porta la Navarre & la Champagne dans la maison

de France, par son mariage avec Philippe IV, le Bel, en 1281.

[1276.]

La révolte des Maures de Valence force le roi d'Aragon à marcher contre eux. Son grand âge, le mauvais état de sa santé, les prieres & les larmes des Grands du royaume le déterminent à confier le commandement des troupes à deux guerriers distingués. Son armée est défaite, & avec une perte si considérable, que, le mardi, jour auquel on livra cette bataille, passa depuis, parmi les Aragonnois, pour un jour fatal à la nation.

[1276.]

Le roi d'Aragon succombe au chagrin que lui cause la défaite de son armée. Sa maladie augmente. Il remet sa couronne à son successeur; prend l'habit de l'ordre de Cîteaux, & fait vœu, s'il recouvre la santé, d'aller passer le reste de sa vie au monastere del Pueblo, où il choisit sa sépulture. Jacques le Conquérant meurt, après avoir réparé, autant qu'il étoit en lui, le désordre causé par son incontinence qui fut le seul de ses défauts, & qui lui causa de violens chagrins. Deux royaumes conquis; trente batailles où il se trouva en personne, &

dont il sortit victorieux, lui ont assuré le surnom de Conquérant. Plus de deux mille temples consacrés à Dieu ont été des monumens authentiques de son respect & de son zèle pour la religion.

Pierre III, son fils aîné, & son successeur, réduisit les rebelles de Valence avec plus de facilité qu'on ne l'espéroit, & ne voulut prendre le nom de Roi, qu'après avoir rendu les derniers devoirs à un pere qui lui laissoit trois couronnes.

[1277.]

La reine de Castille s'étoit opposée à l'exhérédation de ses petits-fils; &, ne se croyant pas même en sûreté dans une cour où D. Sanche faisoit la loi, elle se retira auprès de son frere, le roi d'Aragon, & lui confia les jeunes Princes de la Cerda. D. Sanche effrayé de cet évènement qui devoit le troubler dans la possession d'un Etat, dont les héritiers légitimes n'étoient plus en son pouvoir, déchargea sa colere sur D. Frédéric, son oncle, & sur un seigneur de la plus haute naissance, qui furent accusés d'avoir favorisé cette fuite. Le premier fut étranglé ou décapité à Burgos, sans égard à sa qualité de frere du Roi. Le second, Don Simon Ruiz de Haro, fut brûlé vif à Trévigno; &, par l'adresse de Sanche, tout l'odieux de cette double exé-

cution retomba sur Alphonse qui l'avoit ordonnée.

[1279.]

S. Ferdinand avoit confié aux plus célébres jurisconsultes de son tems le soin de rassembler & d'examiner les loix du royaume, pour en faire un nouveau Corps de Droit. Cet ouvrage demandoit un travail & des recherches immenses, & ne parut que sur la fin du règne d'Alphonse, sous le nom de LAS PARTIDAS, qu'il porte encore aujourd'hui. On y a suivi les loix Romaines, autant que celle des Goths; & la promulgation de ce Code a assuré le titre de Législateur à Alphonse X, qui avoit déja commencé à le mériter, en établissant le gouvernement civil, tel qu'il a subsisté depuis son règne, en créant les grands officiers de la couronne, en distinguant les GRANDS des RICOS-HOMBRES, & en fixant le rang & les prérogatives de chaque ordre de l'État.

On donna le nom de Cités aux villes principales; & elles seules eurent le droit d'envoyer des députés aux Etats généraux du royaume, qui jusqu'alors n'avoient été composés que des deux premiers ordres de l'Etat, le Clergé & la Noblesse.

La justice étoit administrée par les Corrégidors, dans les cités; & par les Alcades

dans les villes, les bourgs & les villages. Les fonctions de ces officiers embrassent celles de lieutenant-civil, de lieutenant de police & de maire, & ne durent que trois ans, depuis une ordonnance rendue par Henri III, vers l'an 1400. Le Corrégidor ne doit pas être citoyen de la cité où il commande; mais les Régidors, officiers qui tiennent lieu d'échevins & de conseillers de ville, doivent être nés dans le lieu même, où ils exercent leurs fonctions.

La plûpart des grandes charges étoient déja établies, (Voyez ci-dessus, page 308.) Mais Alphonse X y attribua de nouvelles distinctions, en augmenta le nombre, & rendit si honorable celle de Grand-Maître de sa maison, qu'il n'hésita pas d'en revêtir son fils aîné.

Nous avons déja observé que les principaux de la nation furent désignés par les noms de *Magnates*, *Proceres*, *Optimates*, tandis qu'on ne fit usage que de la langue latine. Alphonse X ayant ordonné que tous les Actes publics fussent écrits en langue vulgaire ou castillanne, les premiers du royaume prirent alors le titre de GRANDS, qui répond au mot latin *Magnates*, & y ajoûterent celui de RICOS-HOMBRES; ces mots signifient HAUTS ET PUISSANS. Suivant les intentions d'Alphonse X, les RICOS-HOMBRES étoient des gentils-

hommes qualifiés, comme sont aujourd'hui les Comtes, les Marquis, les Barons; & il y en avoit de deux especes. Le Roi donnoit aux uns des vassaux, durant leur vie: il n'accordoit aux autres que la permission de porter le titre de RICO-HOMBRE, sans celui de DOM, qui étoit alors uniquement affecté au Roi, aux Infans, aux Princes du sang, & aux Grands.

Il est certain que l'origine de la Grandesse remonte jusqu'à celle de la Monarchie. Les principaux seigneurs Goths firent valoir le droit qu'ils avoient d'élire les Rois, & se procurerent des priviléges immenses, dont ils jouirent constamment jusqu'à l'invasion des Sarasins. Alors ceux qui suivirent Pélage dans les montagnes des Asturies ne lui déférerent le titre de Roi, qu'en se réservant pour eux-mêmes les qualités de ceux qui avoient le droit d'élire le Souverain, avant la révolution. Dans la suite des tems, le nombre des Grands fut toujours très-limité, puisqu'il se réduisoit aux Princes du sang, & à quelques maisons puissantes. On n'en compte que vingt-neuf qui furent honorées de la Grandesse, depuis le règne d'Alphonse X, jusqu'à celui de Charles V. Ces Maisons sont celles de LARA, de CASTRO, d'HENRIQUEZ, de MAÑRIQUE, de VELASCO, de GUZMAN, de TOLÈDE, de MENDOZE, de ZUNIGA,

de PACHECO, de GIRON, de PONCE, de LÉON, de CORDOUE, d'AGUILAR, d'OSSORIO, de LACERDA, de PIMENTEL, d'AVALOS, d'ACUNHA, de la CUÉVA, de SANDOVAL, de CARDENAS, de HARO, de SYLVA, de BORGIA, de FIGUEROA, de BENAVENTÉ, d'ARAGON. Ce fut principalement sous les règnes de Jean II, de Henri IV, de Ferdinand & d'Isabelle, que les seigneurs Castillans parvinrent à cette dignité dont le plus beau de tous les priviléges qui y sont attachés est de se couvrir devant le Roi. Presque tous les Ducs ont partagé cet honneur avec les Grands; mais les Marquis & les Comtes, qui ont conservé ce droit en Portugal, l'ont perdu en Espagne, à l'exception de quelques-uns qui en jouissent encore. Les titres de Marquis & de Comtes sont réels, & donnent une distinction particuliere au-dessus du reste de la Noblesse.

[1280.]

Le roi de France, Philippe le Hardi, prend hautement la défense des Princes de la Cerda, ses neveux; mais D. Sanche fait avorter tous les projets d'accommodement; & il parut que les rois de Castille & d'Aragon étoient de concert pour amuser le Monarque François, par des ambassades, des entre-

ferment de fidélité. Pendant ce tems-là, le Roi tenoit les Etats à Tolède, mais avec si peu de monde, qu'il ne fut pas possible de rien entreprendre pour arrêter le torrent. D. Sanche revêtu de l'autorité souveraine, & proclamé Roi, se contente de porter le nom de Régent : « Sans doute, dit un historien, » pour augmenter l'em-» pressement de ceux qui l'exhortoient à » prendre celui de Roi. »

[1282.]

Alphonse abandonné de toute sa famille, & de ses sujets, dépêcha vers le roi de Maroc, Aben-Joseph, pour lui demander un secours d'hommes & d'argent, & lui envoya sa couronne en gage des sommes qu'il lui demandoit. Le roi Maure vint en personne, avec une puissante armée ; & le Castillan s'avança vers les confins de Grenade, pour s'aboucher avec lui. Le lieu de la conférence étoit de la domination Sarasine ; & le Prince Maure en fit les honneurs. Il donna la premiere place à Alphonse qui s'excusa de la prendre. « Elle vous est » dûe, lui dit-il. La longue suite de Rois, » dont vous êtes issu, ne me permet pas » de m'asseoir au-dessus de vous. Au reste, » ne pensez pas que je fasse pour vous, » quand vous serez heureux, ce que je fais » dans votre malheur. Je suis Mahométan,

&

» & vous, Chrétien. Ma religion m'oblige » d'être votre ennemi, je le redeviendrai quand vous n'en aurez plus d'autre. L'in» digne procédé de votre fils m'unit au» jourd'hui avec vous, en faveur des droits » communs de la nature. Je vous aiderai » avec zèle à punir un fils ingrat, qui vous » doit la vie, & qui vous ôte la couronne.»

Le résultat de la conférence fut un plan d'opérations, qui commença par le siége de Cordouë, qu'il fallut lever, après trois semaines d'attaques inutiles. La campagne se borna à quelques courses sur les terres de Castille, dont le soldat tira seul avantage, par le riche butin qu'il y fit. La séparation des deux Rois fut très-brusque. Alphonse crut devoir se défier qu'Aben-Joseph ne voulût se saisir de sa personne. Il se déroba secrettement, & se retira à Séville. Le roi Maure, offensé du soupçon, & du procédé, repassa la mer avec ses troupes. Il eut cependant la générosité de renvoyer à Séville mille cavaliers Espagnols, qui étoient, depuis quelque tems, à sa solde, & qui rendirent un très-grand service à Alphonse, en défaisant un corps de dix mille hommes des troupes de D. Sanche.

[1282.]

Alphonse voulut rendre son fils odieux, par une sentence d'exhérédation. Il la pro-

nonça lui-même, à Séville, en présence de tout le peuple, & avec des cérémonies qui firent la plus vive impression sur les assistans. Cette sentence se trouve dans les Annales de Surita. Alphonse y déclare Sanche « convaincu d'avoir conspiré contre » sa personne, d'avoir séduit les peuples, » excité la révolte, violé tous les droits » divins & humains, par le complot d'un » parricide inouï. Il le prive, non-seule- » ment de l'héritage de la couronne de Cas- » tille, mais de tous autres biens, dignités, » prérogatives & honneurs, comme sujet » rebelle & criminel de lèse-majesté au » premier chef, & lui donne sa malédic- » tion, comme à un enfant impie & dé- » naturé. »

D. Sanche apprit cette nouvelle, comme une chose indifférente, & ne changea ni de langage ni de conduite. Il parloit toujours du Roi son pere, avec respect & modération. Il renouvella son alliance avec le roi de Grenade; & la guerre continua.

[1282.]

Le roi d'Aragon ne pouvoit prendre aucune part dans tout ce qui se passoit en Castille. Il étoit lui-même occupé à mettre en usage de grandes vertus, & de grands crimes, pour satisfaire son ambition, en

quoi il imitoit D. Sanche, mais par des voies différentes.

Charles d'Anjou, frere de S. Louis, roi de France, avoit conquis la Sicile sur Mainfroi & sur Conradin, derniers Princes de la maison de Suabe. Il étoit véritablement François, dit un historien Espagnol, c'est-à-dire, « d'une nation propre à conquérir » des Empires, mais non pas à les conser- » ver. » Tout occupé du soin d'embellir Naples, capitale de ses Etats, il négligeoit le gouvernement des lieux où il n'étoit pas, & les avis qu'on lui donnoit sur les suites que cette négligence pouvoit avoir au milieu d'un peuple naturellement peu fidèle, & d'ailleurs trop opprimé. Pierre III, roi d'Aragon, épioit le moment de recouvrer la Sicile dont il prétendoit que Constance son épouse devoit hériter, en qualité de fille de Mainfroi. Jean Prochyte, esprit audacieux & déterminé, profita de la haine publique contre les François, pour se venger d'une injure personnelle, & signaler son attachement à ses anciens maîtres. Les Grands du pays entrerent aisément dans tous ses projets de révolte, de trahison & de cruauté. Le roi d'Aragon s'y prête avec d'autant plus de facilité, que lui seul devoit recueillir les fruits de cet affreux complot. Il équipe une flotte, & répond

au pape qui lui en fait demander la destination : « Je brûlerois ma chemise, si elle » sçavoit mon secret. » Charles en eut de l'inquiétude ; mais il ne crut pas qu'un Roi se permît de l'attaquer autrement qu'à force ouverte ; & il avoit plus de cent galeres, vingt gros vaisseaux, un nombre infini de barques, une belle infanterie, & dix mille chevaux avec lesquels il alloit porter la guerre en Orient. Il ne pensoit qu'à partir pour faire la conquête de Constantinople, lorsqu'il apprit qu'on venoit de lui enlever la Sicile.

Ce fut le dimanche même de Pâques, ou l'une des fêtes, selon quelques historiens, qu'éclata la sanglante catastrophe, appellée VÊPRES SICILIENNES ; ainsi nommée, parce qu'elle commença au son des cloches, qui appelloit le peuple à l'église, pour chanter Vêpres. En moins de deux heures, tous les François qui se trouverent en Sicile, furent impitoyablement massacrés. Un seul gentilhomme Provençal, Guillaume Porcellet, qui commandoit dans Catalafimia, fut épargné, en considération de sa probité universellement reconnue. Ce respect pour la vertu est d'autant plus admirable, que la fureur n'épargna pas même l'innocence. On chercha les enfans des François jusques dans le sein de leurs me-

res, pour les faire mourir avant qu'ils fussent nés.

Le roi d'Aragon attendoit avec sa flotte le dénouement de cette barbare intrigue. Il débarque, au milieu des acclamations du peuple : on le couronne à Palerme ; &, pour éviter la honte de perdre une conquête qu'il avoit faite avec si peu de gloire, il a recours à la ruse ; & un nouvel artifice supplée à la force qui lui manque. Alarmé des puissans secours que Philippe III, roi de France, envoyoit à Charles d'Anjou, son oncle, il fait offrir un cartel, sous prétexte « d'épargner le sang, par un combat » singulier, & de décider la querelle plus » justement, au péril de ceux qui préten» doient en profiter, qu'aux dépens de la » fortune & de la vie de tant de gens qui » n'y pouvoient que perdre. » L'ardeur françoise donna dans ce piége. On convint que les deux rivaux combattroient en champ clos, chacun avec cent hommes, & pour éviter toute surprise, on choisit la ville de Bourdeaux, qui appartenoit au roi d'Angleterre. En attendant, le premier jour de Juillet de l'année suivante, on suspendit tout acte d'hostilité ; & c'étoit précisément l'effet que le roi d'Aragon se promettoit de son défi captieux. Il trouva le tems d'affermir sa domination en Sicile, de

lever des troupes, d'armer des vaisseaux, & de mettre sa nouvelle conquête en état de défense.

[1283.]

Le roi de Maroc se laisse gagner, une seconde fois, par les sollicitations d'Alphonse, & lui amene un nouveau secours qui ne fut pas plus utile que le premier. Le roi de Castille, craignant de se rendre encore plus odieux à ses sujets, par cette démarche, déclara que son union avec le Miramolin avoit seulement pour objet de faire la guerre au roi de Grenade, qui favorisoit le parti des rebelles; mais cette déclaration ne fit qu'augmenter la haine publique. D'un autre côté, les Maures faisoient un crime à leur maître de combattre pour un Prince Chrétien; & on trouva par-tout beaucoup plus de résistance qu'on ne l'avoit imaginé. Le roi de Maroc abandonna celui de Castille, & ne lui laissa d'autre avantage que celui de n'avoir pas été opprimé d'abord.

[1283.]

Toute l'Europe attendoit avec impatience le jour destiné à un combat qui devoit décider du sort de la Sicile. Un nombre prodigieux d'étrangers remplissoit

la ville de Bourdeaux, mais leur curiosité fut trompée. Charles d'Anjou parut, avec cent cavaliers, sur le champ qu'on avoit préparé, & y passa tout le jour assigné au combat; mais il attendit en vain le roi d'Aragon. Les historiens Espagnols excusent ce Prince « sur ce qu'il fut averti par le sénéchal de Bourdeaux de se donner de garde des embûches des François; que le roi de France s'avançoit avec un puissant corps d'armée, contre lequel il auroit à combattre avec ses cent cavaliers... Ces historiens ajoûtent que l'Aragonnois, qui s'étoit rendu à Bourdeaux, avoit laissé au sénéchal son casque, son bouclier, sa lance & son épée, pour faire foi qu'il s'étoit rendu au lieu du combat, dans le tems marqué; après quoi, il s'étoit retiré précipitamment en Biscaye, la plus proche frontiere d'Espagne. »

Ces mêmes historiens conviennent que le roi d'Aragon « n'avoit point eu d'autre intention, en faisant proposer ce combat, que de gagner du tems pour affermir sa domination en Sicile, & pour amuser les François, DÉLICATS JUSQU'A LA SIMPLICITÉ SUR LE POINT D'HONNEUR. » Comment accorder cette délicatesse avec les embûches dont ils

parlent, & le dessein qu'ils prêtent au roi de France? Quelques historiens François ont attribué, fort mal-à-propos, au défaut de courage le subterfuge du roi d'Aragon. C'étoit un Prince belliqueux, & dont la valeur éprouvée ne peut donner lieu à un tel reproche. « Il est blâmable, dit un écrivain judicieux, » de s'être servi d'une » supercherie si peu digne d'un Roi, pour » supplanter son ennemi; mais Charles ne » l'est guères moins d'avoir donné si im» prudemment, dans le piége que lui ten» dit un Prince dont il avoit éprouvé la » mauvaise foi. Cette faute lui fit perdre la » Sicile qu'il auroit pu reconquerir, s'il » ne se fût point laissé séduire par l'appas » d'une fausse gloire, qui ne pouvoit rien » ajoûter à l'éclat de celle qu'il avoit ac» quise en tant de combats, & par tant » de victoires. L'Aragonnois, au contraire, » en la méprisant, eut l'avantage de com» mettre un crime de moins, de recueil» lit le fruit de sa perfidie, de s'affermir » dans la possession de la couronne con» testée, & d'avoir mis son concurrent » hors d'état de la lui enlever. »

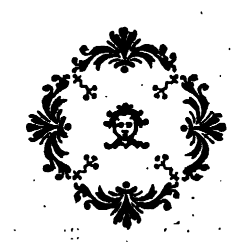
[1283.]

Le pape se rend enfin aux pressantes

sollicitations du roi de Castille. Il excommunie les partisans de D. Sanche, met leurs terres en interdit, & presse les rois de France, d'Angleterre & de Portugal, de se réunir contre un fils rebelle, qui vouloit déthrôner son pere. L'Infant ne paroissoit pas effrayé des censures ecclésiastiques. Il menaçoit même de faire mourir les commissaires du saint siége; mais il ne tarda pas à craindre les suites d'une révolution qui se fit dans les esprits. Don Juan, un des freres d'Alphonse, plusieurs Grands, & avec eux un bon nombre de troupes quitterent le parti rebelle pour se ranger à celui du devoir. Philippe le Bel, en sa qualité de roi de Navarre, poursuivoit, les armes à la main, le droit qu'il avoit sur des terres envahies par la Castille, & portoit la terreur jusqu'aux portes de Tolède. Cependant on travailloit à menager la paix, & à réconcilier Alphonse avec son fils; mais les confidens de Sanche étoient trop intéressés à entretenir la mesintelligence, pour ne pas sacrifier à leur fortune la gloire du Prince, & le bien de l'Etat. Ils rompirent les négociations, en persuadant que le Roi ne cherchoit qu'à surprendre son fils, à s'assurer de sa personne, & à porter sa vengeance aussi loin qu'elle pourroit aller.

[1284.]

La mort d'Alphonſe délivra la Caſtille des nouveaux malheurs dont elle étoit menacée. Ce Monarque avoit fait un teſtament en faveur des deux Princes de la Cerda, ſes petits-fils, qu'il déclaroit ſucceſſivement héritiers de la Caſtille; &, à leur défaut, il appelloit à la couronne Philippe III, roi de France, deſcendant des anciens rois de Caſtille, par la reine Blanche ſon aïeule.



SANCHE IV, LE BRAVE.

[1284.]

SANCHE avoit à combattre son frere D. Juan qui vouloit se mettre en possession de l'Andalousie, & le parti des Princes de la Cerda, ses neveux, qui se trouvoit grossi de tous les partisans du Roi. Le Miramolin lui fit proposer le choix ou de la paix, ou de la guerre. Il répondit : » Je tiens le gâteau d'une main, & le bâ» ton de l'autre. » Cette réponse fiere & insultante lui attira un nouvel ennemi ; & ses Etats devinrent le théatre d'une guerre sanglante.

[1284.]

Le royaume d'Aragon étoit en proie aux troubles d'une confédération puissante, à laquelle on donna le nom d'UNION. Les Grands vouloient, à quelque prix que ce fût, « rétablir les anciennes bornes » données à la puissance royale, en faisant » revivre les loix primitives de la nation, » qu'ils nommoient les Maximes fonda» mentales de l'Etat. » Le Roi traînoit l'affaire en longueur ; & le Conseil de l'Union

n'en montroit que plus d'opiniâtreté à ne rien relâcher des droits prétendus, dont le peuple aimoit à se flater. Le Prince repré-sentoit que c'étoit prendre bien mal son tems, pour agiter ces sortes de questions propres à causer une guerre civile, tandis qu'il en avoit une étrangere à soutenir; mais cette circonstance étoit précisément celle qui déterminoit à presser plus vivement la conclusion de toutes ces disputes. On en vint aux dernieres menaces; & le Roi, forcé par la nécessité, accorda tout, pour soutenir avec honneur la guerre que les François venoient de lui déclarer. Sa postérité sentit long-tems la plaie faite à l'autorité royale par cette condescendance. L'UNION s'arrogea jusqu'au droit de choisir les officiers de la maison du Roi; & ce point seul fut, pendant plusieurs règnes, une semence de discorde qui produisit souvent des troubles dans l'Etat.

[1284.]

Le nouveau roi de Castille profita des premieres démonstrations extérieures de fidélité qu'on lui donna, pour exclure à jamais du thrône les Princes ses neveux qui avoient un grand nombre de partisans secrets. Il se fit reconnoître par les grands, le peuple & l'armée, pour seul légitime Roi de Castille. Aussi-tôt après, il convo-

que l'assemblée des Etats du royaume, & y fait déclarer l'infante Isabelle, sa fille, âgée de deux ans, son héritiere présomptive, en cas qu'il n'eût point d'enfans mâles.

[1285.]

Sanche n'étant pas en état de risquer une bataille contre les Maures, se contentoit de les harceler & de leur couper les vivres. Cette manœuvre réussit, & le roi de Maroc quitte l'Espagne avec précipitation. Un de ses officiers lui demande pourquoi il n'attaque pas les Chrétiens, avant que de songer à la retraite : « Ne vous en » étonnez pas, répond le Prince Maure. » C'est moi qui le premier ai élevé ma fa- » mille sur le thrône, en mettant la cou- » ronne sur ma tête ; & j'ai affaire à un » ennemi qui compte plus de quarante » Rois pour aïeux. Environné de tant de » héros, il inspire la terreur à mes trou- » pes, & la valeur aux siennes. »

[1285.]

Philippe le Hardi attaque le roi d'Aragon, avec un armée de cent mille hommes, & une flotte de cent vingt voiles. Le monarque Aragonnois met toute son espérance à couper les vivres aux François. Il se propose d'attaquer lui-même un convoi

considérable. Surpris dans son embuscade, & blessé dangereusement au visage, déja un François avoit saisi la bride de son cheval; mais ce Prince coupe les rênes au-dessous de la main qui le tenoit, & se sauve heureusement, laissant une partie de sa cavalerie sur la place, & toute son infanterie qui étoit de deux mille hommes. La disette & les maladies firent périr plus de cinquante mille François, & sauverent les Etats du roi d'Aragon. Ce Prince mourut peu de tems après; & on lui donna le surnom de Grand, parce qu'on n'eut égard qu'au bonheur de ses armes. On a dit de lui, qu'il avoit eu plus de célébrité qu'il n'avoit mérité de louanges.

[1288.]

D. Lope de Haro, comblé d'honneurs, de charges & de biens, par Sanche qui lui étoit redevable de la couronne de Castille, encourt la disgrace de son maître, par sa mauvaise conduite. Le Roi ordonne, en plein conseil, de mettre garnison dans les châteaux de D. Lope. Celui-ci, qui étoit présent, se leve avec fureur, tire brusquement son épée; &, appellant le Roi Tyran, il court à lui pour le percer. Ceux qui environnoient le Prince ne lui en donnent pas le tems. Il est percé lui-même, & expie par une mort trop douce un crime

pour lequel les loix n'ont point d'assez rigoureux supplices.

[1288.]

D. Juan, frere du Roi, & gendre de D. Lope, s'étoit mis en devoir de défendre son beau-pere. Mais, le voyant mort, il s'échappa dans le tumulte, & alla chercher un asyle dans la chambre de la Reine. Le Roi l'y poursuivit l'épée à la main. La Princesse éperdue se précipite au milieu des coups, & l'Infant ne perdit que la liberté.

[1288.]

La famille de Haro se réunit avec celle de Lara, & se jette dans le parti des Princes de la Cerda. Sanche se réconcilie avec la France, afin de conjurer l'orage qui le menace, & signe un traité par lequel il s'oblige de céder « à l'aîné des La Cerda, » la Murcie, en titre de royaume feuda- » taire de la Castille; d'envoyer à Philippe » le Bel mille chevaux pour la guerre » d'Aragon, &, s'il est nécessaire, de don- » ner passage sur ses terres aux troupes » Françoises. » Le nouveau roi d'Aragon, Alphonse III, mécontent de ce traité, prend la résolution de s'en venger. Il reçoit les transfuges Castillans, tire de prison les Princes de la Cerda, pour les met-

tre à la tête d'une faction puissante. L'aîné est couronné roi de Castille & de Léon. Les grands & le peuple de ces deux royaumes sont partagés ; &, tandis que Sanche est aux prises avec ses sujets, Alphonse prend tous les moyens d'obtenir la paix du roi de France, & de se réconcilier avec le saint siége.

[1289.]

Les Castillans perdent une bataille contre les Aragonnois ; & on attribue cette défaite à la défection des Grands qui ne vouloient point être commandés par un Général dont ils ne pouvoient s'empêcher de louer l'expérience & les talens, mais qui leur étoit inférieur, du côté de la naissance.

[1289.]

Sanche forme le siége de Badajox, qui venoit de se déclarer pour les Princes de la Cerda. La ville se rend, à condition que les habitans auront la vie sauve. Le vainqueur les fait tous passer au fil de l'épée, malgré sa promesse.

Talavéra n'éprouva pas un sort beaucoup moins malheureux. Quatre cents citoyens des plus considérables furent écartelés aux portes de la ville. Ces exemples intimiderent les autres villes, & les empêcherent de se déclarer ouvertement. D'ailleurs Sanche

che eut l'habileté de prévenir la révolution, en parcourant ses Etats, & en mettant de fortes garnisons dans les villes dont il soupçonnoit la fidélité.

[1291.]

La paix, conclue à Tarascon entre les rois de France, de Naples & d'Aragon, alloit faire chanceler de nouveau la couronne sur la tête du roi de Castille. Mais Alphonse ne survécut pas à la signature du traité; & la mort de ce Prince âgé de vingt-sept ans replongea l'Europe dans le trouble d'où elle étoit sur le point de sortir. D. Jacques, roi de Sicile, qui hérita de son frere le royaume d'Aragon, fit la paix avec Sanche; & il se déclara contre les Princes de la Cerda.

[1294.]

Les Maures d'Afrique assiégent Tariffe, sous la conduite de D. Juan, qui s'étoit révolté de nouveau, contre son frere, le roi de Castille. D. Alphonse de Gusman défendoit la place en héros. Son fils avoit été fait prisonnier dans une sortie. Les Maures l'amenent au pied des murailles, & menacent le pere, s'il ne se rend pas aussi-tôt, de le poignarder à ses yeux. « J'en aurois » cent, répond Alphonse, que je les im» molerois à mon devoir. » A ces mots, il jette un poignard du côté des ennemis, &

ſe retire chez lui. A peine y eſt-il arrivé que de grands cris s'élevent ſur les remparts. Guſman accourt en hâte, demande la cauſe de cette alarme. On lui répond que ſon fils vient d'être impitoyablement égorgé au pied des murs, par l'ordre de l'infant D. Juan. « Je penſois que la ville étoit » priſe, » reprend Guſman, ſans s'émouvoir, & retourne auſſi-tôt chez lui, ſans donner le moindre ſigne de douleur. Les Maures ſont contraints de lever le ſiége. Guſman ſauva encore une fois Tariffe aſſiégée par le roi de Grenade, en 1297.

[1295.]

Sanche ſurvécut peu à cette belle action qu'il récompenſa d'abord par une Lettre, écrite de ſa main, & dont l'original ſe conſerve encore dans l'illuſtre maiſon de Médina-Sidonia, qui fait gloire de devoir ſon élevation à D. Alphonſe Guſman, ſurnommé le Bon. Le Roi y fait l'éloge du courage & de la fidélité, dont il compare la preuve à ce que l'antiquité propoſe de plus merveilleux; promet d'en conſerver, toute ſa vie, le ſouvenir, & de ne rien épargner pour récompenſer un ſervice important, rendu à l'Etat, & un rare exemple laiſſé à la poſtérité.



FERDINAND IV, L'AJOURNÉ.

[1295.]

La minorité d'un jeune Roi de dix ans ; la tutelle & la régence entre les mains d'une femme ; le trouble & la division dans tous les ordres de l'Etat ; les prétentions des rois de France, d'Aragon, de Portugal, & de Grenade ; celles des princes de la Cerda & des deux infants Jean & Henri ; tout sembloit concourir à la ruine entiere de la Castille. La Reine-mere, Marie de Molina, eut le courage & l'habileté de conserver la couronne sur la tête de son fils. Sa premiere démarche lui gagne le cœur du peuple. Elle supprime un impôt très-onéreux sur les denrées, que l'on appelle SISA, & que le Roi son époux avoit établi. Contrainte de partager la Régence avec l'infant Henri, fils de Ferdinand III, & grand-oncle du Prince régnant, elle a l'habileté de ne céder à son concurrent, qu'un vain titre, & de se conserver la personne du Roi, avec l'autorité souveraine.

[1296.]

Le roi d'Aragon, l'aîné des La Cerda, &

l'infant D. Jean, oncle de Ferdinand, concluent un traité par lequel ils partageoient entr'eux tous les Etats du jeune Roi. Le premier devoit avoir la Murcie; la Castille étoit pour le second; le troisieme se réservoit l'Andalousie, Léon & la Galice. La base de ce traité étoit le défaut de légitimité, qu'on reprochoit hautement à Ferdinand IV, parce que le feu Roi, & son épouse, Marie de Molina, étoient parens du second au troisieme degré, & n'avoient pu obtenir de dispense, avant de contracter ce mariage dont on contestoit encore la validité, à cause de celui que Sanche avoit contracté, par procureur, avec Guillemette de Moncade, fille du vicomte de Béarn. La Régente obtint, dans la suite, en 1301, une bulle de légitimation, en faveur de tous ses enfans; ce qui ôta aux rebelles le prétexte qui autorisoit plus particulierement leur révolte.

[1296.]

Le roi de Portugal investit Valladolid où étoit Ferdinand avec la Reine-mere. L'habile Princesse gagne Jean de Lara, le plus inconstant des hommes, si l'on en juge par le nombre des partis qu'il laissa, qu'il reprit & qu'il abandonna plusieurs fois, selon les circonstances. Lara déclare nettement au roi de Portugal, qu'il ne souffrira

jamais qu'on assiége son légitime Souverain, & se jette aussi-tôt dans Valladolid, avec le corps de troupes qu'il commandoit. L'armée Portugaise, affoiblie par cette désertion, se retire; & l'infant D. Henri, qui la poursuivoit avec des forces supérieures, la laisse échapper, parce qu'il aimoit mieux prolonger la guerre.

Ce Prince vouloit engager la Reine-mere à épouser l'infant D. Pierre d'Aragon; mais cette Princesse en rejettoit la proposition, comme un moyen honteux de diminuer le nombre des ennemis de son fils. Sans qu'il y ait aucune loi expresse qui interdise le mariage aux Reines douairieres, l'usage a prévalu, au point que l'Histoire d'Espagne n'offre aucun exemple de Reines qui se soient remariées, même à des Rois & à des Souverains, encore moins à des seigneurs particuliers.

[1297.]

Le roi d'Aragon s'étoit engagé à priver son frere de la couronne de Sicile. En conséquence, il l'attaque avec une flotte nombreuse; remporte une victoire complette, &, sans en tirer aucun avantage, se rend dans ses Etats où, « quoique triomphant » & vainqueur, on lui sçut mauvais gré » d'avoir conspiré à la perte de son propre » frere, tandis qu'on le blâmoit à Rome, &

» à Naples, d'avoir laissé l'ouvrage imparfait. » On crut cependant qu'un retour d'affection l'emporta sur les engagemens qu'il avoit contractés, & qu'il se persuada d'en avoir fait assez pour dégager sa parole.

[1298.]

La Régente de Castille, indignée de la conduite des officiers qu'elle mettoit à la tête des armées, & qui la trahissoient, afin de perpétuer les troubles, prend elle-même le commandement de son armée; s'empare d'Ampudia, rend inutiles tous les efforts du roi de Portugal, & revient triomphante, après une campagne aussi heureuse qu'elle pouvoit l'espérer.

[1299.]

On conclut le mariage du jeune roi Ferdinand avec Constance, infante de Portugal; & l'infante Béatrix de Castille est accordée au prince Alphonse, héritier de la couronne de Portugal. Ce double mariage délivroit la Régente d'un ennemi adroit à profiter des circonstances, pour aggrandir ses Etats. Il fallut donner en dot à l'infante Béatrix trois villes considérables; & le roi de Portugal ne s'engagea qu'à envoyer trois cents cavaliers; secours trop foible pour qu'il pût être utile.

[1300.]

L'assemblée des Etats de Castille accorde des sommes considérables, avec lesquelles on se dispose à faire la guerre au roi de Grenade. L'infant D. Henri vient à bout d'obtenir le commandement de l'armée, destinée pour l'Andalousie ; mais on exige de lui un serment solemnel de ne livrer aucune place aux Infidèles.

[1300.]

D. Jean de Lara, qui avoit repris le parti des Princes de la Cerda, est battu & fait prisonnier. La Régente lui rend la liberté, à condition de remettre entre les mains du Roi toutes les places dont on lui avoit confié le gouvernement, ou qui étoient en sa disposition. Lara jure de ne point porter les armes, pendant six ans, contre sa patrie. Ce trait de politique donnoit le plus grand ascendant sur toutes les factions qui s'étoient formées dans le royaume, & ne laissoit plus rien à craindre, dans la circonstance présente, que du côté de l'Aragon. La Navarre étoit paisible depuis sa réunion à la couronne de France ; & Philippe le Bel sentoit les inconvéniens d'une guerre très-dispendieuse, dont le succès ne pouvoit être de quelqu'utilité. Il s'étoit contenté de rappeller tous ses droits sur des terres

conquises autrefois dans la Navarre par les Castillans ; & la Régente avoit eu l'adresse d'éluder toutes ces demandes.

[1301.]

La Régente assemble les Etats du royaume à Valladolid, y rend compte de son administration ; & les députés, transportés de reconnoissance & d'admiration, la proclament, tout d'une voix, MERE DE LA PATRIE.

[1301.]

On donne aux infans Henri & Jean le commandement des troupes destinées à chasser les Aragonnois du royaume de Murcie. Au lieu d'agir pour les intérêts de la Castille, les deux Princes font une Ligue offensive & défensive avec le roi d'Aragon, & lui cédent le pays d'où ils avoient ordre de le chasser.

[1302.]

La Reine-mere paroît de nouveau à la tête des armées, poursuit le roi d'Aragon, & ne manque de le faire prisonnier, que par la trahison de l'infant D. Henri. La Princesse se venge, en se liguant avec les rebelles d'Aragon, afin de rendre à leur Roi tous les maux dont il avoit accablé la Castille.

[1302.]

Une famine horrible désole la Castille, & lui enleve la quatrieme partie de ses habitans.

[1302.]

Dans un concile des évêques de la province de Tolède, tenu à Penafiel, on porta plusieurs canons qui font connoître les mœurs de ce tems-là. Le troisieme défend aux ecclésiastiques d'entretenir publiquement des femmes qu'ils ont épousées; & on leur donne le nom de Concubines. Le huitieme ordonne de payer à l'Eglise la dixme de tous les fruits que la terre produit d'elle-même ou par la culture. Un autre canon défend d'appeller en duel les évêques & les chanoines. La coutume d'enlever les biens des nouveaux convertis étoit générale en Europe, & portoit un préjudice considérable à l'Espagne, où près de la moitié des habitans professoient la loi de Moïse, ou l'Alcoran: en conséquence, un canon de ce concile défendoit aux Rois de confisquer les biens des Juifs & des Mahométans, qui recevoient le Baptême.

[1303.]

Une intrigue de cour écarte la Reine-mere du gouvernement, & l'éloigne de la personne de son fils. Cette Princesse prend

généreusement le parti de la retraite ; persuadée que des hommes intéressés, & ambitieux jusqu'à la fureur, ne seroient pas long-tems unis ; que le Roi auroit besoin d'elle, & ne tarderoit pas à la rechercher, sans qu'elle prît la peine de faire des avances. Elle devina juste. D. Jean de Lara étant devenu favori, excita la jalousie des autres, au point qu'ils proposerent à la Reine-mere de former un parti en sa faveur. Leurs offres furent réjettées avec indignation ; & ce qui met le comble à la gloire de Marie de Molina, c'est que, par sa conduite avec son fils, & sans s'écarter de son devoir, elle le ramena, reprit auprès de lui la place que tant de titres lui donnoient ; & tout le royaume applaudit à ce retour, par mille acclamations.

[1304.]

La Régente a enfin la gloire de conclure une paix générale, par la médiation du roi de Portugal. L'aîné des Princes de la Cerda fut le seul mécontent. Obligé de céder ses droits sur les couronnes de Castille & de Léon, en échange de quelques villes avec leurs dépendances, il quitta brusquement le lieu des conférences, pour aller, une seconde fois, chercher inutilement en France une ressource à sa mauvaise fortune. Quelques années après, la crainte de tout per-

dre le força d'accepter les conditions qu'on lui avoit offertes, quelque dures & honteuses qu'elles paruſſent. On l'appella, dans la ſuite, D. Alphonſe le Deshérité. Son frere ſe montra plus traitable : il s'établit en Eſpagne, & y vécut d'une maniere conforme à ſon rang.

[1306.]

Le roi de Caſtille s'avance avec quinze mille hommes, contre un parti formé par Jean de Lara, & Diegue de Haro. Mais la déſertion ſe met dans ſes troupes ; &, en fort peu de tems, elles ſe trouvent réduites à douze cents hommes. Cet exemple n'étoit pas nouveau. Les ſeigneurs particuliers, obligés de ſuivre le Roi avec leurs vaſſaux, étoient dans l'uſage de l'abandonner, lorſqu'il falloit combattre des Grands qu'ils craignoient, ou qu'ils avoient intérêt de ménager.

[1307.]

L'affaire des Templiers fait grand bruit en Eſpagne. Le roi d'Aragon ordonne d'arrêter tous ceux qui ſe trouvoient alors dans ſes Etats. Deux ans après, il les ſauve, par un édit, de la fureur du peuple qui vouloit les brûler, ſans autre forme de procès.

Le concile de Salamanque, aſſemblé

trois ans après, reconnut leur innocence, en mettant en sûreté leur vie & leur réputation, & déclara cependant tous leurs biens confisqués. Les chevaliers de S. Jean de Jérusalem, (aujourd'hui de Malthe,) demanderent qu'à l'exemple de la France & de l'Allemagne, on leur abandonnât les biens des Templiers; mais les rois Espagnols en prirent d'abord possession, comme d'un secours qui leur étoit nécessaire pour soutenir la guerre contre les Maures. Cependant tous les biens que les Templiers possédoient en Castille & en Portugal furent réunis, l'an 1312, aux ordres militaires de S. Jacques, de Calatrava, d'Alcantara & d'Avis.

[1308.]

Jean de Lara banni, par un décret, de la Castille qu'il menaçoit d'une nouvelle révolte, a l'insolence d'écrire au Roi, en ces termes: « La Castille est plus ma » patrie que la vôtre, & aucune Puissance » n'est capable de m'en chasser. » Ferdinand marche contre ce rebelle, & l'assiége dans Torde-Humos. Mais toute son armée l'abandonne, au moment qu'il alloit prendre la place; & il est forcé de recevoir en grace un sujet qui venoit de l'outrager.

[1309.]

Les rois de Castille & d'Aragon se liguent ensemble, afin de profiter des troubles qui agitent le royaume de Grenade. Ils le partagent entr'eux, de façon que les deux tiers devoient en revenir à Ferdinand. Mais le prince Maure, après avoir perdu deux batailles & la ville de Gibraltar, obtient la paix, du roi d'Aragon, en relâchant tous les Aragonnois qui étoient esclaves dans ses Etats, & la conclut avec le roi de Castille, à condition de payer cent mille écus d'or, & de lui céder la ville de Gibraltar, qui n'étoit pas alors située où elle est aujourd'hui.

Lorsque le roi de Castille prit cette place, un vieil officier Sarasin lui avoit dit : « Ferdinand, votre glorieux bisaïeul » me chassa autrefois de Séville; Alphonse, » votre aïeul, de Xérès; Sanche, votre » pere, de Tariffe : vous me chassez de » Gibraltar. Je m'en vais chercher en Afri» que, dans ma derniere vieillesse, un re» pos que personne ne troublera. »

[1312.]

La cour de Castille étant à Palence, un homme fut tué, au sortir du palais, sans qu'on sçût qui étoit l'auteur du meurtre. » Deux freres, du nom de Carvajal, en fu-

» rent accusés, & mis dans les fers, quoi-
» qu'on n'eût pas de quoi les convaincre,
» & qu'ils persistassent à nier le fait. Le Roi
» naturellement porté à la clémence, mais
» que le premier feu de la colere rendoit
» intraitable & cruel, ordonna qu'ils fus-
» sent précipités du haut d'un rocher en
» bas. Ils protesterent de leur innocence:
» ils en appellerent à l'équité des loix.
» Mais, voyant qu'ils avoient affaire à un
» juge implacable, ils s'adresserent au Juge
» des Rois, & citerent Ferdinand à com-
» paroître, dans trente jours, à son tribu-
» nal. On méprisa ce discours qu'on re-
» gardoit comme un vain desir de ven-
» geance. L'évènement en fit juger autre-
» ment. Le Roi marchoit en Andalousie,
» lorsqu'au trentieme jour, depuis l'exécu-
» tion des deux freres, s'étant retiré après
» son dîner pour dormir, on le trouva mort.
» C'est de-là que ce Prince fut surnommé
» L'AJOURNÉ. »





ALPHONSE XI, LE VENGEUR.

[1312.]

ALPHONSE XI, fils & successeur de Ferdinand IV, étoit âgé d'un an & vingt-six jours, lorsque, par les soins de son oncle D. Pédre, il fut reconnu Roi, selon la coutume. Toute la cérémonie consistoit à élever les étendards royaux, à saluer le nouveau Roi par son nom, & à lui baiser la main.

[1312.]

Quatre partis puissans se disputent la régence de l'Etat, & la tutelle du jeune Roi; Marie de Molina, aïeule du Monarque; Constance de Portugal, sa mere; l'infant D. Pédre, son oncle; & l'infant D. Juan, son grand oncle. Lara, ce rebelle si fameux sous le règne précédent, alloit seul décider cette affaire importante; mais il échoua dans le projet qu'il avoit formé de se saisir de la personne du Roi, » & de le vendre à celui des partis, qui le » payeroit le plus cher. »

[1313.]

Les Etats du royaume de Castille s'as-

semblent à Palence ; les deux Reines s'y trouvent, chacune à la tête d'une armée. On les détermine à se retirer, afin de laisser une pleine liberté dans les suffrages. La mort de Constance facilite la décision. Don Juan est chargé des affaires intérieures du royaume ; D. Pédre, du commandement des armées, avec l'administration de la guerre ; & on laisse à Marie de Molina l'éducation du jeune Prince. Cette Princesse parut applaudir à ce partage. Mais, par l'ascendant qu'elle sçavoit prendre, & que son génie lui donnoit, elle gouverna encore, cette fois, comme elle avoit gouverné pendant la minorité de son fils. La jalousie que D. Juan conçut de la haute réputation que D. Pédre acquit à la guerre, acheva de la rendre maîtresse absolue des affaires ; & elle eut encore la gloire de pacifier la Castille.

[1316.]

Le roi d'Aragon condamne à l'exil Ximénès Rada, jurisconsulte célèbre, accusé de fomenter les procès injustes, & d'avoir ainsi contribué à la ruine d'un grand nombre de personnes.

[1317.]

Le roi d'Aragon fonde un nouvel ordre militaire, sous la règle de Cîteaux, & soumis

mis à l'ordre de Calatrava, quoiqu'il dût toujours avoir un grand-maître particulier. Les chevaliers portoient une croix rouge sur un manteau blanc. On leur donna tous les biens que les Templiers possédoient autrefois dans le royaume de Valence; &, la principale maison de cet ordre étant à Montésa, on lui en donna le nom qu'il a toujours porté dans la suite.

[1319.]

Les deux infants de Castille marchoient contre le roi de Grenade, qui s'étoit ligué avec celui de Maroc. Les Maures tombent brusquement sur l'arriere-garde; & bientôt la confusion se met dans le reste de l'armée qui étoit épuisée de fatigues & de soif, sous un ciel brûlant, & dans une campagne aride. Le brave D. Pédre se trouvoit par-tout où il croyoit sa présence nécessaire, & ranimoit le courage de ses soldats, autant par son exemple que par ses discours, lorsque, l'haleine & la voix lui manquant tout-à-coup, il tombe sans mouvement & sans vie. Quelques momens après, D. Juan périt par le même accident. A cette nouvelle, l'armée Castillane forma d'elle-même divers pelotons, pour fuir avec moins de danger, à la faveur de la nuit qui s'approchoit. Les Maures prirent ce mouvement pour les dispositions d'une

attaque en bon ordre. Craignant de perdre le fruit du combat, ils se jetterent sur le bagage, & firent leur retraite. Les Castillans profiterent de cette faute, pour sauver les débris de leur défaite qu'ils appellerent LA JOURNÉE DES INFANTS.

[1319.]

Les Maures se disposoient à profiter des troubles que la mort des Infants venoit de causer dans la Castille. Déja ils y faisoient des progrès rapides, lorsque la division se mit parmi eux, à l'occasion d'une belle esclave que le roi de Grenade enleva au gouverneur d'Algézire, l'un des principaux officiers du roi de Maroc. Il en coûta la vie au Prince Maure, qui fut assassiné; & la Castille échappa aux dangers qui la menaçoient.

[1319.]

Un grand nombre de prétendans se disputoient la Régence du royaume de Castille; & la Reine, qui avoit éprouvé l'inconvénient d'un partage de cette nature, soutenoit que la puissance des deux Infants devoit se réunir en elle. La dispute fut terminée par une voie de fait, qui peint bien l'état déplorable, où en étoit alors le Gouvernement. D. Juan, surnommé le Borgne, fils de ce D. Juan qui venoit de

mourir ; D. Emmanuel, son cousin germain, & D. Alphonse de Molina, frere de la Reine, s'emparerent chacun d'une partie du royaume, & s'y rendirent, en peu de tems, maîtres absolus. La Reine, qui n'avoit pu conjurer ce nouvel orage, mit tous ses soins à en calmer la violence, & mérita de nouveau le titre glorieux de MERE DE LA PATRIE.

[1319.]

Le roi d'Aragon, trop occupé de ses projets de conquête en Italie, pour prendre part aux affaires de la Castille, essuya un chagrin dont l'Histoire fournit peu d'exemples. D. Jacques, son fils aîné, déja reconnu pour son successeur, & sur le point d'épouser Eléonore de Castille, vient le trouver, d'un air empressé, & le conjure de lui permettre de renoncer à la couronne. » Il en appréhendoit le poids, disoit-il ; il » vouloit être libre : un genre de vie agi» tée d'autant de soins, que celle des Rois, » n'étoit pas de son goût. Il étoit enfin ré» solu d'en choisir un autre, & de renon» cer à la royauté, au mariage, & même » au monde. » Le Roi surpris n'épargne rien pour ramener son fils dont il connoissoit le caractere peu traitable. Conseils, remontrances, prieres, tout est inutile ; & l'Infant obtient, par des instances réitérées,

la permiſſion de renoncer ſolemnellement au thrône. Il entre auſſi-tôt dans l'ordre militaire de S. Jean de Jéruſalem ; d'autres diſent de Calatrava, d'où il eſt ſûr qu'il paſſa enſuite dans celui de Montéſa. On crut alors qu'il avoit été touché par l'exemple de Louis d'Anjou, ſon oncle, nouvellement canoniſé, ou du prince de Majorque, ſon couſin, qui avoit préféré à la couronne l'habit de l'ordre de S. François ; mais ſa conduite prouva qu'il avoit été guidé, moins par la dévotion que par le libertinage.

[1320.]

Une loi ſtable, & autoriſée de tous les ordres de l'Etat, unit les royaumes d'Aragon & de Valence, avec la principauté de Catalogne, de façon qu'on ne pourra plus les ſéparer, dans la ſuite, & qu'ils devront être poſſédés par un ſeul. C'étoit prévenir les inconvéniens des partages, & donner force de loi à une convention faite depuis quarante ans, & dans laquelle le domaine des couronnes étoit reconnu inaliénable.

[1322.]

La reine de Caſtille convoqua les Etats du royaume, dans l'eſpérance de le défendre contre la tyrannie des trois Princes qui avoient uſurpé la Régence. La mort l'en-

leve, & comble la mesure des maux auxquels cette grande Princesse alloit remédier.

Le légat que la Reine avoit demandé au pape, afin d'être soutenue par son autorité, assembla un concile à Valladolid, dans lequel on condamna l'usage des épreuves dont on se servoit, depuis long-tems en Espagne, pour justifier les innocens de crimes qu'on leur imputoit. Ces sortes d'épreuves étant à-peu-près les mêmes par-tout, on ne pourroit que répéter ici ce qu'on en a déja dit dans les Anecdotes Françoises, en observant que l'épreuve du duel étoit la plus commune, chez une nation toute guerriere, & parmi laquelle l'esprit de chevalerie dominoit plus particuliérement.

[1325.]

Le roi de Castille avoit à peine atteint sa quinzieme année, qu'il se fit déclarer majeur, pour mettre fin à l'anarchie qui continuoit depuis la mort de la Régente. Il prit en main les rênes du gouvernement, avec une fierté qui étonna les plus hardis, & choisit pour ministres deux hommes généralement estimés, D. Garcie Lasso de la Véga, & D. Alvare Ozorio, qui avoient donné des preuves de leurs talens sous la Régence. Il leur associa un Juif, nommé Joseph, qui possédoit supérieurement le secret de trouver de l'argent.

[1325.]

Rien n'étoit plus important, ni plus pressé, que d'engager ou de forcer les trois Régens à reconnoître l'autorité légitime. Don Alphonse de Molina s'étoit déja rendu de bonne grace ; mais les deux autres avoient cimenté de nouveau leur union, par le serment accoutumé, & paroissoient plus opposés que jamais au Gouvernement. Le jeune Roi, par un trait politique au-dessus de son âge, trouva le moyen de les séparer, & de s'attacher D. Emmanuel qu'il lui importoit sur-tout de gagner. Il lui fit espérer de voir sa fille sur le thrône de Castille, aussi-tôt qu'elle seroit en âge d'être mariée. Emmanuel, flaté de cet honneur, rentra dans le devoir, & remit sa fille entre les mains du Roi qui la regarda moins comme une épouse future, que comme un ôtage de la fidélité du pere.

Les Grands de Castille conservoient encore l'ancienne coutume de confirmer les traités qu'ils faisoient ensemble, & qui s'est long-tems observée parmi eux. On lisoit publiquement dans l'assemblée les articles de la confédération, tels qu'ils avoient été réglés : alors un des seigneurs prononçoit, au nom de tous les confédérés, ce serment dans lequel la religion servoit à autoriser

les cabales & les entreprises formées contre la fidélité dûe aux Souverains.

» Je jure par le Seigneur Dieu tout-puissant, & par la très-sainte Vierge sa mere, » que, tous en général, & chacun en particulier, nous observerons ponctuellement » & fidélement tous les articles dont nous » sommes convenus ensemble, tels qu'ils » sont exprimés dans le Mémoire dont on » vient de nous faire la lecture; que nous » agirons tous, à cet égard, sincérement » & de bonne foi; que nous ne nous séparerons jamais les uns des autres, pour » passer chez les ennemis, & que jamais, » en aucune maniere, nous ne contreviendrons à aucun des articles décidés & arrêtés. Le premier de nous, qui osera violer, avec connoissance, le moindre de » ces articles, que le Seigneur Dieu tout-puissant lui ôte la vie, & qu'après sa » mort, il lui fasse souffrir dans l'enfer les » plus affreux supplices! qu'à l'heure même, » les forces & la parole lui manquent! qu'au » jour d'une bataille, ses armes lui deviennent inutiles! qu'il ne puisse se servir de » ses éperons! que son cheval tombe » mort! que tous ses vassaux le trahissent! » que tout l'abandonne, lorsqu'il en aura » le plus de besoin! » Chacun des assistans disoit : « Ainsi soit-il. »

Quand ces sortes d'unions n'étoient

qu'entre deux confédérés, ils alloient communier, chacun avec la moitié de la même Hostie; &, après l'avoir reçue, ils prononçoient le même serment, & les mêmes imprécations, contre celui qui manqueroit à sa parole.

[1326.]

Alphonse entreprend de purger son royaume de tous les scélérats qui l'infestent, & de poursuivre avec la plus grande rigueur l'esprit d'intrigue, & de révolte, qui animoit les Castillans depuis la mort de Ferdinand III. Son inflexible sévérité lui fit donner le surnom de VENGEUR; mais il éprouva, plus d'une fois, que la crainte du châtiment n'est pas toujours un remède infaillible. La puissance des ministres servit de prétexte aux factions. Le Roi eut le malheur de ternir sa gloire, par une indigne trahison, & le nombre des rebelles parut s'accroître par les moyens même qu'on prenoit pour l'anéantir.

Alphonse, étant près de Tolède, fit arrêter toute une troupe de voleurs, à l'exception du chef qui trouva le moyen de se cacher dans le puits de sa maison. Après l'avoir fait inutilement chercher par-tout, comme on étoit assuré qu'il n'étoit pas sorti; on comprit qu'il ne pouvoit être ailleurs que dans le puits. Le Roi ordonna d'y des-

cendre; mais on préféra d'y jetter des pierres. On en fit tomber une si grande quantité, que l'eau du puits entra dans un souterrein où étoit le scélérat : en ayant même bientôt jusqu'à la bouche, il se mit à crier, & fit connoître qu'il étoit dans ce lieu. On l'en tira sur le champ, & il fut exécuté avec ses complices.

[1327.]

D. Juan indigné de se voir abandonné des deux Princes avec lesquels il avoit partagé la régence, pendant la minorité du Roi, se proposoit de relever le parti de la maison de la Cerda, & de porter le flambeau de la guerre dans le sein même de la Castille. Alphonse n'étoit pas en état de s'y opposer par la force. Il eut recours à la ruse, ou plutôt à l'artifice & à la perfidie. Il invite D. Juan à se rendre auprès de sa personne, sous prétexte de conférer ensemble sur la guerre qu'il avoit contre les Maures, & lui propose en mariage sa sœur, l'infante Eléonore. Le malheureux D. Juan donne dans le piége qu'on lui tendoit : il est poignardé, le jour même de son arrivée, & dans un grand festin que le Roi lui donnoit. Cet assassinat fait horreur : toute la ville est en armes. Alphonse, averti de la sédition, marche droit à la place publique, fait dresser un thrône où il monte,

& s'écrie : « Citoyens, c'eſt par mes ordres
» que Juan vient d'être poignardé. Aucun
» de vous n'ignore ſes crimes : je l'ai ſa-
» crifié à votre bonheur; je confiſque tous
» ſes biens, & je prépare le même ſort
» à ceux qui l'imiteront. » Ces paroles fiè-
res, & cette démarche hardie, rendent le
calme à la ville; mais D. Emmanuel en
conçut de l'ombrage, & ne tarda pas à s'ap-
percevoir qu'on l'avoit trompé, quoique
d'une façon moins cruelle.

[1328.]

Le mariage du roi de Caſtille avec l'in-
fante de Portugal, eſt aux yeux de D. Em-
manuel un affront inſigne, dont il ſe venge
par une Ligue avec les rois de Maroc & de
Grenade. Sa fille Conſtance eſt enfermée
dans une fortereſſe. Il en conçoit tant de
dépit, que, renonçant à ſa patrie, il défie le
Roi à un combat ſingulier, & ne reſpire plus
que la guerre civile. Les ſéditions recom-
mencent dans pluſieurs villes : Alphonſe les
éteint dans des flots de ſang. Son premier
miniſtre eſt poignardé à Séria, pendant qu'il
entendoit la Meſſe dans l'égliſe du monaſ-
tere de S. François. On aſſiége ſa ſœur, l'in-
fante Eléonore, pour la forcer de livrer le
Juif Joſeph qu'on veut brûler vif. Les Grands
refuſent de prendre les armes, & d'aller au
ſecours de la Princeſſe, à moins que Don

Alvare Ozorio ne soit éloigné de la cour & du ministere. Le monarque subit, en frémissant, la loi de ses sujets. Ozorio se jette dans le parti de D. Emmanuel. Un officier, nommé Ramire Florez de Gusman, le suit avec un air de mécontent, & assassine le favori disgracié, pour venger ses propres injures, ou celles du Prince.

[1328.]

On intenta un procès juridique à la mémoire de D. Alvare Ozorio. Il fut accusé de plusieurs crimes dont personne ne le défendit ; & ses biens immenses furent confisqués au profit du Roi. Le Juif Joseph n'échappa au supplice, que par le mépris qu'on avoit pour sa naissance.

[1329.]

Les Etats généraux, assemblés à Madrid, accordent au Roi l'ALCAVALA, impôt considérable, en usage parmi les Maures, & qui consistoit dans le dixieme de la vente de tous les biens meubles & immeubles. On profita de la circonstance, pour exiger que le Juif Joseph rendît compte de son administration dans les finances, & que, dans la suite, celui qui en seroit chargé, ne s'appelleroit plus ALMOXARIFÉ, nom odieux, parce qu'il venoit des Arabes, mais porteroit le titre honorable de GRAND-

TRÉSORIER DU ROYAUME. On régla
» que cette charge importante ne pourroit
» plus être possédée que par un Chrétien;
» que les Rois ne leveroient point de nou-
» velles taxes sur les peuples, sans le con-
» sentement des Etats; qu'aucun seigneur
» ne pourroit posséder plus d'une charge
» à la cour & dans la maison du Roi, &
» qu'on ne donneroit point les bénéfices à
» des étrangers. »

[1329.]

La guerre dont les Maures menaçoient la Castille, engagea Alphonse XI à faire des démarches pour regagner D. Emmanuel. Il lui renvoya sa fille Constance, & lui rendit le gouvernement des frontieres de Murcie. C'étoit l'emploi le plus important qu'il y eût alors, à cause du voisinage des Maures. D. Emmanuel s'engagea avec ses partisans à faire une puissante diversion, & à ravager les terres des Infidèles; mais il s'en tint aux apparences d'une réconciliation qu'il avoit jugé à propos de feindre, en attendant des circonstances plus favorables à l'exécution de ses desseins.

[1330.]

Alphonse marche en Andalousie, gagne une bataille, prend un nombre considérable de places; & son grand projet de

l'expulsion des Maures se termine par leur accorder la paix. Deux raisons l'y engagerent. Ses alliés lui avoient presque tous manqué de parole, & il étoit alors éperdument amoureux de la fameuse Eléonore de Gusman, veuve de D. Juan de Vélasco, une des plus belles femmes de son tems, & la plus célèbre par son esprit, ses richesses, ses aventures, ses enfans & sa fin tragique.

[1330.]

Un écuyer Castillan est condamné à mort, pour avoir donné un démenti à un chevalier. Il est à présumer que la sévérité des loix de la chevalerie n'alloit pas jusques-là ; mais cet écuyer avoit eu quelque part dans les troubles excités sous la Régence, & le Roi ne pardonna à aucun de ceux qui avoient troublé la tranquillité publique, pendant sa minorité.

[1332.]

Alphonse, après la cérémonie de son sacre, reçut chevaliers un grand nombre de seigneurs qui se présenterent armés de toutes piéces. Cet appareil guerrier lui plut infiniment ; & il ordonna de ne plus conférer l'ordre de chevalerie, que de cette maniere qui, dans la suite, a passé en coutume.

[1332.]

Le roi de Castille institue un nouvel ordre de chevalerie, auquel il donne le nom DE LA BANDE, parce que la marque distinctive devoit être un ruban rouge, large de quatre doigts, passé en baudrier, de l'épaule droite au côté gauche. On ne recevoit dans cet ordre, que des gentils hommes, & les cadets des grandes maisons, qui avoient au moins dix ans de service dans les armées ou dans la maison du Roi. Le Monarque voulut en être le grand maître, ce qui ranima le zèle & l'attachement de toute sa noblesse. Mais la négligence de ses successeurs laissa tomber cet ordre, au point qu'il n'en restoit plus de vestige, lorsque Philippe V lui rendit son premier éclat, vers 1712. Il vouloit sans doute imiter son aïeul Louis XIV, qui avoit institué, en 1693, l'ordre militaire de S. Louis, avec lequel celui de la Bande a beaucoup de ressemblance.

[1332.]

Les peuples de l'Alava, dans la Biscaye, qui avoient toujours conservé leur liberté, & qui se gouvernoient eux-mêmes, selon leurs loix, se réunissent à la Castille, & en reconnoissent le Roi pour leur Souverain. L'assemblée générale de cette nation se tint dans une plaine; & Alphonse y reçut le

ferment de fidélité ſous un vieux chêne, ſelon l'ancienne coutume du pays.

[1333.]

Le roi de Grenade, ſecouru par celui de Maroc, prend Gibraltar que le gouverneur avoit mal pourvue de munitions, par avarice, & s'empare de Cabra dont le commandant lui ouvre les portes, par une infâme trahiſon. Alphonſe ne peut rien entreprendre, parce que la déſertion ſe met dans ſon armée. Les Maures poſtés en embuſcade, prennent un ſi grand nombre de ces déſerteurs, que chaque eſclave ne coûtoit plus qu'une piſtole.

[1333.]

D. Juan Emmanuel, Lara & Haro, levent de nouveau l'étendard de la révolte, & ſe diſpoſent à ravager la Caſtille. Alphonſe ſacrifie ſa gloire au bien de ſon Etat, & propoſe une trêve au roi de Grenade. Il y eut une entrevue pendant laquelle ils mangerent enſemble, ſe firent des préſens, conclurent une trêve de dix ans, & ſe donnerent des temoignages d'une amitié ſincere. « Des Maures ſéditieux, ſcandaliſés, » ou prenant prétexte de l'être, qu'un roi » Mahométan eût ſouillé la pureté de la » religion, (ainſi parloient les Infidèles,) » par un commerce ſi familier avec un

» Prince Chrétien, conſpirerent contre lui
» & l'aſſaſſinerent. »

[1334.]

Suivant une coutume introduite & ſuivie, depuis long-tems, parmi les rebelles, Jean de Lara dépêche au roi de Caſtille un chevalier, pour lui ſignifier qu'il renonce à la qualité de Caſtillan & de ſujet. Alphonſe fait couper les mains, les pieds & la tête à ce chevalier; & on n'en trouva plus, dans la ſuite, un ſeul qui fût aſſez téméraire pour ſe charger de ces ſortes de commiſſions devenues plus périlleuſes que jamais.

[1335.]

Les Caſtillans, vaincus ſur les bords de l'Ebre, par une armée de Navarrois que commandoit Gaſton II, comte de Foix; trouvent leur ſalut dans la valeur d'un de ces héros dont on ſe félicite de rencontrer le nom dans l'Hiſtoire. Le capitaine Ruydias de Gaona, habitant de Logronno, ſecondé de trois autres braves, ſoutint, à la tête d'un pont, tout l'effort de l'armée victorieuſe, & donna aux fuyards le loiſir de ſe reconnoître, & de ſe mettre en état de défenſe, en cas d'attaque. Gaona périt ſous les coups qu'on lui portoit de toute parts, & Gaſton, malgré ſa victoire, ne put ſe rendre maître de Logronno.

[1335.]

Le roi de Castille donna, à Valladolid, un célèbre carrousel où toute la noblesse du royaume fut invitée. Les chevaliers du nouvel ordre de la Bande en étoient les tenans, & se battirent contre tous ceux qui voulurent descendre dans la lice. Le Roi n'y parut qu'en simple chevalier, afin de laisser plus de liberté aux combattans. Les TENANS & les ASSAILLANS signalerent également leur adresse; & il ne fut pas possible de déterminer de quel côté se trouvoit l'avantage, ni à qui étoient dûs les prix magnifiques, préparés pour les vainqueurs. On observe que personne n'y fut blessé; & c'est peut-être la seule fois que ces dangereux combats n'ayent pas occasionné les accidens qui en étoient inséparables, malgré les précautions que l'on prenoit pour les prévenir.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déja dit de ces sortes de jeux dont les François furent les inventeurs, & dont le détail se trouve dans les Anecdotes Françoises, page 174 & suiv.

[1336.]

Pierre X, roi d'Aragon, commence son règne par dépouiller ses freres, & sa belle-mere Eléonore de Castille, de tout ce qui leur appartenoit. La Reine se défend en héroïne, & son courage auroit eu les plus

grands succès, si le roi de Castille, son frere, trop occupé d'une guerre contre le Portugal, avoit pu la secourir. Mais une heureuse négociation rétablit le calme dans la maison royale, & la bonne intelligence entre les cours de Castille & d'Aragon.

[1337.]

Geoffroi Ténoris, grand-amirante de Castille, vainqueur des Portugais dans un combat naval, revient avec sa flotte. Alphonse, à qui la nouvelle de la victoire venoit de rendre la santé, sort de la ville pour aller recevoir l'Amirante, & le fait entrer dans Séville en triomphe.

[1338.]

Alphonse assemble les Etats-généraux à Burgos, & y détermine la noblesse à lui remettre les forteresses & les châteaux qui, depuis si long tems, servoient à entretenir l'esprit de révolte contre le Prince, à exercer la tyrannie sur le peuple, & à ruiner les Grands, par les garnisons qu'ils y mettoient à leurs dépens.

On porta aussi, dans cette assemblée, des loix somptuaires pour modérer le faste qui commençoit à s'introduire parmi les Grands. Quoique ce siécle ne fût pas celui des arts & de l'industrie, une sorte de luxe, très-dispendieux, n'en régnoit pas moins

dans les meubles, les habits, les équipages & la table. La profusion suppléoit à la délicatesse; & les Grands se mettoient hors d'état de fournir aux dépenses que la guerre exigeoit.

[1339.]

D. Gonzale Martinez, ou Nugnez, grand-maître de l'ordre d'Alcantara, informé qu'une intrigue de cour l'a rendu suspect, devient véritablement coupable, en se donnant aux Sarasins; mais il prit mal ses mesures: on l'arrêta, dans sa fuite; & on le condamna au feu.

[1339.]

Albohacen, roi de Maroc, se dispose à venger la mort de son fils qui venoit de périr en Espagne les armes à la main. Une troupe de Faquirs * se répand dans l'Afrique, & y publie la Gacie. (Voyez ci-dessus page 284.) « Quatre cens mille hommes » de pied, soixante & dix mille chevaux **

* Les Faquirs sont, parmi les Mahométans, des gens zélés pour l'alcoran, ou plutôt des especes de pénitens qui, sous les dehors imposans d'une vie extraordinairement dure & austere, cachent des mœurs corrompues & de monstrueuses débauches. Les Indiens du Mogol ont aussi leurs Faquirs dont on rapporte des choses incroyables dans les Relations des voyageurs.

** Il ne paroît pas qu'aux tems dont nous

» & cent mille femmes qui suivent leurs » maris, passent le détroit, en cinq mois, » sur une flotte de deux cens soixante vaisseaux, & de soixante & dix galeres. »

L'amiral de Castille n'avoit que trente galeres & quelques gros vaisseaux. Le peuple cria hautement que, par lâcheté, négligence ou trahison, il n'avoit pas fermé le passage aux infidèles. Le Roi même lui écrivit qu'à en croire le bruit public, « l'or d'Albohacen lui avoit engourdi les doigts. » L'Amiral n'eut pas la force de mépriser les bruits populaires. « Il préféra la gloire de » passer pour un homme de cœur, à celle » de montrer qu'il étoit homme de tête. » Résolu de combattre, il attaqua la flotte » ennemie devant Algézire. Il y fut défait » & y périt, laissant au Roi à chercher des » ressources à un mal qu'il s'étoit attiré. Alphonse en trouva dans son courage & » dans une fermeté d'ame que nul péril ne » déconcertoit.

---

parlons, on doive toujours entendre par mille chevaux, ce que nous entendons aujourd'hui, c'est-à-dire mille cavaliers. Les hommes-d'armes étoient connus en Espagne, comme en France; & chacun d'eux avoit avec lui quatre ou cinq hommes à sa suite. Ainsi mille chevaux composoient une troupe de quatre à cinq mille hommes.

[1340.]

L'Espagne est sauvée par une de ces victoires, qui paroîtroit fabuleuse, si les monumens les plus authentiques n'en attestoient pas la vérité, & si la journée de Tours, en France, & celle de Murandal, en Espagne, n'avoient point appris ce que pouvoit un petit nombre de soldats Chrétiens, contre les troupes immenses qui composoient les armées Sarasines. (Voyez ci-dessus page 289.)

Les rois de Castille & de Portugal, à la tête de quarante mille hommes, osent en attaquer quatre cens soixante & dix mille. Deux freres D. Gonsale & D. Garcie Lasso, se jettent à la nage dans la Salado, petit fleuve qui sépare les armées, & forcent le passage, malgré deux mille chevaux qui le disputoient. Alphonse ranime, par ces paroles, ses braves Castillans: « Amis, je suis » votre Roi; vous allez connoître mon » courage, & moi le vôtre.» L'Histoire n'a pas conservé le détail des faits d'armes de cette journée. L'évènement montre que, du côté des Chrétiens, ils tinrent du merveilleux, & qu'ils seroient incroyables, s'ils étoient sans exemples. Les Maures laisserent deux cens cinquante mille hommes sur le champ de bataille, & un nombre prodigieux de prisonniers. L'armée Chrétienne n'avoit

perdu à la bataille de Tours, que quinze cents hommes, à celle de Murandal, encore moins : elle n'en perdit pas vingt-cinq à celle de la Salado.

Un ancien Réglement de l'église de Tolède ordonne de célébrer, tous les ans, le 30 d'Octobre, la mémoire de cette victoire ; & c'est pour cette église une fête qu'elle solemnise avec beaucoup de pompe & d'éclat.

[1340.]

Albohacen repassa en Afrique, la nuit même qui suivit le jour de sa défaite ; & les deux Rois vainqueurs, manquant des choses les plus nécessaires pour former des siéges, ne jugerent pas à propos d'en entreprendre. Il entrerent en triomphe dans Séville. « Toute la ville sortit au-devant » d'eux. On les appelloit Augustes, les » Libérateurs de la Patrie, les Défenseurs » de la Foi, l'Appui de la Religion, & les » Vainqueurs des Infidéles ! On jettoit des » fleurs & on brûloit des parfums sur leur » passage. Il y eut dans toute l'Espagne, & » dans le Portugal, des processions solem- » nelles, des feux de joie, & des illumina- » tions. » C'est ainsi que la joie publique se manifestoit, dès ce tems-là.

[1340.]

» On dit qu'une troupe de ces gens qu

» ne ſuivent les armées que pour butiner, » ayant pris un détour, pour aller ſe jetter » ſur le camp des Mahométans, le trou- » verent ſi mal gardé, qu'ils le pillerent » ſans réſiſtance; que leur bruit effraya les » ennemis qui ſe crurent attaqués par-der- » riere, & leur ôta ce qui leur reſtoit de » valeur & de force pour combattre. On » fit rendre une partie de ce butin, pour le » diſtribuer à des gens qui l'avoient bien » mieux mérité que ceux qui s'en étoient » emparés. Mais quelques hiſtoriens ajoû- » tent que diverſes bandes de ces derniers » ſe retirerent, dans le tumulte, & ſe déro- » berent aux perquiſitions qu'on faiſoit pour » les découvrir; & qu'ayant gagné les Py- » renées, ils apporterent tant d'or, de-çà » les Monts, que ce métal y baiſſa d'environ » la ſixieme partie. »

Il eſt certain que les Maures comptoient ſur la conquête de toute l'Eſpagne, & que, dans cette perſuaſion, ils y avoient tranſporté ce qu'ils poſſédoient de plus précieux. Les vainqueurs s'enrichirent de ces dépouilles; & l'or devint ſi commun, qu'il baiſſa tout-à-coup d'un ſixieme.

[1341.]

Le roi de Caſtille envoya au pape ſa propre banniere, ſon cheval de bataille, cent autres chevaux & vingt-quatre éten-

dards enlevés aux ennemis. Ce fut une fête à Avignon, lorsqu'on y reçut ces marques d'une victoire si importante. Le souverain pontife, Benoît XI, prononça publiquement l'éloge des vainqueurs, & déféra au roi de Castille le titre de LIBÉRATEUR DE L'ESPAGNE. Ce Prince le méritoit d'autant mieux que, plus d'une fois, il avoit exposé sa vie dans la chaleur du combat.

[1341.]

Alphonse avoit enrichi ses soldats des dépouilles gagnées sur les infidèles; & il ne s'étoit rien réservé d'un butin si considérable. Les peuples étoient hors d'état de payer de nouveaux impôts. Tout l'argent avoit passé des mains de l'officier & du soldat dans celles des marchands. Ceux-ci se soumirent d'eux-mêmes à un tribut en usage parmi les Maures, & qu'ils appelloient L'ALCAVALA. Il consistoit à payer la vingtieme partie des marchandises de chaque négociant. On promit que cette taxe ne dureroit pas plus long-tems que le siége d'Algézire; qu'on alloit entreprendre, mais les historiens Espagnols observent que, » bien loin d'être abolie, elle fut augmentée sous le règne suivant, & donna lieu » à de nouveaux subsides, selon les besoins » de l'Etat. »

[1342.]

Alphonse desiroit sur-tout de se rendre maître d'Algézire, parce que cette place étoit une des clefs de l'Espagne, du côté de l'Afrique. Près de soixante mille hommes y étoient renfermés, avec des vivres & des munitions pour deux ans. Le siége n'en fut pas commencé avec moins d'ardeur, & par une armée dans laquelle on comptoit à peine dix mille hommes. La trahison & l'attentat furent les premieres armes que les assiégés employerent pour leur défense. » Nous ne serons jamais tranquilles, disoient » ils, tant que vivra le roi de Castille. » Ils mirent publiquement sa tête à prix; proposerent cet horrible parricide, comme un acte de religion, digne du zèle d'un Mahométan. Plusieurs s'engagerent à le tenter; & Alphonse fut trois fois sur le point de périr sous les coups de ces barbares fanatiques.

[1342.]

» Les Maures se servoient de canons qui » désoloient le camp, & qui ruinoient tous » les travaux des assiégeans, avec un fra- » cas terrible, & une surprise encore plus » grande. C'est la premiere fois qu'il est fait » mention, dans notre Histoire, de la pou- » dre & des canons, qui étoit alors une in- » vention nouvelle.

On fixe, en France, le premier uſage de l'artillerie dans les combats, à la journée de Crecy, en 1346. Les Anglois y furent redevables de la victoire aux décharges de ſix piéces de canon, qu'ils firent tirer au plus fort de la mêlée. Ce ne fut qu'en 1356, qu'on ſe ſervit de l'artillerie dans les ſiéges. Les Anglois emporterent alors, en fort peu de tems, par le ſecours du canon, la ville & le château de Romorantin.

Si les hiſtoriens Eſpagnols ne ſe ſont pas trompés, il doit paroître ſurprenant que les Chrétiens d'Eſpagne n'euſſent, dans ce ſiége, ni l'uſage ni même la connoiſſance de l'artillerie, & qu'au contraire les Maures s'en ſerviſſent déja. La poudre & les canons ayant été inventés par des Chrétiens, il étoit plus naturel que les Eſpagnols en euſſent eu l'uſage, & la connoiſſance, avant les Maures.

D'après ces époques fixées par les Hiſtoires de France & d'Eſpagne, ſur l'uſage de l'artillerie, Bertholde Schwart, moine Allemand, originaire de Fribourg, à qui on en attribue l'invention, vers 1355, & ſelon d'autres, en 1380, ne peut que l'avoir perfectionnée.

[1343.]

Le petit nombre de troupes, la diſette de vivres, & le défaut d'argent, réduiſoient

le roi de Castille à l'impossibilité de continuer le siége d'Algézire. La France & l'Angleterre semblerent suspendre leurs inimitiés, pour secourir l'Espagne, de concert. Le comte de Foix, & Bernard son frere; les comtes de Derby & de Salisbury conduisirent des troupes de François & d'Anglois, au secours des Castillans. Le roi de Navarre se rendit en personne devant Algézire, & avec une suite proportionnée à sa dignité. Le roi de France, Philippe de Valois, malgré le besoin qu'il avoit de toutes ses finances, prêta cinquante mille écus d'or. Le pape accorda des décimes sur le clergé, & l'indulgence des croisades.

Ces troupes étrangeres ne servirent pas seulement à intimider les Mahométans, comme les historiens Espagnols affectent de le faire entendre. Il est certain que le siége en fut poussé plus vivement; que le comte de Foix, blessé ou malade, se retira à Séville, & qu'il y mourut; que le roi de Navarre ne passa pas Xérès, & que les fatigues de la campagne y terminerent ses jours.

[1343.]

Alphonse & Philippe de Valois resserrent leur alliance par un nouveau traité qui comprenoit leurs personnes, leurs états

& leurs successeurs. Les Anglois en sont indignés, & abandonnent le siége.

[1344.]

Après la défaite d'une armée qui venoit secourir Algézire, cette ville qui souffroit beaucoup de la disette des vivres, se rendit aux conditions suivantes ; 1° que le roi de Grenade seroit tributaire de Castille, comme il l'étoit auparavant ; 2° que les habitans auroient la liberté de se retirer où bon leur sembleroit, & d'emporter avec eux tous leurs effets ; 3° qu'il y auroit une trêve de dix ans, entre les Maures & les Chrétiens. Alphonse n'accorda la trêve que malgré lui, & bien résolu de la rompre, dès qu'il en trouveroit l'occasion. Le mauvais état de ses finances lui fit sacrifier alors la gloire qu'il se promettoit de l'entiere expulsion des Sarasins ; & sa jeunesse lui donnoit lieu d'espérer qu'après la trêve expirée, il auroit encore tout le tems nécessaire à l'exécution de ce grand projet.

[1345.]

Le roi de Castille ne tarde pas à reprendre ses premieres occupations pour assurer le repos de ses peuples. Il purge la Castille des brigands qui l'infestoient : il donne aux loix une nouvelle force, & régle l'administration de la justice. Il réprime

la tyrannie des Grands, & les punit des usurpations injurieuses à sa couronne, que le besoin de leurs secours, pendant la guerre, l'avoit forcé de dissimuler. Toujours ferme, toujours actif, toujours appliqué, toujours sévère, & toujours généreux à propos, il travailloit à augmenter le bonheur de ses sujets, & la gloire de son règne.

[1346.]

Le royaume d'Aragon n'avoit pu fournir à la Castille, qu'un foible secours, étant trop occupé à soutenir une guerre étrangere, & à terminer des divisions intestines. Pierre IV, qui le gouvernoit alors, Prince injuste & cruel, ne s'occupoit que du soin de contenter ses desirs ambitieux. Souillé du sang d'un frere dont les qualités brillantes lui faisoient ombrage, & d'un beau-frere qu'il avoit dépouillé du royaume de Majorque, il s'étoit rendu odieux à ses sujets, au point qu'il courut, plus d'une fois, le risque d'être mis en piéces dans des séditions populaires. Il étoit fort laid, d'une petite taille, & d'un regard farouche; mais il suppléoit à ces défauts, par la précaution de ne se montrer que rarement en public, & toujours dans l'appareil de la royauté. Il ne dispensoit personne des cérémonies établies pour tenir dans le

respect ceux qui approchoient du thrône ; ce qui lui fit donner le surnom de CÉRÉMONIEUX.

[1346.]

Joseph Bulhagix, roi des Maures, achève de bâtir le château & les murailles de la ville de Grenade. La dépense fut si considérable, que les Maures publioient qu'il avoit trouvé la pierre philosophale, ne pouvant croire ses revenus suffisans pour un si grand ouvrage. Cette tradition s'est conservée, pendant plusieurs siécles, parmi le peuple.

Il ne faudroit pas cependant conclure que le thrésor des rois de Grenade ne fût pas très-considérable, & que leurs sujets ne fussent pas surchargés d'impôts. Tous les particuliers payoient au Roi la septieme partie de leurs troupeaux & de leur récolte. Le Monarque étoit l'unique héritier d'un Maure qui mouroit sans enfans, & partageoit également avec les enfans la succession de leurs peres. On fixe à sept cents mille ducats le revenu que la ville & le royaume de Grenade produisoient, chaque année.

[1348.]

La peste, qui causoit tant de ravages dans les provinces du Levant, gagne l'Espa-

gne; & il n'y eut pas une seule ville qui n'en ressentît les effets. Dans celle de Saragosse, il mourut plus de cent personnes chaque jour, pendant le mois d'Octobre. Comme il suffisoit de toucher un malade, pour être atteint de la contagion, ceux qui en étoient frapés demeuroient sans secours; & on laissoit les morts sans sépulture. C'est de cette peste dont Pétrarque parle si souvent dans ses Lettres. Il étoit alors en Italie où ce fléau avoit aussi pénétré.

[1348.]

Louis, comte de Clermont, fils du prince D. Alphonse de la Cerda, fait une entrée solemnelle à Avignon, & y reçoit les honneurs qu'on ne rendoit qu'aux têtes couronnées. Le pape lui avoit donné le titre de Roi des Canaries, avec le pouvoir de conquérir ces isles, à condition de travailler à y établir la Religion Chrétienne.

Les isles Canaries, si célèbres chez les anciens poëtes, sous le nom d'Isles Fortunées, sont au nombre de sept, dont la plus considérable est appellée la Grande-Canarie. Le comte de Clermont ne fit jamais la conquête de ces isles. Les Basques, réunis aux peuples de l'Andalousie, équipe-

rent une flotte, à frais communs, & se contenterent d'un butin qui les dédommagea abondamment. Sous le règne de Henri III, roi de Castille, un François, nommé Jean de Bétancourt, fit la conquête des cinq petites isles, & ne put s'emparer des deux grandes. Pierre de Barba, Espagnol, chassa les François de toutes ces isles; s'en rendit maître, en fit hommage à son Roi, & les vendit, peu de tems après, à un homme fort riche, nommé Péraça. Celui-ci les donna à Herréra, son gendre, qui prit le titre de Roi des Canaries. Herréra vendit quatre de ces isles à Ferdinand le Catholique, & n'en conserva qu'une seule, avec la qualité de Comte de Gomera. Le roi Ferdinand envoya de tems en tems, des flottes aux Canaries. Elles en firent la conquête peu-à-peu, & les soumirent enfin toutes à la couronne de Castille.

[1349.]

Un fils du roi de Maroc venoit d'envahir sur son pere le royaume de Fez, en Afrique, Gibraltar, Ronda, & tout ce qui étoit encore soumis en Espagne à la couronne de Maroc. Alphonse profita de cet évènement, pour accélérer l'exécution du dessein où il étoit de reprendre les armes

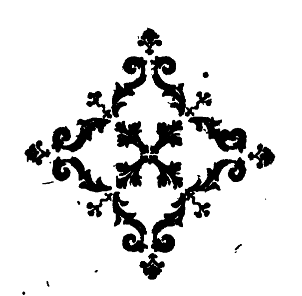
mes contre les Maures. Il se crut dispensé de tenir à l'usurpateur une parole donnée au Roi légitime ; & résolu, de commencer ses conquêtes par celle de Gibraltar, il convoque les Etats généraux à Alcala.

Les députés de la ville de Tolède disputerent à ceux de Burgos la préséance & l'honneur d'opiner les premiers ; prérogatives dont ils étoient en possession. On traita cette affaire avec chaleur. Les Grands se partagerent ; & il étoit dangereux de prononcer, dans un tems où l'on avoit besoin des deux partis, pour en obtenir de nouveaux subsides. Le Roi trouva un tempérament dont tout le monde fut satisfait. Il assigna, vis-à-vis de son thrône, une place extraordinaire aux députés de Tolède. Ceux de Burgos retinrent la préséance, & quand on prit les suffrages : » Tolède fera ce que je voudrai, dit Alphonse ; » & je le déclare en son nom. » Que Burgos parle. » Les Rois se sont depuis astreints à cette formalité.

[1350.]

On forme le siége de Gibraltar ; & on pousse les attaques avec une ardeur extraordinaire. La peste se met dans le camp. On représentoit au Roi le danger auquel

il exposoit sa personne, avec toute son armée. « Depuis quand, répondoit-il, la » constance ne peut-elle plus surmonter » tous les obstacles ? Où donc un soldat, » & un gentilhomme né pour la guerre, » peut-il finir plus glorieusement ses jours, » que dans un camp, & sur une brèche ? » Il fut cependant la victime de sa fermeté, trop opiniâtre en cette circonstance. Atteint lui-même de la contagion, il en mourut, le 20 de Mars, âgé de trente-huit ans. Les Maures, par respect pour les cendres de ce grand Roi, laisserent partir l'armée, sans l'inquiéter dans sa retraite.





PIERRE I, LE CRUEL.

[1350.]

LA mort d'Alphonse XI plongea la Castille dans un abîme d'horreurs. La jalousie & l'ambition des Grands la déchirerent par des brigues, des factions, des révoltes & des guerres sanglantes. La férocité d'un Prince naturellement sanguinaire y prodigua les arrêts de bannissement, les exils & les sentences de mort. Un historien François peint d'un seul trait les malheurs qu'éprouvoit alors toute l'Espagne, en disant que « Pierre le Cruel » fut le Néron de la Castille; & Pierre le » Cérémonieux, le Tibère de l'Aragon. »

Pierre I sortoit à peine de sa quinzieme année, quand il parvint à la couronne. D. Juan d'Albuquerque, son gouverneur, ne travailloit qu'à devenir son favori; & la Reine-Mere, impatiente de se venger, ne soupiroit qu'après le moment de punir Eléonore de Guzman d'avoir été sa rivale.

[1350.]

Pierre le Cérémonieux fait pendre par les pieds un légat du pape, pour avoir ex-

communié, à son insçu, quelques seigneurs Aragonnois.

On substitue, en Aragon, l'ère chrétienne à celle de César.

[1351.]

Eléonore de Guzman avoit du feu Roi sept fils vivans; la plûpart richement établis & assez puissans pour contrebalancer le parti de la Reine-mere. Elle se retira d'abord à Médina-Sidonia, place forte qui lui appartenoit; mais bientôt, cédant aux représentations de toute sa famille qui croyoit gagner le nouveau Roi, par une marque de confiance, elle alla se jetter à ses pieds, & s'abandonner à sa discrétion: c'étoit remettre une victime entre des mains qui cherchoient à l'immoler. Eléonore perdit la vie, à Talavéra, par ordre du Roi, & à la sollicitation de la Reine-mere, qui paya cher le fruit de sa vengeance. Depuis ce premier meurtre, Pierre le Cruel se montra toujours altéré du sang humain. Talavéra appartenoit à Eléonore: la Reine en eut la confiscation; & c'est par cette aventure qu'on a donné à cette ville le nom de TALAVÉRA DE LA REYNA.

[1351.]

Le roi d'Aragon témoigne la joie qu'il avoit de la naissance d'un fils, en lui don-

nant pour apanage la ſeigneurie de Gironne, avec le titre de Duc. Telle eſt l'origine de la coutume qui a été conſtamment ſuivie, dans la ſuite, de donner aux fils aînés des rois d'Aragon le duché de Gironne, en apanage, & de leur en faire porter le nom.

[1351.]

Les Etats généraux de la Caſtille s'oppoſent avec la derniere vigueur au deſſein que le Roi avoit formé de ſupprimer les BÉHÉTRIAS, ou VILLES LIBRES. Un grand nombre de villes de la Vieille-Caſtille conſervoient entr'elles une confédération dont l'origine ſe perdoit dans les tems les plus reculés, & à la faveur de laquelle il régnoit une égalité parfaite entre tous les citoyens. Ces ſortes de républiques ſe choiſſoient des chefs qui régloient avec une autorité preſque ſouveraine tout ce qui regardoit le bon ordre, & la police intérieure de chaque ville en particulier; & le choix tomboit communément ſur les Grands du royaume, que l'on jugeoit en état de maintenir les priviléges de la Confédération. On leur payoit de groſſes penſions: on les aidoit, pendant les guerres civiles; & ce motif devint alors un mobile puiſſant de l'obſtacle que la Nobleſſe oppoſoit aux volontés du Roi.

[1351.]

Alphonse Coronel, chef des rebelles de l'Andaloufie, est forcé dans Aquilar, après quatre mois d'une vigoureufe réfiftance. Il entendoit la Messe, lorsqu'on lui annonça que l'armée royale entroit dans la ville. Il resta, sans s'émouvoir, jusqu'à la fin du Sacrifice, & eut encore le tems de se renfermer dans une tour. Il y fut forcé, pris, & condamné au dernier supplice, avec cinq autres seigneurs qui perdirent la tête sur un échafaud.

[1352.]

Albuquerque se regardoit comme un favori qui n'a plus à craindre les revers si communs à la cour; &, abandonnant une politique peu conforme à son caractere naturellement droit & vertueux, il entreprit de corriger les vices d'un Prince qu'il avoit contribué à corrompre. Honteux de la condescendance avec laquelle il s'étoit prêté à la passion du jeune Roi, pour Marie de Padilla, il lui ménageoit, depuis quelque tems, une épouse capable de l'en dégoûter, par des qualités supérieures. Mais il n'étoit plus tems de redresser un Prince qui faisoit tout plier sous lui : les efforts de la vertu furent inutiles. Albuquerque disgracié, dépouillé de ses biens, fugitif, empoisonné, ne recueillit que le fruit de son

crime; & la voix publique l'accusa toujours d'avoir formé un mauvais Roi.

[1353.]

Blanche de Bourbon, Princesse digne de tous les éloges, arrive à Valladolid où elle devoit épouser le roi de Castille. Marie de Padilla n'omettoit rien de tout ce qu'elle croyoit capable de rompre cette alliance, espérant que, si elle pouvoit exclure Blanche du thrône, il ne lui seroit pas impossible d'y monter. Cependant le Roi céda aux persécutions de sa famille; & un reste de honte l'obligea de se rendre à Valladolid. On y fit, sans beaucoup de pompe, son mariage, « plus semblable à des funé» railles qu'à une nôce. » A peine la cérémonie étoit faite, qu'il part brusquement. A force de prieres & de négociations, on le détermine à revoir la Reine, mais ce fut pour la derniere fois; & depuis ce tems-là, « on eût dit qu'il eût oublié son » mariage, si les mauvais traitemens qu'il fit » à sa femme n'eussent montré qu'il s'en » souvenoit. » Toute l'Espagne, qui ne voyoit qu'avec admiration les qualités de la jeune Reine, attribuoit la conduite du Prince à un enchantement dont on accusoit les Juifs.

» Le bruit courut parmi le peuple qu'il » y avoit du sortilége, & que la Reine » ayant apporté de France, une riche

» écharpe à ſon mari, un magicien Juif
» l'avoit enchantée, à la ſollicitation de Pa-
» dilla ; de ſorte que, quand le Roi avoit
» voulu ſe parer de cet ornement, il avoit
» cru, en le mettant, ſe ceindre d'un hor-
» rible ſerpent. Tout ridicule qu'étoit ce
» conte, il étoit encore moins vraiſembla-
» ble que ce qu'une malignité téméraire
» fit conjecturer à quelques-uns, que le
» Roi ſoupçonnoit la Reine d'une intrigue
» avec D. Frédéric, grand-maître de S. Jac-
» ques, ſon frere, qui étoit allé la rece-
» voir ; & il eſt aſſez étonnant qu'une des
» grandes maiſons d'Eſpague ait voulu de-
» voir ſon origine à une fable que toute
» l'Hiſtoire traite non-ſeulement de calom-
» nie noire, mais d'extravagance impu-
» dente. Un hiſtorien Eſpagnol inſinue
» adroitement l'origine de cette maiſon,
» iſſue en effet de D. Frédéric, & d'une
» Juive, nommée Palomba ou Colombe,
» laquelle paſſa pour n'être que nourrice
» de ſon propre fils, D. Henri, reconnu
» pour être la tige de l'illuſtre famille des
» Henriquez. »

[1353.]

L'archevêque de Tolède, Gilles d'Albor-
noz, ne voulant plus être le témoin des
maux qui affligeoient ſa patrie, & auxquels
il ne pouvoit apporter de remède, ni par

ſes conſeils, ni par ſes remontrances, prit le parti de ſe retirer à Avignon, auprès du pape Innocent IV, qui l'honoroit de toute ſa confiance, & qui le chargea de conquérir en Italie les Etats du ſaint ſiége, uſurpés par un multitude de petits tyrans.

L'Hiſtoire ajoûte qu'Albornoz, étant devenu cardinal, abdiqua ſon archevêché, ſelon la coutume de ce tems-là. Le fait eſt conſtant, quoiqu'il paroiſſe contraire à ce que nous voyons aujourd'hui. « Si l'on re» cherche les cauſes de l'incompatibilité » d'un évêché avec le cardinalat, on peut » préſumer que les cardinaux devenant, » par leur promotion, ſujets immédiats, & » conſeillers des papes, ils étoient, en quel» que ſorte, obligés de renoncer au ſerment » qu'ils avoient fait à d'autres Souverains. » De-là vient ſans doute, qu'un ſujet ne » peut recevoir le chapeau, ſans la per» miſſion expreſſe de ſon Souverain qui » conſent, par cette permiſſion, que celui » qui eſt élevé au cardinalat prenne des » engagemens particuliers avec le pape » dont il devient, en quelque maniere, ſu» jet, ſans ceſſer néanmoins d'être ſujet de » ſon premier Souverain. Actuellement en» core, lorſqu'un prélat eſt promu au car» dinalat, tous les bénéfices qu'il poſſede » ſont cenſés vacans; & il faut que le pape » lui permette de les conſerver, ſans qu'il

» soit besoin cependant de lui donner de
» nouvelles bulles. »

[1353.]

Les freres naturels du Roi, le prince de la Cerda & la maison de Mendoze, se laisserent gagner par les parens de Padilla, & profiterent de leur faveur, en attendant l'occasion de les détruire. Cette politique leur procura des emplois honorables, & les mit à couvert des cruautés d'un Roi qui n'avoit plus aucun sentiment d'humanité. D. Garcie Lasso de la Vega, un des premiers seigneurs de Castille, avoit déja été poignardé dans la chambre, & sous les yeux du Roi. Jean de Prado, grand-maître de l'ordre de Calatrava, réfugié en Aragon, revient sur la parole du Prince. Il est arrêté, déposé, & perd la tête sur un échafaud. Leur crime étoit de ne pas applaudir à ceux de leur maître. Albuquerque évite un pareil sort, en répondant ainsi à un ordre de venir rendre compte de l'administration des finances : « Je défie » à un combat singulier quiconque osera » m'accuser de malversation ; je rendrai » mes comptes quand on voudra, pourvu » que ce soit ici, & sous les yeux du Roi. » Il étoit alors en Portugal où il trouvoit un asyle.

[1354.]

Le roi de Castille semble oublier Padilla, pour Jeanne de Castro, veuve de D. Diégue de Haro. Son nom, sa beauté, ses richesses ne la rendoient pas indigne d'être Reine & elle déclare au Roi; que, ne pouvant l'être, elle se croyoit de trop bonne maison, pour être sa maîtresse. Le Monarque, désespérant de la séduire, a recours à l'artifice. Il jure que son mariage avec Blanche de Bourbon est nul; qu'il n'y a jamais consenti, & produit des témoins apostés. L'évêque d'Avila, & celui de Salamanque, sont assez indignes de leur caractere, pour juger l'affaire en sa faveur. L'ambition de Jeanne l'emporte sur sa vertu. Pierre l'épouse publiquement, & la quitte, peu de jours après, la laissant grosse d'un fils qu'on nomma Jean, & qui fut le jouet de la fortune. Jeanne de Castro cacha sa honte, & son désespoir, sous un vain titre de Reine, qu'elle retint opiniâtrément, & qui ne lui fut donné, depuis cet évènement, que par ses domestiques.

[1354.]

D. Ferdinand de Castro méditoit la vengeance de l'affront que sa sœur & sa famille venoient de recevoir, lorsqu'il apprit qu'Albuquerque, & les freres du Roi,

tramoient une Ligue contre ce Prince. Il ne délibéra pas long-tems ſur le parti qu'il avoit à prendre ; & les mécontens ne tarderent pas à éclater, parce que Tolède, Cordouë, Jaën, Cuença, Talavéra, & quelques autres villes, parurent diſpoſées à ſe ſoulever. Les infants d'Aragon entrerent ouvertement dans la Ligue ; & les deux Reines douairieres de Caſtille & d'Aragon la favoriſoient ſous main.

Pierre n'eut pas plutôt entendu le bruit des armes que les Ligués avoient priſes contre lui, qu'il réſolut la perte de l'infortunée Reine Blanche, parce qu'elle étoit l'occaſion innocente de ces complots. Il la fit conduire de ſa priſon d'Arévalo, au château de Tolède. Il ignoroit ce qui ſe paſſoit dans cette ville. La Reine, en y arrivant, obtint de ſes gardes la liberté d'entrer dans l'égliſe cathédrale, pour y faire ſa priere. Elle s'échappe de leurs mains ; embraſſe l'autel, comme l'aſyle de ſon innocence, & réclame la protection des citoyens contre la fureur d'un époux qui en veut à ſes jours. La beauté, les larmes, la priſon, les malheurs de cette Princeſſe attendriſſent le peuple, & on prend les armes pour la défendre.

[1354.]

Le roi de Caſtille ſe met en campagne,

dans le dessein de grossir le nombre de ses troupes. Il est investi par celles des Confédérés; & la reine d'Aragon, sa tante, vient lui faire des propositions qui se réduisoient à « l'obliger de bannir pour toujours Padilla, de rappeller la Reine sa » femme, & d'éloigner des charges les parens de sa maîtresse. On lui promettoit » que, s'il vouloit donner à ses peuples » cette satisfaction nécessaire à sa gloire & » à leur repos, il trouveroit dans les Ligués » toute la soumission qu'il pouvoit attendre » de sujets fidèles & affectionnés; qu'autrement ils ne croyoient pas se pouvoir » dispenser, en honneur, de prendre les armes, pour le bien commun du royaume.» L'ambassade fut mal reçue. Le Roi trouva le moyen d'échapper; & les Ligueurs ne s'apperçurent de son évasion, que lorsqu'il n'étoit plus tems de l'empêcher.

[1354.]

D. Juan d'Albuquerque meurt empoisonné, par un médecin que la cour avoit corrompu. Il ordonne, en mourant, de ne point enterrer son corps, que l'on n'eût rétabli la Reine, & chassé ceux qui troubloient l'Etat, comme on se l'étoit proposé; & les Ligueurs jurent l'exécution de ce testament.

[1354.]

Alboacen, fils du roi de Maroc, promet à une troupe de Chevaliers Castillans d'embrasser le Christianisme, s'ils veulent passer en Afrique, pour l'aider à déthrôner son pere. Les Chevaliers goûtent cette proposition ; & Alboacen, devenu maître de l'Empire, leur fait dire de se retirer, & de se croire trop heureux de n'être pas forcés eux-mêmes à professer l'alcoran.

[1355.]

Pierre le Cruel assemble ses Etats à Burgos, & en obtient sans peine tout l'argent dont il avoit besoin pour agir contre les Ligueurs, ce qui déconcerta leurs projets. Plusieurs d'entr'eux firent leur paix. Les autres se mirent à couvert ; & les deux Reines de Castille demeurerent exposées à toute la vengeance du Roi. Blanche de Bourbon fut envoyée à Siguença, dans une prison encore plus étroite que celle où on l'avoit retenue jusqu'alors ; & on punit ceux que la compassion lui avoit attachés, parmi lesquels on doit distinguer le fils d'un orfévre, âgé de dix-huit ans.

La négligence des historiens nous a dérobé le nom de ce héros de la tendresse filiale. Il apprend que son pere, âgé de quatre-vingts ans, est du nombre des vingt-

deux bourgeois désignés pour payer de leur sang la révolte de Tolède. Il s'offre à mourir en la place de son pere ; & le Roi accepte froidement l'échange, sans être touché de cet exemple d'une piété digne d'un siécle plus heureux.

[1356.]

La Reine-mere, assiégée & trahie dans la ville de Toro, demande, pour toute grace, qu'on épargne la vie de ses malheureux partisans. Son fils barbare en fait mettre plusieurs en piéces à sa vue, & la couvre de leur sang. A ce spectacle affreux, elle tombe évanouie. On la renvoie en Portugal, auprès du Roi, son frere, qui la fit, dit-on, empoisonner pour punir sa conduite, encore aussi scandaleuse qu'elle l'avoit été en Castille.

D. Henri de Transtamare, l'aîné des freres naturels du roi de Castille, se retire en France, espérant qu'il s'y formeroit un parti en faveur de Blanche de Bourbon ; &, pour en profiter lui-même, il s'attache au service du roi Jean. Il ne se trompa que sur le tems, comme nous le dirons ci-après.

[1356.]

La Castille ne fut pas plutôt délivrée des maux occasionnés par la Ligue, qu'elle devint le théatre d'une guerre qui mit toute

l'Eſpagne en combuſtion, & intéreſſa une grande partie de l'Europe. Elle dura huit ans, & ne fut qu'un combat preſque continuel, dont les détails ne laiſſent rien de net, que l'évènement, ou tout au plus quelques circonſtances ſans ordre & ſans ſuite. Voici quelle en fut l'occaſion. Le roi de Caſtille voyoit la pêche du thon, lorſqu'une flotte Catalane attaqua bruſquement deux galeres Génoiſes, & les prit à la vue du Monarque. Il en fit demander ſatisfaction; mais l'ambaſſadeur parla d'un ton ſi impérieux, que le roi d'Aragon, très-jaloux de la gloire du diadême, crut devoir refuſer tout ce qu'il y avoit d'exceſſif dans la demande. La guerre commença auſſi-tôt; & la ſituation des affaires des deux monarchies lui donna toute l'horreur des guerres civiles. Le roi d'Aragon attira dans ſon parti les mécontens de Caſtille; & il fut redevable de preſque tous ſes ſuccès à ce trait de politique.

[1357.]

Les Maures d'Eſpagne n'étoient plus en état de ſe faire craindre. Reſſerrés dans le royaume de Grenade, ils ſe croyoient trop heureux, en payant l'ancien tribut, de ſe trouver à l'abri de toute inſulte. Le roi de Caſtille traita avec eux, & en tira un corps de cavalerie. Auſſi-tôt le roi d'Aragon

fit

fit un ſemblable traité avec ceux d'Afrique. Le pape n'épargna rien pour empêcher ces alliances avec une nation qui avoit ſçu profiter d'une circonſtance bien moins favorable, pour ſubjuguer toute l'Eſpagne. Mais la haine que les deux Rois ſe portoient mutuellement ne les rendoit pas délicats ſur le choix des moyens de la ſatisfaire.

[1358.]

Toute l'Eſpagne Chrétienne étoit alors partagée en quatre royaumes, & gouvernée par les quatre plus méchans hommes de l'Europe. Pierre I, le Cruel, étoit le fléau de la Caſtille ; comme Pierre IV, le Cérémonieux, l'étoit de l'Aragon, quoiqu'avec moins de violence. Pierre I, le Juſticier, ne ſe rendoit pas coupable de tant d'horreurs en Portugal ; mais ſa molleſſe, ſon luxe, ſon avarice & ſon exceſſive ſévérité, lui attirerent la haine de ſes ſujets. Charles II, le Mauvais, ne ſembloit né que pour le malheur de la France, ſa patrie, & de la Navarre, ſon royaume.

[1358.]

Le roi d'Aragon, preſſé vivement par les Caſtillans, propoſe à ſon adverſaire, ſous prétexte d'épargner le ſang Eſpagnol, de ſe battre à outrance, ſeul à ſeul, dix con-

tre dix, vingt contre vingt, ou cent contre cent, à ſon choix. Le roi de Caſtille ſe moque de ce cartel; mais une tempête qui fit périr ſa flotte renverſa ſon projet de conquérir le royaume de Valence, & de percer lui-même le cœur de ſon ennemi.

[1360.]

Un clerc ſe préſente devant le roi de Caſtille, & lui annonce, de la part de S. Dominique, qu'il ſera poignardé de la main du comte Henri de Tranſtamare. Le Prince répond froidement au prophète: « Il » faut que vous alliez rendre compte de » votre miſſion à S. Dominique, » & le fait jetter auſſi-tôt dans un bûcher ardent.

[1360.]

Le roi de Caſtille alloit attaquer la ville de Najara, où Tranſtamare s'étoit retiré, après la perte d'une bataille. Il trouva un jeune enfant qui pleuroit la mort d'un oncle tué dans le combat. Cette rencontre lui parut de mauvais augure; & il eut la ſuperſtition de n'oſer attaquer une place dont la priſe auroit pu terminer la guerre à ſon avantage.

[1361.]

Un traité de paix, qui ne fut pas de lon-

gue durée, laisse un peu respirer le roi d'Aragon, pendant que son ennemi continue de faire la guerre contre les Maures du royaume de Grenade. Le comte de Transtamare passe, une seconde fois, en France, d'où on espéroit toujours que la Reine Blanche verroit enfin arriver des défenseurs. On en fixoit même assez publiquement l'époque au premier traité qu'il y auroit entre l'Angleterre & la France. Le roi de Castille prit ce tems pour faire périr l'infortunée Blanche de Bourbon, soit par un nouvel accès de fureur contre cette Princesse, soit afin d'exécuter avec moins d'obstacle les desseins qu'il avoit formés pour la fortune de ses enfans naturels. On sçait qu'elle mourut par son ordre, &, sans doute de poison que lui donna un médecin; ce qui paroît plus vraisemblable que le détail romanesque dans lequel est entré un historien de Bertrand du Guesclin, & qui n'est fondé que sur les bruits populaires de ce tems-là. « Toute l'Espa-
» gne frémit d'horreur à la nouvelle de
» cette fin tragique d'une Reine âgée de
» vingt-deux ans, du plus auguste sang du
» monde, & en qui une si haute naissance
» étoit accompagnée de toutes les qualités
» personnelles qui attirent, même aux par-
» ticuliers, l'amour & la vénération publi-
» que. On plaint les malheureux; mais on

» les oublie. Blanche laissa en France &
» en Espagne un desir de la venger, qui
» ne s'y éteignit que dans le sang de son
» meurtrier. »

L'Histoire se refuse au détail des cruautés que Pierre I exerça pendant son règne. A peine a-t-elle pu nous laisser le nom des têtes illustres qu'il fit tomber. La Reine douairiere d'Aragon sa tante, Jeanne & Isabelle de Lara ses parentes, Jean de la Cerda, le dernier de cette illustre & malheureuse maison, le cadet des infants d'Aragon, & le grand-maître de S. Jacques, furent immolés sous les yeux de ce Prince. Une bataille perdue coûta la vie à deux freres du comte de Transtamare, l'un âgé de dix-huit ans, & l'autre de quatorze: tout leur crime étoit d'être les freres du vainqueur. Quatre galeres Aragonnoises, prises par les Castillans, arrivent au port de Séville. Tous les vaincus sont impitoyablement massacrés avec leur chef. Le Juif Samuel Lévi, grand thrésorier du royaume, devient suspect: on lui donne la question, d'une maniere si cruelle, qu'il expire au milieu des tourmens. Le Roi profita seul des biens immenses que ce malheureux avoit accumulés dans l'espace de dix ans.

[1362.]

Le roi de Grenade commença la guerre

avec des succès qui lui faisoient espérer de conclure bientôt une paix honorable. Le desir de l'obtenir l'engagea à traiter les prisonniers, avec toute l'honnêteté possible, & à renvoyer sans rançon le grand-maître de Calatrava. On regarda cette conduite, comme un effet de la foiblesse & de la timidité du vainqueur. On leva de nouvelles troupes. La fortune changea tout d'un coup. La crainte de perdre une couronne usurpée, depuis peu de tems, détermina le roi de Grenade, sur la foi d'un sauf-conduit, à se rendre à la cour de Castille, avec ses thrésors, & une suite nombreuse. On lui donna d'abord quelqu'espérance ; mais bientôt il fut arrêté dans un festin, chargé de fers, & conduit sur un âne, hors de la ville, avec trente-sept de ses principaux officiers. Là, cette troupe infortunée périt par la main du bourreau. On dit que le cruel Pierre en servit lui-même au roi Sarasin ; & lui parla ainsi, en le frapant : « Tiens, infâme, reçois » le prix de la paix que tu m'as forcé de » faire avec le roi d'Aragon ; meurs de » ma main.»... C'est toi, répondit le prince Maure, » qui te couvres d'infamie : je cher- » che un asyle chez toi, & j'expire sous tes » coups. »

[1362.]

Le roi de Castille pleura la mort d'un fils

qu'il avoit eu de Padilla, avec un sentiment de tendresse dont on ne le croyoit pas susceptible. Cette perte pensa même lui couter la vie; &, dans la crainte de n'y pas survivre, il fit un testament « par lequel il appel-
» loit à la couronne les trois filles de Pa-
» dilla, suivant l'ordre de leur naissance,
» &, à leur défaut, Jean qu'il avoit eu de la
» Castro. » Cette derniere disposition ne frayoit-elle pas le chemin du thrône au comte de Transtamare? & ne faisoit-elle pas entendre que sa naissance n'étoit pas un titre d'exclusion? Pierre le Cruel ajoûtoit, dans son testament, dont on voit encore aujourd'hui l'autographe, qu'il vouloit être enterré, revêtu de l'habit de S. François.

Une peste horrible désole la Castille & l'Aragon.

[1363.]

Les rois de Castille & de Navarre étoient tombés, en même tems, sur l'Aragon où l'on se reposoit sur la foi des traités. Le comte de Transtamare, arrivé de France, avec trois mille chevaux, rassemble ses amis, & change la face des affaires. On parle de paix; & le public la croyoit conclue. Mais Pierre le Cruel mettoit au traité, pour conditions secrettes, deux crimes qui firent d'abord horreur au roi d'Aragon. On exigeoit qu'il trempât ses mains dans le sang

de son frere, l'infant D. Ferdinand d'Aragon, & dans celui de Transtamare. Ces deux Princes, quoique combattans ensemble pour la même cause, étoient rivaux, & parloient publiquement de leurs prétentions sur le thrône de Castille, qu'ils faisoient même déja valoir autant qu'ils le pouvoient. Cependant les raisons d'intérêt l'emporterent; & la mort de l'Infant & du Comte fut résolue. Le premier périt à Castelon, près de Buriana; & le second fut averti du danger qui le menaçoit, par D. Ramire d'Arellano qu'on avoit chargé d'exécuter cette trahison. S'il est vrai, comme le disent quelques historiens, que le Comte entra dans le complot qui fit périr l'Infant, « l'action du roi d'Aragon fut une » double perfidie qui en augmente la noir» ceur; & le Comte ne méritoit pas de » trouver un homme assez généreux pour » lui sauver la vie, en résistant à la volonté » de deux Rois conjurés à sa perte. »

[1365.]

La guerre continuoit toujours entre la Castille & l'Aragon. Le comte de Transtamare trouva enfin l'occasion, qu'il attendoit depuis long-tems, de tirer un puissant secours de la France. Charles V, son ami, venoit de monter sur le thrône, & mettoit

un intérêt vif à venger le sang de Blanche de Bourbon. Il donna de l'argent, &, ce qui valoit encore mieux, Bertrand du Guesclin qu'il chargea de traiter avec LES COMPAGNIES, afin de les conduire en Espagne; ce qui fut exécuté, moyennant deux cens mille francs que Charles V leur donna.

Depuis que la France & l'Angleterre étoient en paix, grand nombre de soldats François, Anglois, Allemands, Gascons, Bretons, Flamands & Navarrois, qui étoient congédiés, ne sçachant où aller, vivoient de pillage, & ne reconnoissoient plus de domination que celles des capitaines qu'ils s'étoient choisis. Leurs brigandages les faisoient nommer PILLARDS. Ils s'appelloient eux-mêmes LES GRANDES COMPAGNIES, & LES COMPAGNIES BLANCHES. Le peuple leur donnoit les noms de TARD-VENUS, MARCADIERS, ou MALANDRINS. Bertrand du Guesclin se rendit à leur camp, & leur dit : « Nous en » avons fait assez, vous & moi, pour dam» ner nos ames; & vous pouvez même vous » vanter d'avoir fait pis que moi. Faisons » honneur à Dieu, & le diable laissons. » Il leur offre deux cens mille francs, & les détermine à le suivre en Castille où ils mirent sur le thrône Henri de Transtamare, après en avoir chassé Pierre le Cruel.

[1365.]

Le ſeigneur d'Albret, accouru de France au ſecours du roi de Caſtille, par oppoſition au comte de Foix, qui tenoit pour l'Aragon, repréſenta que les Compagnies ne faiſoient la guerre que pour s'enrichir, & qu'il ſeroit aiſé de les débaucher à force d'argent. Il offrit même de ſe charger de cette négociation, & répondoit du ſuccès. Pierre ne goûta point ce conſeil, quoiqu'il eût beaucoup d'argent, & qu'il ne lui reſtât plus que fort peu de troupes.

[1366.]

L'armée Françoiſe, compoſée d'environ trente mille hommes, joignit celles des princes Eſpagnols; & on entra ſur les terres de Caſtille. En moins de vingt-cinq jours, le comte de Tranſtamare ſe vit le maître de la moitié du royaume. Calahorra fut la premiere ville qui lui ouvrit ſes portes. Il y entra comme en triomphe, & on le preſſa de prendre le nom de Roi. Il s'en défendit avec cet air de modeſtie qui engage à redoubler d'effort pour perſuader; & du Gueſclin, prenant la parole, en vint aiſément à bout. A peine eut-il parlé, qu'on entendit crier de toutes parts : CASTILLE POUR LE ROI HENRI ! VIVE LE ROI HENRI ! On leva l'étendard royal, & on rendit hommage

au nouveau monarque. Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut de répandre ses bienfaits, en quoi il suivit son inclination, autant que les régles de la politique. Les députés de Burgos l'inviterent à venir chez eux prendre solemnellement la couronne; & il la reçut, aux acclamations du peuple, dans l'église du monastere de Las Huelgas. La révolution fut entiere; & il n'en coûta de sang, que celui dont Pierre le Cruel se souilloit encore dans sa fuite.

[1366.]

Pierre le Cruel, abandonné de tout le monde, se retira d'abord en Portugal où on lui refusa l'asyle qu'il demandoit, en lui donnant cependant pour sa personne & pour sa suite toutes les sûretés qu'il pouvoit desirer. Il alla s'embarquer à la Corogne, avec D. Ferdinand de Castro, son ami fidèle, & trois de ses enfans, emportant avec lui de grandes sommes d'argent, & prit terre à Bayonne, dans le dessein d'implorer le secours du célèbre prince de Galles, qui gouvernoit alors la Guyenne & les autres provinces que la France avoit cédées à l'Angleterre, par le traité de Bretigny.

Henri se croyant en état de soutenir la guerre, sans le secours des étrangers, les congédie, après les avoir récompensés ma-

gnifiquement, & ne retient auprès de sa personne, que quinze cens chevaux, avec Bertrand du Guesclin, & quelques seigneurs François. L'évènement prouva qu'il s'étoit trop hâté de renvoyer les COMPAGNIES.

[1366.]

La ville de Burgos fut bien récompensée du zèle qu'elle avoit montré pour le nouveau Roi; & une somme considérable fut assignée à l'église cathédrale, pour être distribuée aux chanoines qui assisteroient à l'office divin : c'est ce qu'on appelle, dans les chapitres, distributions manuelles, & qui n'avoient pas lieu, avant cette gratification.

Dominique, évêque de cette ville, avoit été élu d'une maniere dont on ne trouve qu'un exemple à-peu-près semblable dans l'Histoire de France. Après la mort de son prédécesseur, le chapitre se trouva divisé en deux partis qui ne purent s'accorder. Après bien des contestations, on convint, tout d'une voix, de s'en rapporter au choix que feroit le chanoine Dominique dont on estimoit la droiture, la prudence & la vertu. Dominique se nomma lui-même; & tous les chanoines, applaudissant à sa nomination, le reçurent avec joie pour leur évêque.

[1367.]

Le prince de Galles, attendri à la vue d'un Roi fugitif, & déthrôné par ses sujets, piqué de l'honneur de le rétablir, & peut-être aussi du desir de détruire l'ouvrage des François, invite le roi de Castille à venir le joindre à Bordeaux, & le reçoit avec beaucoup de magnificence. Il prit l'avis de son Conseil, avant que de contracter aucun engagement; &, comme on lui représentoit qu'il ne devoit pas accorder sa protection à un si méchant homme que l'on regardoit comme l'horreur du genre humain : « Il est » Roi; il est malheureux, s'écria-t-il : il faut » le défendre. Il est mauvais Roi : l'adver- » sité est une bonne école pour le corriger. » C'est à Dieu de connoître de ses crimes, » & à nous de l'aider dans son malheur. » Il fait ses préparatifs, assemble ses troupes, & passe en Castille.

[1367.]

Henri de Transtamare, informé que les Anglois sont dans la Navarre, marche à leur rencontre. Du Guesclin, qui n'eut jamais peur, conseille d'éviter le combat, de fatiguer l'ennemi par des marches & des contre-marches; de l'affamer en lui coupant les vivres, & de l'amuser dans un pays dont

l'air ne lui convenoit pas. Les Castillans, au contraire, prirent, en cette occasion, le génie françois. Impatiens de combattre, ils demandoient hautement qu'on en vînt aux mains. La bataille se donna près de Najare & de Navarette; & les écrivains Espagnols avouent que si, D. Tello avoit imité Bertrand du Guesclin, la victoire étoit à Henri. Ce Prince eut le bonheur d'échapper aux vainqueurs; mais du Guesclin fut pris, & Pierre le Cruel remonta sur le thrône, par une révolution plus rapide encore que celle qui l'en avoit renversé.

[1367.]

Pierre I ne tarde pas à se brouiller avec le prince de Galles, & ne veut remplir aucune des conditions du traité conclu à Bayonne, l'un desquels étoit d'épargner le sang de ses sujets. Mais le premier acte de son autorité qu'il venoit de recouvrer, fut de faire dresser, dans toutes les villes, des échafauds sur lesquels ruisseloit, chaque jour, le sang des malheureuses victimes de sa vengeance.

[1367.]

On dit que le prince de Galles « fut tenté » d'enlever les Etats du Castillan, pour se » venger des injures qu'il en reçut; mais » sa grandeur d'ame & son équité pri-

» rent le dessus. Il s'en retourna avec une » armée considérablement diminuée & avec » une maladie qui le fit languir le reste de » ses jours. »

[1367.]

Urraque d'Osorio, riche veuve, & d'une grande qualité, est condamnée à être brûlée vive, parce que son fils, Alphonse de Gusman, suivoit Transtamare dans sa fuite. Une fille, nommée Isabelle Davalos, attachée à cette dame, « craignant que, quand » sa maîtresse, agitée par la douleur, vien» droit à tomber, sa robe ne se détachât, » & ne présentât Urraque d'Osorio dans un » état indécent, entra avec elle dans le bû» cher, & tint sa robe jusqu'au moment où » les flammes etoufferent cette généreuse » domestique. »

[1368.]

Henri de Transtamare avoit eu le bonheur d'arriver en France où le Roi & les Princes du sang s'empresserent de contribuer à son rétablissement. Il eut bientôt une nouvelle armée qui grossissoit, chaque jour, par les Espagnols qui venoient le joindre, & lui jurer une fidélité à toute épreuve. Henri marche avec tant de diligence, que le roi d'Aragon n'a pas le tems de s'opposer à son passage, comme il le

vouloit. Arrivé ſur le bord de l'Ebre, il demande s'il eſt en Caſtille? On lui répond qu'il y entre. Auſſi-tôt il deſcend de cheval, ſe met à genoux, fait une croix ſur la ſable, & jure de ne ſortir jamais du pays, qu'après y avoir accompli ſa deſtinée, ou par ſa mort, ou par ſon rétabliſſement ſur le thrône. Cette action inſpire aux troupes une nouvelle ardeur de le ſuivre. Burgos lui ouvre ſes portes; & cet exemple eſt ſuivi par un grand nombre de villes. Mais cette révolution ne fut pas auſſi rapide que les deux précédentes, parce que Pierre le Cruel ſe défendoit mieux, & que le roi de Grenade lui avoit fournit trente-ſix mille hommes.

» Il eſt faux que ce malheureux Roi » acheta l'amitié du Mahométan, par une » apoſtaſie honteuſe; qu'il ſe fit circoncire » en ſecret; qu'il épouſa une Princeſſe » Maure, & qu'il fit profeſſion de l'alcoran. Ce conte ſe détruit par lui-même, & » montre quel choix de Mémoires ont fait » certains vieux Romanciers qui tiennent » néanmoins encore le rang d'hiſtoriens auprès du vulgaire, parce qu'ils rapportent » quelque choſe de vrai. Pierre fut cruel & » injuſte; mais il n'eut point d'autre liaiſon » avec les Mahométans, que celle qu'avoient » eue avant lui, dans les néceſſités preſſantes, beaucoup d'autres Rois Eſpagnols.»

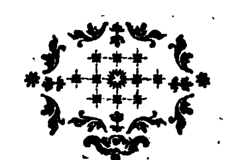
[1369.]

Bertrand du Guesclin, mis en liberté par le Prince de Galles, venoit, à grandes journées, avec six cents chevaliers François, tous de son choix, & distingués par leur bravoure. Il joint Henri, au moment qu'il alloit paroître à la vue de l'armée ennemie; & cette rencontre est regardée comme un heureux augure. On en vient aux mains. Les Maures sont culbutés du premier choc : ce n'est plus un combat, mais une déroute générale. Pierre se renferme dans Montiel. Henri l'investit aussitôt, & fait environner la place d'un mur de terre, le long duquel il dispose toutes ses troupes. La ville manquoit d'eau; &, Pierre jugeant qu'il ne devoit pas espérer de quartier, sort, lui douzieme, pendant la nuit, pour forcer ou surprendre un poste, & s'échapper. Le Begue de Villaine, officier François, découvre sa marche; le met dans la nécessité de se rendre, & l'emmene dans sa tente, avec ceux qui l'accompagnoient. Henri paroît, une heure après, demandant, avec des paroles injurieuses, où il étoit? » Pierre n'attendit pas qu'on le découvrît; » & répondant à la fierté, & aux injures de » son adversaire, avec une fierté égale, & » des paroles encore plus piquantes, il » fut frapé par son rival d'un coup de » poignard

» poignard au visage. D. Pierre blessé, & » couvert de sang, se jette avec fureur sur » D. Henri. Tous deux, ils se prirent au » corps, & tomberent l'un & l'autre. Henri » se trouva sous son ennemi qui se mettoit » en devoir de se saisir d'une dague, pour » le percer, si le vicomte de Rocabertin » n'eût pris, par le pied, le plus foible, & ne » l'eût fait tourner sur l'autre. Henri ne » perdit point de tems, &, profitant de son » avantage, tira une petite épée qu'il por» toit, &, lui en donnant au travers du » corps, le laissa mort sur le carreau. » En lui finit la branche légitime des Rois issus de Raimond de Bourgogne. Une tige bâtarde lui succéda, & eut la gloire de jetter le fondement de la monarchie d'Espagne, par l'union des royaumes de Castille & d'Aragon.

C'est ainsi que ce fait est rapporté par Froissard, auteur contemporain « qui dit » la vérité, quand il la sçait, & qui assure » avoir été bien informé de celle-là. » Cette catastrophe est rapportée différemment par quelques écrivains Espagnols; mais la narration de Froissard doit passer au moins pour la plus vraisemblable, quand elle ne seroit pas la plus vraie. « Que Pierre se soit » adressé à Du Guesclin, pour se sauver, par » son entremise, des mains de D. Henri, » pour l'engager à ruiner la fortune de son

» ami, son propre ouvrage, les desseins
» de la France; que ce Prince ait pu se
» persuader qu'il en viendroit à bout par
» des promesses; que Du Guesclin ait dé-
» claré cette proposition à Henri, & que
» ces deux braves guerriers soient conve-
» nus de le trahir, & de l'attirer dans la
» tente du général François, afin que le
» roi Espagnol l'y assassinât à son aise,
» comme le disent ces écrivains, c'est de
» quoi on auroit droit de douter, quand
» d'autres ne diroient pas le contraire, sur
» tant de circonstances incroyables, par rap-
» port à l'état des choses, aux intérêts &
» aux caracteres des personnes dont il s'agit.
» A plus forte raison, le doit-on tenir pour
» absolument faux; vu le témoignage op-
» posé d'un historien du même tems, sans
» soupçon de partialité, & qui positive-
» ment assure être bien informé du fait. »





HENRI II, TRANSTAMARE.

[1369.]

TOUTE la Castille reconnut, une seconde fois, Henri, & lui prêta le serment de fidélité, sans entrer en discussion de son droit à la couronne; mais plusieurs prétendirent en avoir un beaucoup plus légitime que le sien. Ferdinand IV, roi de Portugal, en qualité d'arriere-petit-fils de Sanche IV, avoit déja pris le titre de Roi de Castille, & s'étoit emparé de plusieurs villes. Jean, duc de Lancastre, Edmond, comte de Cambridge, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, avoient épousé, l'un Constance, & l'autre Isabelle, fille naturelle de Pierre le Cruel, & se proposoient de faire valoir les droits de ces deux Princesses sur la couronne de Castille. Les rois d'Aragon, de Navarre, & de Grenade, se proposoient des projets de confédération dont les suites auroient été funestes à Henri, si la défiance qu'ils avoient les uns des autres n'eût pas servi d'obstacle à leur union. Le nouveau roi de Castille mit tout en œuvre pour s'affermir sur un thrône qui chanceloit par tant d'endroits; & ses succès

à conserver ce qu'on peut appeller » le fruit » de son crime, en effacerent dans l'esprit » des hommes, d'autant plus aisément la » tache, qu'il n'y employa que ses vertus. »

[1370.]

Henri donne à Du Guesclin la charge de connétable de Castille, plusieurs places importantes avec leurs territoires, & cent mille écus d'or. Il récompense, à proportion, mais en Roi magnifique, les officiers, & les soldats François, à qui il devoit la couronne. Ses sujets n'eurent pas lieu de porter envie aux étrangers. Il possédoit l'art de donner à propos, & payoit d'honneurs ceux dont il ne pouvoit augmenter les richesses.

L'embarras où l'on étoit de trouver assez d'argent, pour fournir à ces dépenses, détermina à faire battre deux nouvelles especes de monnoie altérée, & d'un aloi plus bas, auxquelles on donna le nom de CRUSADES & de RÉALES. Les historiens n'en marquent ni le prix, ni le poids, ni le titre; ce qui empêche d'en déterminer la valeur. Cet expédient qui produisit alors des sommes très-considérables, & remplit les coffres du Roi, ne tarda pas à causer de grands maux au peuple, & devint préjudiciable à l'Etat.

La crusade portoit l'empreinte d'une croix ; ce qui lui a fait donner ce nom. Sa valeur étoit de quatre sols, monnoie de France.

On distingue deux especes de réales ; celles d'argent, & celles de vellon, ou de cuivre. On dit une réale ou un réal, & des réales ou des réaux.

La réale d'argent vaut, à-peu-près, sept sols six deniers de France ; & celles de cuivre, cinq sols.

Dans le commerce, où tous les calculs se font par maravedis, la réale d'argent vaut trente-quatre maravedis d'argent ; & celle de cuivre vaut trente-quatre maravedis de cuivre, qui n'en valent que dix-huit d'argent. Ainsi la proportion de la réale d'argent à celle de cuivre est de dix-huit à trente deux. (Voyez ci-dessus, page 281.)

On distingue encore les demi-réales ; les réales simples, dont on vient de parler ; les réales doubles, ou de deux ; les réales de quatre, & les réales de huit, qui sont les piastres.

Le rapport de la réale d'argent avec la piastre d'argent n'a pas été toujours la même. On le changea, en 1687 : il fallut alors dix réales d'argent pour une piastre. Le rapport a été remis sur l'ancien pied.

Les réaux de huit sont du poids de vingt-

deux deniers huit grains, & tiennent de fin onze deniers deux grains, à la réserve de ceux qu'on frapa, dans le royaume d'Aragon, en 1611, qui ne pesent que vingt-un deniers deux grains, & ne prennent de fin, que dix deniers vingt-deux grains.

En 1673, les réaux de vingt-un deniers huit grains eurent cours en France, d'abord pour cinquante-huit sols, ensuite pour soixante, & enfin n'ont plus été reçus qu'au marc, dans les hôtels de monnoie, suivant le prix courant.

On porte aux Indes orientales quantité de réaux de huit; mais ils n'y sont pas d'une égale valeur. Les Indiens les divisent en trois classes qui sont, la réale vieille, la réale seconde, & la réale nouvelle. La vieille n'a point de chapelet autour : la seconde a les grains du chapelet fort gros, & les branches de la croix se terminent en tête de cloux: la nouvelle a les grains petits, & la croix potencée. On donne deux cens quinze roupies un quart, pour cent réales vieilles; deux cens douze un quart, pour cent secondes, & deux cens huit un quart, pour cent nouvelles.

[1371.]

La forteresse de Carmone donnoit de grandes inquiétudes. Les enfans, les thré-

fors, & les plus zélés partisans de Pierre le Cruel y étoient renfermés. Les Portugais, qui faisoit la guerre au roi de Castille, espéroient beaucoup de la conservation de cette place importante. Henri l'attaqua lui-même, & ne s'en rendit le maître, qu'après un siége long, fatiguant, meurtrier, pendant lequel il courut le plus grand danger. Un jour que la chaleur étoit excessive, les assiégeans s'apperçurent qu'on gardoit le camp, avec plus de négligence que de coutume: ils sortirent brusquement & pénétrerent jusqu'à la tente du roi de Castille. Malgré le désordre & la surprise, Henri se défendit si bien, avec ce qu'il trouva de monde autour de lui, qu'il donna le tems de venir à son secours. Les assiégés regagnerent leurs murs, avec perte; & les Castillans leur ôterent la facilité de tenter une nouvelle sortie.

[1371.]

Les Etats de Castile ordonnent aux Maures, & aux Juifs, de porter une marque sur leurs habits, afin qu'on pût les reconnoître & les distinguer des Chrétiens.

[1371.]

Le roi de Castille, impatient de donner à la France des preuves de sa gratitude, envoya sa flotte contre celle d'Angleterre, qui venoit arrêter les conquêtes de Ber-

mand du Guesclin, en Xaintonge, & dans les provinces voisines. Les deux armées navales se rencontrerent à la vue de la Rochelle; & le combat fut un des plus mémorables de ce tems-là : ceux des vaisseaux Anglois, qu'on ne coula pas à fond, furent menés en Castille, avec un grand nombre de prisonniers, & tout l'argent que le roi d'Angleterre envoyoit pour le payement des troupes qu'il avoit en France.

L'année suivante, un pareil secours facilita aux François la prise de la Rochelle.

[1372.]

Henri met le roi de Portugal dans la nécessité de lui demander la paix, & l'accorde en vainqueur. Une des conditions principales étoit que Ferdinand I renonceroit à l'alliance d'Angleterre, embrasseroit celle de France, & fourniroit une flotte pour le service de cette couronne, toutes les fois que le roi de Castille l'exigeroit.

[1373.]

Le duc de Lancastre promet à Henri de quitter le titre de Roi de Castille, qu'il avoit pris, (voyez ci-dessus, page 451,) & de renoncer à tous les droits que lui donnoit son épouse, s'il vouloit se détacher de l'alliance des François. Le Monarque lui répond : « J'aimerois mieux perdre ma

» couronne, que de pareils alliés, » indépendamment de l'amitié & des services rendus.

Le traité, qui unissoit Henri II à Charles V, est un des plus sacrés, & des plus solemnels qu'on trouve dans l'Histoire. Ces deux Princes s'étoient alliés « de Roi à » Roi, de Royaume à Royaume, de Fa- » mille à Famille; & l'un ne pouvoit faire » de paix avec l'Angleterre, que du consen- » tement de l'autre. »

[1374.]

La comtesse d'Alençon, Marie de la Cerda, fait demander au roi de Castille la Biscaye, & d'autres grandes terres qui lui appartenoient, en sa qualité d'unique héritiere de la maison de Lara. La demande étoit juste. Henri ne vouloit pas offenser les princes de la maison royale de France; & il avoit le plus grand intérêt à se conserver une province considérable, dont il venoit d'investir l'aîné de ses fils. Il se tira d'embarras fort adroitement, par cette réponse: « Qu'il n'étoit pas de la politique » de mettre en des mains étrangeres un » pays tel que la Biscaye, & que sa situa- » tion rendoit nécessaire au repos de la Cas- » tille qui avoit été si souvent troublée, » lors même que cette province étoit pos-

» sédée par des Espagnols naturels ; que,
» loin de chercher à frustrer la comtesse
» d'Alençon de cet héritage, il s'offroit
» d'en donner l'investiture à celui des en-
» fans dont elle voudroit fixer le séjour
» en Espagne ; qu'il se feroit un plaisir de
» le naturaliser Castillan, & de le voir éle-
» ver à sa cour. » On applaudit, en France,
à la réponse du roi de Castille : son adresse
eut tout le succès qu'il en pouvoit espérer ;
& les biens de la maison de Lara sont res-
tés réunis à sa couronne.

[1376.]

Un Chevalier Aragonnois accuse la Castille d'avoir suscité la guerre que le roi de Majorque venoit de faire à l'Aragon ; &, pour prouver la vérité de son accusation, il appelle en duel un Chevalier Castillan. Pierre le Cérémonieux approuve le combat, & promet d'en être le témoin. Henri de Transtamare fait dire qu'il assurera le champ de bataille, avec une armée de cinquante mille hommes. Le roi d'Aragon oblige aussi-tôt son Chevalier à rétracter son défi, & son accusation.

[1378.]

Charles le Mauvais, roi de Navarre ;

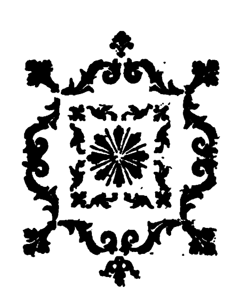
trompé par le gouverneur de Logrono, dont il tentoit la fidélité, envoie quelques troupes qu'il avoit promis de mener lui-même. On le reçoit dans la ville : on en ferme les portes ; & on fait main-basse sur quiconque refuse de rendre les armes. Le jeune Henriquez, qui portoit l'étendard royal, se défend lui seul contre une troupe assez nombreuse, &, ne voyant plus d'autre moyen d'échapper, se précipite dans l'Ebre, & se sauve à la nage, avec son étendard.

[1379.]

Henri II, âgé de quarante-six ans, meurt, non pas d'un poison préparé par les Maures, mais d'une goutte remontée ; fruit de son excessive incontinence. Il laissa à son fils, qui lui succédoit, les avis les plus sages, & répara par son testament le tort que ses libéralités avoient fait aux domaines attachés à sa couronne. Il déclara que les héritiers collatéraux seroient exclus de la succession aux terres aliénées du domaine royal, & qu'elles ne pourroient passer qu'aux enfans, & aux petits-enfans qui descendroient en ligne directe. Ce Prince voulut être inhumé, revêtu d'un habit de l'ordre de S. Dominique, & c'est depuis ce tems-là que les rois d'Espagne ont

communément choisi leurs confesseurs parmi les religieux de cet ordre.

Le corps de Henri II, ceux de son fils, & de son petit-fils, qui lui ont succédé, reposent encore aujourd'hui avec ceux des trois Reines, leurs épouses, dans une chapelle bâtie par Henri II, & que Charle-Quint a fait rebâtir dans l'église cathédrale de Tolède. Les six corps sont placés dans six tombeaux différens, sur lesquels on a élevé des mausolées d'un ouvrage curieux. Trente-six chapelains, richement dotés, célébrent, tous les jours, l'office divin dans cette chapelle.





JEAN I.

[1379.]

LA ville de Burgos, voulant donner au nouveau Roi une preuve de sa fidélité, fournit elle-même aux frais du couronnement; & la fête fut terminée par une cérémonie brillante. Le Monarque donna l'ordre de Chevalerie à cent jeunes seigneurs de la premiere noblesse du royaume, qui s'étoient distingués pendant les dernieres guerres.

La Castille s'applaudissoit d'avoir un Roi de vingt & un ans, qui avoit beaucoup de ressemblance avec son prédécesseur, excepté qu'il parloit peu, & gardoit davantage cette gravité propre de sa nation, dont son pere s'étoit relâché, en conservant les manieres qu'il avoit prises à la cour de France. Il étoit encore plus réglé dans ses mœurs, & mettoit plus de réserve dans sa vie particuliere.

[1379.]

Le premier soin du nouveau roi de Castille fut de suivre un des derniers avis qu'il avoit reçus de son pere, en renou-

vellant l'alliance faite avec Charles V, roi de France. Afin de la cimenter davantage, il euvoie une flotte sur les côtes de Bretagne, dont le Duc s'étoit ligué avec l'Angleterre. L'amirante de Castille, D. Fernand Sanchez de Touar, après avoir couru les côtes de Bretagne, mena sa flotte jusques dans la Tamise; fit trembler Londres, & revint chargé de butin.

[1379.]

Les Juifs se gouvernoient en Espagne, selon leurs loix, y étoient fort opulens, & jouissoient des plus beaux priviléges. Ils en abuserent, en faisant mourir Joseph Pico, qui avoit la charge de grand-thrésorier de la couronne, ou de surintendant des finances. On les punit, en leur ôtant la jurisdiction qu'ils exerçoient pour juger les différends, & les procès qui s'élevoient parmi eux.

[1381.]

L'Angleterre & le Portugal s'unissent ensemble pour conquérir & partager la Castille. Jean I prévient l'orage, en fondant sur le Portugal. Il envoie défier au combat les Anglois qui attendoient à Lisbonne les chevaux nécessaires, pour monter leur cavalerie. Le roi de Portugal ne répond au défi, qu'en mettant aux fers le hérault d'armes. Le cartel étoit conçu en

ces termes : « J'ai appris qu'Edmond de
» Cambridge, arrivé en Portugal, à la
» place du duc de Lancastre, son frere, avoit
» amené avec lui un grand nombre de bra-
» ves, & des troupes aguerries. S'ils s'ap-
» puient tant sur la justice de leur cause,
» & s'ils comptent sur la valeur de leurs sol-
» dats, ils n'ont qu'à se disposer au com-
» bat : j'irai leur livrer bataille, dès que je
» me serai rendu maître d'Almoïda; mais,
» pour leur épargner la moitié du chemin,
» je marcherai deux journées au-devant
» d'eux, parce que je mets ma confiance
» en la bonté de ma cause, & en la pro-
» tection du Ciel, qui favorise toujours la
» justice. »

[1381.]

Les Etats d'Aragon décident que les sujets, ou les vassaux, ne pourront plus avoir action contre leurs seigneurs ; « réservant » à Dieu le soin de punir les Grands qui » se rendroient coupables d'injustice. »

Ce royaume ne prenoit aucune part aux affaires de l'Espagne, parce que toutes ses forces étoient occupées à conserver la Sardaigne, à s'assurer de Majorque, à enlever l'isle de Corse aux Génois, & à tenter la conquête de Sicile.

[1382.]

Le roi de Castille, voulant donner un

nouvel éclat à ses armées, & augmenter les titres d'honneur qui attachoient la Noblesse à son service, suit l'exemple de la France, en créant deux maréchaux de Castille, pour commander les troupes sous le Connétable, en qualité de ses Lieutenans généraux. D. Ferdinand Alvarez de Tolède, & D. Pierre Ruiz Sarmiento furent honorés les premiers de cette dignité.

[1382.]

La paix se conclut, au moment où les Castillans & les Portugais alloient en venir à une bataille qui paroissoit devoir être décisive & favorable aux premiers. On stipula que la flotte de Castille rameneroit les Anglois dans leur patrie.

Les écrivains Espagnols ne parlent point du secours que la France envoya au roi de Castille ; mais Froissard dit que « Charles VI donna congé à tous les guerriers, » qui voudroient aller en Castille, de s'assembler pour y passer, en leur avançant » même l'argent nécessaire pour faire le » voyage ; qu'il en vint un grand nombre » de Bretagne, de Picardie, de l'isle de » France, de Beauce, d'Anjou, du Maine, » du Blésois, du Berry, & qu'ils passerent » par l'Aragon. »

[1383.]

Le roi de Castille entreprend de réunir à sa

la couronne celle de Portugal, dont il venoit d'épouser l'héritiere. La lenteur de ses délibérations déconcerte ce projet, & donne aux Portugais le tems de faire éclater leur antipathie contre les Castillans.

[1384.]

La peste désole l'armée Castillane, qui assiégeoit Lisbonne. « Il n'étoit pas rare » qu'en un seul jour elle enlevât plus de » deux cents hommes. » Tous les grands officiers périssent du mal contagieux, & LA PATIENCE CASTILLANE est obligée de céder. Elle étoit alors passée en proverbe; tant elle avoit déja donné de preuves d'une supériorité qui alloit jusqu'à l'héroïsme!

[1384.]

Toutes les forces de l'Aragon étoient occupées à défendre la Sardaigne, contre une femme. Léonore d'Arboréa, veuve de Brancaléon Doria, leve une armée, & continue seule une guerre qui épuisoit depuis long-tems l'Aragon d'hommes & d'argent; ce qui avoit fait nommer la Sardaigne, le Tombeau des Catalans & des Aragonnois. Léonore eut d'abord de grands succès qui furent suivis de plusieurs revers, quoiqu'elle combattît toujours avec beaucoup de courage; mais elle eut la gloire de conclure, en 1387, une paix honorable, & de con-

server à ses descendans la principauté d'Arboréa.

[1385.]

Quarante mille Castillans sont battus par dix mille Portugais, à la célèbre journée d'Aljubarotta. « On ne reconnut point alors » le phlegme, la sagesse & la patience des » Castillans. Ils se comporterent, comme » firent les François aux batailles de Crécy, » de Poitiers & d'Azincourt. » Ils se croyoient si assurés de la victoire, qu'ils détacherent un corps de cavalerie pour couper les ennemis dans leur retraite. Ils négligerent l'avantage du terrein. Fatigués par une longue marche, & par des chaleurs excessives, ils attaquerent en désordre une armée reposée, & avantageusement postée. « Jean de Rie, vieux seigneur François, âgé de soixante-dix ans, ambassa» deur de France en Castille, augurant mal » de cette présomption, parla, sur ce sujet, » au Roi, avec un zèle & une prudence, » qui a rendu, dans l'Histoire Castillane, sa » mémoire & son nom immortels... Je suis » étranger, dit-il; & il me convient peu de » donner des conseils. Mais, puisque vous » m'ordonnez de parler, je dirai mon avis » avec liberté... J'ai blanchi dans les guer» res de France, qui est une assez bonne » école du métier; & j'ai appris que les

» grands capitaines comptent pour beau-
» coup l'avantage du lieu où se donnent les
» batailles rangées, & que l'adresse de le
» ménager est un coup de maître en cet
» art. Je sçais ce que d'habiles gens ont dit
» ici, avant moi, & que les Portugais ont
» moins de troupes que nous : je veux,
» comme on a ajoûté, qu'ils soient moins
» habiles, & moins braves. Dans la situation
» où ils sont, à quoi nous servira le grand
» nombre, sinon à nous embarrasser ? &
» l'avantage du terrein, qui met l'ordre, la
» sûreté & l'union dans leur armée, ne
» peut-il pas rendre inutiles d'autres avan-
» tages dont nous nous flattons ? Par cette
» raison, je suis d'avis que nous ne nous
» avancions point pour combattre. Si les
» ennemis viennent à nous, nous aurons le
» champ favorable, & nous nous prévau-
» drons du nombre. S'ils ne viennent pas,
» employons la nuit, trop proche pour
» commencer un combat, à donner aux
» soldats un repos & un rafraichissement
» dont ils ont besoin. Ils n'ont pas mangé
» de tout le jour, & sont fatigués d'avoir
» été si long-tems sous les armes. Les Por-
» tugais ne nous peuvent échapper, si nous
» avons la patience d'attendre, ou qu'ils
» s'approchent pour nous combattre, ou
» que la disette de vivres, dont ils ne sont
» pas bien pourvus, les oblige de faire

» quelque mouvement qui nous donne
» avantage sur eux ; voilà mon sentiment ;
» je suivrai le vôtre ; & vous ne courrez
» point de péril que je ne le partage avec
» vous. Mais j'ose vous prédire que, si vous
» vous déterminez au combat, vous courez
» à une défaite, & que nous ne sortirons
» point de cette affaire avec honneur. »

Il périt en combattant comme un jeune guerrier, après s'être opposé au combat, en capitaine prudent & expérimenté.

[1386.]

Les Anglois reviennent en Espagne, sous la conduite du duc de Lancastre ; & le roi de Castille, ayant épuisé toutes ses ressources pour lever des troupes, donna un édit par lequel il accordoit la noblesse à tous ceux qui serviroient dans cette guerre, à leurs dépens, avec un cheval & des armes, l'espace de deux mois : ce tems lui suffisoit pour attendre le secours que la France lui envoyoit sous le commandement de Louis, duc de Bourbon, oncle de Charles VI, & qui consistoit en deux mille lances, avec cent mille florins, pour le payement de ces troupes.

[1387.]

Le roi de Castille, instruit par l'adversité, se contente de mettre ses places en état

de défense, & d'observer les mouvemens de ses ennemis, sans risquer aucune action décisive. Cette conduite lui réussit au-delà de ses espérances. La mésintelligence se mit entre les Anglois & les Portugais. La disette & les maladies acheverent de ruiner leur armée ; ce qui facilita la conclusion de plusieurs traités avantageux aux Castillans.

Les Anglois rendirent toutes les places qu'ils occupoient dans la Gallice. Le duc & la duchesse de Lancastre renoncerent au nom & aux armes de Castille, en faveur du mariage de la princesse Catherine, leur fille, avec Henri, fils aîné du roi Jean, auquel on donna le titre de Prince des Asturies, que les aînés de Castille ont toujours porté depuis, à l'imitation des Anglois qui donnent le titre de Prince de Galles à l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

Le duc de Lancastre envoya au roi de Castille une riche couronne d'or qu'il disoit s'être préparée pour lui-même, mais qu'il donnoit volontiers, en abandonnant ses droits sur le royaume. Il ne négligea rien pour engager ce monarque à rompre son alliance avec la France, & à se liguer contre elle avec l'Angleterre. Mais les promesses & les menaces furent inutiles ; & le Roi se tira heureusement d'un piége que

le Duc lui tendoit, à cette occasion, en lui demandant une entrevue.

[1387.]

La mort de Charles le Mauvais rendit à la Navarre son ancien lustre. Les rois de France, de Castille & d'Angleterre remirent les villes qu'ils avoient saisies, & les sommes d'argent qui leur étoient dûes. Ainsi Charles III le Noble rentra, par ses vertus qui le rendoient aimable, dans la possession de ses biens que les vices & les crimes de Charles II, son pere, l'avoient mis en danger de perdre.

Cinq jours après, le roi d'Aragon termina un régne de cinquante & un ans, qui fut « mémorable par de grandes usurpa» tions, de grands crimes & de grands » malheurs. » Jean I, son fils, qui lui succéda, Prince qui avoit un goût décidé pour la musique, les festins, la danse & la poësie, démentit la douceur de son caractere, par une conduite barbare, à l'égard de la Reine douairiere, sa belle-mere, Sybille Fortia. Sur la seule déposition d'un Juif, « on la déclara convaincue d'avoir » ensorcelé le feu Roi, & maléficié celui » qui régnoit. Elle alloit être brûlée vive. » Ses amis, déchirés par une question » cruelle, avoient déja péri dans les flam-

» mès; mais, à la priere du pape d'Avi-
» gnon, on lui fit grace. »

[1388.]

L'argent étoit si rare en Castille, qu'il fallut recourir à un impôt, par forme d'emprunt, pour payer six cents mille livres au duc de Lancastre. On diminua cette somme sur les impôts ordinaires, & le Roi réforma sa maison.

[1388.]

Le roi d'Aragon envoya en France une solemnelle ambassade, pour demander au Roi, des poëtes, & des faiseurs de chansons, si connus sous le nom de TROUBADOURS. Leur arrivée donne à toute la cour un air de gaieté, qu'on n'y connoissoit pas encore. Les fêtes en devinrent plus variées, plus piquantes, plus multipliées; & les mœurs austeres de la nation en furent offensées. Les Grands souffroient avec impatience, que le Roi abandonnât le soin du gouvernement, pour se livrer aux plaisirs. Ils s'assemblerent, afin de rédiger par écrit les sujets de plaintes, & les adresserent en forme de remontrances. Le Prince les reçut d'abord avec mépris; mais, voyant qu'on en venoit aux ménaces & aux projets de révolte, il prévint l'orage, en réformant sa cour. Les Grands rentrerent dans le devoir, & se firent un

point d'honneur de donner à leur Roi, de nouvelles marques d'une inviolable fidélité.

» Les Aragonnois, très-jaloux de leur li-
» berté, ne manquoient pas de donner de
» l'exercice à leurs Rois, pour peu qu'ils les
» sentissent foibles. Le feu Roi, esprit im-
» périeux, ferme, dur, ne connoissant
» guères d'autre loi que son intérêt, avoit
» presqu'aboli leurs franchises. Sur la fin
» de sa vie néanmoins, ayant trop d'affai-
» res à la fois, il eut des condescendances
» qui rappellerent la mémoire des tems où
» l'on s'opposoit aux Rois. Ils commen-
» çoient à n'être plus si souples. Les vas-
» saux immédiats des Grands s'étoient
» plaints à ce Prince, que leurs seigneurs
» exerçoient un empire sur eux, qui alloit
» jusqu'à la tyrannie ; qu'ils l'étendoient jus-
» ques sur leurs vies, comme s'ils eussent
» été Souverains ; qu'ils prétendoient avoir
» ce droit, & qu'on ne pouvoit appeller
» de leurs sentences même au Roi. Ils de-
» mandoient qu'on modérât cette puissance
» si ample, & qu'il leur fût permis d'im-
» plorer, en cas d'oppression, la justice du
» Prince. Les Grands s'étoient opposés à
» cette requête ; & le Roi, n'ayant pas jugé
» à propos de les irriter, les avoit laissés
» dans leur possession. Par-là, devenus
» plus hardis, ils avoient porté leur cen-

» fure, comme avoient souvent fait leurs » ancêtres, jusqu'à entreprendre de réformer la maison de leur Souverain, & à » en chasser ceux qui leur déplaisoient. » Pierre IV les avoit réprimés; & ils avoient » senti que ce Prince, jaloux de son autorité, n'étoit pas d'humeur à recevoir la » loi de ses sujets. Jean I., son fils & son » successeur, n'avoit pas la même force, & » ils s'en étoient apperçus d'abord; mais » leur zèle pour le bien public, & leur affection pour sa personne ne se démentit jamais. On réprima, plus d'une fois, des » révoltes en Sardaigne, dans l'isle de Corse, » en d'autres lieux; & ce Prince put au » moins se glorifier de n'avoir rien perdu, » tandis qu'il fut sur le thrône, de ce que » ses peres avoient ajoûté aux Etats d'Aragon. »

[1390.]

Les Etats généraux de Castille sont convoqués à Guadalajara. Cette assemblée est fameuse par la multitude & l'importance des affaires qu'on y traita, & par les sages réglemens qu'on y fit pour tous les ordres du royaume.

Le Roi s'étoit laissé persuader que les Portugais le reconnoîtroient sans peine pour leur Souverain, s'il renonçoit à la couronne de Castille, & s'il vouloit se

contenter de celle de Portugal. On le trompoit ; & l'Histoire observe que « les Portugais accoutumés à des Rois familiers, & » faciles à se communiquer, avoient été » d'abord rebutés de la gravité Castillane, » où ce Prince avoit été élevé, & que son » concurrent, au contraire, avoit tiré un » grand avantage de ses manieres populaires. » Jean I se faisoit un point d'honneur de mettre dans sa maison la couronne de Portugal : en conséquence, il propose d'abdiquer celle de Castille, en faveur de son fils aîné, le prince des Asturies, & de ne se réserver que l'Andalousie, pour la défendre contre les Maures. L'assemblée se récria contre cette proposition, & déclara « qu'elle ne consentiroit jamais qu'un Roi » propre à bien gouverner, & en âge de » gouverner long-tems, cédât sa place à » un enfant dont la minorité troubleroit » l'Etat. » Ce zèle libre, mais obligeant, ne pouvoit déplaire au Monarque, & sa docilité prévint la tache qu'un entêtement plus opiniâtre auroit faite à sa gloire.

On accorda une amnistie générale à ceux qui avoient pris ouvertement le parti des Portugais, ou qui s'étoient joints aux troupes du duc de Lancastre, & on défendit à tous les sujets de Castille de prendre la solde d'aucun Prince étranger.

Le réglement pour la milice du royaume

portoit qu'on entretiendroit toujours, même en tems de paix, quatre mille hommes d'armes, quinze cents chevaux-legers, & mille archers; ce qui formoit un corps de cavalerie d'environ trente mille hommes. On devoit les tenir toujours en haleine, par une exacte discipline, & dans les places que l'on croiroit avoir besoin de garnison. Avant ce réglement, on licentioit les troupes, dès qu'une guerre étoit terminée. Celles que l'on conservoit, en cas de besoin, & qu'il falloit payer bien cher, se dispersoient dans les campagnes où les soldats désapprenoient leur métier, & causoient souvent de grands maux par leurs brigandages.

On soumit toutes les justices particulieres à la justice royale; ce qui occasionna de grands murmures parmi la Noblesse, & empêcha qu'on ne lui ôtât le privilége de lever à son profit le dixieme des revenus ecclésiastiques; mais on défendit aux bénéficiers, nommés par les patrons laïques, de donner plus d'un repas, par an, aux collateurs: c'étoit remédier à un abus étrange & général. Les patrons laïques alloient s'établir avec leurs enfans, leurs amis, & leurs domestiques, dans la maison d'un bénéficier; mangeoient les revenus du bénéfice, & mettoient l'Ecclésiastique par eux nommé hors d'état d'en acquitter les char-

ges. « Les seigneurs de la Vieille-Castille » avoient usurpé les dixmes & le revenu » des églises, & n'en donnoient à des prê» tres gagés pour faire le Service divin, que » ce qu'ils n'en pouvoient retenir. »

On écrivit au pape, pour remédier à un autre abus, auquel on attribuoit l'ignorance où vivoient les ecclésiastiques Espagnols. Les papes s'étoient mis en possession de donner les bénéfices à des étrangers, qui ne résidoient point. Ils recevoient les revenus, & les charges n'étoient pas acquittées. Les Espagnols, ne pouvant espérer de parvenir à ces bénéfices, négligeoient les sciences devenues inutiles à leur établissement.

Le Roi termina l'assemblée des Etats généraux, en déclatant qu'il ne vouloit tirer de ses peuples que l'argent nécessaire à l'entretien de sa maison.

[1390.]

Le roi de Grenade envoie un ambassadeur à la cour de Castille, avec des présens magnifiques pour le roi & ses ministres. Il demandoit une prorogation de la trève entre les deux couronnes, avant même qu'elle ne fût expirée. Le traité fut signé non-seulement par les deux Rois, mais encore par les deux Princes qui devoient hériter de leurs Etats. Le royaume de Grenade recueilloit seul en Espagne les fruits

d'une longue paix. Il etoit devenu florissant par le commerce, l'industrie & l'abondance.

[1390.]

L'archevêque de Tolède, Dom Pédre Tenorio fait bâtir, à ses frais, sur le Tage, un très-beau pont qu'on a toujours appellé, dans la suite, le Pont-de-l'Archevêque.

[1390.]

Etablissement d'un nouvel ordre de chevalerie, appellé du Saint-Esprit. Les marques en étoient un collier d'or, auquel pendoit une colombe, du même métal, entourée de rayons. Cet ordre ne tarda pas à tomber dans l'oubli; mais on en conserve encore aujourd'hui les statuts & les réglemens qui ne tendoient qu'à ranimer la valeur de la jeune Noblesse.

[1390.]

Le roi de Castille alloit en Andalousie où sa présence étoit nécessaire, & s'arrêta dans la ville d'Alcala, pour y voir monter, à des Farfanes, espece de milice Africaine, des chevaux dressés au manége. Ayant voulu pousser celui qu'il montoit, dans un champ labouré, & inégal, le cheval fit un faux pas, &, en tombant, porta le Roi si rudement par terre, que ce Prince expira sur la place, à l'âge de trente-trois ans, & au moment où tout lui promettoit un régne heureux.

HENRI III, LE VALÉTUDINAIRE.

[1390.]

UN Prince en bas âge, & d'un tempérament infirme, qui lui fit donner le surnom de Valétudinaire, replongea la Castille dans les maux que cause la minorité, & donna lieu à la jalousie qui a duré si longtems entre les Castillans & les Portugais. L'archevêque de Tolède, qui étoit à la tête des affaires, reconnut d'abord le jeune Henri pour son Souverain, & ensuite ordonna de déployer l'étendard *royal*, de proclamer le nouveau Roi dans la Jonte des Grands, & dans toutes les Places publiques. C'étoit la coutume en Espagne de commencer par proclamer le Roi dans l'assemblée des Grands, que l'on convoquoit en forme de Jonte. Ils y rendoient leur hommage, en baisant la main de leur Souverain, & lui prêtoient le serment de fidélité. Après cette premiere cérémonie, qui étoit essentielle, la proclamation se faisoit d'abord dans toutes les places publiques, & les rues de la ville où se trouvoit alors le Roi, & ensuite dans les autres villes du royaume.

[1391.]

Les habitans de Séville & de Cordouë, excités par les discours séditieux d'un fanatique, se jettent sur les Juifs, pillent leurs maisons, mettent le feu à leurs synagogues, & font main-basse sur tous ceux qui veulent s'opposer à cette fureur. L'année suivante, le cinquieme jour de Juin, une semblable conspiration éclata dans la plûpart des villes d'Espagne; & les malheureux Juifs y souffrirent tout ce qu'on peut attendre d'une populace mutinée.

[1393.]

Le jeune Roi, qui étoit d'une prudence au-dessus de son âge, se détermine à finir les maux inséparables d'une minorité, & à prévenir les suites des divisions que causoit un trop grand nombre de Régens. Il convoque les Grands de son royaume, & leur déclare qu'il veut gouverner lui-même, quoiqu'il s'en fallût de deux mois qu'il n'eût quatorze ans accomplis. L'assemblée applaudit à cette résolution: chacun se flattoit de gagner les bonnes graces du Prince, & d'écarter les rivaux qui pouvoient faire ombrage.

[1393.]

Les Régens avoient dissipé les finances; & le Roi se trouvoit si pauvre, qu'un jour,

après une longue chasse, il ne trouva point à dîner. Il en demanda la raison. On lui répondit qu'il étoit sans argent & sans crédit. » Allez, dit-il : vendez mon manteau, & m'a» chetez de quoi dîner. » L'Histoire ajoûte qu'on ne lui servit « qu'un mauvais morceau » de bélier, & quelques cailles qu'il avoit » prises. Mais on l'assura, en même tems, » qu'il y avoit un grand souper chez l'ar» chevêque de Tolède ; que les Grands y » étoient conviés, & qu'ils se donnoient, » tous les jours, les uns aux autres, de sem» blables repas. » Dès que la nuit fut venue, le Prince se déguisa, & alla vérifier lui-même ce qu'on lui avoit dit. Le lendemain, il fit venir au palais tous les convives ; &, s'adressant à l'archevêque, il lui demanda combien il avoit vu de Rois en Castille ? » J'en ai vu trois, répondit le prélat ; votre » ayeul, votre pere, & vous.... » Et moi, » qui suis bien plus jeune que vous, » répliqua le Roi, » j'en ai vu vingt. Vous êtes » tous des Rois, & je suis pauvre : il est » tems que je règne seul. » Il ajoûta, après avoir donné le signal à des soldats disposés exprès : « Vous mourrez tous ; je dois à » ma conservation, & à mon peuple, le sa» crifice de tant de tyrans. » Les Grands effrayés implorerent sa clémence : « Je » consens, leur dit-il, à vous laisser la vie » & vos biens, mais à condition que vous » me

» me restituerez ce qui m'appartient. » Aucun d'eux n'obtint la liberté, qu'après la restitution des sommes dont il fut jugé redevable.

Les revenus du Roi consistoient alors en vingt-huit millions de Maravedis; encore étoient-ils engagés, pour la plûpart. Il n'est pas possible d'évaluer précisément cette somme, sur le pied de nos monnoies actuelles; « mais on ne croit pas se tromper de » beaucoup, en la fixant à huit ou neuf » millions de nos especes d'aujourd'hui. »

[1395.]

Dom Bernard de Cabréra, s'appercevant que le roi d'Aragon mettoit trop de lenteur dans les préparatifs du secours qu'il destinoit à son frere, le roi de Sicile, & prévoyant qu'il arriveroit trop tard, vend ses biens, leve, à ses dépens, des troupes qu'il rassemble de toutes parts, & met à la voile. Il aborde à Catane où les rebelles, maîtres de la ville, assiégeoient la Cour qui s'étoit réfugiée dans la forteresse. Cabréra délivre le roi, la reine & les princes de Sicile; assiége avec eux la ville qui les avoit assiégés; rétablit leurs affaires; venge la gloire de sa nation, & laisse à la postérité un rare exemple de la grandeur d'ame dont un Espagnol pouvoit être capable.

[1394.]

Dom Martin-Yvan Barbuda, grand-maître de l'ordre d'Alcantara, trompé par un hermite visionnaire, nommé Jean Sago, se persuade qu'il est destiné à chasser les Maures de l'Espagne, & qu'il peut les attaquer impunément. Il envoie défier le roi de Grenade à un combat singulier, ou de vingt, de trente, de cent Chrétiens, contre le double de Maures. On se moque du défi. Barbuda se présente avec six mille Chevaliers qui se croyoient invulnérables, sur la parole de l'imposteur. Attaqués & enveloppés par les Maures, ils périssent tous avec leur faux-prophète. Le roi de Castille, qui étoit menacé d'une guerre civile, se hâta de désavouer Barbuda; & la trève ne fut pas rompue.

Les Maures rendirent le corps du grand-maître d'Alcantara; & on mit sur son tombeau cette épitaphe que lui-même avoit faite:

Hic situs est MARTINUS-YVANIUS, *in omni periculo experti timoris animo.*

» Ci gît Martin-Yvan, qui ne craignit » jamais aucun danger. »

On en parloit un jour à Charles-Quint. » Ce fanfaron, dit-il, n'avoit jamais mou- » ché une chandelle avec les doigts. »

[1396.]

Les Portugais surprennent la ville de Badajox, au mépris de la trève. Les Castillans portent le ravage dans le Portugal, livrent aux flammes plusieurs villes. Vainqueurs dans un combat naval, ils jettent à la mer quatre cents prisonniers de guerre. C'est ainsi que ces deux peuples cimentoient leur haine mutuelle, sous le prétexte de venger des insultes, ou d'user de représailles.

[1400.]

Une peste horrible ravage toute l'Espagne, & fait périr en Castille la sixieme partie des habitans. La perte fut si grande, & si difficile à réparer, que le Roi « donna » sur le champ un décret qui, contre l'an» cien usage & les loix du royaume, per» mettoit aux veuves de passer à de nou» velles nôces, dans l'année du deuil. »

[1400.]

On place dans la grande tour de la cathédrale de Séville une horloge qui sonnoit les heures. C'est la premiere qui ait paru en Espagne. Elle piqua la curiosité du Roi, de la Cour, & du Peuple qui se rendit en foule à Séville. Mais la fête fut troublée par un orage épouvantable, qui sur-

vint tout-à-coup, & la foudre écrasa un grand nombre de personnes. Le peuple ne manqua pas d'en tirer le plus mauvais présage.

[1401.]

Un chevalier de l'ordre de la Bande, nommé Martin Bozo, meurt âgé de cent vingt ans. Il avoit fait cent campagnes, & s'étoit trouvé à un nombre prodigieux de siéges & de batailles.

[1401.]

La Castille ravagée par de longues guerres, & dépeuplée par la peste, se trouvoit dans un état si déplorable, qu'il fallut supprimer jusqu'à un impôt très-léger, appellé MONETA, afin d'engager les artisans à ne pas déserter les villes, & les cultivateurs à ne pas abandonner les terres. Henri III n'imposoit des tributs, que dans la nécessité, & toujours avec beaucoup de modération. Il avoit coutume de dire : « Je crains » plus les malédictions de mon peuple, que » les armes de mes ennemis. »

[1402.]

Le fameux Tamerlan envoie des ambassadeurs, & de riches présens, au roi de Castille. Ce Prince avoit recherché l'alliance d'un conquérant qui étonnoit l'uni-

vers par la grandeur de ses exploits. D'ailleurs il aimoit à être instruit de ce qui se passoit dans les cours étrangeres & dans les pays les plus éloignés. Les relations qu'il entrenoit au-dehors le rendoient plus respectable aux yeux de ses sujets, & lui paroissoient propres à remplacer ce que ses infirmités lui faisoient perdre du côté de la majesté.

[1403.]

Presque toutes les rivieres de l'Espagne, enflées par des pluies abondantes, se débordent, & causent mille ravages. Séville courut risque d'être submergée, l'eau s'étant élevée au-dessus des murailles. Le gouverneur fit murer les portes, & resserrer les eaux, par des digues, dans une partie de la ville.

[1404.]

Jeanne d'Aragon, après la mort du comte de Foix, son époux, dont elle n'avoit pas eu d'enfans, quitte la France, & se retire dans sa patrie, après avoir cédé, pour une pension de trois mille florins, tous ses droits sur la couronne d'Aragon. Elle étoit la niéce & la plus prochaine héritiere du roi régnant; mais le sort des armes n'avoit pas été favorable à ses prétentions.

[1404.]

Les Juifs, qui recevoient le Baptême, devenoient exempts des impôts & des taxes qu'ils avoient coutume de payer. Presque tous ceux qui se trouvoient dans l'évêché de Palence, touchés par les prédications de S. Vincent Ferrier, embrasserent la Religion Chrétienne; & les revenus de l'évêque en furent diminués si considérablement, que le Roi lui assigna une somme à prendre, tous les ans, sur le thrésor royal, & en fit expédier un Acte qui se conserve encore dans les archives de cet évêché.

Ce saint missionnaire, natif de Valence, & de l'ordre des Freres Prêcheurs, convertit à la Foi Chrétienne, dans l'Espagne seule, plus de huit mille Maures, & plus de trente-cinq mille Juifs. C'étoit véritablement, & sans exagération, l'homme de son siécle, le plus puissant en œuvres & en paroles. Presque toutes les contrées de l'Europe recueillirent alors les fruits de ses travaux apostoliques. Il revint en France, en 1416; &, après avoir parcouru la Bretagne, il y termina sa vie. Son corps repose à Vannes, où on lui rend un culte que le tems n'a point affoibli.

[1405.]

On défend aux Juifs de prêter à usure,

& on leur enjoint de porter sur l'épaule droite un morceau d'étoffe redoublée, large de trois doigts.

Trois ans après, on fit contre les Maures un réglement semblable, en leur ordonnant de porter sur l'épaule un morceau de drap bleu, en forme de croissant.

Il y avoit déja vingt-cinq ans que les concubines étoient obligées de porter à leurs coëffures, ou au voile dont elles se servoient, une agrafe de drap rouge, large de trois doigts.

[1406.]

Le roi de Grenade, apprenant que la santé de Henri III dépérissoit chaque jour, crut trouver une circonstance favorable pour déclarer la guerre à la Castille. « Ce » Prince fond sur l'Andalousie, avec une » armée de trente mille hommes. Il est » vainqueur & vaincu dans une même » journée. Après avoir remporté une vic» toire sur le maréchal de Herréra, il se vit » attaqué par une nouvelle armée com» mandée par Manrique. Ses soldats fuyent, » après une molle résistance, & laissent le » champ de bataille aux Castillans. Ces suc» cès animent la nation, & la déterminent » à faire les plus grands efforts pour la con» quête de Grenade. » Ce fut dans cette

conjoncture que le roi de Castille mourut, à l'âge de vingt-sept ans. Il tenoit les Etats à Tolède, où il avoit proposé de composer l'armée de dix mille lances, de quatre mille chevaux-legers, & de cinquante mille hommes d'infanterie. La Castille seule étoit encore alors en état de fournir cent mille combattans, ce que peut-être on ne trouveroit qu'à peine aujourd'hui dans toute l'Espagne. On projettoit encore d'équiper cinquante vaisseaux, & trente galeres; d'avoir six gros CANONS que les historiens appellent des LOMBARDS, & cent piéces de campagne. C'est la premiere fois que l'artillerie est comprise dans les préparatifs de guerre.



JEAN II.

[1406.]

L'AGE du nouveau Roi, qui n'avoit pas vingt-deux mois, & la crainte de retomber dans les malheurs d'une longue minorité, inspirerent aux Grands le dessein de déférer la couronne à D. Ferdinand, au préjudice de son neveu. Ce Prince étoit frere de Henri III, & avoit déja donné des preuves de son habileté dans l'art de gouverner. Le connétable d'Avalos fut chargé de l'engager à suivre l'exemple de plusieurs de ses ancêtres, & à préférer le bien public à l'ordre de la succession. Ferdinand répondit: « Si l'on me juge capable » de gouverner l'Etat, on doit croire que » le nom de Roi n'augmentera pas ma ca- » pacité, & que je ne gouvernerai pas » moins bien, sous le nom de Régent, que » sous celui de Roi. Il faut s'en tenir aux » loix, & suivre les dispositions du testa- » ment de mon frere. D'ailleurs je n'ai pas » assez d'ambition pour acquérir un royaume » par une injustice. »

Les Grands ne se rebuterent pas; &, dans l'assemblée des Etats, le connétable

demanda brusquement à D. Ferdinand : » Qui voulez-vous que nous proclamions » Roi ? » ... Qui donc ? sinon le fils du Roi » mon frere ? » repondit l'Infant avec indignation. A ces mots, l'assemblée s'écria : » Castille pour le roi Jean second ! »

[1407.]

La Régence fut confiée à la Reine-mere, & à D. Ferdinand qui, pour éviter toute espece de contestation, proposa lui-même de partager les provinces de la monarchie, dans lesquelles chacun, de son côté, exerceroit une autorité indépendante. La Galice, le royaume de Léon, la Biscaye & la Vieille-Castille échurent à la Reine : l'Infant eut sous ses ordres la Nouvelle-Castille, la Murcie & l'Andalousie, qui étoient plus exposées aux incursions des Maures.

[1407.]

Les Maures de Grenade attaquent la Castille. Le Régent va solemnellement prendre l'épée de S. Ferdinand, qu'on garde à Séville, avec beaucoup de soin & de respect. Les Rois s'en servoient quelquefois dans les entreprises difficiles & périlleuses, surtout contre les Maures. Alors ils alloient la recevoir en cérémonie, & la rendoient de même, lorsque la campagne étoit terminée.

[1410.]

Le roi de Grenade envoie cent mille hommes au ſecours d'Antequéra que les Caſtillans aſſiégeoient avec quelques gros canons qui tiroient jour & nuit, « & ne » faiſoient pas grand effet; car, en ce tems- » là, on n'avoit point encore de canonniers » qui ſçuſſent pointer l'artillerie. » Le régent de Caſtille, qui n'avoit pas avec lui vingt mille hommes, préſenta la bataille aux Maures, & fut redevable de la victoire au courage & à l'habileté de l'évêque de Palence. « Ce prélat, voyant l'ennemi prêt » à attaquer ſon poſte, en ſortit bruſque- » ment; fondit ſur lui, le pouſſa avec vi- » gueur, l'enfonça & le culbuta, ſans que » les Grenadins, qui étoient mal-diſciplinés » & peu aguerris, puſſent ſe rallier... Les » Caſtillans n'eurent que la peine de les » maſſacrer, & de les prendre. Le vain- » queur fut ſurnommé l'Infant d'Antequéra, » à l'exemple des Romains, & par une » coutume aſſez généralement établie en » Eſpagne d'ajoûter au nom des généraux » vainqueurs celui du lieu où ils ont triom- » phé. »

Les Etats généraux avoient accordé, pour les frais de cette guerre, cent cinquante mille ducats, « à condition que l'on tien- » droit des regiſtres fidèles, & exacts, où

» l'on marqueroit la recette & la dépense,
» afin de s'assurer de la bonne foi de ceux
» qui avoient le maniement des finances. »

[1410.]

Martin I, roi d'Aragon, moins occupé du soin de se désigner un successeur, que du desir de conserver les foibles restes d'une vie mourante, n'eut que le tems de répondre un OUI aux députés des Etats, qui lui demanderent si son intention n'étoit pas que le procès de la succession à sa couronne se décidât par la justice, sans y employer la force des armes? Ce Prince fut le dernier de la maison des comtes de Barcelone, qui, depuis plus de six cents ans, possédoit la Catalogne, & avoit gouverné l'Aragon, pendant deux cents treize ans. La maison de Bourgogne-Castille lui succéda.

Le royaume alloit être déchiré par de puissantes factions; mais la sagesse des Aragonnois remédia si promptement aux maux que faisoient craindre trois concurrens, qu'une si grande affaire se termina avec une tranquillité qu'on ne croyoit pas pouvoir espérer. Les Catalans oublierent leurs anciennes inimitiés pour se réunir aux Aragonnois, en faveur de la cause commune; & il fut ordonné, « 1° que tous les sujets du » royaume prendroient les armes contre » ceux des prétendans à la couronne, qui ne

» soumettroient pas leurs droits à un examen juridique : quiconque auroit recours » à la force, étoit déclaré traître, rebelle & » ennemi de la patrie ; 2°. que chacun des » prétendans se tiendroit assez écarté, pour » ne pouvoir troubler ceux que le corps de » la Noblesse établiroit juges ; 3° que le » tems présent seroit regardé comme un » interrègne, durant lequel on examineroit mûrement, & à loisir, les droits des » prétendans à la royauté, & que quiconque mettroit obstacle à la liberté des suffrages seroit déclaré ennemi de l'Etat. » L'interrègne dura deux ans.

Les prétendans étoient au nombre de sept; cinq Princes & deux Princesses. Trois des Princes descendoient de la Maison Royale, en ligne masculine, sçavoir Alphonse, duc de Gandie, petit-fils de Jacques, dix-septieme roi d'Aragon; Jacques, comte d'Urgel, arriere-petit-fils d'Alphonse, dix-huitieme roi d'Aragon; Frédéric, comte de Luna, petit-fils légitimé du dernier Roi. Les deux autres Princes prétendoient à la couronne, par leurs meres; Ferdinand, infant de Castille, par la reine Eléonore qui étoit sœur aînée des deux derniers rois d'Aragon; Louis d'Anjou, duc de Calabre, & comte de Guise, par Yolande, fille unique de Jean, vingtieme & pénultieme roi d'Aragon. La concurrence ne se soutint qu'en-

tre le duc de Calabre, l'infant de Castille, & le comte d'Urgel, à qui sa mere, de la maison de Montferrat, répétoit sans cesse : » Mon fils, il faut être Roi, ou rien ! »

[1411.]

D. Antoine de Lune, chef des partisans du comte d'Urgel, désespérant de gagner le suffrage de l'évêque de Tarassone, qui étoit dans les intérêts du duc de Calabre, s'en venge avec autant de perfidie que de cruauté. L'archevêque se rendoit à Saragosse, « en équipage ecclésiastique, » monté sur une mule, suivi de ses aumô» niers, de ses chapelains, & de quatre » ou cinq gentilshommes qui l'accompa» gnoient, par honneur. A quelques lieues » de Calatajud, on lui rendit une Lettre : » il la lut, & fit réponse qu'il se trouveroit » au rendez-vous. C'étoit D. Antoine, » qui, avec les expressions de la confiance » & de l'amitié la plus persuasive, lui de» mandoit une conférence seul-à-seul, sur » le grand chemin qui conduit d'Almunia à » Saragosse. Il vouloit, disoit-il, lui com» muniquer un projet qu'il venoit d'imagi» ner, pour donner, en très-peu de tems, » la paix, & nommer un Roi qui convînt » aux trois nations (d'Aragon, de Valence, » & de Catalogne.) Le prélat se hâta d'ar» river au lieu marqué. Il y trouva Dom

» Antoine, & tous deux, sans mettre pied » à terre, se détachant de leur suite, passerent à la gauche du chemin, le long » d'un petit bois. Ils s'aborderent avec les » paroles les plus tendres, & s'entretinrent, » pendant quelque tems, d'un air tranquille... » Antoine de Lune, élevant la voix, dit d'un ton fier : » Le comte d'Urgel ne sera-t-il » pas Roi ? .... Non pas, tant que je vivrai, répondit l'archevêque...« Tu mourras donc, » ou tu seras mon prisonnier, » reprend D. Antoine, &, en même tems, lui donne un soufflet & lui décharge un coup d'épée sur la tête. Le prélat regagnoit ses gens qui accouroient à son secours, lorsqu'un gros de cavaliers l'investit, le renversa par terre, & le massacra. Le comte d'Urgel perdit plus qu'il n'avoit espéré de gagner par cette voie de fait.

[1412.]

Les députés des trois nations, qui composoient le royaume d'Aragon (la Catalogne, Valence, & l'Aragon,) tinrent des assemblées, sous le nom de Parlement, parce que le nom d'Etats étoit réservé à celles que le Roi convoquoit; & on convint, « 1° qu'il seroit choisi neuf juges, » trois de chaque nation, qui, après avoir » examiné le droit des prétendans, en dé-

» cideroient absolument, & sans appel ni » révision; 2° que l'élection des juges se » feroit, dans l'espace de vingt jours, par » les trois parlemens, & que, si celui du » royaume de Valence n'y mettoit pas la » diligence nécessaire, il y seroit pourvu » par les deux autres; 3° que les neuf » électeurs commenceroient l'examen, le » vingt-neuf du mois de Mars, & le fini» roient, dans l'espace de deux mois. » On leur permettoit cependant d'ajoûter encore deux autres mois au terme prescrit.

Avant que de commencer leurs séances, ils devoient prononcer en public ce serment: » Nous jurons à Dieu, & nous promet» tons à notre patrie, que nous allons » procéder avec toute la diligence possi» ble, selon Dieu, & selon notre cons» cience, à la connoissance & à la décla» ration de celui qui est le légitime Roi & » Seigneur des royaumes d'Aragon, de » Valence, & de la principauté de Cata» logne. Nous prenons Jesus-Christ à té» moin, que nous n'avons aucune aver» sion, ni aucune inclination particuliere. » Nous jurons aussi que nous ne révélerons » à personne le suffrage que nous aurons » porté, ni celui de nos collegues, avant » que la déclaration ait été publiée. »

La ville de Caspé, qui est sur l'Ebre, entre

entre Alcaniz & Tortose, fut choisie pour être le séjour des électeurs; & on leur en attribua la seigneurie & la jurisdiction, pendant tout le tems que dureroit leur commission. Les Prétendans ne pouvoient pas approcher de cette ville, plus près que de quatre lieues, & avoir à leur suite plus de vingt hommes armés. Leurs agens, ou envoyés, devoient avoir audience, à mesure qu'il se présenteroient, & ne pas amener avec eux plus de soixante hommes de cheval, & cinquante de pied; les uns & les autres sans armes.

[1412.]

Il étoit décidé que « celui des Prétendans, » qui auroit pour lui les neuf suffrages, ou » au moins six, parmi lesquels il y en » auroit un de chaque nation, seroit sur » le champ réconnu pour Roi légitime, » par le consentement unanime des trois » parlemens, & par la soumission pacifi- » que de tous les sujets des deux royau- » mes, & de la principauté. »

On dressa des Lettres de convocation, dans lesquelles on indiquoit tout ce dont on étoit convenu; & on leur donna la forme de placard, au haut duquel étoit cette adresse:

AU FILS AÎNÉ DE L'ILLUSTRISSIME ROI *LOUIS DE NAPLES*.

AUX ILLUSTRES, *FERDINAND*, INFANT DE CASTILLE, ET *ALPHONSE*, DUC DE GANDIE.

AUX EXCELLENTS, *FRÉDÉRIC*, COMTE DE LUNA, ET *JACQUES*, COMTE D'URGEL.

La réponse du premier fut une exclusion donnée à quatre des électeurs, tant en son nom, qu'en celui de la duchesse d'Anjou, sa mere; & les ambassadeurs François se retirerent, après avoir répandu une protestation, en forme de Manifeste, dans laquelle ils établissoient le droit de la reine de Naples & du duc de Calabre.

Le comte d'Urgel répondit en maître qui sçauroit bientôt se faire obéir, en venant forcer ceux qui prétendoient être ses juges à le reconnoître pour le seul qui eût un droit incontestable à la couronne. Une bataille perdue lui fit changer de langage.

L'infant de Castille continuoit la guerre contre le roi de Grenade; se montroit digne du thrône, par ses succès sur les Maures, & soutenoit son droit avec autant de prudence que de fermeté.

La cause du jeune comte de Luna étoit la plus abandonnée. Les juges ordonnerent que les trois parlemens prendroient soin de sa défense; & aussi-tôt trois gentilshommes,

avec six jurisconsultes, furent chargés de faire valoir les prétentions du jeune Prince.

[1412.]

Les électeurs, au jugement desquels une grande monarchie avoit confié la fortune de ses Princes, & le sort de ses peuples, étoient, de la part des Aragonnois, Dominique Ram, évêque d'Huesca; François Aranda, gentilhomme qui avoit eu part à la confiance des deux derniers Rois, & s'étoit retiré dans une Chartreuse où il avoit pris l'habit parmi ceux qu'on y appelle DONNÉS ou OBLATS; & Bérenger de Bardaxin, homme de condition, grand jurisconsulte, excellent citoyen, qui étoit l'auteur du projet que l'on exécutoit pour rendre la paix à la patrie, & lui donner un Souverain. Le royaume de Valence avoit choisi l'illustre Vincent Ferrier, Dominicain, dont la sainteté a mérité le suffrage de l'Eglise; Boniface Ferrier, frere de Vincent, prieur de la Chartreuse de Porta-Céli; & Ginez Rabaza, jurisconsulte, auquel on substitua Pierre Bertrand, canoniste très-renommé, parce que, voulant se dispenser d'une commission qui lui parut dangereuse, il feignit un égarement d'esprit. La Catalogne avoit fait tomber son choix sur Pierre Sagarriga, archevêque de Tarragone, qui avoit extrêmement contribué à faire adopter

le projet dont on suivoit alors l'exécution : ses adjoints étoient Guillaume de Valséca, & Bernard de Gualbès, deux jurisconsultes également recommandables par leurs qualités personnelles.

On est surpris qu'une affaire si délicate & si importante ait été confiée à des hommes dont tout le mérite consistoit dans une grande réputation de vertu & de probité; » mais un peu de réflexion fait bientôt sentir » que ce choix fut un chef-d'œuvre de sa» gesse, de la part de ceux qui le suggére» rent. Il falloit sauver l'Etat, en finissant » incessamment l'interrègne. La voie d'un » jugement autorisé des trois nations étoit » la plus courte & la plus sûre; mais deux » grands obstacles s'opposoient au succès » de ce projet; la mutuelle jalousie des » Grands qui se disputeroient l'honneur de » juger une si belle cause; & l'indocilité » des peuples qui refuseroient d'acquiescer » à un jugement qu'ils croiroient être l'ou» vrage de l'ambition ou de la partialité » des Grands. L'unique moyen de lever » ces deux obstacles fut de nommer, pour » électeurs, des personnes qui, d'un côté, » étoient sans rivaux, & qui, de l'autre, » par l'idée qu'on avoit conçue de la sain» teté & de l'intégrité de leurs mœurs, ca» nonisoient, en quelque sorte par avance, » aux yeux du peuple la déclaration qu'ils

» alloient faire du Prince auquel on devoit » obéir. »

[1412.]

Les neuf électeurs se rendirent à Caspé. Trois commandans veilloient à la garde de cette place où l'on avoit mis une nombreuse garnison; & les étrangers y trouvoient un spectacle assez singulier. « Aux » approches, & à la premiere entrée, ils » se voyoient investis de soldats; le bruit » des tambours, le cri des sentinelles, les » corps-de-gardes redoublés, tout sembloit » leur annoncer la guerre. En avançant, ils » trouvoient des ambassadeurs désarmés, » qui n'étoient environnés que de jurisconsultes & d'avocats; &, lorsqu'ils étoient » parvenus à la citadelle, ils y appercevoient neuf Souverains, dont deux étoient » Ecclésiastiques, trois Moines, & quatre » Docteurs, en robe de palais. »

[1412.]

Les électeurs commencerent, au mois de Mai, leurs audiences publiques & secrettes. Alors les avocats des Prétendans plaiderent leur cause; &, pendant trente jours, il leur fut permis de prouver, d'attaquer, de repliquer, de contredire. « Lorsqu'ils eurent dit & produit tout ce qu'ils » jugerent à propos, les électeurs s'enfer-

» merent dans la citadelle de Caspé, sous
» le serment de n'en point sortir que le Roi
» ne fût déclaré. Quant aux discours qu'ils
» eurent entr'eux, avant que de s'enfermer,
» & après qu'ils se furent enfermés; s'ils de-
» meurerent long-tems en suspens; s'il y
» eut diversité d'opinions; si le jugement
» fut unanime, ou seulement à la pluralité
» des suffrages, je n'en ai rien appris; &
» personne n'en a pu rien découvrir, (dit
» Laurent Valle, historien contemporain.)
» Ils ont eux-mêmes déclaré, dans la suite,
» qu'ils avoient été parfaitement d'accord.
» Peut-être la chose se passa-t-elle comme
» ils l'ont dit : peut-être aussi ont-ils cru
» que l'honneur les engageoit réciproque-
» ment à un secret inviolable. »

[1412.]

Les notaires des trois parlemens furent mandés, le vingt-cinq de Juin, avec six témoins qui devoient les accompagner. Ils trouverent sur le bureau les suffrages des électeurs, & dresserent l'Acte de la déclaration qui devoit être faite le vingt-huit. Quoique le secret de la nomination du Roi fût sçu de vingt-une personnes, il ne transpira point au dehors; &, au jour fixé, on en fit la publication avec le plus grand appareil. S. Vincent Ferrier prononça un discours qu'il termina en proclamant l'Infant,

Ferdinand de Castille, Roi d'Aragon, de Valence, & Comte de Barcelone. Au nom de l'Infant, l'assemblée cria : « Vive » Ferdinand! Vive le Roi! » & on dépêcha par-tout des couriers, pour annoncer une décision aussi intéressante que la forme en étoit nouvelle.

Le nouveau Monarque donna d'abord son attention aux affaires de la Castille dont il étoit Régent, & nomma deux évêques, avec quatre seigneurs, pour assister, en sa place, aux conseils, afin de ne pas laisser toute l'autorité entre les mains de la Reine-mere. Il se rendit en Aragon, vers la fin de Juillet, & ne tarda pas à justifier le choix des neuf électeurs. Il fit publier une amnistie pour tous ceux qui avoient pris parti, dans les derniers troubles, & convoqua les Etats généraux, dans lesquels, après avoir juré la conservation des priviléges, des libertés & des coutumes du royaume, il reçut le serment de fidélité de tous les Etats. Le duc de Gandie, qui avoit été un de ses compétiteurs, fut le premier qui lui baisa la main, & qui s'avoua son vassal, pour le comté de Ribagorce, qui relevoit de la couronne.

Le comte d'Urgel cherchoit les moyens de se soustraire à l'obéissance d'un Prince qu'il regardoit comme l'usurpateur d'un thrône qui lui appartenoit. Ferdinand l'as-

fiégea brufquement dans Balaguer, où, l'ayant forcé, il le condamna à une prifon perpétuelle.

[1412.]

Les Caftillans, fenfibles à l'honneur d'avoir donné un roi à l'Aragon, lui firent préfent de cent mille écus d'or : la Reine y joignit une couronne très-riche ; cette Princeffe applaudiffoit à un événement qui devoit la rendre maîtreffe abfolue du gouvernement & des thréfors de la Caftille. La plûpart des officiers Caftillans s'étoient fait un devoir de conduire jufques fur fon thrône un Prince qui avoit été leur général, & fous les ordres duquel ils avoient acquis tant de gloire dans la guerre contre les Maures.

[1414.]

On porta, dans toute l'Efpagne, des loix très-féveres contre les Juifs, par lefquelles on défendoit leurs Livres du Talmud : on ordonnoit des peines rigoureufes pour les blafphêmes qu'ils oferoient proférer contre la Religion Chrétienne. Ils ne pouvoient poffèder aucune charge de judicature, ni aucun emploi important : on les bornoit à n'avoir qu'une feule fynagogue dans chaque ville. Il ne leur étoit plus permis d'exercer la médecine, ni d'avoir des Chrétiens pour domeftiques. Il étoit pref-

crit aux hommes de porter sur la poitrine, & aux femmes sur le front, une marque rouge ou jaune qui les distinguât, & d'assister, trois fois l'an, à une instruction publique qu'on devoit leur faire dans chaque ville. Les Juifs, qui recevroient le Baptême, pourroient seuls hériter des biens de leurs parens.

[1415.]

Le roi d'Aragon défend à D. Juan, son second fils, d'accepter la couronne que les Siciliens lui offroient; & le jeune Prince, toujours soumis aux volontés de son pere, l'avertissoit fidélement de tout ce qui se passoit à cet égard. Il quitta la Sicile dont il étoit gouverneur, afin d'ôter jusqu'à l'espérance de détacher cette monarchie de celle d'Aragon; & les Siciliens n'oserent pas pousser plus loin cette affaire.

[1416.]

L'Espagne se promettoit un avenir heureux, de l'intelligence qui régnoit entre la Castille & l'Aragon, & qui venoit d'être cimentée par le mariage du prince de Gironne avec l'aînée des infantes de Castille, par celui du roi de Castille avec l'aînée des infantes d'Aragon, & par une promesse de ne point marier l'infante Catherine, seconde sœur du roi D. Juan, qu'à un des Princes,

enfans de Ferdinand. La mort du roi d'Aragon renversa toutes ces espérances, & ouvrit la porte à des divisions qui mirent les deux royaumes sur le penchant d'une ruine prochaine.

[1417.]

On renouvelle, pour deux ans, la trève avec le roi de Grenade, à condition que ce Prince rendra, chaque année, la liberté à cent esclaves Chrétiens.

[1418.]

Catherine de Lancastre, reine douairiere de Castille, n'avoit pensé qu'à se préparer un long règne, sous le nom de son fils qu'elle élevoit, dans la retraite & dans l'éloignement des affaires. A quatorze ans, il ne connoissoit encore personne hors de sa maison, & ne sçavoit que tourner assez passablement des vers. Mais la Reine, qui aimoit passionnément la bonne chere, trouva, dans un excès de table, la fin d'une vie trop délicieuse pour durer long-tems.

[1418.]

Jean II est déclaré majeur; &, pour suppléer à son défaut d'expérience & d'éducation, les Etats réglent que « toutes les Lettres & toutes les Expéditions royales seront contre-signées par deux conseillers de la Jonte » ou du Conseil d'Etat.

[1419.]

D. Alvare de Lune, qu'une naissance équivoque, une enfance obscure, & une jeunesse orageuse, n'empêcherent pas d'être le favori du jeune Roi, entreprit de jouer un rôle plus brillant que celui de complaisant, & de régner sous le nom & sous l'autorité de son maître. Il le détermina aisément à déclarer qu'il se chargeoit, sans réserve, du gouvernement de son royaume. Tous les ordres de l'état, assemblés à Madrid, applaudirent à cette déclaration, parce qu'on ne put en démêler le ressort secret; & D. Alvare ne tarda pas à montrer des talens qui l'auroient fait passer pour un ministre fort habile & fort heureux, si son maître lui avoit été plus constamment fidèle. La haine publique le conduisit sur un échafaud où il perdit la tête, en 1453.

[1420.]

Les infans d'Aragon, D. Juan & D. Henri donnent commencement aux factions, & aux guerres civiles, qui déchirerent la Castille pendant près de soixante ans. Leur qualité de premiers, & de seuls Princes du sang, inspiroient aux Grands le desir de mériter leurs bonnes graces, & la foiblesse du monarque sembloit les inviter à usurper le gouvernement de l'Etat. D. Henri eut la

hardiesse de se saisir de la personne du Roi. D. Alvare de Lune eut le bonheur de rendre la liberté à son maître; & l'épée de connétable fut la récompense de ce service.

[1421.]

D. Diégue d'Anaya, archevêque de Séville, fonde un collége à Salamanque, sur le modèle de celui de Bologne, qu'il avoit vu, dans son voyage d'Italie, & assigne des revenus considérables pour l'entretien d'un grand nombre de jeunes Espagnols. Les Grands ne tarderent pas à imiter cet exemple de libéralité; & bientôt la plûpart des villes, un peu considérables, eurent le même avantage que Salamanque pour l'instruction de la jeunesse.

[1422.]

La ville de Tolède étoit gouvernée par une espece de sénat composé de trois gentilshommes & de trois bourgeois, qu'on choisissoit, tous les ans; & ils étoient chargés de rendre la justice avec deux Alcaïdes & l'Alguazil major, dont les fonctions ont quelque rapport avec celles de nos maires & de nos lieutenans de police. Tous les gentilshommes avoient cependant la liberté de se trouver aux assemblées de ville, & le droit d'y donner leurs suffrages, ce

qui dégénéroit en abus. On crut y remédier, en établissant seize Régidors (échevins ou sénateurs) dont huit seroient gentilshommes; & les huit autres bourgeois. On les rendit perpétuels; & ces dignités, qui n'étoient que de simples commissions, devinrent des charges vénales.

[1423.]

On publie une trève de vingt-neuf ans, entre la Castille & le Portugal, avec cette condition expresse, qu'elle ne pourroit être rompue, que la guerre n'eût été déclarée par des héraults, dix-huit mois auparavant. On fit, à cette occasion, de grandes réjouissances, c'est-à-dire des prieres publiques, & des processions, des festins, des joûtes & des tournois.

[1423.]

Alphonse V, roi d'Aragon, ne s'occupoit qu'à conserver & augmenter ses possessions en Italie. Maître de la Sardaigne, de la Sicile de Majorque, & de l'isle de Corse, il se brouille avec la fameuse Jeanne ou Jeannelle, reine de Naples, qui l'avoit adopté, & lui fait la guerre, tandis que l'Aragon est menacé par les Castillans.

[1426. [

Les Etats de Castille veulent réduire la garde du Roi à cent hommes d'armes, au

lieu de mille qui la composoient auparavant. Ils ordonnent « que les libéralités faites par » Sa Majesté, avant que d'avoir atteint la » vingt cinquieme année de son âge, seroient » nulles, à moins qu'elles ne fussent confir- » mées alors par de nouvelles donations, » & proposent de réformer la dépense de la cour. Le Roi se hâta de rompre cette assemblée dont il auroit dû se défier, puisque la convocation avoit été sollicitée par les infans d'Aragon.

[1427.]

Le roi de Castille consent à la proposition de nommer des arbitres pour décider s'il doit conserver, auprès de sa personne, ou en éloigner D. Alvare de Lune : « *On* » vit alors des sujets condamner judiciai- » rement leur Souverain à se défaire de » son ministre, pour donner toute sa con- » fiance à ses ennemis les plus déclarés. »

[1428.]

La Castille est désolée par des troupes de brigands & d'assassins. Un cri général s'éleve en faveur de D. Alvare. Les Princes & les Grands supplient le Roi de le rappeller à sa cour. Le favori revient triomphant, & se venge des auteurs de son exil, en les éloignant des affaires. Il détermine le Roi à se faire prêter un nouveau serment de fidélité. Les évêques & les grands s'engagent,

par un vœu solemnel, à faire, nuds pieds, le voyage de Jérusalem, s'ils venoient à prendre les armes contre leur Souverain.

[1429.]

Le roi d'Aragon se déclare le chef du parti que ses freres avoient en Castille. On leve des troupes; & on alloit en venir aux mains, lorsque les deux reines de Castille & d'Aragon, à l'exemple des Sabines, se placerent entre leurs freres & leurs maris. Elles empêcherent qu'on n'en vînt à une bataille; mais elles ne purent obtenir la paix. On convint, peu de tems après, d'une trève de cinq ans.

[1431.]

Le roi de Castille entre dans le royaume de Grenade, avec une armée de cinquante mille hommes. D. Alvare, son favori, vouloit occuper la noblesse Castillane & signaler son ministere. Les Maures, après la perte d'une grande bataille, se tiennent renfermés dans leur capitale; & le roi de Castille leur accorde une trève, au lieu de profiter de la victoire pour anéantir leur Empire.

On prétendit alors que le favori, à l'exemple de tous les Grands, regardoit Grenade, comme un asyle, en cas d'infortune, & que le roi Maure avoit sçu le gagner par un présent de douze mulets char-

gés de figues, dans chacune desquelles il y avoit un double ducat d'or.

[1434.]

D. Diégue de Castille, fils de Pierre *le* Cruel, est élargi, après soixante-cinq ans de prison. C'est le seul exemple que l'Histoire fournisse en ce genre.

[1435.]

Les pluies continuelles, & le débordement des rivieres, causerent dans toute l'Espagne un déluge qui commença le 28 d'Octobre, & continua, sans interruption, jusqu'au 25 de Mars. On fut obligé de se nourrir avec du bled grillé.

[1436.]

Après de longues conférences, la paix entre la Castille, la Navarre & l'Aragon, fut enfin conclue aux conditions suivantes:
» 1° Que Blanche, fille aînée du roi de Navarre, épouseroit Henri, prince des Asturies, fils aîné du roi de Castille; 2° que la jeune Princesse auroit pour sa dot trois villes, & toutes les prétentions de son pere sur le marquisat de Villéna; 3° que si Blanche n'avoit point d'enfans de ce mariage, les terres qui composoient sa dot seroient reversibles au domaine de Castille, & on indemniseroit le roi de Navarre par une pension de dix mille florins;

» rins; 4° qu'à commencer au jour de la
» publication de la paix, la reine de Na-
» varre, & le Prince son fils, auroient, en sur-
» vivance l'un de l'autre, une pension via-
» gere de dix mille florins, sur le domaine
» royal de Castille; 5° que le roi de Castille
» payeroit à l'infant D. Henri d'Aragon
» cinquante mille florins & une pension via-
» gere de cinq mille; 6° qu'on restitueroit
» les places, qui auroient été prises dans la
» derniere guerre, sur les frontieres des deux
» royaumes. » Il en coûta beaucoup au roi de Castille, pour réparer les torts que son oncle lui avoit faits, pendant sa minorité, en donnant des apanages à cinq Princes; mais il lui étoit redevable de la couronne; & le favori, D. Alvare, crut ne pas acheter trop cher l'éloignement de ses rivaux. D'ailleurs il étoit essentiel au bien de l'Etat d'ôter aux infans d'Aragon tout prétexte de reparoître à la cour de Castille: ce traité n'empêcha cependant pas de nouveaux troubles.

[1437.]

L'hiver fut excessif en Espagne, tant par l'abondance des neiges que par la durée d'une gelée continuelle. Sept bûcherons, chargés d'aller couper du bois pour la cour de Castille, furent saisis par le froid, & moururent sur la place.

[1439.]

Il ſe forme en Caſtille une nouvelle Ligue contre le favori dont on demande à haute voix l'éloignement. Le Roi trouva d'abord un ſecours inopiné, qui le mit en état de s'oppoſer aux premieres violences des conjurés. Un aventurier Caſtillan, nommé Villandras, qui, de ſimple ſoldat étoit devenu capitaine, ſortoit de France où il avoit ſervi Charles VII, contre les Anglois. Il offre ſes ſervices au roi de Caſtille, avec ceux de quatre mille hommes déterminés à le ſuivre par-tout. La propoſition eſt acceptée: le capitaine eſt fait comte de Ribadéo, & la petite armée en impoſe d'abord aux ſédi-ditieux. Mais l'eſprit de révolte s'étoit répandu dans tout le royaume. Les Grands qui étoient le plus attachés au Roi l'abandonnerent: les infans d'Aragon entrent en Caſtille, s'emparent du gouvernement, chaſſent le favori, & ſe font reſtituer leurs apanages. D. Alvare leve des troupes: on livre des combats; on attaque des places; & le Roi fut pendant une année entiere, le ſpectateur d'une guerre qui ſe faiſoit dans ſon royaume, & dont il devint la victime.

[1441.]

Les princes d'Aragon forment le ſiége de Médina, où le roi de Caſtille s'étoit ré-

fugié; & Henri, prince des Asturies, se rendit, avec la Reine sa mere, au camp des conjurés qui abusoient de sa jeunesse, pour justifier leur révolte aux yeux du peuple. La ville fut prise par trahison. Le monarque ne craignant rien pour sa personne, parut sur la place avec sa garde qui crioit : » C'est le Roi ! c'est le Roi ! » Les seigneurs confédérés s'avancerent, &, mettant un genou en terre, vinrent baiser la main du Roi, qu'ils reconduisirent au château, où les princes Aragonnois le dépouillerent de toute son autorité, en affectant la soumission la plus respectueuse. Jamais le Roi n'avoit été mieux servi, ni environné d'une cour si nombreuse & si brillante. On vouloit tromper le peuple, en déguisant une captivité réelle, sous les dehors de l'empressement & de l'obéissance que les sujets doivent à leur Souverain.

[1441.]

Il n'étoit pas possible de tirer les sciences, & les belles-lettres, de la barbarie où des guerres continuelles les retenoient ensevelies. Un poëte de Cordouë, nommé Juan de Mana, étoit cependant alors également célébre par une érudition profonde, & par un talent marqué pour la poësie. « Il composa un grand nombre d'ouvrages en vers » espagnols. Comme la langue castillane

» n'étoit pas encore dans sa perfection, la » mesure & la cadence des vers de Mana » sont grossieres; mais les pensées ne laissent pas d'en être fines & ingénieuses. »

Le prince de Viane, Charles, fils de Blanche reine de Navarre, aimoit passionnément les lettres, & les cultivoit avec succès. On trouve encore aujourd'hui plusieurs de ses ouvrages, parmi lesquels on distingue une Traduction Espagnole des Morales d'Aristote, une Histoire abrégée des rois de Navarre, quelques morceaux de Poësie, & des chansons fort ingénieuses qu'il avoit coutume de chanter en jouant de la guitarre.

[1442.]

La reine de Castille, le jeune prince des Asturies, & deux seigneurs Castillans sont choisis pour examiner les griefs qu'on produisoit contre D. Alvare de Lune, & portent une sentence par laquelle ils le condamnent « à six ans d'exil, ou plutôt de prison, » dans un de ses châteaux, qui lui étoit désigné. Défenses lui sont faites d'écrire au » Roi sur aucune affaire d'Etat; &, s'il en » étoit besoin pour ses affaires particulieres, » les Lettres devoient d'abord être rendues » à la Reine & au Prince qui en prendroient communication, avant que de les » rendre. On lui ordonne enfin, pour gage » de son obéissance, de remettre au Roi,

» dans l'espace de trente jours, entre les
» mains des sequestres nommés, toutes les
» places fortes, qui lui appartenoient dans
» le royaume, & de donner son fils en
» ôtage. »

Le prince des Asturies ne suivoit que les avis de Pachéco, espece de confident ou de favori, que D. Alvare lui avoit donné, & qui vouloit achever de perdre ce ministre, pour prendre sa place dans l'administration de l'Etat.

[1443.]

Le roi d'Aragon, Alphonse V, fait son entrée à Naples; & ce fut une espece de triomphe à la maniere des anciens Romains. Il refusa de porter une couronne sur sa tête, disant qu'il falloit « laisser cet honneur aux
» saints, à la protection desquels il étoit re-
» devable de la conquête du royaume de
» Naples. » Mais il trouva, sur un carreau placé à ses pieds, six autres couronnes qui marquoient sa souveraineté sur les royaumes d'Aragon, de Sicile, de Valence, de Majorque, de Sardaigne & de Corse. Toute la cérémonie fut un mêlange bizarre de sacré & de profane, qui se ressentoit fort du mauvais goût de ce tems-là.

» L'archevêque, le clergé & les reliques
» des saints, s'y trouverent avec des mas-
» carades qui représentoient les douze Cé-

» sars, la fortune, la sagesse, la bravoure » & les autres qualités du Prince. On enten» doit, d'un côté, des cantiques sacrés, & » de l'autre, les dames de la premiere qua» lité, placées sur des théâtres qu'on avoit » élevés exprès, chantoient à l'honneur du » nouveau Roi, les vers les plus galans, » qu'elles accompagnoient de danses. On » alloit à la principale église rendre graces à » Dieu ; & on rendoit au Monarque des » honneurs presque divins, en répandant » des fleurs sur son passage, & faisant brû» ler sur des autels, dressés de distance en » distance, les parfums les plus exquis. »

[1444.]

Les sujets fidèles gémissoient de voir leur Roi sous la tutelle des Princes Aragonnois. L'infant de Castille fut, sans aucun mérite de sa part, le libérateur de son pere, comme il en avoit été le persécuteur, sans mauvaise volonté. Enlevé de la cour par son favori, que D. Alvare avoit trouvé le moyen de gagner, à force d'argent & de promesses, il se rendit à Avila, où les troupes qui lui arrivoient chaque jour, le mirent bientôt en état de tenir la campagne. Le Roi trompa la vigilance de ses espions, & vint se réfugier dans le camp de son fils. La guerre civile recommença. On prit des villes : on livra des batailles. Les Royalistes prévalu-

rent; &, l'infant D. Henri étant mort de ses blessures, la famille royale d'Aragon, qui, à la mort de Ferdinand I, étoit composée de cinq Princes & de deux Princesses, se trouva réduite au roi Alphonse V, & au roi de Navarre.

[1445.]

D. Alvare de Lune, se croyant à l'abri de nouveaux revers, fit souffrir à ses rivaux les mêmes peines qu'ils lui avoient imposées lorsqu'ils étoient les plus forts. Tous furent condamnés à la prison ou à l'exil; & leurs biens confisqués servirent à augmenter sa fortune, & à récompenser ses créatures. Les états d'Aragon députerent au roi de Castille, pour l'assurer qu'ils n'entroient point dans la querelle de leurs Princes, & désavouer les auteurs des troubles qu'on excitoit dans son royaume.

[1445.]

Les rebelles de Castille reprennent les armes, & perdent la bataille d'Olmédo, qui ne dura pas un quart d'heure, & ne leur coûta que trente-sept hommes tués, & deux cens prisonniers. Les suites en furent très-importantes. La guerre civile s'alluma avec violence en Navarre. Le roi d'Aragon s'en tint à de simples promesses d'aller venger sa famille. La Castille recouvra son ancienne

tranquillité ; & D. Alvare devenu maître du gouvernement sans concurrence & sans obstacle, ne tarda pas à montrer combien son pouvoir étoit absolu, en faisant épouser à son Roi une princesse de Portugal.

Alphonse prenoit fort peu de part aux affaires d'Espagne, & laissoit la disposition entiere de son royaume d'Aragon au roi de Navarre, qui en étoit l'héritier. « La guerre » & l'amour, deux passions qui avoient par- » tagé toute sa vie, le fixerent en Italie, » où il trouva jusqu'à sa mort, & des en- » nemis qui l'occuperent, & une maîtresse » qui le captiva. . . Tous les ans, il promet- » toit de se rendre en Espagne, & ne man- » quoit pas de trouver des raisons ou des pré- » textes pour s'en dispenser. . . *Voici la Let-* » *tre* qu'il écrivit, à cette occasion, aux grands » de Castille, qui étoient prisonniers ou » proscrits.... Illustres amis : mon cousin l'a- » mirante m'a instruit des outrages que vous » souffrez. Je ne puis vous dire combien j'y » suis sensible : assurez-vous que j'irai bien- » tôt en personne, & avec toutes les for- » ces de mes royaumes, travailler à votre » liberté, & au rétablissement des affaires » de Castille. J'espere, avec la grace de » Dieu, vous faire sentir, par des effets, » que vous avez en moi un défenseur qui » ne craint ni la dépense ni les dangers. »

[1447.]

L'infante Isabelle de Portugal arrive en Castille, au moment qu'on s'y attendoit le moins; & le Roi docile envers son ministre, jusqu'à le faire l'arbitre de ses inclinations, épouse l'infante, pour acquitter la parole que son favori en avoit donnée, à son insçu.

Deux ans après, on vit Pachéco, favori du prince des Asturies, conclure un traité avec la cour, à l'insçu du Prince, & le lui faire signer.

C'est ainsi que ces deux favoris gouvernoient leurs maîtres. Ils servirent cependant bien l'Etat, dans cette occasion. Le traité termina la guerre civile & le mariage donna naissance à la célèbre Isabelle qui rendit à l'Espagne son ancien éclat.

[1449.]

Les Maures profitoient des troubles de la Castille, & ravageoient l'Andalousie. Ils gagnerent deux batailles, & emmenerent à Grenade, dans l'espace de quatre ans, plus de deux cens mille esclaves Chrétiens.

[1452.]

D. Alvare comptoit sur le crédit de la nouvelle Reine, qui lui étoit uniquement redevable du thrône où elle étoit montée. Mais, assez fiere pour ne vouloir pas dépen-

dre d'un ſujet, Iſabelle étoit pour le favori une ennemie d'autant plus dangereuſe qu'elle affectoit moins de le paroître. Après avoir entretenu la jalouſie des Grands & appuyé les plaintes de ceux qui ſe croyoient maltraités, elle ſe plaignit à ſon tour, & profita ſi bien d'un moment favorable, qu'elle détermina le Roi à ſe défaire d'un homme qui exerçoit un empire abſolu ſur ſes volontés. D. Alvare « étoit maître des thréſors de » l'Etat. Il avoit à lui des places très-fortes: » les officiers de guerre étoient à ſa dévotion. » Les commandans & les gouverneurs, preſ» que tous ſes créatures, avoient pris l'habi» tude de lui obéir ſans attendre les ordres » du Roi. Le Roi tout ſeul n'avoit ni aſſez de » fermeté, ni aſſez de crédit pour le faire ar» rêter. La Reine ſe chargea du complot & » de ſon exécution. »

[1453.]

On prévient le roi de Caſtille, ſur les meſures priſes contre ſon favori, parce qu'il falloit un ordre pour le faire arrêter. La néceſſité de cette confidence penſa faire échouer le projet. « Le Roi eut peur; &, ſe défiant » lui-même de ſon autorité, il appelle Al» vare, & lui dit: Il eſt à propos, & pour » vous & pour moi, que vous vous reti» riez. Le mécontentement eſt général, & » la révolte prête à éclater: mon parti eſt

» pris de former un conseil qui sera com-
» posé des grands du royaume, si vous
» m'aimez, & si vous aimez l'Etat, dérobez-
» vous au plutôt à la haine publique, qui,
» de vous rejaillit sur moi. » Alvare répond insolemment qu'il n'obéira pas, & qu'il sçaura punir les auteurs de semblables conseils. Peu de jours après, il poignarde un secrétaire qui avoit part à la confiance du Roi; c'étoit le Vendredi-saint: circonstance qui rendit encore l'attentat plus odieux. Cependant le Monarque rétracta deux fois l'ordre d'arrêter le coupable. Celui-ci soutint un siége dans son palais, & ne se rendit que sur un billet signé du Roi qui lui promettoit de n'attenter, ni à sa vie, ni à son honneur, ni à ses biens. On lui donna des juges; « &,
» comme il ne manqua ni d'accusateurs ni
» de crimes, il fut bientôt condamné à avoir
» le tête tranchée, comme criminel de lése-
» majesté; convaincu d'empoisonnement,
» de maléfice, d'injustice, de révolte & de
» péculat. » On le conduisit dans la place publique de Valladolid; il monta sur l'échafaud, d'un air noble & tranquille; appella un jeune homme qui lui étoit fort attaché, & dit, en lui remettant son chaperon & son anneau: « Tenez, mon fils, voici les der-
» niers présens que vous recevrez de moi. » En même tems, il apperçut l'écuyer du prince des Asturies, & l'appellant par son

nom : « Dites au prince, lui cria-t-il, qu'il » récompense un peu mieux ses serviteurs, » que le Roi ne récompense les siens. » Aussi-tôt il se mit à genoux, & reçut le coup de la mort, avec beaucoup d'intrépidité. Sa tête fut mise sur un poteau ; « & son corps » demeura, trois jours, exposé, avec un bassin à ses pieds, dans lequel les passans » jettoient quelqu'aumône pour fournir aux » frais de l'inhumation d'un homme qui, » trois mois auparavant, faisoit trembler » toute l'Espagne. »

On accordoit aux criminels condamnés à mort tous les Sacremens de l'Eglise ; & on les conduisoit au supplice, montés sur une mule, & précédés par un crieur public qui annonçoit, à haute voix, leurs crimes & leur condamnation. Au milieu de l'échafaud étoit placé une espece d'oratoire couvert d'un tapis sur lequel on plaçoit un crucifix entre deux cierges allumés.

La sentence de D. Alvare de Lune étoit conçue en ces termes : « Voici la punition à » laquelle le Roi notre souverain seigneur » condamne ce cruel tyran, pour s'être » rendu maître, par un aveugle orgueil & » une folle témérité, de la maison, de la » cour & du palais de notre dit seigneur » Roi, en usurpant audacieusement une » place qui ne lui appartenoit pas, & dont » il étoit indigne ; pour avoir insolemment

» abusé de son autorité, au mépris de la » Majesté royale, & du Roi qui lui tenoit » la place de Dieu sur la terre ; pour avoir » altéré & corrompu la justice, dissipé les » finances, ruiné le domaine de la cou- » ronne, accablé le peuple d'impôts, dé- » tourné les revenus de l'Etat à son profit ; » pour tous les crimes, forfaits, maléfices, » concussions, violences, cruautés, ty- » rannies dont il est atteint & convaincu, » il est condamné à avoir la tête tranchée, » afin que la justice de Dieu & du Roi » soit satisfaite, & qu'il soit, dans la suite, » un exemple capable de tenir en respect » les favoris ambitieux. Que celui qui l'imi- » tera soit puni du même supplice. »

[1454.]

On avoit confisqué, au profit du Roi, tous les biens de D. Alvare de Lune, mais sa femme eut la hardiesse de s'enfermer dans le château d'Escalona, où étoient ses thrésors. Le Roi fut obligé d'aller l'assiéger en personne, & de signer une capitulation, par laquelle il accordoit à la veuve la moitié de tout ce qui se trouveroit dans la place.

[1454.]

Le roi de Castille se proposoit de faire oublier à ses sujets les maux qu'ils souf-

froient depuis long-tems; de rétablir l'ordre dans les finances, & de se former une garde de huit mille hommes, toujours prêts à marcher au premier signal, soit pour éteindre les révoltes domestiques, soit pour repousser les attaques étrangeres. Mais la mort le surprit au milieu de ces projets; & la Castille, qui sembloit ne pouvoir que gagner à un changement de maître, y perdit cependant beaucoup.

[1454.]

Le noir a toujours été la couleur qui marquoit le deuil parmi les Espagnols, suivant l'usage qu'ils avoient emprunté des Romains. On trouva fort étrange que l'ambassadeur de Venise parût aux obséques de Jean II, en habit d'écarlate. Cette circonstance alloit devenir une affaire sérieuse, lorsqu'un accident fixa toute l'attention de l'assemblée. La pompe funébre consistoit particuliérement à élever au milieu de l'église un catafalque ou mausolée, qu'on ornoit magnifiquement, & qu'on chargeoit d'un nombre prodigieux de lampes ardentes. Le feu prit au mausolée, & le consuma presqu'entièrement.





HENRI IV, L'IMPUISSANT.

[1454.]

ON ne recueillera point ici les Anecdotes particulieres de la cour de Henri IV : ce ſeroit donner une Chronique auſſi ſcandaleuſe que la ſcène qui révolta tous les eſprits, & qui cauſa un chagrin mortel au roi Jean II. Il ſuffira de répéter avec tous les hiſtoriens, que « Henri, la » reine ſon épouſe, Jeanne de Portugal, » ſes favoris, ſes miniſtres, & la plûpart » des Grands, regardoient, comme de vains » noms, l'équité, la candeur, la décence » & la religion. La nation, formée ſur les » exemples funeſtes qu'on lui donnoit, de» vint la plus corrompue & la plus dépra» vée de l'univers. Le mépris des loix & » de l'autorité royale, l'infraction des droits » ſacrés de la nature & des gens, la mol» leſſe & le libertinage, les perfidies & » les trahiſons, les aſſaſſinats & les guerres » civiles, les vices les plus honteux, & » les ſcènes les plus ſcandaleuſes éclate» rent pendant un règne de vingt ans, & » plongerent la Caſtille dans un abîme de » maux. »

Henri étoit né avec de grandes qualités que la flaterie & la mauvaise éducation changerent en de fortes passions qui le rendirent esclave de tous ceux qui l'aiderent à les satisfaire. Il n'étoit encore que Prince des Asturies, lorsqu'il obtint ou surprit une sentence de divorce, sans en avoir prévenu le Roi son pere, & sans autres formalités que la déposition des deux époux qui assurerent avec serment, que jamais le mariage n'avoit été consommé entr'eux. Il y avoit plus de douze ans que ce Prince avoit épousé Blanche, infante de Navarre; & il y en avoit presqu'autant que la voix publique l'accusoit d'impuissance, parce que ses débauches, l'indiscrétion de ses favoris, & celle de ses maîtresses divulguoient un secret deshonorant que la Princesse cachoit avec soin. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'après de nouvelles procédures, Henri fut déclaré libre de son premier engagement, & capable d'en contracter un second.

[1454.]

Le premier soin du nouveau monarque fut de renouveller l'alliance avec la France. Charles VII, affermi sur son thrône, renonça à un article des anciens traités, par lequel les Anglois ne pouvoient passer en

Castille,

Castille, ni les Castillans en Angleterre, sans la permission des François.

[1455.]

La paix se conclut avec la Navarre & l'Aragon. On rend la liberté, les biens & les dignités à ceux qui en avoient été dépouillés sous le règne précédent. On conserve les charges & les appointemens aux officiers du feu Roi; on invite les Grands à paroître à la cour: tout annonce qu'une intelligence parfaite va réunir les différens ordres de l'Etat; &, afin de les occuper par un intérêt commun, on propose d'attaquer les Maures de Grenade, avec toutes les forces du royaume.

C'étoit ainsi que Jean Pachéco, marquis de Villéna, travailloit à réaliser ses vues de fortune & d'ambition. Instruit par l'exemple de D. Alvare de Lune, & craignant un retour semblable, il mit pour base à son ministere l'artifice & la dissimulation. « L'indolence voluptueuse du Prince » & des courtisans l'assuroient d'un crédit » absolu, que le Roi même ne seroit pas » tenté de lui disputer. Il falloit s'assurer » des Grands que leur éloignement de la » cour ne rendoit que plus redoutables. » Pour les gagner, ou du moins pour être » informé de tout ce qu'ils pourroient en» treprendre, il engagea son frere à s'unir

» étroitement avec eux. Il se déclaroit lui-
» même, de tems en tems, pour les sei-
» gneurs, contre les favoris; &, soutenant
» ou trahissant, tantôt un parti, tantôt l'au-
» tre, il eut l'adresse de se maintenir sur les
» ruines de tous les deux; assez ingrat pour
» sacrifier à son ambition l'honneur & les
» intérêts de son maître, assez heureux
» pour ne point faire naufrage dans la tem-
» pête qu'il excita lui-même en Castille. »

[1455.]

Henri IV, impatient de signaler les commencemens de son règne, ajoûte à ses armes deux branches de grenadiers, passées en sautoir, pour annoncer à toute l'Europe son projet de conquérir le royaume de Grenade; obtient de ses sujets des fonds extraordinaires pour les frais de la campagne; rassemble, en moins d'un mois, une armée de cinquante mille hommes; fait une irruption dans le territoire de Grenade, portant par-tout le fer & le feu; ne prend pas même de quoi dédommager la Castille des frais de la guerre; perd la confiance du soldat, qui le taxe de lâcheté; révolte les Grands, qui conspirent contre sa personne, & rentre triomphant dans Séville où il célèbre ses nôces avec l'infante de Portugal, âgée de dix-huit ans, & l'une des plus belles personnes de son siécle. Jean-

Bernard, archevêque de Tours, & ambassadeur de France, fit la cérémonie du mariage. Il y eut des fêtes magnifiques, pendant un mois; & chaque seigneur inventoit un spectacle nouveau, pour faire sa cour & montrer sa valeur, ou son adresse.

On ne se contenta pas des joûtes, des tournois, des carrousels, & de tous les autres exercices d'une galanterie guerriere, dans laquelle les Castillans ont toujours excellé; on imagina de donner à la Reine le spectacle d'une guerre, sans danger & sans horreur. Les troupes furent partagées en deux armées qui formerent deux camps; eurent de fréquentes escarmouches, l'une contre l'autre; se livrerent de petits combats, & en vinrent enfin à une bataille rangée. Chaque soldat n'étoit armé que d'un espece de fleuret, ou d'un bâton arrondi par le bout. L'Espagne, toute guerriere, ne connoissoit point alors d'autres fêtes, ni d'autres divertissemens.

[1455.]

D. Jean, roi d'Aragon, deshérite son fils, le prince de Viane, D. Carlos, si célèbre par ses malheurs. L'infante Blanche, sœur de D. Carlos, & qui avoit été répudiée par le prince des Asturies, (Voyez ci-dessus, page 527,) fut aussi deshéritée, parce qu'elle soutenoit les droits de son

frere, & les siens propres sur la couronne de Navarre. C'est ainsi que D. Jean disposoit d'un royaume qui ne lui appartenoit pas.

En épousant Blanche de Navarre, il n'avoit acquis aucun droit sur le royaume de son épouse, suivant cette clause du contrat de mariage, traduite littéralement d'après un manuscrit autenthique conservé dans le château de Lérins : « Que, si la reine Blanche meurt sans enfans, l'Infant son époux abandonnera réellement, & de fait, la possession du royaume qui ne lui appartenoit pas ; &, s'il y a des enfans, l'aîné sera successeur immédiat à la couronne, sans que son pere y ait aucun droit, si ce n'est en vertu de son mariage, & tant qu'il durera. »

Dans le testament de cette Princesse, dont l'original se conserve à Pampelune, après avoir confirmé le droit immédiat de D. Carlos à sa succession, elle l'exhorte « à ne point prendre le titre de Roi, ni la possession du royaume, que son pere ne lui ait auparavant donné sa bénédiction, son agrément & son consentement. » Le Roi regarda ces expressions comme une disposition testamentaire qui lui donnoit l'usufruit de la Navarre. La modération du fils, trop respectueux pour demander la couronne à son pere, y ajoûta une espece de droit fondé sur la possession ; & D. Jean dé-

Mara qu'il garderoit la couronne à titre d'usufruit. Les Navarrois attaquerent les prétentions du Roi, en faisant voir, » 1° qu'une possession de la couronne, en » survivance, étoit nulle, de droit, parce » qu'elle étoit contraire à une loi fonda» mentale de l'Etat, qui établissoit la suc» cession immédiate des enfans du pro» priétaire, à l'exclusion de tous autres; » 2° que les clauses, soit matrimoniales, » soit testamentaires, qui regardoient la » succession royale, ne pouvoient avoir » de force, qu'autant qu'elles avoient été » acceptées & jurées par les Etats du » royaume; 3° qu'en supposant même ce » consentement, le Roi étoit déchu de » ce privilége, par son second mariage, » puisque, suivant la coutume de Na» varre, de deux personnes mariées, le » survivant usufruitier jouit des biens de » sa partie défunte, par usufruit, tant qu'il » demeure en viduité, & perd son droit, » dès qu'il se remarie; 4° qu'une posses» sion usurpée, ou tolérée, ne peut jamais » fonder un droit légitime. »

On ne manqua pas de répondre à des objections si fortes; &, le parti vainqueur ayant mis le sceau de son autorité à ces réponses, « les Historiens eux-mêmes se sont » laissés surprendre, en regardant, comme » piéces originales, ce que l'intérêt & la

» passion avoient grossiérement altéré. »

Quand on lit l'Histoire la plus récente du royaume de Navarre, on est tenté de croire que Garibaï, en Espagne, & André Javin, en France, ont travaillé d'imagination sur cette matiere...

D. Carlos s'étoit adressé au roi d'Aragon, dès le commencement de ses disgraces, & l'avoit prié d'être l'arbitre entre son pere & lui. Les lenteurs qu'il éprouvoit, de la part de son oncle, le déterminerent à lui écrire en ces termes :

» Sérénissime Prince, très-excellent, très-haut
» & très-puissant Roi, mon Seigneur
» & mon Oncle ;

» Depuis la Lettre que j'écrivis à Votre » Altesse Royale, par vos hérauts-d'armes, » j'ai différé de l'instruire de ce qui me tou- » che, parce que j'attendois toujours la fin » de mes disgraces, & ma parfaite récon- » ciliation avec le Roi, mon redoutable » seigneur & pere. Dieu sçait les attentions » que j'ai eues, & les efforts que j'ai faits » pour mériter cette faveur... Mes propo- » sitions ne devoient pas, ce semble, être » rejettées par un pere, ni même par un » maître, puisqu'elles se sont toujours ré- » duites à de très-humbles supplications, » que je faisois au Roi, de vouloir bien me » regarder comme son fils, me traiter en

» pere, & me donner lieu de le servir
» comme je l'avois toujours désiré : seule-
» ment je lui demandois en grace de ne
» point s'abandonner aux suggestions de
» personnes mal-intentionnées, qui travail-
» lent à ma perte, & à la ruine de ce pau-
» vre royaume, qui lui a toujours obéi avec
» tant de zèle & de fidélité. Par la miséri-
» corde de Dieu, les difficultés s'applanis-
» soient; & je me flatois déja d'avoir ob-
» tenu une paix si desirée, lorsque le comte
» de Foix, & ma sœur, l'infante Eléonore
» son épouse, sont arrivés à Barcelone.
» J'aurois dû espérer que leur présence hâ-
» teroit mon bonheur : ce sont eux, au
» contraire, qui ont rompu toutes les voies
» de conciliation, & qui nous ont replon-
» gés dans un si profond abîme de maux
» & de scandales, que je n'ose plus en es-
» pérer une issue favorable, à moins que la
» bonté de Dieu, & l'autorité que vous
» avez sur nous, ne nous en retire. Je
» craindrois d'ennuyer Votre Majesté
» Royale, si je lui exposois en détail
» les procédés que le Comte a eus, &
» qu'il a encore à mon égard : vous con-
» noîtrez, par le détail qu'on vous en fera,
» ses attentats sur les droits de votre cou-
» ronne. François de Balbastro, mon se-
» crétaire, vous informera pleinement de
» tout ce que je pourrois vous en dire : je

» me suis déterminé à le députer vers Vo-
» tre Altesse, ne me trouvant pas en situa-
» tion de lui envoyer une solemnelle am-
» bassade. Je supplie Votre Majesté de l'en-
» tendre, d'ajoûter foi à ce qu'il lui dira de
» ma part, & d'employer l'autorité royale
» pour casser & annuller des Actes si desho-
» norans. Empêchez qu'on ne me pousse
» aux dernieres extrémités, & disposez de
» de moi, comme de celui qui se fera tou-
» jours un devoir de vous respecter, de
» vous servir comme son seigneur & son
» pere. Fasse le Seigneur-Dieu que votre
» gloire soit immortelle, & votre vie per-
» pétuelle. De la ville de Poitiers, le vingt-
» huitieme du mois de Mai, l'année *mil*
» quatre cents cinquante-six.

» Votre très-humble & obéissant neveu
» LE PRINCE DE NAVARRE,
» Duc de Nemours & de
» Gandie.»

D. Carlos se rendoit alors à la cour de France, où il trouva une compassion d'autant moins équivoque que Charles VII n'étoit rien moins que disposé à approuver les révoltes d'un fils contre son pere. Après dix ans de désobéissance, le dauphin, (Louis XI,) venoit tout récemment de se retirer dans les Etats du duc de Bourgogne.

Le roi d'Aragon écrivit au Prince de se

rendre incessamment auprès de sa personne, & le reçut avec une amitié encore plus fondée sur l'estime que sur les liens du sang. Il prit ses intérêts à cœur; mais le roi de Navarre n'en fut que plus outré & plus inflexible.

Le prince de Navarre avoit l'esprit fort orné. Il étoit connu & estimé, parmi les sçavans, par des ouvrages qu'il avoit composés dans des tems plus tranquilles. C'étoit la meilleure recommandation qu'il pût avoir auprès d'Alphonse qui aimoit les gens de lettres, & qui en avoit rassemblé un grand nombre de toutes les nations. Il les entretenoit honorablement dans son palais, & passoit avec eux tout le tems que ses occupations guerrieres & politiques lui laissoient de libre. « Ce fut au » milieu d'eux, & sur une espece de Par» nasse, dit un auteur Espagnol, qu'il ac» cueillit son neveu. Ils eurent ensuite des » entretiens particuliers, où le Roi fit au » Prince des reproches sur ce qu'il avoit » pris les armes, en lui représentant que, » dans un pere, tout est respectable, jus» qu'aux torts qui doivent être dissimulés.» D. Carlos rejetta cette faute sur sa bellemere, qui prétendit s'emparer du thrône, & sur la révolte générale des esprits, qui fit courir aux armes, pour fermer l'entrée du royaume à une étrangere, dont les

loix défendoit de reconnoître l'autorité.
» Mais, seigneur, ajoûta-t-il, j'ai un crime
» originel que la prison n'a pu effacer: je
» jouirois tranquillement de la Navarre; on
» me trouveroit digne d'une couronne, si
» l'ordre de la naissance ne me faisoit pas
» l'héritier de celles que vous possédez. La
» Reine ne me pardonne pas un droit d'aî-
» nesse, qui peut un jour rendre son fils mon
» sujet. On me déclare indigne de la succes-
» sion de ma mere, afin que je ne puisse
» prétendre à la vôtre; & l'on transporte
» à ma sœur le royaume de Navarre, pour
» faire tomber plus sûrement à mon frere
» celui d'Aragon. »

[1457.]

Le roi de Navarre assemble les Etats généraux à Estella, & y fait déclarer son fils, rebelle, contumace & déchu de tous ses droits de succession. Les partisans du Prince s'assemblent aussi-tôt à Pampelune, y reconnoissent D. Carlos pour Roi, le proclament, & lui prêtent, quoiqu'absent, le serment de fidélité. Cette démarche fit reprendre les armes, parce qu'on l'attribuoit au desir passionné, que le jeune Prince avoit de monter sur le thrône.

C'est ainsi qu'en ont parlé les écrivains antérieurs au nouvel historien de Navarre, qui a répandu un grand jour sur cette par-

tie de son ouvrage, par la découverte des Lettres de D. Carlos. Il écrivit en ces termes, (de Naples, le vingt-huit d'Avril,) à D. Jean de Beaumont, son chancelier. « J'ai » appris, depuis quelques jours, que vous » m'avez proclamé Roi, & je ne puis vous » exprimer le désespoir où cette nouvelle » m'a jetté. Quelle raison, quel motif a » pu vous déterminer à une entreprise qui » nous replonge dans un abîme de maux? » Mon unique desir, je vous l'avois mar- » qué en vous quittant, & le but que je » me proposois dans un si pénible voyage » étoit de faire ma Paix & la vôtre, par » l'entremise du roi d'Aragon, mon sei- » gneur & mon oncle. Le soin de ma » gloire, vos intérêts & votre devoir » n'auroient-ils pas dû vous faire entrer » dans mes vues? Qu'avez-vous fait par » une déclaration si à contre-tems? Vous » avez décrié la cause que vous défendez; » vous avez terni ma réputation dans le » monde; vous avez éloigné la fin de nos » malheurs; vous m'avez exposé à la juste » indignation du Roi, mon oncle, dont la » protection fait toute ma ressource; vous » avez mis en danger la vie du conné- » table, & celle des autres ôtages qui sont » à la merci de mon pere; enfin vous avez » aliéné de moi & de vous l'esprit de bien » des personnes qui étoient dans nos inté-

» rêts. Je vous ordonne & je vous con-
» jure, par la fidélité que vous me devez,
» par l'amour que vous avez pour ma per-
» ſonne, par le zèle que vous avez tou-
» jours montré pour mon honneur & pour
» mon ſervice, d'empêcher qu'on ne me
» donne, dans la ſuite, un titre qu'il ne me
» convient pas de diſputer à mon pere,
» & qui d'ailleurs n'ajoûte rien à mes droits.
» J'ai bien conçu que les procédés indi-
» gnes qu'on a tenus contre moi, dans l'aſ-
» ſemblée d'Eſtella, vous avoient déterminé
» à une eſpece de repréſailles; mais c'étoit
» à vous d'attendre mes ordres, pour les
» exécuter en ſujets obéiſſans. Je vous en-
» verrai bientôt des perſonnes affidées,
» avec des inſtructions ſurtout ce qu'il
» convient de faire. Le roi d'Aragon, mon
» ſeigneur & mon oncle, fera partir, en
» même tems, des ambaſſadeurs. Je me
» flate que leur ſageſſe, & votre concert
» avec eux, nous rétabliront dans notre
» premiere tranquillité. Mais j'ai voulu vous
» inſtruire, par avance, du chagrin que m'a
» cauſé votre zèle précipité, & vous aver-
» tir que, ſi vous perſévérez dans votre ré-
» ſolution, vous encourrez mon indigna-
» tion & mon reſſentiment. »

[1458.]

Alphonſe VI, roi d'Aragon, le héros de

ſon ſiécle, meurt, au moment qu'il alloit terminer heureuſement l'affaire de ſon neveu D. Carlos. Ce jeune Prince, plus malheureux qu'il ne l'avoit encore été, donna alors « l'exemple du déſintéreſſement le » plus noble, en refuſant un ſceptre que » preſque tous les peuples du royaume de » Naples lui déféroient; » &, craignant que ſa préſence ne donnât quelques ombrages, ou n'inſpirât des eſpérances ſéditieuſes, il quitta Naples, & ſe refugia en Sicile. Réſolu de ſauver ſa vertu & ſes amis, à quelque prix que ce fût, il ſe livre à la merci de ſon pere qui venoit d'hériter du royaume d'Aragon. Séduit par les apparences trompeuſes d'une tendreſſe paternelle, il ſe rend à Majorque, y eſt reçu, plutôt en priſonnier d'Etat qu'en héritier préſomptif de la couronne, & ſe voit expoſé à de nouvelles tempêtes, lorſqu'il ſe flatoit d'arriver au port.

[1459.]

Le roi de Caſtille ne ceſſoit pas d'épuiſer ſes finances, par des libéralités qui alloient juſqu'à la profuſion. Diégue Arias, ſon grand-threſorier, vint lui repréſenter la néceſſité d'une réforme parmi les officiers du palais, dont le nombre s'augmentoit chaque jour, & ſur-tout dans les gratifications extraordinaires qu'il leur accordoit;

Le Monarque le congédia avec cette réponse : « Si j'étois Arias, je songerois plus » à épargner qu'à donner. » Ce Prince disoit sans cesse : « Un Roi doit donner aux » uns, parce qu'ils sont bons ; & aux autres, pour qu'ils le deviennent... L'unique avantage des richesses, c'est de pouvoir en faire part aux autres. » Il avoit encore d'autres maximes, également dignes des plus grands Princes, mais dont il abusoit pour autoriser une prodigalité qui se répandoit sur des favoris, ou plutôt des mignons, gens nouveaux, pour la plûpart, & sans autre mérite que celui d'être revêtus des premieres dignités du royaume.

D. Bertrand de la Cuéva, qui, de simple gentilhomme étoit devenu Majordome, ou Grand-Maître de la Maison du Roi, & l'ordonnateur de toutes les fêtes, en donna une dont le détail pourra servir à connoître le goût de ce siécle. « A un retour de » chasse, il parut en champ clos, avec la » livrée & les chiffres de la Reine sur ses » armes, précédé de ses écuyers déguisés » en sauvages, & chargés de publier qu'ils » ne permettoient le passage à aucun cavalier qui meneroit une dame, à moins » qu'il ne promît de joûter six fois avec » leur maître, ou de laisser à la barriere le » gantelet de la main droite. La galanterie » étoit un peu forte, Le Roi, bien loin d'y

» trouver à redire, fit placer toutes les da-
» mes de la cour, & se plaça lui-même
» avec la Reine dans une espece de gale-
» rie qu'on avoit pratiquée des deux côtés
» de l'arène où les combattans devoient
» faire assaut. Ils se présenterent en grand
» nombre : D. Bertrand les reçut l'un
» après l'autre, & l'emporta sur tous.
» Quelques-uns sortirent seulement du
» combat, avec un égal avantage, trois
» fois vaincus, & trois fois vainqueurs. Ceux-
» là se rangeoient, le long de la barriere,
» sous une espece d'arc, d'où pendoient
» les lettres de l'alphabet, en caracteres d'or.
» Pour prix de leur adresse, il en prenoient
» qu'ils attachoient au fer de leur lance ; &
» c'étoit celle qui commençoit le nom de
» la dame au service de laquelle ils étoient
» dévoués.

» Au sortir de la joûte, D. Bertrand con-
» duisit toute la cour dans un jardin où il
» donna un festin dont la délicatesse &
» la magnificence surpasserent tout ce qu'on
» avoit vu jusqu'alors en ce genre. Le roi
» de Castille, transporté de joie, accabloit
» son favori de louanges & de caresses, &,
» pour immortaliser une action dont il ne
» sentoit pas l'indécence & le ridicule, il
» résolut d'établir un monument qui en per-
» pétuât le souvenir. Ce monument sub-
» siste encore : c'est le fameux monastere de

» S. Jérôme DEL PASSO, (du Pas,) dans
» le voisinage de Madrid, qui fut ainsi
» nommé, parce qu'on le fit bâtir dans
» l'endroit même, où D. Bertrand avoit
» défendu UN PAS, en l'honneur de la
» Reine, contre tous les cavaliers Castil-
» lans. »

[1461.]

Le prince de Viane, D. Carlos, « que
» la haine de son pere, les persécutions de
» sa belle-mere, & l'amour des peuples
» ont rendu si célèbre dans l'Histoire d'Espa-
» gne, » se reproche publiquement à la
mort, & désavoue avec les marques de la
douleur la plus sincere l'emportement qui
lui avoit fait prendre les armes contre son
pere. « Il en demanda pardon, en présence
» de toute sa cour qu'il voulut rendre té-
» moin de son repentir, parce qu'elle avoit
» été complice de sa désobéissance. » Il fit
son testament qui ne contenoit que trois
articles. 1° Il instituoit, pour son héritiere
au royaume de Navarre, la princesse Blan-
che, sa sœur, conformément aux dispositions
du Roi son aïeul, & de la Reine
sa mere. 2° Il léguoit au Roi, son pere,
mille florins qui lui devoient être payés
par la Princesse son héritiere. 3° Il dispo-
soit de tous ses biens libres, par portions
égales, en faveur de ses enfans naturels,
qu'il

qu'il déclara être au nombre de trois, & dont le plus jeune n'avoit que deux ans. La mort de D. Carlos parut à tout le monde avoir été préparée dans le dernier repas qu'il fit avec la reine d'Aragon, sa belle-mere.

[1462.]

Jeanne, reine d'Aragon, se rend en Catalogne, avec Ferdinand son fils, & déconcerte les projets des habitans de Barcelone, en se présentant aux portes de leur ville, avec une intrépidité au-dessus de son sexe. « Le peuple qui, deux heures aupara-» vant, lui donnoit les plus horribles malé-» dictions, l'appellant tout haut la Meur-» triere de D. Carlos, respecta le courage » avec lequel elle bravoit sa fureur. » Elle se rendit d'abord à la sale du conseil, où elle présenta son fils aux députés des trois ordres, lui fit prêter le serment accoutumé, & déclara qu'en qualité de tutrice du Prince, elle se chargeoit du gouvernement de la Catalogne. Elle conclut, peu de tems après, la paix avec la Castille, par l'adresse qu'elle avoit eue de mettre dans ses intérêts presque tous les ministres de ce royaume.

[1462.]

Blanche est sacrifiée à l'ambition de sa sœur cadette, la comtesse de Foix, qui s'en-

gageoit au Roi, son pere, de lui abandonner, tant qu'il vivroit, le pouvoir souverain dans la Navarre. On enleve l'Infante pour la remettre entre les mains du comte & de la comtesse de Foix. Péralta, un des plus grands seigneurs de Navarre, se charge de la conduite en France, & la mene dabord dans un château qui lui appartenoit à Roncevaux : « Chevalier, lui » dit-elle, ayez compassion de la plus malheureuse Princesse qui fut jamais dans le » monde ; souvenez-vous des bienfaits que » vous avez reçus du Roi mon ayeul, & » de la Reine ma mere. Vous pouvez aujourd'hui vous acquitter envers moi de » tout ce que vous leur devez ; *un tems* » viendra que mon pere lui-même vous » sçaura gré de m'avoir accordé la grace » que je vous demande. Je n'exige pas que » vous me rendiez la liberté ; gardez-moi » dans ce château : j'y demeurerai toute » ma vie ; mais ne prenez point sur vous » la honte de m'avoir mené dans un exil » où l'on abrégera mes jours, comme on » a abrégé ceux de mon frere. » Péralta ne se laissa point fléchir ; mais l'Infante sçut tromper sa vigilance, en laissant à Roncevaux une protestation contre la violence qu'on lui faisoit. Elle déclare, dans cet Ecrit daté du vingt-trois Avril, « qu'ayant appris » qu'on veut la mettre entre les mains du

» roi de France ou du comte de Foix, pour » tirer d'elle une renonciation forcée à la » couronne de Navarre, en faveur de l'in- » fante Eléonore, comtesse de Foix, ou » de l'infant Ferdinand d'Aragon ; elle » désavoue, par avance, les Actes qui pour- » roient paroître, dans la suite, sous son nom, » & même avec sa signature. Elle proteste, » en particulier, de nullité contre toute re- » nonciation qu'elle auroit faite en faveur » de sa sœur Eléonore, des enfans de sa » sœur, ou de toute autre personne, si ce » n'est que ce ne fût en faveur du roi de » Castille, ou du comte d'Armagnac. » Ce dernier étoit du sang de Navarre, par sa mere. Arrivée à S. Jean-Pied-de-Port, elle expédia une procuration pour traiter de sa liberté, par tous les moyens possibles, & pour conclure même, s'il étoit besoin, son mariage avec tel Roi ou tel Prince qu'on jugeroit à propos. Enfin elle fait une cession ou donation de la Navarre, & de tous les Etats qui lui appartenoient, à D. Henri, roi de Castille « parce que personne n'est plus » en état que ce Prince de la délivrer de » la tyrannie où elle va être exposée, de » venger sa mort, & d'enlever à ses meur- » triers le fruit de leur crime. » Cet Acte est daté du dernier jour d'Avril, mil quatre cents soixante deux ; &, depuis ce jour, l'infante Blanche ne donna plus aucun signe

de vie. On la renferma dans le château d'Ortez, où l'on prétend qu'elle fut d'abord empoisonnée, mais qu'on eut soin de cacher sa mort précipitée, pour ne pas augmenter les soupçons, déja trop répandus, que la mort de son frere avoit eu le même principe.

[1462.]

La reine de Castille accoucha d'une Princesse qui fut nommée Jeanne, du nom de sa mere, & surnommée LA BERTRANÉE, à cause de D. Bertrand de la Cuéva, qu'on soupçonnoit d'en être le pere. Le Roi n'omit rien pour que cet évènement eût la plus grande solemnité; & les fêtes que les Grands donnerent tour-à-tour, durerent jusqu'à l'assemblée des Etats, où la Princesse, qui n'avoit que deux mois, fut apportée dans son berceau, & reconnue pour héritiere de la couronne. L'infant Alphonse & l'infante Isabelle furent les premiers à lui prêter serment, avec les mêmes seigneurs qui, dans la suite, lorsqu'ils eurent besoin d'un prétexte pour se révolter, firent un crime au Roi d'avoir reconnu Jeanne pour sa fille.

[1462.]

La reine de Castille court risque de perdre la vie, par un accident singulier.

» Comme elle se reposoit dans sa cham-
» bre, l'après-midi, un rayon de soleil se
» dardant sur elle, à travers la convexité
» d'une vitre, mît le feu à ses cheveux qui
» étoient d'un blond ardent, & parfumés
» d'essences. Le saisissement la fit accoucher,
» sur le champ, d'un garçon dont elle étoit
» grosse de trois mois. La violence de cet
» accouchement, le chagrin de perdre un
» fils, la crainte de n'en plus avoir, &
» le danger qu'elle courut d'être brûlée
» vive, ce qui seroit arrivé, si ses femmes
» ne l'avoient secourue promptement, firent
» sur elle une impression qui la mit à l'ex-
» trémité. »

[1462.]

Les Catalans travailloient à s'établir en République, & proposoient au roi de France, Louis XI, de le reconnoître pour leur protecteur, s'il vouloit les secourir. Le roi d'Aragon para le coup, en détachant Louis XI du parti des Révoltés. Les deux Monarques eurent une entrevue à Sauveterre en Béarn: D. Jean qui n'avoit pas le tems de négocier, & qui se croyoit trop heureux d'obtenir de Louis un prompt secours contre les Catalans, s'obligea de payer douze cents mille écus à son nouvel allié, pour l'indemniser des frais qu'il auroit à faire. Il donna les comtés de Rous-

fillon & de Cerdagne en engagement, jusqu'à ce que l'obligation fût acquittée ; & la perception des revenus devoit tenir *lieu* d'intérêts, sans rien diminuer du capital.

[1463.]

Les Catalans, abandonnés de la France, ont recours à la Castille, & continuent de combattre contre l'Aragon. On convient enfin de choisir Louis XI pour arbitre. Ce Prince étoit à Bayonne où il rendit sa sentence arbitrale, en présence des ambassadeurs des parties intéressées. « Il ne fut » pas peu surpris de voir les deux *ministres* » de Castille, l'archevêque de *Tolède*, & » le marquis de Villéna, lui parler plus for- » tement en faveur de l'Aragonnois, que » les ministres même d'Aragon. Charmé » de trouver des traîtres si accrédités en Cas- » tille, il se les attacha par de fortes pen- » sions, espérant s'en servir au besoin. »

[1463.]

Le roi de Castille a une entrevue avec le roi de France. La plûpart des historiens Espagnols ont fait de longues descriptions de cette conférence. Mariana se contente de traduire en sa langue le récit de Philippe de Commines. « Cet historien Fran- » çois, dit-il, est si célèbre, qu'on peut le » comparer avec les plus illustres historiens

» de l'antiquité. » Nous insérons ici le récit même de Commines, & dans son ancienne naïveté.

» Grand folie est à deux Princes, qui sont » comme égaux en puissance, de s'entre-» voir, sinon qu'ils fussent en grande jeu-» nesse, qui est le tems qu'ils n'ont d'autres » pensées qu'à leurs plaisirs. Mais depuis que » l'envie leur est venue d'accroître les uns » sur les autres, encore qu'ils n'y eût nuls » périls de personnes, ce qui est quasi im-» possible, si accroît leur malveillance & » leur envie : par quoi vaudroit mieux » qu'ils pacifiassent leurs différends, par » sages & bons serviteurs, comme j'ai » dit plus au long en ces Mémoires : mais » encore veux-je dire quelques expérien-» ces que j'ai vues & sçues de mon tems. » Peu d'années après que notre Roi, » (Louis XI,) fut couronné, & avant le » Bien public, (la guerre de 1465, qui fut » appellée du Bien public,) se fit une vue » du roi de France & du roi de Castille, » qui sont les plus alliés Princes qui soient » en la Chrétienté : car ils sont alliés de » roi à roi, & de royaume à royaume, & » d'homme à homme, & obligés, sur gran-» des malédictions, de les bien garder. A » cette vue vint le roi Henri de Castille, » bien accompagné jusqu'à Fontarabie ; & » le Roi étoit à Saint-Jean-de-Luz, qui est

» à quatre lieues : chacun étoit aux confins
» de son royaume. Je n'y étois pas, mais
» le Roi m'en a conté, & monseigneur du
» Lau. Aussi m'en a été dit en Castille, par
» aucuns seigneurs, qui étoient avec le roi
» de Castille : & y étoit le grand-maître de
» l'ordre de Saint-Jacques (Pachéco, alors
» marquis de Villéna, qui fut depuis grand-
» maître de l'ordre de Saint-Jacques,) &
» l'archevêque de Tolède, (D. Alphonse
» de Carillo,) les plus grands de Castille,
» pour lors : aussi y étoit le comte de Lé-
» desme, (Bertrand de la Cuéva, comte
» de Lédesma,) son mignon, en grand
» triomphe, & toute sa garde qui étoit de
» trois cents chevaux de Maures de Gre-
» nade, dont il y en avoit plusieurs Né-
» grins. Vrai est que le roi Henri valoit
» peu de sa personne; & donnoit tout son
» héritage, & se le laissoit prendre, à qui le
» vouloit, ou le pouvoit prendre.

» Notre Roi étoit aussi fort accompagné,
» comme avez vu qu'il en avoit bien de
» coutume; &, par spécial, sa garde étoit
» belle. A cette vue se trouva la reine d'Ara-
» gon, pour quelque différend qu'elle avoit
» avec le roi de Castille... De ce diffé-
» rend le Roi fut le juge. »

» Pour continuer ce propos, que la vue
» des grands Princes n'est point nécessaire;
» ces deux-ci n'avoient jamais eu différend,

» ne rien à départir, & se virent, une fois
» ou deux seulement, sur le bord de la ri-
» viere, qui départ les deux royaumes,
» à l'endroit d'un petit château appellé
» Heurtebise: & passa le roi de Castille, du
» côté de deçà. Ils n'arrêterent guères,
» sinon autant qu'il plaisoit à ce grand-maî-
» tre de Saint-Jacques, & à cet archevê-
» que de Tolède. Par quoi le Roi chercha
» leur accointance; & vindrent devers lui
» à Saint-Jean-de-Luz: & prit grande in-
» telligence & amitié avec eux, & peu
» estima leur Roi. La plûpart des gens des
» deux Rois étoient logés à Bayonne, qui
» d'entrée se battirent très-bien, quelque al-
» liance qu'il y eût, aussi sont-ce langues
» différentes. Le comte de Lédesme passa
» la riviere, en un bateau, dont la voile
» étoit de drap d'or: & avoit des brode-
» quins fort chargés de pierreries, & vint
» vers le Roi; toutesfois il n'étoit pas vrai
» Comte, mais avoit largement biens, &
» depuis je le vois duc d'Albourg, (d'Al-
» buquerque,) & tenir grande terre en
» Castille: aussi se dressoient mocqueries
» entre ces deux nations si alliées. Le roi
» de Castille étoit laid, & ses habillemens
» déplaisans aux François qui s'en mocque-
» rent. Notre Roi s'habilloit fort court, &
» si mal, que pis ne pouvoit; & un mau-
» vais chapeau, différent des autres, & une

» image de plomb dessus. Les Castillans
» s'en mocquoient, disoient que c'étoit par
» chicheté : en effet, ainsi se départit cette
» assemblée pleine de mocquerie & de pi-
» que ; & oncques depuis, ces deux rois ne
» s'entr'aimerent : & se dresserent de grands
» brouillis entre les serviteurs du roi de
» Castille, qui ont duré jusqu'à sa mort :
» & j'ai vu le plus pauvre Roi abandonné
» de ses serviteurs que je vey jamais. La
» reine d'Aragon se doulut de la sentence
» que le Roi donna au profit du roi de Cas-
» tille : elle en eut le Roi en grande hayne,
» le roi d'Aragon aussi. »

Il s'en falloit bien que cette sentence fût au profit de la Castille : elle étoit toute à l'avantage du roi d'Aragon ; mais le mécontentement dont parle Commines étoit un jeu concerté pour tromper plus sûrement Henri sur l'exécution d'un traité que Louis XI ne se piqua point d'honneur de garantir. Il n'étoit pas pressé de voir finir les démêlés entre les rois Espagnols.

[1464.]

L'archevêque de Tolède, & le marquis de Villéna, exclus du conseil & éloignés de la cour, d'une maniere insultante, se vengent, en se liguant avec les seigneurs mécontens, qui étoient en grand nombre, & qui n'attendoient qu'une occasion favo-

rable pour s'élever contre le Gouvernement. Après plusieurs assemblées secrettes, les conjurés convinrent, à la pluralité des suffrages, « qu'on commenceroit par se ren-
» dre maître des personnes de l'infant Al-
» phonse, frere du Roi, & de l'infante Isa-
» belle, sa sœur; que l'Infant seroit dé-
» claré Prince des Asturies, & héritier du
» thrône, sans faire aucune mention de la
» princesse Jeanne, dont la naissance de-
» voit être ensevelie dans un éternel ou-
» bli; qu'après avoir assuré la succession
» légitime dans la Maison Royale, on tra-
» vailleroit à la réforme de l'Etat, &, en
» particulier, de la Cour; on demanderoit
» l'éloignement du favori, Bertrand de la
» Cuéva, avec la restitution des dignités
» & des richesses que le Roi avoit prodi-
» guées à des sujets sans mérite; enfin on
» prendroit des mesures pour la conquête
» de Grenade. » Le roi d'Aragon signa ce plan de confédération, avec la Reine son épouse, & son fils Ferdinand. Villéna se chargea d'affoiblir le parti de son maître, en lui débauchant ceux qui lui étoient encore attachés, & employa cette fourberie pour attirer D. Alphonse de Fonséca, archevêque de Séville, que les conjurés désespéroient de pouvoir jamais gagner.
» Il fit sçavoir au Roi, dans le dernier se-
» cret, que Fonséca, son premier ministre,

» le trahiſſoit, & qu'il étoit de la conſpi-
» ration avec deux ou trois autres perſon-
» nes, qui, comme lui, étoient convenus de
» ſervir la Ligue, en paroiſſant attachés à
» leur devoir; qu'il lui conſeilloit de les
» faire arrêter, & ſur-tout de s'aſſurer de
» la perſonne du Prélat. Le Roi, ſans au-
» tre examen, donna des ordres en con-
» ſéquence. En même tems, Villéna, qui
» jouoit un double jeu, fit avertir l'arche-
» vêque de ſe tenir ſur ſes gardes, & lui
» donna des preuves qu'on devoit attenter
» à ſa liberté. » L'artifice réuſſit; &, après une ſi noire trahiſon, le perfide parut à la cour, avec un air de confiance, qui le juſtifia dans l'eſprit du Roi.

» Si les Grands avoient ſuivi le premier
» projet qu'on leur préſentat & qui étoit
» de s'adreſſer au roi de Portugal pour être
» appuyés dans leurs prétentions contre le
» nouveau miniſtre, il eſt certain, dit un
» écrivain judicieux, que les plaintes, &
» les manifeſtes qu'ils mirent au jour, n'au-
» roient point intéreſſé l'honneur de leur
» Souveraine qui étoit la ſœur du Roi de
» Portugal. Le prétendu commerce de
» cette Princeſſe avec le comte de Lédeſma
» auroit été regardé comme une galanterie
» ſans conſéquence, & l'on ſe ſeroit bien
» donné de garde d'attaquer la naiſſance de
» ſa fille. Ce fut donc le caprice, l'incli-

» nation, ou l'intérêt des Grands, qui dé-
» cida, pour les siécles à venir, de la ré-
» putation de la Reine, & du sort de la
» princesse des Asturies. »

[1464.]

Après avoir inutilement épuisé l'artifice pour se saisir des Princes, & même de la personne du Roi, les conjurés se déciderent à une guerre ouverte. Ils composerent une espece de Manifeste, qui contenoit quatre chefs de plaintes, & en formerent une Lettre insolente au Roi, qu'ils firent signer aux habitans de Burgos, afin que cette démarche parût autorisée des trois-états. On se plaignoit, « 1° que les
» Maures, sous les yeux du Roi, & sous
» la protection de ses ministres, faisoient
» une profession publique de leur religion,
» & commettoient impunément les plus
» grands crimes; 2° que les charges de
» judicature se donnoient, à prix d'ar-
» gent, aux plus indignes sujets, qui ven-
» doient à leur tour la justice, & qui
» ruinoient le peuple par leurs concus-
» sions; 3° qu'en instituant le comte de
» Lédesma, grand-maître de S. Jacques,
» on dépouilloit l'infant Alphonse d'un bien
» qui lui appartenoit; 4° que Jeanne, fille
» de la Reine, étant née d'un adultere,
» n'avoit pu être reconnue héritiere du

» royaume, qu'en faisant violence à la li-
» berté des suffrages, & aux loix fonda-
» mentales de la monarchie. »

L'avis du conseil fut que, sans donner le tems aux factieux de se fortifier, il falloit marcher à eux, leur livrer bataille, & les dissiper; mais le Roi aima mieux conférer avec le marquis de Villéna, qui, profitant toujours de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son maître, lui fit signer deux articles, après avoir obtenu, pour préliminaire du traité, qu'on remît l'infant D. Alphonse entre les mains des conjurés. Par le premier article, le roi de Castille s'obligeoit à « reconnoître son frere pour
» héritier de la couronne, & à lui faire
» prêter le serment, en cette qualité, *moyen-*
» *nant* une ridicule promesse de mariage
» entre le jeune Alphonse qui n'avoit
» qu'onze ans, & la prétendue princesse des
» Asturies, qui n'en avoit pas encore trois.
» C'étoit faire un aveu bien précis de son
» impuissance, de l'infidélité de la Reine,
» & de l'illégitimité de la Princesse : aussi
» les Grands s'en prévalurent-ils, dans la
» suite en faveur d'Isabelle. »

Par le second article, le Roi consentoit qu'on nommât quatre commissaires, & un sur-arbitre, pour régler, à la pluralité des voix, les affaires de l'Etat; &, en attendant leur décision, il s'engageoit à vivre, en sim-

ple particulier, dans la ville d'Almédo. Mais, trahi par les arbitres même qu'il avoit choisis, il fut contraint de revenir à son conseil, & de prendre les armes.

[1465.]

Les Navarrois & les Catalans continuoient de combattre contre le roi d'Aragon. Une victoire que ce Prince remporta donnoit le dernier coup à la rebellion, sans une ruse fort singuliere de D. Bertrand d'Armendarez. Ce capitaine, après avoir vu tailler en piéces une partie des troupes qu'il commandoit, se retira du côté de Cervéra qu'on assiégeoit, & qu'il étoit important de secourir. Il fit halte, à quelque distance du champ de bataille, y recueillit la plus grande partie des fuyards, mit à couvert le convoi qui étoit destiné pour la ville assiégée, & eut la hardiesse d'y marcher en vainqueur. L'officier, qui étoit resté pour commander au blocus de la place, se retire à son approche ; & Armendarez, en y faisant entrer des troupes & des vivres, trouva dans la défaite le même avantage qu'on se proposoit de tirer de la victoire.

[1465.]

Les Ligueurs Castillans, rassemblés à Avila, ne songerent qu'à consommer leur attentat, par une scène aussi horrible qu'ex-

travagante. Un mercredi, cinquième de Juin, on choisit, hors des murs d'Avila, un lieu commode, dans une plaine très-vaste. On y éleva un théatre immense, sur lequel on plaça un simulacre de D. *Henri*, assis sur un thrône, & revêtu de longs voiles de deuil, comme un Roi criminel. Il avoit la couronne en tête, le sceptre en main, & l'épée au côté. L'infant D. Alphonse, frère de D. Henri, l'archevêque de Tolède, le marquis de Villéna, le grand-maître de l'ordre d'Alcantara, les comtes de Bénavente, de Placentia, & quantité d'autres seigneurs, se rangerent autour de la statue, tandis qu'un peuple innombrable accouroit pour être *témoin* de cette affreuse momerie.

» Un hérault lut à haute voix la sentence » qu'on avoit rendue contre D. Henri. C'é» toit un Acte en forme, qui lui imputoit » des crimes exécrables, & qui contenoit » quatre chefs principaux. Au premier, la » sentence déclaroit Henri déchu de la di» gnité royale: aussi-tôt l'archevêque de To» lède, s'approchant de l'effigie, lui ôta la » couronne: au second, le comte de Pla» centia lui enleva l'épée, parce que, sur » cet article, le Roi méritoit, suivant la sen» tence, de perdre l'administration de la » justice. A la lecture du troisieme chef, » au sujet duquel on le condamnoit à quit-

» ter le gouvernement, le comte de Bénavente lui ôta le ſceptre qui en eſt le ſymbole. Enfin, au quatrieme grief, pour lequel on le jugeoit indigne du thrône, D. Diégo Lopez de Stuniga, frere du comte de Placentia, renverſa le ſimulacre de ſon ſiége, en prononçant des paroles abominables. »

» Pour achever le dernier acte, qui étoit le but qu'on ſe propoſoit, les Conjurés environnent le jeune Alphonſe, le levent ſur leurs épaules, & le déclarent Roi de Caſtille, au ſon des trompettes, enſeignes déployées. Le peuple ne manqua pas de crier : CASTILLE! CASTILLE! POUR LE ROI D. ALPHONSE! Pendant que les ſeigneurs venoient, l'un après l'autre, lui baiſer la main, & le reconnoître avec les cérémonies accoutumées, ce Prince, qui n'avoit que douze ans, diſtribua pluſieurs graces, d'un bien qui ne lui appartenoit pas; ou plutôt il autoriſa la déprédation des Confédérés qui ſe payoient par leurs mains, aux dépens d'un royaume uſurpé. » On obſerve que, préciſément un ſiécle auparavant, la même choſe, à-peu-près, étoit arrivée en Caſtille. (Voyez ci-deſſus, page 442.) Diégo Henriquez, auteur d'une Chronique de ſon tems, fait, à ce ſujet, une autre obſervation; c'eſt que « les quatre ſeigneurs qui porte-

» rent leurs mains sacriléges sur l'effigie
» royale, étoient tous étrangers à la Cas-
» tille. »

[1465.]

Les Ligueurs se tromperent sur les suites qu'ils se promettoient de leur attentat. Le spectacle d'un Roi traité avec tant d'outrages, réveilla la fidélité qui n'étoit pas éteinte dans tous les cœurs. Quantité de Grands accoururent au secours du Roi légitime; & bientôt il se vit à la tête d'une armée de cent mille hommes. Il n'en falloit pas tant pour écraser la Ligue; & Villéna, qui l'appréhendoit, proposa un accommodement. On convint d'une *trève de* cinq mois, pendant laquelle on négocieroit la paix. Henri signa le traité, congédia son armée qu'il paya avec sa profusion accoutumée, & replongea son royaume dans les horreurs de la guerre civile.

[1465.]

La Ligue fut décréditée dans l'esprit du peuple, par une insulte qu'elle reçut à Simancas. Tous les domestiques s'aviserent un jour d'imiter la comédie de l'effigie déthrônée, & fabriquerent une représentation de l'archevêque de Tolède, en habits pontificaux. Après l'avoir jugée, condamnée, traînée par les rues, ils la por-

terent hors de la ville, la brûlerent aux yeux des Confédérés, qui tenoient la place investie, & crierent de toutes leurs forces : « Ainsi périsse le perfide, le traître, » le nouvel Opas ! » Ils faisoient allusion à l'évêque Opas qui avoit abusé des bienfaits du roi D. Rodrigue, pour introduire les Maures en Espagne. (Voyez ci-dessus, page 127.)

[1465.]

Le comte de Foix voulant profiter de la guerre civile, entre en Castille, surprend Calahorra, & met le siége devant Alfaro. Les habitans repoussent les attaques, avec beaucoup de courage : les femmes se mettent de la partie, font des prodiges de valeur, & sauvent la ville, en donnant au secours, qu'on leur envoyoit, le tems d'arriver.

Les habitans de Calahorra, animés par cet exemple, se soulevent contre la garnison Françoise, la passent au fil de l'épée, & rentrent sous l'obéissance du roi de Castille.

Un auteur contemporain rapporte, à cette occasion, que D. Henri, voyant le comte & la comtesse de Foix se comporter comme héritiers de la Navarre, jugea que sa premiere épouse Doña Blanche étoit morte, & affecta de se remarier,

en face d'église, avec la reine Jeanne de Portugal. Les Ligueurs & les Royalistes en firent des plaisanteries, disant que ce renouvellement de mariage seroit aussi *stérile* que l'avoient été le premier & le second.

[1466.]

Les campagnes étoient infestées par une multitude de brigands, à la solde des plus grands seigneurs; parce qu'ils leur servoient de troupes, quand ils en avoient besoin; & les villes ne tiroient que difficilement les vivres nécessaires. Afin de prévenir la disette, elles prirent le parti de s'associer, & de lever, à frais communs, des compagnies bourgeoises. Telle est l'origine des associations qui ont subsisté depuis, sous le nom de saintes Hermandades, & qui ont purgé l'Espagne d'un grand nombre de brigands.

[1467.]

L'infant D. Alphonse, à peine âgé de quatorze ans, étoit bien éloigné de regarder les Ligueurs comme ses amis. Leurs crimes lui faisoient horreur; & il avoit tenté, plus d'une fois, de s'échapper de leurs mains, & d'aller trouver le Roi. Un d'eux osa lui dire: « Nous nous sommes sacrifiés pour vous élever sur le thrône; nous » ne doutons point que vous n'ayez assez de

» courage pour vous y maintenir jusqu'à la » mort. Mais, s'il vous arrivoit de témoi» gner un lâche repentir, vous pouvez » être assuré de périr par le poison. » La mort de ce Prince, arrivée l'année suivante, ne mit pas fin aux maux de sa patrie. On lui demandoit un jour la confiscation des biens du gouverneur de Tolède, & on le menaçoit, en cas de refus, de quitter son service: « Eh! bien, répondit-il, faites » ce qu'il vous plaira; mais je ne souscrirai » jamais à une injustice. » Il ne craignit pas cependant de combattre contre son frere, qui étoit son Roi légitime.

[1467.]

Le comte de Haro envoya au Roi sept cents cavaliers, & grand nombre de fantassins, sous la conduite de D. Pédre de Vélasco, son fils, mais à condition d'obtenir les dixmes des côtes de la Biscaye, qu'on nommoit les Dixmes de Mer. On assure que Vélasco dit à D. Henri: « Sire, » je suis chargé par mon pere, d'amener » ce secours à Votre Altesse, & de la prier » de vouloir bien signer cet écrit, (c'étoit » l'acte de donation des dixmes de mer,) » faute de quoi, il me laisse le maître de » faire de ces troupes tout ce que bon me » semblera. » Le Roi étoit trop accoutumé à ces sortes de trafics, pour ne pas s'y prêter.

[1467.]

D. Bertrand de la Cuéva, devenu duc d'Alburquerque, conduisoit l'armée royale. L'archevêque de Séville, qui l'aimoit, lui envoya un hérault d'armes pour l'avertir que quarante cavaliers du parti des Ligueurs avoient juré de le chercher dans tous les rangs pour le tuer. En conséquence, il le prioit de se déguiser le jour du combat. Le Duc répondit au hérault : « Dites à » votre maître que je le remercie, mais » que je ne combats jamais déguisé ; » & le conduisant aussi-tôt dans sa tente : « Re» marquez ces armes, lui dit-il ; voilà cel» les dont je serai revêtu. Ne manquez pas » de les bien désigner aux quarante cava» liers. »

On en vint aux mains. Le Duc fut heureusement secouru par le marquis de Santillanne, son beau-pere. La nuit sépara les combattans : chacun s'attribua la victoire, & l'incendie de la guerre civile devint universel.

[1468.]

Un médecin Juif, qui passoit pour un fameux astrologue, entreprit de guérir le roi d'Aragon, aveugle depuis long-tems. Mariana décrit ainsi cette opération : Ayant examiné la situation du ciel, & l'aspect des

astres, il prit une aiguille, & fit tomber de l'œil droit du Roi une cataracte; ce qui lui rendit tout-à-coup la vue. Le médecin refusoit de faire la même épreuve sur l'œil gauche, assurant que l'aspect des astres ne lui promettoit pas un succès également heureux; que Sa Majesté devoit être contente d'avoir recouvré la vue, & de pouvoir se servir d'un œil. Pourquoi, disoit-il, vouloir entreprendre, sans nécessité, une opération qui est au-dessus des forces humaines? Les plus sages approuvoient ses raisons. Mais, comme le Roi le pressoit d'achever ce qu'il avoit si bien commencé, le médecin, ne pouvant plus résister aux sollicitations du Prince, entreprit la même cure, le 10 d'Octobre. Il le guérit de la même maniere, & cette opération passa alors pour un miracle.

[1468.]

Les Ligueurs, déconcertés par la mort précipitée de leur phantôme de Roi, ne penserent qu'à s'en forger un autre, parce que leur sûreté dépendoit de leur rebellion. Ils offrirent la couronne à l'infante Isabelle qui, par une conséquence nécessaire de leurs principes & de leurs démarches, devenoit reine de Castille. La Princesse répondit, avec autant de prudence que de

grandeur d'ame, « qu'elle étoit obligée aux
» Confédérés de leur bonne volonté, mais
» que la nature, la justice, les loix, l'exem-
» ple d'Alphonse, ne lui permettoient pas
» de déthrôner un frere; qu'elle seroit con-
» tente de régner après lui, &, en atten-
» dant d'être déclarée Princesse des Astu-
» ries; qu'elle ne prenoit point ce dernier
» parti, par le desir d'une couronne, mais
» par la crainte unique de voir tomber le
» sceptre de ses peres en des mains indi-
» gnes de le porter. » Ce tempérament accomplissoit les voeux des Ligueurs qui soupiroient après la paix, & dont la politique étoit de régner toujours, en balançant les intérêts du frere & de la soeur. On réduisit les propositions de paix à quatre articles; 1° que l'infante Isabelle fût déclarée héritiere de Castille, & Princesse des Asturies, à condition qu'elle ne pourroit se marier, que du consentement de son frere; 2° que le Roi fît divorce avec la Reine, & la renvoyât en Portugal, aussi-bien que sa fille Jeanne; 3° qu'on publiât une amnistie générale pour les Confédérés, & qu'on les rétablit dans leurs biens; 4° que D. Henri fût, à ce prix, reconnu de nouveau pour Roi de Castille. Ce Prince signa, en pleurant, un traité dans lequel on le sacrifioit comme pere, comme époux, & comme roi.

[1468.]

L'assemblée, dont on étoit convenu, se tint à Guisando, le 19 de Septembre. Le roi de Castille s'y rendit avec sa cour, & à la tête du treize cents cavaliers : l'infante Isabelle n'en avoit à sa suite, que douze cents. On commença par relever tous les seigneurs du serment de fidélité qu'ils avoient prêté autrefois à l'infante Jeanne. Aussi-tôt après, Isabelle reconnut son frere pour Roi, & D. Henri déclara, sa sœur, Princesse des Asturies, héritiere de Castille, & lui fit rendre les hommages accoutumés. Ce fut-là le fondement de la réunion de Castille & d'Aragon. Les deux cours s'étant réunies, on expédia dans toutes les villes une lettre circulaire, conçue en ces termes ;

» D. Henri, par la grace de Dieu, roi » de Castille, de Léon, &c : Au conseil, » magistrats, commissaires, lieutenans de » police, chevaliers, écuyers, officiers, » nos bons sujets de la ville de... salut & » grace. Vous sçavez trop les divisions, » les troubles, les scandales arrivés dans » mes royaumes, depuis quatre années, » & les maux incroyables qu'en ont souf- » fert mes sujets & mes états. Vous n'igno- » rez pas quels ont été mes desirs & mes » efforts pour procurer une paix qui n'a-

» voit pu encore être conclue, jusqu'à ce
» qu'enfin la très-illustre princesse Donna
» Isabelle, ma très-chere & bien-aimée
» sœur, a eu une entrevue avec moi, aux
» environs de Cadahalso, où je tenois ma
» cour. Là se sont trouvés... dans cette
» entrevue ladite Princesse, ma sœur, m'a
» reconnu pour son Roi, & Souverain na-
» turel de ces royaumes; & elle m'a rendu
» l'obéissance & le respect qu'elle me de-
» voit, jurant de me regarder, me suivre
» & me servir, le reste de ma vie, comme
» son Roi & son Seigneur. Pareillement les-
» dits Prélats & Grands, en général, &
» chacun d'eux en particulier, m'ont re-
» connu pour leur Roi & leur Souverain
» naturel, promettant de m'obéir & de
» me regarder comme tel, le reste de mes
» jours, & non autre, quel qu'il puisse être,
» &, en cette qualité, de me servir & de me
» suivre loyalement & véritablement,
» comme bons & fidèles vassaux & sujets;
» sur quoi ils ont fait serment solemnel &
» hommage public.

» Sensible, de mon côté, au bien de la
» paix & de la concorde, pour éviter tout
» sujet de division, pour satisfaire aux liens
» du sang & de la tendresse, qui m'attachent
» & qui m'ont toujours attaché à la Prin-
» cesse ma sœur, & parce que, grace au
» ciel, elle est en âge de se marier, & d'a-

» voir lignage, de maniere que mes royau-
» mes ne demeurent pas SANS SUCCES-
» SEURS DE NOTRE RACE, » (ces pa-
roles sont remarquables dans un Acte si authentique, & de la part de D. Henri qui n'avoua jamais que Jeanne ne fût pas sa fille;)
» j'ai résolu de la choisir & recevoir, &
» je l'ai choisie & reçue comme Princesse, &
» comme mon héritiere présomptive. Par-
» tant je l'ai nommée, intitulée & décla-
» rée, par serment, & l'ai fait recevoir,
» nommer & reconnoître de même, non-
» seulement par les susdits prélats & sei-
» gneurs présens, mais par tous mes autres
» sujets, dans la personne des députés des
» villes & cités, en qualité de Princesse
» héritiere de mes Etats, & Reine après
» ma mort....

» J'ai voulu vous notifier tout ceci, parce
» qu'il est juste que vous le sçachiez, pour
» en rendre graces à Notre-Seigneur, au-
» quel il a plu d'accorder la paix à nos
» Etats. C'est pourquoi je vous ordonne
» de rappeller votre ancienne fidélité qui
» m'est dûe comme à votre Roi, de vous
» soumettre à mon obéissance, & de me
» reconnoître avec serment, comme votre
» Souverain.

» A la priere desdits Prélats & Grands,
» j'ai fait expédier des Lettres d'amnistie...
» par lesquelles, & aux mêmes conditions

» de vous soumettre, dans le terme pres-
» crit, je vous pardonne à tous, & à cha-
» cun de cette ville, Grands, Chevaliers,
» & autres habitans d'icelle, tous les cri-
» mes passés, depuis le plus considérable
» jusqu'au moindre inclusivement... »

» Et moi, la princesse Donna Isabelle,
» héritiere présomptive desdits royaumes,
» après la mort du très-haut & très-puis-
» sant Roi, mon seigneur & frere; je vous
» demande & ordonne que, pour son ser-
» vice & le mien, vous exécutiez sans dé-
» lai tout ce que Son Altesse vous prescrit
» par cette Lettre, vous assurant qu'ainsi
» vous me ferez plaisir & me rendrez ser-
» vice, & que je me tiendrois fort offen-
» sée du contraire; de façon que j'em-
» ployerois tous mes soins pour l'exécution
» des peines encourues par les contreve-
» nans. Donné à Casaruvias, le 25 de Sep-
» tembre l'an de Notre-Seigneur 1468.
» MOI LE ROI. MOI LA PRINCESSE. »

[1468.]

Le roi d'Aragon ne pensoit qu'à profi-
ter des circonstances pour exécuter son
projet de faire marier Ferdinand, son fils,
avec Isabelle de Castille. La reine Jeanne
Henriquez, son épouse, le desiroit plus
ardemment encore; mais elle mourut, le
13 de Février, dans des convulsions hor-

ribles, & répétant plusieurs fois ces paroles : « Ferdinand mon fils, que tu coûtes » cher à ta mere ! » Quelques historiens ajoûtent que les remords de sa conscience lui arracherent, en présence du Roi, l'aveu des crimes dont elle s'étoit souillée, en sacrifiant D. Carlos, & Donna Blanche. (Voyez ci-dessus, pages 544, & 545,) & que ce Prince en fut si saisi d'horreur, qu'il ne la revit plus. C'étoit une héroïne dans la politique & dans la guerre. Elle étoit l'ame du gouvernement : on l'avoit vue gagner une bataille, & commander plusieurs fois les armées.

[1469.]

L'infante Isabelle avoit juré de ne prendre un époux, que de l'aveu du Roi, son frere. Mais, ayant découvert le secret de la cour, qui étoit de la marier de façon à lui faire perdre la couronne de Castille, elle déclara qu'elle vouloit s'en tenir, sur son choix, au suffrage du plus grand nombre des seigneurs. Son intérêt s'accordoit avec l'inclination qu'elle avoit pour D. Ferdinand d'Aragon, qui portoit déja le titre de Roi de Sicile ; & ses partisans crurent qu'il falloit précipiter les évènemens, passer par-dessus les formalités ordinaires, tromper le Roi qui les vouloit tromper eux-mêmes, & conclure, malgré lui, le

mariage de sa sœur avec D. Ferdinand. Isabelle prit, pour la forme, le suffrage des Grands de son parti, & donna son consentement en faveur du roi de *Sicile*. Le contrat fut dressé, en dix-huit articles qu'on peut réduire à trois principaux, & sur lesquels on fut bientôt d'accord. 1° Les deux époux s'engageoient à respecter, à servir & à reconnoître D. Henri comme Roi, tant qu'il vivroit. C'étoit un point nécessaire pour ne pas trop aigrir un Prince dont on prenoit la succession, malgré lui. 2° D. Ferdinand s'obligeoit à ne rien entreprendre sur les droits d'*Isabelle*, lorsqu'elle seroit devenue Reine, à ne pas toucher aux loix & aux *priviléges* des Castillans ; 3° à ne rien faire sans la participation d'Isabelle, & à la nommer avec lui dans les Actes publics, tant pour la Castille que pour l'Aragon. La Princesse fut, dans la suite, fort jalouse de ces droits, & les maintint constamment. Six mois se passerent en incertitudes & en alarmes, depuis la signature du contrat jusqu'à la célébration du mariage.

Ferdinand n'avoit alors que dix-sept ans, c'est-à-dire onze mois & trois jours moins que l'infante Isabelle. Un historien François, dont la critique & les découvertes anecdotes sont fort suspectes, n'a pas craint de donner à l'Infante le ridicule

d'avoir recherché pour époux un Prince dont elle auroit pu être la mere. «Le roi de
» Castille, surnommé l'Impuissant, avoit,
» dit-il, une sœur, appellée Isabelle, âgée
» de trente-deux ans passés, sans avoir été
» mariée. Sa beauté qui n'avoit été que
» médiocre, & commençoit à se passer,
» étoit tellement obscurcie par l'éclat de la
» reine de Castille, sa belle-sœur, & de
» l'infante Jeanne sa niéce, qu'elle n'osoit
» presque paroître à la cour... Elle avoit
» deux fois l'âge du prince Ferdinand; &
» néanmoins elle offrit de l'épouser... &
» l'épousa sans dispense, quoiqu'ils fussent
» proches parens.» (Varillas, Hist. de Louis XI, Liv. VIII.) Il est cependant certain que l'infante Isabelle fut mariée, en mil quatre cent soixante-neuf, & qu'elle n'avoit alors que dix-huit ans, étant née au mois d'Avril de l'année mil quatre cent cinquante-un, & que, l'année suivante, au mois de Mars, la reine d'Aragon mit au monde D. Ferdinand, & que dès-lors on les regarda comme destinés l'un à l'autre, sans qu'on pût prévoir que leur mariage réuniroit un jour les couronnes de Castille, d'Aragon, de Valence, de Sicile & de Sardaigne.

[1469.]

D. Ferdinand se rendit à Valladolid;

accompagné ſeulement de quatre cavaliers, & ſe mêla dans la foule des courtiſans, voulant, par galanterie, paroître aux yeux d'Iſabelle, ſans en être reconnu, *afin* de lui ménager une ſurpriſe agréable. La Princeſſe le cherchoit des yeux, avec une ſorte d'impatience. Cardenas le montra, en diſant ces paroles eſpagnoles : ESSE ES, qui ont le ſon de la lettre *S*, & qui ſignifient LE VOICI. Elle répondit vivement : » Hé bien ! je veux que la lettre *S* ſoit » déſormais le fond de tes armes ; » de-là vient que la maiſon de Cardenas a toujours porté ce ſymbole dans ſes armoiries.

[1469.]

Ferdinand & Iſabelle, également ſatiſfaits de leur premiere entrevue, ne ſe diſſimulerent pas les ſuites que devoit avoir leur démarche qui, au fond, étoit un peu romaneſque. La cérémonie du mariage ſe fit le 18 d'Octobre, & les fêtes ne furent pas plus brillantes que celles d'un ſimple particulier. « Car, outre qu'on ne » vouloit pas aigrir D. Henri, en triom- » phant trop publiquement de lui, au mi- » lieu de ſes Etats, les nouveaux époux » manquoient d'argent, au point qu'il fal- » lut emprunter les ſommes néceſſaires au » mariage de ceux qui devoient un jour » gouverner de ſi vaſtes royaumes dans » l'ancien

» l'ancien & le nouveau monde. » On avoit eu d'abord quelque difficulté sur l'article de la parenté ; mais l'archevêque de Tolède, qui s'étoit mis à la tête de toute cette affaire, la leva sur le champ, en disant qu'il avoit une dispense du pape. Celle qui fut donnée, dans la suite, en 1472, par Sixte IV, dit expressément que le mariage avoit été fait sans dispense.

[1469.]

Pachéco, marquis de Villéna, devenu aussi zélé Royaliste qu'il avoit été ardent Ligueur, & plus maître que jamais à la cour de Castille, apprit au Roi la nouvelle du mariage de l'infante Isabelle, & ne chercha qu'à augmenter le dépit qu'il en conçut. Ce ministre avoit le plus grand intérêt à se déclarer contre ce mariage, parce que son marquisat de Villéna avoit autrefois appartenu à D. Juan, pere de Ferdinand, & que celui-ci auroit pu s'en emparer. Tandis que D. Henri craignoit tout de l'union de sa sœur avec le roi de Sicile, ces deux époux étoient contraints de vivre d'emprunt, n'avoient que quatre ou cinq villes dans leurs intérêts, ne pouvoient soutenir leur dignité, & voyoient leur parti se décréditer chaque jour, par la disette d'argent. Ils ne sçavoient où en prendre, dans un tems auquel il falloit le

répandre à pleines mains, pour se faire des créatures ; & pour affermir ceux qui étoient dans leurs intérêts. D. Juan, après les profusions qu'il avoit faites, pour acheter des partisans à son fils, ne lui donnoit plus que des leçons de politique, & d'excellens avis.

[1470.]

La Castille n'étoit plus, à proprement parler, qu'un composé de petits tyrans qui paroissoient l'un après l'autre sur la scène. On peut en juger par cette aventure. Le Roi avoit entrepris de réconcilier D. Pédre de Cordouë, comte de Cabra, avec D. Alphonse d'Aquilar. Le succès de cette négociation fut que celui-ci invita les deux fils du Comte à un repas, & les mit en prison. Le Roi leur fit rendre la liberté ; & l'aîné, qui étoit maréchal de Castille, demanda la permission de se venger par le duel; ce qui lui fut refusé. Piqué de ce juste refus, il se retira à Grenade ; obtint du roi Maure un champ clos pour se battre, & envoya un cartel rempli d'injures à d'Aquilar. Il l'attendit à la barriere du champ, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, suivant la coutume ; &, son ennemi ne paroissant point, il en attacha l'effigie à la queue de son cheval, & la traîna dans les rues de Grenade, la face contre terre, en

criant : « Voici le traître Alphonse d'Aqui-
» lar, qui a été assez lâche pour refuser le
» cartel ! » Le Maréchal ayant été déclaré vainqueur par le roi de Grenade, envoya aux grands d'Espagne des estampes qui représentoient cette comédie.

[1470.]

D. Carillo, archevêque de Tolède, prit le ton trop décisif, en traitant de quelque affaire avec Ferdinand. « Sçachez, lui dit ce Prince, » que je n'entends pas qu'on
» me gouverne : ni vous, ni personne, ne
» devez l'imaginer. Je sçais trop ce qu'il
» en a coûté à plusieurs rois de Castille. »
Ces paroles piquerent l'archevêque, & lui firent dire un jour : « Je pourrai bien don-
» ner à Isabelle un retour d'intrigue, comme
» j'en ai donné un à D. Henri. » Le vieux roi d'Aragon, alarmé sur les suites que pouvoit avoir cette conduite, dépêcha au plutôt un homme de confiance, pour ordonner, de sa part, à Ferdinand de regarder l'archevêque de Tolède, comme un pere, & lui faire entendre qu'étant arrivé dans un royaume étranger, sans appui, sans argent, sans amis, il lui étoit très-important de ménager un homme fier, dissimulé, sensible au moindre dédain, jaloux de son autorité, & capable de porter la

vengeance aux derniers excès. Le Prince regagna D. Carillo. Mais, comme il n'étoit pas né pour plier, encore moins pour obéir, il finit par se brouiller avec lui.

[1470.]

L'infante Isabelle accoucha d'une fille, le 2 d'Octobre. « Une marque assez singuliere de la fermeté & de la façon de » penser de cette Princesse, c'est que, durant les douleurs de l'enfantement, elle » se fit voiler le visage, pour n'y laisser » paroître aucune marque de foiblesse; ce » qu'elle pratiqua toujours depuis. »

[1470.]

On renouvelle, en faveur de l'infante Jeanne, la même cérémonie qui s'étoit faite, l'année précédente, (Voyez ci-dessus, page 569,) en faveur de l'infante Isabelle. Il s'agissoit de marier la premiere au frere de Louis XI, roi de France, & de la déclarer Princesse des Asturies. Elle fut rétablie dans tous ses droits, & Isabelle fut deshéritée solemnellement. Plusieurs Grands, qui paroissoient attachés à Donna Jeanne, s'excuserent de lui prêter serment, sous prétexte qu'il étoit inutile de le réitérer. Par cette ruse, ils se ménageoient une ressource auprès d'Isabelle dont ils embrasserent bientôt après

le parti. Le roi de Castille reçut, à cette occasion, la Lettre suivante, de la part de sa sœur & de D. Ferdinand.

» Très-haut & très-puissant Roi & Sei-
» gneur, Votre Altesse n'a pas oublié qu'au
» mois d'Octobre de l'année derniere,
» nous lui envoyâmes trois députés, pour
» lui notifier notre mariage, & les motifs
» qui nous avoient déterminés à le célé-
» brer, sans attendre vos ordres, & pour
» vous assurer que nous n'avons agi de la
» sorte, que par égard à votre service;
» vous conjurant de ne pas nous en sçavoir
» mauvais gré, & vous offrant notre obéis-
» sance & nos services, avec tout le res-
» pect & toute la soumission possible...
» Nous prions Votre Seigneurie d'assembler
» les députés des villes, afin qu'ils jugent
» souverainement de vos raisons & des
» nôtres... Enfin nous conjurons Votre
» Altesse de ne pas nous refuser cette jus-
» tice que vous devez à vous-même & à
» vos Etats; justice, au reste, si naturelle,
» qu'après vous l'avoir demandée, plusieurs
» fois en particulier, nous croyons de-
» voir vous sommer, en public, de nous
» la rendre à la face de toute l'Europe,
» afin qu'en cas de refus de votre part, &
» d'effort de la nôtre pour soutenir l'équité
» de notre cause, nous soyons dégagés, aux
» yeux de tout le monde, de ce que nous

» devons à Dieu & aux hommes. Quoi » qu'il en soit, la derniere grace que nous » supplions Votre Seigneurie de nous ac» corder, c'est au moins une réponse pré» cise & prompte. »

Elle ne tarda pas à venir, & telle qu'on l'attendoit, c'est-à-dire, peu favorable, & ne laissant plus d'espérance que dans la force des armes : foible ressource pour les deux partis. Le roi d'Aragon étoit en guerre avec la France, & la continuoit toujours contre les Catalans. Le roi de Castille n'étoit, pour ainsi dire, que le premier parmi des égaux, mutins & indépendans. « Les Grands, » qui pouvoient se saisir de quelque place, » ne manquoient pas de s'en emparer, sans » se mettre en peine des meurtres, des bri» gandages, & des crimes affreux qui étoient » les suites ou le principe de ces petites » guerres civiles. » Pachéco s'imaginoit qu'en livrant le royaume à une déprédation générale, il viendroit plus sûrement à bout de ruiner le parti de Ferdinand, que par une guerre ouverte.

Les guerres particulieres n'étoient pas moins fréquentes que les usurpations. Aussitôt que deux seigneurs étoient en dispute, chacun levoit, de son côté, le plus de troupes qu'il pouvoit; & la querelle se vuidoit par les armes, à la maniere des Princes souverains. Le Roi interposoit en vain son

autorité : il falloit encore qu'il s'abaissât à devenir le médiateur de ceux qu'il devoit punir comme coupables.

[1471.]

Le roi de Castille s'adresse au pape, pour faire rentrer dans le devoir l'archevêque de Tolède, & en obtient un Bref, par lequel on commandoit au prélat de rentrer dans l'obéissance du Roi, faute de quoi, on nommoit, pour commissaires, quatre chanoines de Tolède, avec ordre de lui faire son procès dans les formes. L'archevêque s'excusa sur ce qu'il avoit prêté le serment à Isabelle, par ordre du Roi, enleva trois des commissaires, & ne les rendit qu'en échange des amis que le Roi lui avoit enlevés à son tour. Cette affaire en resta-là.

[1471.]

Les Hermendades, ou les compagnies bourgeoises, faisoient leur devoir, autant qu'elles le pouvoient; mais leurs fonctions déplaisoient à Pachéco, & il disoit hautement : « Cela s'appelle soumettre la no- » blesse à la roture. »

[1473.]

Un concile provincial, tenu à Tolède, porte les décrets suivans. « 1° Les évêques » ne paroîtront jamais en public, qu'en

» rochet & en camail. 2° Les prêtres cé-
» lébreront la Meſſe, au moins trois ou
» quatre fois l'année. 3° Les eccléſiaſtiques
» ne s'attacheront au ſervice, & ne rece-
» vront ni gages, ni penſions, d'aucun ſei-
» gneur particulier, mais ſeulement du Roi.
» 4° Les cures, & les bénéfices, qu'on ap-
» pelle Dignités, dans les cathédrales &
» les collégiales, ne ſeront donnés qu'à
» des prêtres qui ſçachent la grammaire. »

Le dernier décret ſuffit pour peindre ce ſiécle d'ignorance. Les lettres n'étoient cependant pas abſolument négligées. Ferdinand de Pulgar vivoit alors, & s'eſt fait un nom par ſes ouvrages. On dit même qu'il avoit un talent rare pour la poëſie. Il donna, en vers caſtillans, une Satyre très-piquante, en forme d'Eglogue, dans laquelle il déploroit la foibleſſe & la timidité de Don Henri, l'avarice & la jalouſie des miniſtres, les cabales & les révoltes des grands, la corruption des mœurs, le liberitnage de la cour, & les maux qui affligeoient la nation.

Afin de réformer les abus que l'ignorance du clergé avoit introduits, & dont le moindre étoit de porter les armes & d'aller à la guerre, on commença, cette année, par aſſigner, dans toutes les égliſes cathédrales, deux prébendes, l'une à un théologien, & l'autre à un canoniſte, qui ſeroient chargés

de donner des leçons publiques. L'évêque & le chapitre devoient choisir conjointement ces deux chanoines. Il est cependant bon d'observer que les évêques étoient incomparablement plus instruits que leurs ecclésiastiques, parmi lesquels on en trouvoit à peine quelques-uns qui sçussent le latin.

[1473.]

La cour de Castille vouloit opposer un parti à celui de Ferdinand & d'Isabelle. Après avoir inutilement négocié le mariage de Jeanne avec un des Princes de la maison de France, & de celle de Portugal, on jetta enfin les yeux sur l'infant D. Henri, duc de Ségorbe, & cousin de D. Ferdinand. On se promettoit de diviser l'Aragon, par cette intrigue. La trame en fut si finement ourdie, que les plus intéressés furent long-tems trompés, & se virent au moment d'en être les victimes; mais la seule présence de l'Infant renversa tous les projets, en laissant appercevoir qu'on avoit fait un mauvais choix. Il affectoit des airs de Roi, à l'égard de ceux de qui il dépendoit de le couronner, & qui ne vouloient un maître que pour le gouverner lui même, & commander en sa place. D. Henri avoit présenté sa main à baiser aux seigneurs qui étoient venus à sa rencontre : ils s'en trouverent choqués; & l'un d'eux, lui pre-

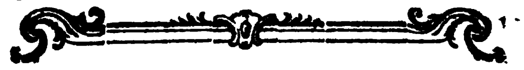
nant la main, avec un fourire moqueur, lui dit, en le regardant : « En vérité, Mon- » feigneur, vous avez là une belle main. » Cette raillerie fanglante jetta fur l'Infant un ridicule qu'il ne put effacer. On l'amufa par des délais & des prétextes qui l'obligerent à fe retirer, n'emportant avec lui que le titre d'INFANT FORTUNÉ, qu'on lui donna par ironie, & qu'on lui conferva pendant toute fa vie.

[1474.]

Une intrigue de cour réconcilie le roi de Caftille avec fa fœur Donna Ifabelle. L'entrevue fe fit à Ségovie, & avec beaucoup de cordialité de part & d'autre. Henri voulut que fa fœur parût en public, & la promena par la ville, en tenant lui-même les rênes de la haquenée qu'elle montoit. L'habile Princeffe engagea le Roi à fouhaiter de voir D. Ferdinand; & il eût été difficile d'ajoûter quelque chofe à la réception qu'on lui fit. Afin de donner au peuple une marque non fufpecte d'une parfaite réconciliation, D. Henri fe montra, par la ville, avec Ferdinand & Ifabelle, & fe rendit avec eux à un grand feftin qui devoit être fuivi de réjouiffances publiques. Au milieu de la fête, le Roi fe plaignit d'une douleur de côté, fi violente, qu'il fut contraint de fe retirer. Les fuites de cette douleur fu-

rent attribuées à un poison lent; &, tandis que les deux partis s'accusoient mutuellement d'avoir empoisonné le Roi, Isabelle n'oublioit rien pour déterminer son frere à la déclarer héritiere de sa couronne. Don Henri se contentoit de répondre qu'il songeroit à ce qu'il devoit à sa fille & à sa sœur. Après avoir langui, pendant près d'une année, il mourut, en recommandant à ses officiers les intérêts de Jeanne qu'il reconnoissoit pour sa fille, & qu'il déclaroit son héritiere. Il étoit devenu si maigre, qu'on ne jugea pas qu'il fût nécessaire de l'embaumer. Le cardinal d'Espagne lui fit cette épitaphe : « Pierre de Mendoza, cardinal de » la sainte Eglise Romaine, a consacré ce » monument à son Bienfaiteur, très-haut » & illustre Seigneur D. Henri, qua- » trieme du nom, Roi de Castille & de » Léon, Prince très-clément, & son Sei- » gneur très-débonnaire. L'humanité, la » clémence, & la magnificence, ont pleuré » la mort de ce Roi. »





FERDINAND, V ET ISABELLE, *dits* LES CATHOLIQUES.

[1474.]

L'ESPAGNE Chrétienne se trouva partagée entre la sœur & la fille du dernier Roi. L'une se fit reconnoître à Madrid, & proclamer à Escalona; l'autre, à Ségovie où elle étoit restée, afin d'obtenir d'André de Cabréra les thrésors de la couronne, renfermés dans la citadelle, ou l'Alcazar de cette ville. Isabelle obtint ce service, le plus essentiel qu'on pût lui rendre alors, & le récompensa par le don de la coupe d'or dans laquelle elle but, le jour de sa proclamation, qui étoit le 13 de Décembre. Elle y ajoûta d'autres graces plus flateuses, & donna un décret qui obligeoit, à perpétuité, ses successeurs, à faire présent, chaque année, aux descendans de Cabréra, de la coupe d'or dans laquelle ils boiroient, le 13 de Décembre.

[1475.]

Ferdinand étoit alors occupé à tenir les Etats du royaume d'Aragon. Pressé de se rendre en Castille, il substitue en sa place,

à la tête de cette assemblée, l'Infante sa sœur, & la charge de pourvoir aux moyens de soutenir la guerre contre la France. Arrivé à Ségovie, il trouva les esprits fort échauffés sur un article qui mit la division entre lui & son épouse, aussi-bien qu'entre les Castillans & les Aragonnois. Il s'agissoit de décider « à qui appartenoit en propre la » succession du royaume, & conséquem» ment de déterminer les limites du gou» vernement entre le Roi & la Reine. »

Les Aragonnois prétendoient que, Henri IV n'ayant pas laissé d'enfant mâle, sa couronne revenoit à D. Juan, roi d'Aragon, & conséquemment à D. Ferdinand son fils, petit-fils de Jean I, roi de Castille. Ils apportoient en preuve les inconvéniens qui résulteroient de la condescendance à remettre le gouvernement d'un royaume entre les mains d'une femme, & de l'indécence qu'il y auroit à ne laisser au Roi que la qualité d'époux de la Reine. Enfin on faisoit valoir, autant qu'il étoit possible, la Loi Salique, par laquelle les femmes sont exclues de la succession à la couronne de France.

Les Castillans répondoient par l'exemple de deux reines de Naples, nommées Jeannes, dont les maris s'étoient bien contentés de la qualité unique d'époux de la Reine. Ils réfutoient la proposition d'imiter

la coutume de France, en disant « que » sans sortir de Castille & de Léon, Donna » Isabelle étoit la cinquieme femme *qui* fût » montée sur le thrône, par droit d'*héri*» tage ; qu'après tout, rien n'étoit plus na» turel, ni moins sujet aux inconvéniens, » que la succession directe des enfans au » droit des peres ; qu'ainsi, D. Ferdinand » ne fondant les siens que sur le troisieme » degré, & son épouse étant d'ailleurs » très-capable, par son esprit supérieur, de » gouverner les peuples, fussent-ils encore » plus nombreux, il étoit juste de s'en te» nir à la coutume d'Espagne, & de dé» férer à la Reine seule le titre & les apa» nages de la royauté. »

C'est ainsi qu'on disputoit sur les prérogatives & la propriété d'un thrône dont la possession n'étoit rien moins que tranquille, & dont il falloit d'abord écarter la princesse Jeanne, rivale d'autant plus à craindre qu'elle avoit dans son parti plus de la moitié du royaume, & qu'elle touchoit au moment d'être soutenue par toutes les forces du Portugal.

» On peut dire que les Aragonnois & les » Castillans outroient également leurs pré» tentions ; car, la question étant double, » & roulant sur la propriété & sur le gou» vernement du royaume de Castille & de » Léon, il est évident que ces deux Etats